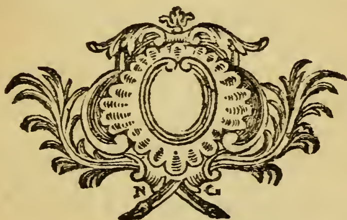


LE
THEATRE
DES
GRECS,

Par le R. P. BRUMOY.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS;
Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans le Tome IV.





LE

THEATRE DES GRECS.

LES TRACHINIENNES, TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.



IEN n'eſt plus célébre dans la Fable ancienne qu'Hercule & ſes douze travaux. Ce Héros étoit fils de Jupiter & d'Alcmene, que ce Dieu ſéduiſit ſous la forme d'Amphitrion Prince Thébain époux de cette Princeſſe. Junon conçut tant de dépit de cette infidélité de ſon mari qu'elle s'en vengea cruellement ſur Hercule. Elle le ſoumit à Euriſthée Roi de Mycenes,

qui lui faisant des commandemens impossibles à exécuter pour tout autre qu'Hercule, donna lieu à ses grands exploits si vantés dans l'Antiquité. Il n'est pas ici question de séparer l'Histoire de la Fable, ni de distinguer les différens Hercules, dont les belles actions ont toutes été attribuées à l'Hercule de Grece. Il suffit pour la Tragédie présente de suivre les idées reçûes des Grecs.

L'exposition de cette Piéce dont le sujet est la mort d'Hercule, développera peu à peu les principaux faits de ce Héros, & seulement ceux qui seront nécessaires pour l'intelligence de l'action du Théâtre. Le reste seroit un attirail d'érudition aussi inutile, qu'aisé à compiler; il détourneroit la principale attention, qui sera mieux employée à la substance de cette Tragédie.

La Scène est supposée à Trachine * ville de la Thessalie; & comme le

* Trachine ou Trachin, ville de la Phthiotide dans la Thessalie, au pied du mont Œta. Elle fut depuis appellée Heraclée, à cause d'Hercule qui se brûla sur le mont Œta. Voyez la Carte.

Chœur eſt une aſſemblée de filles du pays, la Piéce en a tiré ſon nom. Les autres perſonnages ſont Déjanire fille d'Œneus Roi d'Etolie femme d'Hercule, un Vieillard, un Envoyé, Lichas Ecuyer d'Hercule, & Hercule lui-même.

ACTE PREMIER.

Déjanire ſeule ouvre la Scène en ſe rappellant ſes malheurs, dont la ſource eſt l'amour inquiet qu'elle ſent pour ſon époux. C'eſt une femme jalouſe telle qu'Ovide * nous la peint dans ſes Heroïdes, où tout le ſujet de Sophocle eſt élegamment exprimé dans une ſimple lettre de cette Princeſſe à ſon mari. Fille d'un grand Roi, (c'étoit Œneus) elle a eu, dit-elle, pour amant un fleuve, Dieu à la vérité; mais terrible par les diverſes formes qu'il prenoit, tantôt bœuf, tantôt ſerpent, tantôt homme, mais homme tel que les Peintres repréſentent les Dieux fleuves, c'eſt-à-dire, avec des cornes, & une large barbe inondée d'eaux qui ſortoient à gros bouillons de ſa bouche. Un amant de

* Ovid. *Heroïd. epiſt.* 9.

l'eſpece du fleuve Acheloüs * déplaiſoit à Déjanire ; & elle préféroit la mort à un pareil époux. Heureuſement pour elle un rival puiſſant vint la délivrer des pourſuites du fleuve. Ce fut Hercule qui le vainquit, & lui enleva une de ſes cornes, comme on le lit dans les Metamorphoſes. †

Il faut dévorer toutes ces myſtérieuſes Fables ſi l'on veut entendre l'Antiquité. La vérité qu'elles cachent dédommageoit les anciens : mais cette vérité importe peu à la Tragédie de Sophocle, puiſque la Fable en fait au contraire l'ornement & l'ame. Déjanire devint donc la femme de ſon Libérateur. Mais elle ſe plaint de n'en être pas plus heureuſe. Autres tems, autres ſoucis, & toujours cauſés par l'amour. Car Hercule eſt un Héros qui parcourt toutes les contrées, qui vole de victoire en victoire, & qui a la terre entiere pour Patrie. Déjanire & ſes enfans ſont ceux qu'il voit le moins. Il s'expoſe à mille dangers, & ne leur laiſſe de lui que mille allarmes. Ovide a eû en vûe cet

---

* Acheloüs, fleuve dont la ſource eſt dans le Pinde, & qui ſépare l'Acarnanie de l'Etolie.

† Ovid. *Metam. lib. 9.*

endroit de Sophocle dans ces vers qui le rendent parfaitement.

Non honor est, sed onus; species læsura ferentem.
Si qua voles aptè nubere, nube pari.
Vir mihi semper abest, & conjuge notior hospes;
Monstraque, terribiles persequiturque feras.
Ipsa domo vacuâ votis operata pudicis
Torqueor, infesto ne vir ab hoste cadat.
Inter serpentes, aprosque, avidosque leones
Jactor, & esuros terna per ora canes.

« Un hymen inégal est pour une » femme beaucoup moins un honneur » qu'un fardeau, dont l'éclat ne dimi- » nue pas le poids. Hercule toujours » absent est pour moi plus étranger » que mari. Occupé sans cesse à pour- » suivre des monstres furieux, il me » laisse en proye à des frayeurs dont » sa vie est l'unique objet. Je crois tou- » jours me trouver avec lui au milieu » des serpens, des sangliers, & des Cer- » beres. » Enfin Déjanire fait connoître qu'elle se trouve reléguée loin de sa Patrie à Trachine avec ses fils.

C'est que le grand Alcide invité à manger chez son beau-pere Œneus, avoit tué d'un leger coup, en badinant,

* Ovid. *Heroïd. epist.* 9.

& ſans le vouloir, un jeune enfant parent d'Œneus; on ne lui imputa point cet accident, qui n'étoit que l'effet du malheur. Mais Hercule crut devoir obſerver la loi des Grecs à la rigueur, & s'exiler volontairement avec ſa famille pour une année. Il choiſit donc Trachine pour le lieu de ſon exil, & il y conduiſit Déjanire avec ſes enfans qu'il confia à Ceyx Roi de Trachine. C'eſt ſur cet exil qu'elle ſoupire. Il lui devient d'autant plus dur, qu'elle ne ſçait depuis plus d'une année ce qu'eſt devenu Hercule. Un écrit qu'il lui a laiſſé en partant augmente encore ſon inquiétude.

Sur cela il paroit une de ſes femmes, qui pour ſoulager ſa douleur ſe hazarde à lui donner un conſeil, à ſçavoir d'envoyer Hyllus fils aîné d'Hercule chercher les traces de ſon pere, pour recueillir au moins quelques nouvelles de ſa deſtinée. Hyllus arrive à propos; & ſa mere lui ayant fait part du conſeil qu'elle vient de recevoir, le jeune Prince lui dit qu'il a appris, mais ſeulement par de nouveaux bruits, qu'Alcide ſon pere a été long-tems eſclave d'Omphale Reine de Lydie; qu'enſuite il s'eſt tiré de ce honteux

eſclavage ; & qu'il a projetté de porter la guerre dans l'Eubée contre Eurytus. « Mais ſçavez-vous, mon fils, reprend » Déjanire, quels Oracles votre pere » m'a laiſſés en partant touchant cette » expédition ? les voici. Il y périra, » où enfin rendu à lui-même il jouïra » déſormais d'un ſort plus tranquille » & plus doux. Vous voyez qu'elle eſt » la ſituation de ce Héros dont dépen- » dent nos deſtinées. Car enfin c'eſt » fait de nous s'il n'eſt plus ; & tant qu'il » vivra nous ſommes trop fortunés. Ba- » lancerez-vous donc à lui porter du » ſecours ? J'y vole, répond Hyllus, & » croyez que ſi j'avois eû la moindre » lumiere de cet Oracle paternel, on » me verroit depuis long-tems courir » ſur ſes pas. Mais enfin quoique le » bonheur qui accompagne ſes armes » doive me raſſurer, & calmer votre » inquiétude, je pars ; & comptez que » je mettrai tous mes ſoins à m'inſtruire » de tout ce qui touche une ſi chere » tête. Partez, mon fils, dit la mere : » ne rougiſſons pas de pourſuivre un » projet utile quoique tardif. Adieu. »

Une troupe de filles du pays ſe préſente à l'inſtant au Veſtibule de la maiſon de Ceyx où ſe paſſe la ſcène. El-

les cherchent Déjanire, & inquiettes ſur le deſtin d'Hercule, elles prient le Soleil d'apprendre à cette épouſe affligée le ſort de ſon époux. Ces filles, comme on a dit, forment le Chœur qui ſera déſormais témoin de toute l'action. Celle qui prend la parole pour les autres touchée de voir Déjanire privée depuis long-tems du ſommeil, & livrée à ſes craintes mortelles, entreprend de la conſoler. Ces conſolations ne ſont que des lieux communs qu'on trouve répandus chez tous les Anciens, ſur l'inſtabilité de la fortune, ſur le mêlange des biens & des maux, & ſur les charmes de l'eſpérance. Mais tout cela eſt tourné d'une maniere inexprimable.

Senſible à la tendreſſe de ces jeunes filles, Déjanire répond, qu'elles ignorent encore les chagrins inévitables que traîne après ſoi l'hymenée, chagrins dont leur âge les a mis à couvert juſqu'ici : mais qu'enfin elles ſçauront un jour par leur propre expérience, en quelles peines doivent jetter une tendre épouſe l'abſence d'un époux chéri, l'inquiétude ſur des enfans qu'on aime, & mille autres ſoucis. Ce ſentiment eſt tout ſemblable à celui que Racine tout rempli de ſon Sophocle a mis dans la

bouche d'Andromaque, quand elle dit à Hermione. *Andromaque. Acte III. Scène IV.*

.... Il me reste un fils, vous sçaurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour :
Mais vous ne sçaurez pas, au moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette.
Lorsque de tant de biens qui pouvoient nous flatter
C'est le seul qui nous reste, & qu'on veut nous l'ôter.

Déjanire se détermine à réveler à ses confidentes, un souci qui la tourmente particulierement. L'écrit que lui a laissé Hercule à son départ en est le sujet. Véritablement c'est le détail de ses dernieres volontés, & un testament dans les formes. « Jadis il partoit, dit-elle, » comme un Héros qui court à la vic» toire. Mais ici il parle en époux expi» rant. Il regle mon héritage : il divise » ses Etats à ses fils : & il détermine » un terme au-delà duquel nous ne » devons plus compter sur ses jours. » Ce terme est de quinze mois, & Déjanire se voit au dernier jour. De plus l'Oracle dont elle a parlé à son fils & qu'elle répéte au Chœur, est un Oracle donné à Hercule par des Colombes de la forêt de Dodone. « Voilà ce qui ne » me permet pas d'abandonner mes

» yeux au ſommeil, dans la crainte con-
» tinuelle où je ſuis d'être aſſez infor-
» tunée pour ſurvivre à ce Héros. » Ce ſont-là certes des ſentimens héroïques & rares.

Le ſujet s'étant ainſi dévoilé inſenſiblement par des mouvemens inquiets, le Chœur voit venir un homme couronné de branches d'arbre ; heureux préſage : En effet, c'eſt un Citoyen qui ayant rencontré Lichas Officier d'Hercule, l'a prévenu pour annoncer à Déjanire, que ſon époux revient comblé de gloire, & chargé de dépouilles remportées ſur ſes ennemis. « Vous le re-
» verrez bien-tôt lui-même couronné
» de lauriers à la tête d'une armée victo-
» rieuſe. » Déjanire demande, qui empêche donc Lichas de venir lui-même lui apporter cette nouvelle. On lui répond, que le peuple curieux de ſçavoir en détail un ſi grand ſuccès, l'arrête malgré lui. Déjanire ſe livre à une joye d'autant plus vive & moins aiſée à exprimer, que ſa triſteſſe avoit été plus profonde. Elle invite le Chœur à prendre part à ſon allégreſſe ; & cela ſert de matiere à un court Intermede qui n'eſt qu'un chant de triomphe en l'honneur de Diane, d'Apollon, & de Bacchus.

ACTE II.

Lichas arrivé acheve en détail à la Reine le récit qu'un autre avoit ébauché en deux mots : Hercule a ſaccagé la ville d'Œchalie * , tué Eurytus , & emmené un grand nombre de captifs & de captives, qu'il envoye devant lui à ſon épouſe. On les voit en effet dans le fonds du Théâtre avec une jeune Princeſſe à leur tête.

Le ſujet de cette guerre , dit Lichas , étoit une juſte vengeance qu'Hercule vouloit tirer d'Eurytus Roi d'Œchalie ; qui avoit violé à ſon égard les loix de l'hoſpitalité, juſqu'à l'offenſer par des paroles piquantes, & le bannir de ſon Palais dans la débauche d'un feſtin : ce qui avoit été cauſe que ce Héros irrité rencontrant malheureuſement un certain Iphitus ſur le haut d'un rocher , l'en avoit précipité dans la colere , ſans lui donner le tems de ſe reconnoître & de ſe défendre. Il eſt étonnant que Sophocle ait imputé cette lâcheté à ſon Héros même dans un récit infidéle. Du

* Œchalie, ville ancienne de la Theſſalie, Eurytus en étoit Roi.

moins Lichas ajoute, que ce fut la ſeule qui échapa à Hercule; & que Jupiter, qui lui auroit pardonné d'attaquer un ennemi à force ouverte, l'avoit puni de ce mouvement de colere en le rendant eſclave d'Omphale Reine de Lydie * durant un an entier: qu'enfin Alcide arrivé au Promontoire † de Cénée, s'y occupe à faire des ſacrifices à Jupiter pour le remercier de ſa victoire: & que bien-tôt, quitte de ce devoir envers les Dieux, il reviendra vers ſon épouſe, qu'il prie de recevoir par avance les fruits de ſes conquêtes. Tel eſt le récit de Lichas, récit qu'on verra dans la ſuite être peu fidéle.

Déjanire malgré la joye que lui donne un ſuccès ſi ineſpéré, ſent une frayeur ſecrette qu'elle ne peut démêler, & qui répand l'amertume dans ſon cœur à la vûe des captives que le ſort a remiſes entre ſes mains, loin de leur

---

* Lydie, contrée de l'Aſie mineure, auſſi-bien que la Phrygie. Les Grecs mépriſoient les Lydiens & les Phrygiens.

† Cénée, Promontoire de l'iſle d'Eubée, à préſent Cap de Litar, vis-à-vis le détroit de Mallie. De-là, Jupiter Cénéen, Temple érigé par Hercule.

Patrie déſolée. « O Jupiter, s'écrie-
» t-elle, écartez ce triſte préſage, &
» ne livrez pas mes enfans à l'infortune
» où je vois ces captives déplorables. »
Une d'entre elles ſur tout lui ſemble le plus à plaindre. Sa jeuneſſe, ſa beauté, & ſa douleur modeſte touchent le cœur de la Reine. Elle s'intéreſſe au ſort de cette aimable captive, & lui demande à pluſieurs repriſes qui elle eſt. Mais celle-ci s'obſtine à garder un profond ſilence. Ainſi en uſe Caſſandre à l'égard de Clytemneſtre dans l'Agamemnon d'Eſchyle. Si l'on veut lire avec quelque fruit les Anciens, on n'a qu'à les comparer les uns aux autres; on trouvera la clef de leurs mœurs, & l'eſprit de leurs ſiécles. Lichas interrogé à ſon tour feint d'ignorer ce qu'on lui demande. Ainſi Déjanire prend le parti de la faire entrer dans le Palais avec ſa ſuite pour y prendre un peu de repos.

Comme la Reine ſe met en devoir de ſe retirer auſſi après avoir renvoyé Lichas, un homme ſurvient, & la prie de s'arrêter un moment pour entendre un ſecret qui eſt de la derniere conſéquence pour elle. Tous s'écartent, hormis le Chœur, que cet homme veut bien admettre dans la confidence. « Sçachez,

» dit-il, Princeſſe, que Lichas vous
» trompe, où qu'il nous a trompés avant
» vous. Je lui ai oui dire en préſence
» de pluſieurs témoins : Qu'Hercule n'a
» fait cette expédition contre Eurytus
» qu'en faveur de ſa chère captive. Oui,
» l'amour, & non le prétendu eſclavage
» chez Omphale, ni cette feinte mort
» d'Iphitus précipité : l'amour, dis-je,
» eſt l'unique auteur de ſa bravoure &
» de ſes triomphes. Hercule a déſeſ-
» péré d'obtenir cette Princeſſe de ſon
» pere Eurytus ; & il a pris le parti
» de lui ſuſciter une guerre cruelle ſur
» un prétexte léger. Il s'eſt vengé des
» refus du Roi par ſa mort & par le
» ravage de ſes États. Vous voyez que
» ſa captive prévient ſon retour : ce n'eſt
» pas ſans deſſein. Ne croyez pas qu'il
» la traite en captive. L'amour devenu
» le tyran de ſon cœur ne le permettoit
» pas. Voilà, Madame, ce que j'ai en-
» tendu de Lichas, auſſi bien que plu-
» ſieurs autres Citoyens, qui ſont en
» état de le confondre. C'eſt un avis
» douloureux pour vous ; j'en gémis :
» mais il n'eſt que trop fondé ; & je me
» ſuis cru obligé de vous en faire part. »
La Reine frappée comme d'un coup de
foudre, s'écrie : « Malheureuſe ! où ſuis-

» je, & que dois-je faire ? quel serpent » ai-je reçu dans mon sein ? » Outrée de la perfidie de Lichas, elle demande conseil au Chœur, qui est d'avis, qu'elle presse Lichas de parler. Comme elle s'en retourne pour le surprendre, il revient de lui-même à sa rencontre ; prêt à se mettre en voyage pour aller retrouver Hercule. « Madame, que voulez-» vous, dit-il, que je dise à votre époux » en votre nom ? »

La Reine profite de cette conjoncture pour sonder ce Courrier avec toute la subtilité d'une femme, & toute la dignité d'une grande Princesse. Elle ménage adroitement ses interrogations, & ne veut d'abord, ce semble, que se faire répéter ce que Lichas lui a déja dit d'Hercule, chose assez intéressante pour se la faire redire. Mais tout-à-coup elle retombe sur la jeune captive, & demande encore une fois qui elle est. Lichas répond comme auparavant, qu'il l'ignore. Déjanire alors l'intimide. « A » qui, dit-elle, pensez-vous parler ? »

Lichas. Hé, Madame, d'où vient une pareille demande ?

Déjanire. Réponds moi.

Lichas. C'est à Déjanire. C'est ma Souveraine que je vois.

DÉJAN. Voilà ce que je voulois ſçavoir. Tu conviens que je ſuis ta Souveraine ?

LICHAS. Sans doute.

DÉJAN. Et de quel ſupplice crois-tu qu'on doive punir un eſclave infidéle ?

LICHAS. Comment infidéle ? quel piége veut-on me dreſſer ?

DÉJAN. C'eſt toi, miſérable, qui me tends des piéges.

LICHAS. Madame, ſouffrez que je me retire, tant je comprends peu ce diſcours.

DÉJAN. Non, je ne te relâche pas que tu ne m'ayes répondu.

LICHAS. Sur quoi ?

DÉJAN. Cette captive que tu m'as amenée t'eſt-elle connue ou non ?

LICHAS. Je vous ai répondu ce que j'en ſçavois. Que voulez-vous de plus ?

Déjanire lui nomme Iole, & lui inſinue qu'elle eſt inſtruite d'ailleurs. Lichas nie tout & ſe défend du même air dont je viens de donner un eſſai. La Reine en lui découvrant peu à peu ce qu'il a dit dans la ville, le preſſe vainement. L'Officier ſoutient ſon rôle, & veut ſe retirer. Mais incontinent Déjanire uſe d'un artifice très-ſéduiſant. *

* RACINE a donné à ſa Roxane tout le

Elle feint d'être peu ſenſible aux amours d'Hercule. Elle ſe pique de connoître le génie des hommes, & de ſe mettre au-deſſus des foibleſſes & des jalouſies de ſon ſexe. A l'en croire, « elle a foulé » aux pieds une vaine délicateſſe, & elle » ſçait quelle indulgence une femme » doit à ſon époux. Hercule, dit-elle » l'a accoutumée depuis long-tems à » devenir traitable ſur cet article. La » compaſſion d'ailleurs qu'elle s'eſt ſen» tie pour Iole montre aſſez, à l'enten» dre, combien peu elle eſt jalouſe d'une » rivale. » Par cette pernicieuſe adreſſe, & par ce déſintéreſſement affecté Déjanire délivre Lichas de ſes frayeurs. Puis lui montrant combien le menſonge eſt odieux, chez les Grands ſur-tout, où l'on peut aiſément le confondre, elle le détermine à tout confeſſer : ce qu'il fait, en diſant que ce n'eſt point par l'ordre d'Hercule qu'il a célé cette galanterie, puiſqu'Hercule lui-même n'en fait pas myſtere : mais par zele

génie, & toute la jalouſe ſoupleſſe de Déjanire. Mais il l'a rendue beaucoup plus coupable. Toutefois on ne prétend pas dans cet expoſé, approuver le Poëte Grec plus que le François, quoique Déjanire ſoit beaucoup plus excuſable que Roxane.

pour la Reine qu'il craignoit d'affliger. « Car enfin, continue-t-il, ce Héros » dont la valeur n'a rien trouvé d'in- » ſurmontable, eſt devenu l'eſclave de » l'Amour. » C'eſt ce qu'Ovide a rendu ainſi.

* *Quem numquam Juno ſerieſque immenſa laborum*
Fregerit, huic Iolen impoſuiſſe jugum.

La Reine n'en veut pas ſçavoir davantage : mais diſſimulant toujours malgré ſa jalouſe fureur, elle promet de bien traiter ſa captive, & ordonne à Lichas de rentrer pour attendre le préſent qu'elle deſtine à ſon époux en revanche de celui qu'elle en vient de recevoir. Elle rentre elle-même.

Les filles du Chœur finiſſent l'Acte par des réflexions ſur le pouvoir de l'Amour. Des Dieux qu'il a domptés, elles paſſent aux mortels, & décrivent le combat d'Hercule & du fleuve Acheloüs, au ſujet de Déjanire. C'eſt une peinture vive & naturellement attachée au ſujet.

---

* Ovid. *Heroïd. epiſt. 9.*

ACTE III.

Tandis que Lichas prêt à partir entretient les captives, Déjanire ſort pour confier au Chœur ſes douleurs cruelles. « Ah ! s'écrie-t-elle, ſemblable à un » Pilote abuſé, qui reçoit dans ſon » vaiſſeau un fardeau capable de le faire » périr, j'ai reçû entre mes bras ma » rivale ! .... Les charmes naiſſent de » ſes yeux & s'écartent des miens. » Voilà ce qui la déſeſpere. Mais elle aime Hercule, tout infidéle, tout inconſtant qu'il eſt; & pour fixer ſon cœur, elle a employé un ſecret qu'elle croit immanquable. Pour l'entendre, il faut ſe reſſouvenir de l'avanture du Centaure Neſſus. Hercule emmenoit Déjanire à Trachine, il s'agiſſoit de paſſer un fleuve. Neſſus s'occupoit à tranſporter les paſſans, & Hercule lui confia ſon épouſe. Mais comme le Centaure ſe mettoit en devoir de l'enlever, le fils d'Alcmene le perça de ſes fléches trempées dans le ſang empeſté de l'hydre de Lerne qu'il avoit tuée autrefois. Neſſus prêt d'expirer dit à Déjanire que ſi elle vouloit déſormais ne plus craindre de rivale, elle devoit prendre de ſon ſang,

qui ſeroit pour Hercule un philtre capable de le rappeller. Déjanire curieuſe & jalouſe le crut. Elle emporta de ce ſang, comme Sophocle & Ovide le racontent. Elle dit donc qu'elle s'eſt ſouvenue heureuſement de ce philtre, & qu'elle en a teint une robe qu'elle envoye à Hercule. Cependant il lui prend un ſcrupule ſur l'effet incertain de cette dangereuſe épreuve qu'elle n'a pas encore faite. Le Chœur même augmente ſagement cette frayeur née du preſſentiment. Mais la paſſion empêche Déjanire d'y réfléchir davantage, ſur-tout à la vûe de Lichas, qui vient recevoir d'elle ſes derniers ordres! Elle étouffe alors ſes craintes, franchit le pas, & demande le ſecret au Chœur ſur cette eſpece de magie.

Ce ſcrupule étouffé dès ſa naiſſance, eſt très-habilement ménagé par Sophocle, & on le ſentira bien-tôt. La Reine donne donc à Lichas la robe deſtinée à Hercule avec ordre de l'engager à s'en ſervir au plutôt, pour paroître plus décemment aux ſacrifices. Car tel eſt le vœu qu'elle a formé au ſujet du retour d'Hercule. Lichas prend la boëte toute cachetée du ſceau de la Reine, lui promet de s'acquitter fidélement de ſon

devoir, & s'en va. Ovide exprime élégamment en deux mots l'innocence de Déjanire & de Lichas.

*Ignaroque Lichæ quid tradat nescia luctus
Ipsa suos tradit.*

» Lichas ignore ce qu'il reçoit. Elle » ignore elle-même ce qu'elle donne à » Lichas, & ne sçait pas que ce dépôt » deviendra la matiere de son deuil. »

Cependant le Chœur fait des vœux en faveur d'Hercule, & conçoit d'heureuses espérances sur son retour.

ACTE IV.

Déjanire ainsi qu'on l'a observé, étoit dans la situation où la malice du cœur humain luttant avec la droiture qui lui est naturelle, balance entre le plaisir de se satisfaire & la crainte de faire mal: situation où d'ordinaire la passion l'emporte sur le devoir. Car dans le doute, quand le cœur entre en négociation; il est déja plusqu'à demi vaincu. Aussi Déjanire a-t-elle suivi son penchant, sans se donner le loisir d'examiner si elle faisoit bien ou mal. La maniere

* Ovid. *Met. l. 9. v. 155.*

même dont elle consultoit le Chœur sur ses doutes n'étoit qu'une adresse de sa passion, qui cherchoit un appui plutôt qu'un conseil. Le remords en est le fruit. Rendue à elle-même après le départ de Lichas, elle revient faire part à ses Confidentes de la frayeur qu'elle ressent, & cherche à se rassurer s'il est possible. Car Sophocle nous la peint vertueuse quoique jalouse. En effet sa jalousie n'est pas celle d'une Medée qui veuille perdre une rivale & son époux. Elle ne veut que ramener le cœur de l'un, & le détacher de l'autre.

Elle se rappelle donc l'opération magique qu'elle a faite, & quelques prodiges qui l'ont accompagnée. Nessus lui avoit dit de garder son sang dans un lieu ténébreux, d'en faire en secret & dans les ténébres l'usage qu'elle souhaiteroit, & d'empêcher sur tout que le voile teint de ce sang ne vît le jour avant que d'être porté. Elle a pratiqué à la lettre toutes ces choses. Mais le floccon de laine dont elle s'est servie en guise d'éponge pour insinuer son philtre dans la robe s'est consumé de lui-même étant exposé au jour. Cette merveille effraye Déjanire, & elle commence, mais trop tard, à se défier des présens du Centau-

re. « Quelle raiſon en effet un amant » offenſé & mourant auroit-il eue de lui » vouloir du bien ? Sans doute c'étoit » pour ſe venger de ſon ennemi qu'il l'a » flattée d'une feinte confidence. » La Reine ſe rappelle de plus, que les fléches dont le Centaure a été bleſſé étoient empoiſonnées du venin de l'hydre. Elle ne doute plus qu'Hercule ne ſoit la victime de ce prétendu philtre. Elle eſt reſolue, ſi la choſe arrive, de ſe donner la mort, & de cacher ſa honte dans le tombeau.

Ce repentir d'un cœur vertueux, mais ſéduit, eſt bien dans la nature; & je ne penſe pas qu'on puiſſe l'exprimer plus heureuſement que l'a fait Sophocle. Le Chœur tache envain de raſſurer la Reine, & de l'engager du moins à mieux eſperer d'un ſtratagême qu'elle a crû innocent. Déjanire ſent redoubler ſes inquiétudes; & ſon fils Hyllus qui revient à l'improviſte ne les confirme que trop par ce diſcours. « Ah ! ma mere, puiſſiez- » vous, ou n'être pas ma mere, ou ceſſer » de vivre, ou plutôt être moins crimi- » nelle ! Vous avez tué aujourd'hui mon » pere & votre époux. »

Déjanire épouvantée l'interroge, & reçoit à chaque réponſe un nouveau coup

de poignard. Hyllus vient d'être témoin du cruel état où la robe fatale à mis Hercule. Ce Héros étoit à Cénée où il élevoit un Temple en l'honneur de Jupiter, & traçoit le dessein du bois sacré. C'est là que son fils Hyllus l'a vû, & que Lichas est venu le trouver avec la cassette qu'il apportoit. Il y a ici une faute assez difficile à justifier. C'est la même que dans les *Captifs de Plaute.* En effet, l'intervalle de Cénée à Trachine est un Détroit trop considérable pour le passer dans un aussi court espace de tems que Sophocle le suppose pour le voyage & le retour d'Hyllus & de Lichas. Comment Hyllus a-t-il pû en quelques heures aller trouver son pere, le voir occupé à des desseins d'Architecture pour ériger un Temple, assister à un sacrifice où se trouve encore Lichas au retour de Trachine, être en un mot témoin de tout ce qui s'est passé, & revenir avec son pere pendant la durée de deux Actes. Cela paroît forcé, sur tout dans une Tragédie Grecque, où l'action n'est jamais interrompue. Mais Sophocle si scrupuleux d'abord sur toutes les vraisemblances, comptoit sans doute sur l'éloignement de ces lieux par rapport à Athénes, où

le

le grand nombre des Spectateurs n'y regardoit pas de si près, & se prêtoit à la vraisemblance Géographique, quand elle ne lui paroissoit que médiocrement blessée. Ainsi & plus encore le font aujourd'hui les Spectateurs, quoique mieux instruits, en voyant plusieurs Tragédies où les circonstances des lieux sont souvent beaucoup moins ménagées.

Reprenons le fil du récit d'Hyllus. » Alcide en considération de son épouse » s'est revêtu de la robe qu'elle avoit » envoyée. Il a paru dans cet ornement » à un pompeux sacrifice. Mais à peine » le feu avoit-il commencé d'embraser » le bucher où étoient les victimes, que » le venin dont la robe étoit infectée a » fait sentir son funeste effet. Une sueur » violente est sortie de tout le corps » d'Hercule. La fatale robe s'est attachée » à sa chair sans pouvoir en être enlevée » qu'avec la chair même. Le poison se » glissant dans les veines a pénétré jus- » qu'à la moëlle des os. Hercule appelle » Lichas ; lui demande de quelle main » il a reçu cet horrible présent : & sur sa » réponse que c'est de Déjanire, saisi de » courroux & pressé par l'excès de la » douleur, il prend le malheureux Li- » chas, & le jette si rudement sur un

» rocher, que ſon corps en eſt briſé. » *
(C'eſt pour rendre ceci croyable que Sophocle a cité le trait d'Iphitus.) « Tout » le peuple eſt frappé de terreur & nul » n'oſe approcher d'Hercule furieux. Il » ſe roule par terre : puis il ſe leve tout-» à-coup, & pouſſe des cris effroyables » qui font retentir tous les rivages. Enfin, ajoûte Hyllus, Hercule en portant » çà & là ſes regards que la violence du » mal rendoit affreux, m'apperçoit dans » la foule où je fondois en larmes. Il » m'appelle : Approchez, ô mon fils; » ne fuyez pas un pere déplorable : duſ-» ſiez-vous expirer avec moi, appro-» chez; & s'il vous reſte quelque pitié » pour un pere qui vous aime, tirez-» moi au plutôt de cette terre étran-» gere, afin que je termine ma deſtinée » dans un lieu où je puiſſe me dérober » aux yeux des mortels. A ces mots, » nous l'embarquons ſur le vaiſſeau. » Nous l'emmenons avec peine ſur ces » bords, & bien-tôt vous le verrez ou » mourant, ou mort. » (C'eſt au Chœur que ce diſcours s'adreſſe; puis Hyllus ſe tourne vers la Reine ſa mere.) » Madame, tel eſt l'effet de vos noirs

* *Voyez* Ovid. *Metam. l.* 9.

» projets & de votre attentat. Que ne » m'est-il permis de lancer sur vous les » imprécations que méritent les parri- » cides. Mais je le puis, Madame; & » vos forfaits me rendent tout permis. » C'est bien la moindre vengeance qu'un » fils puisse tirer d'une mere qui a la » noirceur de faire périr son pere, & » le plus grand des Héros. «

Déjanire se retire sans pouvoir proférer une seule parole. Le Chœur veut l'arrêter. » Madame, pourquoi vous » retirer ainsi sans rien répondre? Igno- » rez-vous que le silence est l'aveu du » crime? » Hyllus répond: » Laissez- » la s'écarter. Puisse-t-elle fuir bien loin » de mes regards qui l'ont confondue. » Lui sieroit-il de se couvrir du titre » de mere, elle qui l'a si indignement » démenti? Qu'elle fuie donc, qu'elle » jouisse de son crime, & puisse le » sort qu'elle a préparé à mon pere » retomber tout entier sur sa tête! » Ce silence de Déjanire est dans le même goût que celui d'Eurydice dans * l'*Antigone*: & l'on verra dans peu qu'il vaut mieux que ce vers affecté d'Ovide si souvent répété dans une lettre:

---

* *Voyez Antigone, ci-dessus Tom. III.*

* *Impia, quid cessat Dejanira mori ?*

» Impie Déjanire, que tardes-tu à te » donner la mort. » On ne s'exhorte point à mourir, quand le dessein en est bien pris. Beaucoup moins le fait-on avec tant d'art. Le silence est plus éloquent & plus vif.

Le Chœur ensuite de ce qu'on vient d'entendre d'Hyllus, qui s'est retiré, se rappelle l'Oracle ancien, à sçavoir qu'Hercule après douze travaux devoit jouir d'un repos que rien ne pourroit troubler. On en voit l'accomplissement. Le Chœur retombe sur l'article de Déjanire, dont il plaint la jalouse crédulité suivie d'un si triste retour. Il attribue enfin tous ces maux à Venus.

ACTE V.

Aussi-tôt ces filles effrayées entendent dans le fond du Palais un grand bruit qui présage quelque chose de funeste. L'on voit en effet la vieille Confidente de Déjanire, qui vient toute en pleurs annoncer la mort de sa maîtresse. » Sa mort est atroce, dit-elle,

---

* OVID. *Heroïd. epist.* 9.

» & vous en conviendrez. A peine étoit-» elle rentrée, qu'à l'aspect de son fils » Hyllus, qui retournoit vers son pere, » elle détourne ses pas pour l'éviter & » seule au pied des autels elle déplore » sa viduité. Trouvoit-elle sous ses » mains quelqu'une des choses néces-» saires à son usage, ses yeux se rem-» plissoient de pleurs. Errante ça & là » dans le Palais, à la vûe de ses Offi-» ciers elle versoit des torrens de lar-» mes : elle imputoit aux Dieux le ren-» versement de sa maison. Après ces » premiers transports je la vois entrer » brusquement dans l'appartement de » son époux. Cachée dans l'obscurité je » l'observe en silence. Elle pare le lit » d'Hercule, le baigne de ses larmes, » & s'y étant assise : ô Couche nuptiale, » dit-elle, tu me reçois pour la derniere » fois. A ces mots, elle découvre son » sein. Je vole vers son fils : mais hé-» las, à mon retour, je trouve qu'elle » s'est frappée d'un poignard. Cette vûe » attendrit Hyllus. Il pleure une mere » que ses reproches ont porté à cet excès » de désespoir. Car il avoit appris, mais » trop tard, la funeste erreur où le Cen-» taure avoit fait tomber Déjanire. » L'infortuné Hyllus livré à son repen-

» tir, s'approche d'une mere expirante : » il l'embrasse, il l'arrose de ses pleurs, » désespéré de lui avoir imputé un cri- » me, & de se voir privé d'une mere » & d'un pere par une épouse & par un » fils. Voilà la triste destinée de cette » Maison malheureuse. Qu'on compte » après cela sur le bonheur d'un seul » jour. Trop avides du lendemain nous » ne songeons pas que l'heure présente » est peut-être la derniere pour nous. »

La mort d'Alceste * chez Euripide a beaucoup de rapport à celle-ci ; & il est évident que Virgile a imité ces morceaux des Poëtes Grecs, quand il nous peint Didon mourante.

† *Incubuitque Thoro, dixitque novissima verba.*

» Elle s'assit sur sa couche nuptiale, » & dit les dernieres paroles.

Les filles de Trachine à la vûe de ce double malheur d'Hercule & de Déjanire ne sçavent où porter leurs regrets, tant elles sont accablées de tristesse. Elles voudroient être transportées dans un autre climat ; & elles redoutent la pré-

* EURIPIDE, *Alceste*, *premiere Partie*, *Tome III.*

† VIRG. *Æneid. l.* 4. *v.* 650.

ſence d'Hercule furieux, qu'on apporte ſur la Scène entouré d'une nombreuſe Cour de gens éplorés.

Le ſommeil où il paroît plongé tient l'aſſemblée en ſuſpens. Son fils Hyllus qui le croit mort, jette des cris lamentables. Mais un Vieillard l'avertit qu'Hercule n'eſt qu'aſſoupi par l'excès du mal, & qu'il ſeroit dangereux de le réveiller. Il ſe réveille en effet, & s'écrie : » O Jupiter, en quelle région » arrivai-je ? Dans quelles mains ſuis-je » tombé ? Ah, je me ſens dévoré ; & » mes cruelles douleurs reprennent toute » leur violence. » Et après quelques interruptions. » O Promontoire de Ce- » née, où j'ai élevé tant d'autels ! ô » Dieux, étoit-ce là le prix que vous » reſerviez à ma piété ? »

Il donne enſuite les marques les plus vives & les plus naturelles d'une douleur inſurmontable. La Scène d'Hippolyte * chez Euripide eſt dans ce goût. Hercule ſe plaint qu'on réveille ſes maux en voulant le ſoulager. Il ne peut ſouffrir qu'on le touche. Il ſent de plus terribles accès. » Où êtes-vous, s'écrie-t-il,

---

* EURIPIDE, *Hippolyte, premiere Partie, Tom. II. pag.* 181.

» brigands, dont j'ai purgé les bords » de la mer & les forêts? Le trépas en » eſt la récompenſe, & pour ſurcroît » de déſeſpoir, je ne vois perſonne qui » s'arme pour couper la trame de mes » malheureux jours, perſonne qui le fer » & la flamme en main vienne briſer » les liens d'une vie intolérable. » Le Vieillard, le Chœur & Hyllus ſe déſeſperent de ne pouvoir lui apporter quelque ſoulagement. Mais Hercule rentrant dans un nouvel accès conjure ſon fils de lui percer le ſein. C'eſt le ſeul bien qu'il puiſſe attendre de lui. Il implore, il mendie la mort; mais inutilement. Enfin, il dit ce beau morceau rapporté dans les * Tuſculanes & traduit de la main de Ciceron, ou ſelon d'autres, de celle du Poëte Attilius. » O entrepriſe inouie d'une femme! » ô Déjanire, faut-il que je ſois ta » victime! non, jamais l'implacable » Junon, ni le barbare Euryſthée ne » m'ont été ſi funeſtes que la fille d'Œneus. C'eſt elle qui m'a enveloppé » de cette fatale robe: comme d'un filet » tiſſu par les mains des Furies; voile » affreux, priſon horrible! il s'attache

* CICER. *l.* 2. *des Tuſculanes.*

» à mon corps, il me dévore les en-
» trailles, il pénétre jusques dans mes
» veines : mon noir sang bouillonne &
» se consume : mon corps brûlé par un
» feu invisible n'est plus qu'un fantôme.
» Quoi ! ce que n'ont pû ni les armes,
» ni les Géans, ni le Centaure, ni la
» Gréce, ni le reste de l'Univers que
» j'ai délivré de cent monstres, une
» femme seule, l'a tenté, l'a exécuté,
» & c'est par ses mains que j'expire !
» ô mon fils remplissez toute l'étendue
» de ce tendre nom. Qu'une vaine pitié
» pour une mere parricide ne l'emporte
» pas. Allez traînez cette Furie, livrez-
» la moi, & soyez le spectateur de son
» supplice. Je veux éprouver en ce mo-
» ment qui vous préférez d'elle ou de
» moi. Allez, dis-je, osez m'obéïr,
» ayez pitié d'un père digne d'être pleu-
» ré. Misérable, je verse des larmes ;
» moi, que personne n'entendit jamais
» pousser un gémissement dans l'hor-
» reur des plus affreux revers ! ah, je
» rougis de ma foiblesse. Approche mon
» fils, sois témoin de l'excès de mes
» maux. Voici mes entrailles, peuple,
» regardez ce corps si cruellement dé-
» chiré. Ah, quelles convulsions ! quel-
» les flammes ! quel renouvellement de

» ſupplices! Jupiter, précipite-moi aux
» enfers: lance tes foudres pour m'é-
» craſer. Mes playes ſe rouvrent: je ſuis
» dévoré; quel tourment! ô Forces de
» mon bras jadis ſi vantées qu'êtes-
» vous devenues! ô Mains, eſt-ce vous
» qui avez étouffé le Lion de Nemée? *
» Oui, voici ce bras qui a coupé les
» têtes renaiſſantes de l'Hydre, ce bras
» qui a dompté les Centaures, ce bras
» dont les coups ont abbatu le Sanglier
» d'Erimanthe, † ce bras dont les ef-
» forts ont tiré Cerbere des enfers, ce
» bras qui a mis en piéces le Dragon
» dépoſitaire des fruits d'or, ce bras
» enfin, qui s'eſt ſignalé par des exploits
» innombrables, & que nul mortel n'a
» pû déſarmer. Le reconnoiſſez-vous?
» en quel triſte état le voyez-vous ré-
» duit! briſé, déchiré, attenué par un
» poiſon ſecret, il languit, il n'eſt plus
» reconnoiſſable. Fils de Jupiter &
» d'Alcmene, (quels noms!) je de-
» viens la victime d'une perfide épouſe.
» Mais quand je ſerois anéanti, je
» ſçaurai en tirer vengeance. Qu'elle
» vienne donc & qu'elle apprenne à

---

* Némée, forêt de l'Argolide.

† Erimanthe, montagne & forêt d'Arcadie.

» l'Univers, qu'Hercule tout mort » qu'il paroît eſt encore le fleau des » impies. »

Il faut que ce morceau ait bien été du goût de l'Antiquité, puiſqu'Ovide * a cru ne pouvoir faire mieux que de l'imiter dans ſes Métamorphoſes. Il le rehauſſe en y ajoûtant cette belle penſée.

Defeſſa jubendo eſt
Sæva Jovis conjux ; ego ſum indefeſſus agendo.

» La cruelle Junon eſt plus laſſe de » commander & d'exiger des exploits, » que moi d'obéir & d'en faire. » Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'Ovide plutôt que Seneque nous eût laiſſé les Tragédies Grecques remaniées à ſa façon, comme il l'avoit fait à l'égard de quelques-unes, qui n'ont pû paſſer juſqu'à nous & qui nous font regretter les chefs-d'œuvres du génie Tragique, dont on voit des veſtiges dans ſes Métamorphoſes.

Hyllus détrompé ſur l'article de ſa mere, cherche à déſabuſer Hercule, ce qui fait un grand jeu de Théâtre. Car Hercule croit ſon fils touché d'une indigne pitié pour Déjanire, & il refuſe

* OVID. *Metam. l. 9. v. 176.*

long-tems de l'entendre. Enfin l'on vient à bout de lui apprendre l'innocence & la jalousie de Déjanire, sa mort, & l'aventure du Centaure. A ce nom, il ouvre les yeux. Il se ressouvient d'un Oracle, & le déclare à son fils: c'est que Jupiter lui avoit prédit qu'un mort lui ôteroit la vie. Ce mort est le Centaure. Il rapproche de cet Oracle antique un Oracle plus récent dont on a parlé, à sçavoir qu'Hercule jouiroit désormais d'un long repos. Toutes ces circonstances ne lui laissent plus lieu de douter que sa fin ne soit prochaine. Ainsi il prie son fils de lui obéir en un point qu'il ne lui déclarera qu'après qu'il sera assuré de son obéissance.

Le reste de cette Scène est toujours dans le goût du Théâtre. Car il se fait une suspension merveilleuse. Le pere tire le serment de son fils, & lui dit son secret & sa derniere volonté. Il s'agit de le porter sur le mont Œta, de le placer sur un bucher, & d'y mettre le feu de ses mains, & cela sous peine d'imprécations éternelles. Ce dernier article fait frémir Hyllus. » Ah, que » m'ordonnez-vous ? que je devienne » le bourreau de mon pere ! » Hercule

exige au moins qu'il faſſe tout le reſte ; & Hyllus s'accorde à tout hormis à ce dernier office. Mais le pere non content de ce trait d'obéiſſance en demande encore un autre de lui. C'eſt d'épouſer Iole : autre ſujet de répugnance de la part du fils. » Quoi ? épouſer celle qui » m'a ravi un pere & une mere ! non, » il faudroit être agité des Furies pour » commettre un pareil forfait. Je pré- » fére la mort à cet hymen. » Je le veux, dit Hercule ; & il le menace de tout ſon courroux s'il n'obéit. Hyllus réſiſte autant que le peut ſouffrir la ſoumiſſion d'un fils. Mais ſur l'aſſurance que tel eſt l'ordre des Dieux ; il ſe rend en diſant, qu'il ne ſçauroit être coupable envers les Dieux, en obéiſſant à un pere.

Hercule ſatisfait, veut prévenir de nouveaux accès de fureur, & il ordonne qu'on l'enléve au plutôt pour le placer ſur un bucher. Il s'anime lui-même à étouffer les cris de la nature. » Ame en- » durcie aux travaux, cœur de bronze, » retiens tes ſoupirs, & ne déshonore » pas Hercule. » Son fils déſolé aide à le tranſporter, prêt à lui rendre malgré lui, le triſte office que ſon pere a exigé.

Telle eſt à peu près la derniere Scène. Mais ſa beauté & ſon feu ne ſçauroient paroître dans une ſimple analyſe; & comme elle n'a rien qui choque nos mœurs, je puis ſans rien craindre, la mettre ici dans ſon entier. On en jugera mieux de ce qu'on perd par l'impoſſibilité où nous mettent nos mœurs, (ſans compter le reſte) de traduire entierement les Piéces des Anciens. Il n'eſt queſtion que de joindre la Scène qu'on va lire au morceau que Ciceron a traduit, & que dit Hercule dans ſa fureur.

Le Chœur touché de ſes tourmens, s'écrie auſſi-tôt: » Ah, malheureuſe » Gréce, quel ſera ton deuil ſi tu perds » ce Héros! »

HYLLUS *à ſon Pere.* Si vous permettez de répondre un mot, je vous conjure, malgré l'état où vous êtes, de me prêter l'oreille juſqu'à la fin. Je ne demande rien que de juſte. Rendez-vous pour un moment: calmez votre courroux, ou vous ignorerez éternellement quel eſt l'objet de votre douleur, & quel peut être celui de votre joie.

HERCULE. Parle, & finis. La douleur m'empêche d'être à moi & de pénétrer dans des obſcurités.

HYLL. Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur ma mere & votre épouſe. Son ſort & ſon innocence.

HERC. Miſérable, oſes-tu me parler d'une mere parricide ?

HYLL. Le ſecret que j'ai à vous réveler me force de rompre le ſilence. Elle n'étoit point coupable.

HERC. Elle n'étoit point coupable !

HYLL. Vous en conviendrez vous-même.

HERC. Parle donc ; mais crains par une fauſſe pitié de te rendre indigne d'un pere tel que moi.

HYLL. Elle n'eſt plus. Un coup mortel....

HERC. Quelle main l'a punie ?

HYLL. Elle s'eſt donné la mort.

HERC. La perfide ! c'étoit pour ſe dérober à ma juſte fureur. Que ne puis-je....

HYLL. Vous parlerez autrement quand votre courroux ſera calmé.

HERC. Pourſuis. Voyons le reſte de cette étrange aventure.

HYLL. Son crime eſt une erreur. Ses vûes étoient droites.

HERC. Droites ! & elle a tué ton pere !

HYLL. C'eſt un philtre, non un poi-

ſon qu'elle a cru vous préparer. Jalouſe d'Iole, elle prétendoit regagner votre cœur.

Herc. Eſt-il dans ces lieux un Magicien aſſez....

Hyll. C'eſt du Centaure Neſſus qu'elle a reçu ce philtre.

Herc. De Neſſus! ah, je ſuis perdu! j'ouvre les yeux: je vois tous mes maux. Partez, mon fils, & puiſque vous allez perdre un pere, appellez tous ceux de ma Maiſon, ſur-tout l'infortunée Alcméne que Jupiter me donna vainement pour mere. Allez, je dois leur déclarer les Oracles ſur mon ſort.

Hyll. Hélas, Alcméne n'eſt point en ces lieux. Elle eſt à Tyrinthe * avec quelques-uns de vos enfans, les autres ſont à Thébes. Je ſuis ſeul; mais diſpoſé à vous obéir. Commandez.

Herc. Ecoute donc les Oracles, mon fils, & montre de qui tu as recu le jour. Jadis Jupiter mon pere me prédit que nul homme vivant ne termineroit ma

* Tirynthe, ville voiſine d'Argos, ainſi nommée du fleuve *Tirynthe*. C'étoit la patrie d'Hercule, ſurnommé toutefois le Thébain, parce qu'Amphitryon étoit de Thébes.

deſtinée ; mais que ce ſeroit un habitant des enfers. Mes deſtins ſont accomplis : c'eſt le Centaure mort qui m'ôte le jour. Rapprochez de cet ancien Oracle un autre plus récent. J'entrois dans la forêt ſacrée de Dodone. Un chêne prophétique m'aſſigna cette journée de mon retour, comme le commencement d'un doux repos. Inſenſé, j'entendois une heureuſe vie, & je devois entendre le trépas, qui eſt le terme de tous les maux. Entrez donc dans mes deſſeins, ô mon fils : n'attendez pas que mes fureurs me reprennent. Rempliſſez la plus ſainte de toutes les loix. Obéiſſez à un pere.

Hyll. Ciel ! où doit aboutir ce diſcours ! . . . . Mais je ne ſonde point vos projets. Ordonnez, j'obéis.

Herc. Donnez-moi cette main pour gage de votre foi.

Hyll. Hé, d'où vient cette inquiétude, mon pere ? Doutez-vous de mon obéiſſance ?

Herc. Approchez, vous dis-je. Commencez par-là d'obéir.

Hyll. Vous le voulez, voici ma main.

Herc. Jurez par Jupiter mon pere.

Hyll. Et que jurerai-je d'accomplir ?

HERC. Ce que je vous dirai après.

HYLL. Je le ferai : j'en atteste Jupiter, témoin & garant des sermens.

HERC. Liez-vous par des peines, si vous manquez d'obéïr.

HYLL. Hélas, puis-je y manquer ? Mais soit ; je me lie par les peines les plus atroces.

HERC. Vous connoissez le sommet du mont Œta consacré à votre ayeul Jupiter.

HYLL. Je le connois. Combien n'y ai-je pas fait de sacrifices ?

HERC. Il m'en faut un autre. Le voici : transportez-moi, vous & vos amis sur la croupe de ce mont. Faites un bucher de chênes & d'oliviers sauvages. Osez m'y placer, & d'un courage affermi, le flambeau à la main, mettez-y vous-même le feu. Point de larmes ; point de gémissemens, pas même un soupir. C'est à cette marque que je te reconnoîtrai pour mon fils. Sinon, du fond des enfers je serai ta Furie & ton bourreau.

HYLL. Ah, mon pere, qu'avez-vous dit, & que m'ordonnez-vous !

HERC. Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, je te renonce pour mon fils.

HYLL. Hélas, encore une fois, que me commandez-vous ? Faut-il pour être votre fils, que je sois parricide ?

HERC. Parricide ? non ; mais mon libérateur.

HYLL. Votre libérateur, en vous jettant au milieu des flammes !

HERC. Si ce triste office te fait tant d'horreur, va je veux bien t'en dispenser. Fais au moins le reste.

HYLL. Oui, ces bras vous porteront.

HERC. Et tu construiras le bucher ?

HYLL. J'y consens encore : tout me sera doux, pourvû que je ne sois pas votre bourreau.

HERC. Couronne, je t'en conjure, tes services si tendres & si considérables par ce léger devoir que j'exige.

HYLL. Fallût-il tenter plus, que ne ferois-je pas pour un pere ?

HERC. Hé bien, écoute. Tu connois la fille d'Eurytus ?

HYLL. Iole.

HERC. Elle-même. Si tu respectes les sermens faits à un pere, si tu conserves la tendresse d'un fils, écoute, je te l'ordonne ; garde toi de désobéir ; il faut....

HYLL. Quoi ?

Herc. * L'épouſer. Nul autre que toi n'eſt digne de l'amante d'Hercule. Ne réplique pas : obéis ; ta condeſcendance pour mes premieres volontés exige de toi ce dernier effort.

Hyll. Ah, Ciel..... Mais votre ſituation retient ma juſte douleur. Hé, quel cœur ne ſe révolteroit pas à cette étrange propoſition ?

Herc. Tu n'obéïras donc pas ?

Hyll. Quoi ? épouſer celle qui m'a ravi une mere ! celle qui vous réduit à l'état où je vous vois ! la ſource unique de tous nos maux ! ah ! il n'y a qu'un

---

* Le R. P. Porée m'a fait appercevoir que dans ce trait, Racine s'eſt rencontré avec Sophocle, ou l'a imité exprès en compoſant ſon Mithridate. En effet, Mithridate prêt d'expirer donne Monime à Xipharès, comme Hercule mourant donne Iole à Hyllus.

Mais vous me tenez lieu d'Empire, de Couronne.
Vous ſeule me reſtez Souffrez que je vous donne,
Madame, & tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.
Mithr. Sc. dern.

Il eſt vrai que la ſituation eſt bien différente, puiſque Xipharès étoit amant de Monime & rival de ſon pere, ce qui ne ſe trouve pas dans Hyllus. Mais Racine a ajuſté (comme on dit) la Piéce au Théâtre, & ſa Tragédie au

furieux qui puiſſe s'y réſoudre. J'aime mieux mourir.

Herc. Je le vois trop : tu perds le reſpect à un pere mourant. Hé bien, ſois aſſuré que ta déſobéïſſance ſera ſuivie des plus horribles malédictions.

Hyll. Hélas, & qui m'aſſurera que ce n'eſt point le trouble qui vous dicte ces ordres cruels ?

Herc. C'eſt ton indocilité ſeule qui réveille mes fureurs.

Hyll. Malheureux, dans quelle irré-

---

goût François. Du reſte, de part & d'autre Iole & Monime ſont la cauſe, l'une de la mort d'Hercule, l'autre de celle de Mithridate. Monime dit elle-même :

Hélas, & plût aux Dieux qu'à ſon ſort inhumain
Moi-même j'euſſe pû ne point prêter la main,
Et que ſimple témoin du malheur qui l'accable
Je le puſſe pleurer ſans en être coupable.

Plus on y regarde de près, plus on trouvera que les *Trachiniennes* ont pû être le germe de la Tragédie de Mithridate : & ſi mon Ouvrage mérite une ſuite, j'entrerai plus profondément dans les imitations de Racine, pour faire voir comment il s'eſt nourri de l'eſprit de l'Antiquité tragique, dans les Piéces même, où l'on ſoupçonneroit le moins quelque imitation. Cette comparaiſon ne ſçauroit être qu'à l'avantage de Racine & du Théâtre ancien.

ſolution me vois-je en ce moment?

HERC. C'eſt la ſituation des fils parjures.

HYLL. Ah! mon pere, je n'ai point appris de vous à être impie.

HERC. Eſt-ce donc l'être que m'obéïr?

HYLL. Ce que vous me preſcrivez eſt-il juſte?

HERC. Très-juſte; j'en atteſte les Dieux.

HYLL. Hé bien, j'obéïrai. Vous atteſtez les Dieux, & vous commandez. Me puniroient-ils d'avoir obéï à un pere?

HERC. Tu parles en fils digne d'Hercule. C'eſt la derniere grace que j'avois à te demander: tu me l'accordes; je meurs content. Prévenons de nouveaux accès. Viens me placer ſur le bucher. Approchez tous, enlevez-moi; je ne ſonge plus qu'au terme de mes maux.

HYLL. Allons, nulle loi ne me défend ce triſte & cruel office, puiſqu'un pere le veut, & m'y contraint.

HERC. * Cœur endurci aux travaux, fais-toi un rempart d'airain, n'attends

---

Note de l'Editeur. * Nous penſons en effet que l'ordre qu'a ſuivi le P. B. eſt le véritable, & que les noms

pas les transports du mal, & suspens tes cris. Rends-moi agréable le sort le

---

des personnages étoient déplacés; mais lui-même est ici sujet à quelques corrections.

1°. *Rends-moi agréable le sort le plus affreux.*

ὡς ἐπίχαρτον
πελέως, ἀεκούσιον ἔργον.

Profectò, gratum perfectè, involuntarium opus.

Hercule entend par-là, à ce qu'il paroît, que dans la conjoncture douloureuse où il se trouve, » la mort pour laquelle la nature sent tant » de répugnance, va devenir le sujet de sa joie. »

2°. *Cœur endurci aux travaux, &c.* On ne peut adopter cette explication: elle est obscure & insuffisante; j'y substituerois celle-ci. » Courage, Hercule, ô toi qui fus toujours supérieur à la douleur, montre ta fermeté, & » semblable à un vase d'airain exactement fermé & scellé, [dont rien ne transpire,] renferme ta peine au-dedans de toi-même. »

3°. Quant aux mots précédents: ἄγε νῦν, πρὶν τήνδε, &c. ils me semblent une réponse naturelle d'Hercule à son fils Hyllus. » Hé » bien, fui, dépêche, avant qu'un nouvel accès » de fureur me saisisse. » Il faut ici un point dans le Grec. Hercule ensuite s'apostrophe lui-même: Courage, &c. Je laisse à juger aux Hellénistes, si ce n'est pas là le sens raisonnable & suivi de ce morceau.

plus affreux. * Ça, levez moi, chers amis. Prenez pour l'infortuné Hercule des ſentimens que n'ont pas les Dieux. Je ſuis leur ſang, ils me voyent ſouffrir des tourmens horribles, & ils m'abandonnent. Nul mortel ne prévoit ſon ſort. Le mien eſt déplorable pour moi & honteux pour eux; mais plus inſupportable encore pour celui qui en eſt la victime. (*On l'enleve.*)

Le Chœur. Iole, que faites-vous? ne ſortez pas de ce Palais. Témoin du deſtin de ce Héros, vous avez vû en peu d'heures un renverſement de fortune dont Jupiter ſeul eſt l'auteur.

Il y a certainement beaucoup de feu & d'ame dans toute cette Piéce: mais ce qui la rend plus intéreſſante, c'eſt l'art incomparable avec lequel Sophocle a ſçu ménager ce feu qui croît d'Acte en Acte avec les événemens juſqu'à la derniere Scène qui en jette les derniers & les plus beaux éclats.

Voilà ce qui a ſervi de matiere à pluſieurs brillans morceaux d'Ovide,

* Je mets ceci dans la bouche d'Hercule, quoique les éditions ordinaires le mettent dans celle d'Hyllus. C'eſt une mépriſe à ce qu'il paroît.

à une Tragédie Latine de Seneque, & à une autre Françoise de Rotrou. Mais tous, & même Ovide, ont dégénéré de la premiere simplicité. C'est que l'esprit humain veut toujours enchérir & qu'il ne se contente pas du parfait, quand il y est arrivé.

HERCULE AU MONT ŒTA,

TRAGÉDIE DE SENEQUE.

L'UN des Seneques, ou plutôt celui qui a pris leur nom, & qui n'entendoit pas mieux le Théâtre, en traitant le même sujet que nous venons de voir, n'a pas suivi tout-à-fait la même conduite, non plus que dans toutes celles qu'il a remaniées d'après les Tragiques Grecs. Beaucoup moins encore a-t-il suivi leur inimitable & noble simplicité.

Les Acteurs de Seneque sont Hercule, Déjanire, Alcméne, Hyllus, Iole,

une Confidente, un Chœur de femmes d'Ætolie, un autre d'Œchaliennes, Philotecte & Lichas, Personnages dont quelques-uns ne sont amenés que pour orner la Scène & l'action.

ACTE PREMIER.

Hercule se montre d'abord sans dire où, ni comment, ni pourquoi. Mais ce n'est pas Hercule : c'est le Capitan des *Visionnaires.* * C'est pis encore. On en va juger. » Pere des Dieux, (dit l'Alcide Latin,) tu peux à présent régner » en sûreté. Ce bras t'a procuré la paix. » Il n'est plus besoin de lancer la foudre » sur la terre. Rois perfides, Tyrans » cruels, j'ai exterminé tout ce qui mé» ritoit le tonnerre; & toutefois on me » refuse le Ciel ! mon obéissance m'a » montré tel que je suis, digne fils de » Jupiter. Junon même cette implaca» ble marâtre m'a reconnu pour ton fils. » Que tardes-tu donc à me récompen» ser ? Craint-on qu'Atlas ne succombe » sous le faix en portant Hercule avec » le Ciel ? Pourquoi différer le prix qui » m'est dû ? La Mort & l'Enfer m'ont

* De Saint Sorlin Desmarets.

» rendu à toi. » Il entre ici dans le détail de ses travaux, non pas comme l'Hercule de Sophocle; mais toujours en rodomont. Puis il poursuit de cette sorte : » Je ne vous demande point, » ô mon pere, que vous m'appreniez » le chemin du Ciel. Je sçaurai le trou- » ver. Craignez-vous que la terre ne » reproduise des monstres? Qu'elle se » hâte donc de les enfanter tandis » qu'elle jouit d'Hercule! » A l'entendre nul autre ne pourra marcher sur ses traces; le Soleil n'a pû suivre ses courses, la nature s'est trouvée à bout, & la terre a manqué à ses pas. Il a forcé la nuit éternelle, & il est ressorti du chaos d'où nul mortel ne revient. Il a soutenu toute la fureur des mers, & l'Ocean n'a pû briser les Vaisseaux où il s'est trouvé. Enfin il ne lui reste plus rien à faire sur la terre, parce qu'elle n'oseroit produire de nouveaux monstres. Le plaisant est qu'il fait réflexion que par haine pour lui Junon a transferé les monstres au Ciel. Devineroit-on comment? C'est qu'il y a dans le Ciel des signes & des constellations qu'il a plû aux hommes d'appeller le Lion, le Serpent, &c. Ensuite par une autre réflexion encore plus extravagante, il dit,

que ce sont ses travaux qui l'ont précédé au Ciel, & qu'il y voit ses exploits écrits : mais que Junon a voulu sans doute lui rendre formidable le séjour céleste en le remplissant de ces monstres. Quelle puérilité ! ce n'est pas tout. Junon a beau faire, si elle lui refuse une place dans les Cieux, il va renverser & refondre toute la terre, joindre l'Espagne à la Sicile, chasser bien loin la mer, frayer de nouvelles routes aux fleuves, & bouleverser tout. » Jupiter, » ajoute-t-il, confiez les Dieux à ma » garde, vous pouvez vous reposer sur » moi de la région céleste quand j'y » serai. Zone glaciale, ou torride, il » n'importe, croyez que les Dieux se- » ront en sûreté d'un pole à l'autre. » Il se compare enfin à d'autres hommes divinisés, comme Apollon, Bacchus, & Persée. » Qu'ont-ils fait après tout » pour mériter les honneurs divins ? » l'un a tué le Serpent Python. Mais » combien de Pythons dans la seule » Hydre de Lerne ! l'autre a conquis » les Indes. Qu'est-ce en comparaison » du monde subjugué ! un autre a coupé » la tête de Meduse. Ce n'étoit qu'un » monstre unique. » Après ce beau début, il envoye Lichas à Déjanire,

& ordonne à d'autres de conduire des victimes au Temple de Cénée. On commence à entrevoir ici qu'Hercule n'eſt donc pas encore à Trachine : ce qui ſe confirme par la ſuite. Il y a donc une duplicité de lieu. Car Déjanire qui paroîtra bien-tôt eſt ſuppoſée à Trachine, comme chez Sophocle.

Ce n'eſt pas ainſi, comme on a pû le voir, que le ſage Sophocle a expoſé ſon ſujet, il nous a fait, non des déclamations, mais des peintures. Il á introduit Déjanire qui ſe plaint de l'abſence de ſon mari, & qui tremble pour ſes jours, enſuite Hyllus qu'elle envoye pour chercher les traces d'un pere abſent; puis viennent les heureuſes nouvelles qui annoncent la victoire d'Hercule. De ce début ſi ſimple & ſi naturel naiſſent peu-à-peu les merveilles que le Poëte a étalées dans la ſuite. C'eſt qu'il ſongeoit, comme depuis le preſcrivit Horace, » à tirer la lumiere » du ſein des Ombres, & non pas à » répandre des nuages de fumée après » de vains éclats. »

* *Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem Cogitat.*

---

* Horace, *Art. Poët.* v. 143.

En écoutant au contraire dans Seneque Hercule qui ouvre la Scène, l'on peut bien dire encore après Horace : » Où aboutira ce prometteur empoullé ? »

* *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?*

Mais avant que d'aller plus loin, on sera peut-être curieux de voir la Scène Latine d'Hercule adoucie en François de la façon de Rotrou dans son Hercule mourant. On y reconnoîtra de plus en plus que c'est après tout Seneque, qui a (pour ainsi dire,) monté le Tragique François au ton qu'il a pris depuis dans son plus beau siécle.

Puissant moteur des Dieux, ferme appui de la terre,
Seul Etre souverain, seul Maître du tonnerre,
Goûte enfin, Roi des Cieux, le doux fruit de mes faits,
Qui par tout l'Univers ont établi la paix.
J'ai d'entre les Sujets la trahison bannie.
J'ai des Rois arrogans puni la tyrannie,
Et rendu ton renom si puissant & si beau
Que la foudre en tes mains n'est plus qu'un vain fardeau.
Des objets de ton bras, le mien est l'homicide,
Et tu n'as rien à faire après les faits d'Alcide.
Tu n'a plus à tonner : & le Ciel toutefois
M'est encore interdit après tous ces exploits.

* *Ibid. v.* 138.

Ces vers tout magnifiques qu'ils ſont ne laiſſent pas d'être un vrai Gaſconiſme. Cependant Rotrou y a bien abbaiſſé le ton, & plus encore dans ce qui ſuit.

Parois-je encore un fils indigne de mon pere ?
Junon n'a-t-elle pas aſſouvi ſa colere ?
N'a t elle pas aſſez par ſon averſion
Fait paroître ma force & mon extraction ?
N'ai-je pas ſous mes loix aſſervi les deux Poles ?
Et celui dont le Ciel charge tant les épaules.
Et ſur qui ce fardeau repoſe pour jamais,
Ne me peut-il porter avec ce rude faix ?
Ainſi que mes exploits rends ma gloire parfaite :
La Parque t'a remis le ſoin de ma défaite,
Et de quelques efforts qu'elle attaque mes jours
L'impuiſſante qu'elle eſt n'en peut borner le cours.
L'air, la terre, la mer, les infernales rives
Laiſſent enfin ma vie & mes forces oiſives.
Et voyant ſans effet leurs monſtres abbattus
Ces foibles ennemis n'en reproduiſent plus.
Pere de la clarté, grand Aſtre, Ame du monde,
Quels termes, n'a franchis ma courſe vagabonde ?
Sur quels bords a-t on vû tes rayons étalés,
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carriere,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumiere.
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas.
Et j'ai vû la nature au-delà de mes pas.
Neptune & les Tritons ont vû d'un œil timide
Promener mes Vaiſſeaux ſur leur Campagne humide.
L'air tremble comme l'onde, au ſeul bruit de mon nom.
Et n'oſe plus ſervir la haine de Junon.

Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes !
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.
Ces monstres, dont ma main a délivré cent lieux
Profitent de leur mort, & s'emparent des Cieux.
Le Soleil voit par eux ses Maisons occupées :
Sans en être chassés, ils les ont usurpées.
Ces vaincus qui m'ont fait si célébre aux neveux
Ont au Ciel devant moi la place que j'y veux.
Junon dont le courroux ne peut encor s'éteindre
En a peuplé le Ciel pour me le faire craindre.
Mais qu'il en soi rempli de l'un à l'autre bout,
Leurs efforts seront vains ; ce bras forcera tout.

Rotrou, comme il est visible, a passé bien des rodomontades pareilles à celles qu'il a mises. S'il eût voulu, par exemple, exprimer la menace que fait Hercule de tout bouleverser il auroit pû lui mettre dans la bouche ce que dit l'Artabaze des Visionnaires * dans le vrai goût de Seneque.

Quoi donc, je suis oisif & je serois si lâche,
Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche ?
O Dieux ! faites sortir d'un antre ténebreux
Quelque horrible géant, ou quelque monstre affreux :
S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere.
Je vais faire du monde un vaste cimetiere.

C'est en effet ce que dit Hercule à la lettre.

---

* Personnage des Visionnaires.

La ſeconde Scène de la Tragédie Latine n'eſt pas beaucoup plus ſenſée que la premiere ; mais du moins on y voit ce qu'il eût fallu d'abord faire entendre, à ſçavoir qu'Hercule revient à Trachine chargé des dépouilles de l'Œchalie, & ſuivi d'une troupe de captives, parmi leſquelles on voit Iole fille du Roi vaincu.

Iole & les captives plaignent leur deſtinée, mais d'une maniere très-peu capable de tirer les larmes des Spectateurs. Elles pleurent par Sentences, & par Antitheſes. Il y en a d'aſſez belles, comme celle-ci.

Nunquam eſt ille miſer cui facile eſt mori.
Felices ſequeris, mors, miſeros fugit.

» L'on ne doit pas nommer malheureux » quiconque a la liberté de mourir.... O » mort tu ne pourſuis que les heureux, » tu fuis les miſérables ! »

Le triomphe d'Alcide eſt rehauſſé par les malheurs qu'il a cauſés. On le peint impénétrable au fer & plus dur que l'acier. Les armes ſe briſent ſur ſon corps, & quelles armes ! on entre dans le détail de celles des Scythes, des Sarmates, des Partes. » Son poids ſeul a renverſé » l'Œchalie. »

Muros Œchaliæ corpore propulit.

» Ce qu'il projette de dompter eſt déja » dompté. Ses projets ſont autant d'ex- » ploits. »

Vincere quod parat
Jam victum eſt.

» Ses regards ſeuls ont plus fait que la » mort. »

Pro fato potuit vultus iniquior.

» Enfin les captives trouvent un grand » avantage dans leur infortune, c'eſt » qu'elle eſt extrême. Il ne leur reſte » plus rien à appréhender, elles ont vû » Hercule en courroux. »

Commoda cladibus
Magnis magna patent. Nihil ſupereſt mali,
Iratum miſeræ vidimus Herculem.

Concluſion :

* Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille à la fin conſoler ;

Le Chœur conſole Iole, & ſe conſole auſſi par la grandeur même de leurs maux qui ne peuvent plus croître dé-

* La Fontaine.

ſormais. Dans cette idée toutes les captives s'en vont vers Déjanire.

ACTE II.

La vieille Confidente de Déjanire vient annoncer les dépits cruels de cette Princeſſe à la vûe d'Iole ſa rivale. Mais qui a dit à Déjanire qu'Iole étoit ſa rivale? Rien ne marque qu'elle en ait été inſtruite. Sophocle y fait bien plus de façons: il ne développe ce myſtère que peu-à-peu. La curioſité de Déjanire commence, & le zèle indiſcret d'un Courtiſan acheve ce triſte éclairciſſement. Seneque ſuppoſe tout cela fait. Au moins devoit-il en avertir. Mais comment la Confidente prépare-t-elle les eſprits à voir une épouſe en fureur? C'eſt par des expreſſions preſqu'auſſi giganteſques que celles de la Scène d'Hercule. Elle compare Déjanire à une Tygreſſe & à une Ménade. Elle a raiſon. La peinture qu'elle en fait dit encore plus. » Toute la douleur de » la Reine paſſe ſur ſon front, il n'en » reſte preſque plus dans ſon cœur. Furieuſe elle court çà & là. A peine le » Palais entier ſuffit-il à ſes courſes. » Rotrou qui a traduit exactement cette

piéce, rend littéralement les pensées de cette Scène.

Elle court sans dessein, & sa course rapide
Cent fois a fait trembler tout le Palais d'Alcide.
Elle renverse tout, rompt tout, & sous ses pas
La maison est étroite, & ne lui suffit pas.
Sa pâleur fait juger du mal qui la possede;
La rougeur tôt après à la pâleur succede:
Elle verse des pleurs, & dans le même instant
Du feu sort de ses yeux qui les séche en sortant.

Quelles idées! en voici de bien plus fortes. Déjanire se montre. Mais ce n'est plus cette Princesse vertueusement jalouse, s'il est permis de parler ainsi, & telle que Sophocle l'a représentée. » C'est une furie qui veut égaler sa ven» geance aux travaux d'Hercule & de» venir pour lui pire que Junon même.» Chez le Poëte Grec elle ne veut que rappeller le cœur de son époux; ici elle ne songe d'abord qu'à s'en venger cruellement. Que Seneque lui donne un autre caractere de jalousie que Sophocle; qu'elle soit même furieuse; passons, si l'on veut, cette faute, qui renverse toute la Piéce. L'on sçait jusqu'où va la fureur d'une femme.

* *Notumque furens quid fœmina possit.*

---

* VIRG. *Æneid. l. 5. v. 6.*

Mais que Déjanire s'exprime en Energumène, voilà ce qui ſemble intolérable. Qui peut l'entendre, quand » elle s'anime à faire ſortir de ſon ſein » plus de monſtres qu'Alcide n'en a » terraſſé ? » quand elle dit, « que ſon » cœur en effet contient tous ces monſ- » tres, » & lorſqu'elle s'arrête à étaler fort au long des penſées brillantes qui ſont plus le langage de l'eſprit que du cœur ? Il eſt vrai qu'il y en a de belles : par exemple celle-ci.

La Confidente. Vous mourrez.

Déjanire. Je mourrai, mais femme d'Hercule, & avant qu'il ſe ſoit déshonoré par un indigne amour.... Ou qu'il périſſe ou qu'il m'immole : qu'il joigne ſon épouſe aux monſtres qu'il a domptés ; qu'il mette ma défaite au nombre de ſes triomphes. Du moins en mourant j'embraſſerai le lit d'Alcide.

De même, quand la Confidente pour la conſoler lui dit qu'Alcide n'a aimé dans Iole qu'une conquête difficile ; & qu'il ceſſera de l'aimer depuis ſa victoire ſur Eurytus. » Non, répond Dé- » janire, il aime juſqu'aux malheurs » d'Iole. » Enfin Déjanire déterminée à mourir après avoir immolé ſon époux & ſa rivale, dit ce beau vers.

Felix jacet quicunque quos odit premit.

Que Rotrou ſon fidéle traducteur a rendu ainſi,

Et qui tue en mourant doit mourir ſatisfait.

Il y a pluſieurs autres penſées de cette eſpéce, mais elles ſont gâtées d'ordinaire par les autres vers où elles ſe trouvent comme noyées. Ce ſont de vrayes pierreries qui ſont confondues parmi un grand nombre de faux diamans. Que la fureur de Déjanire paroît froide au milieu de tant de feux ! en effet, tout ce grand courroux qui ne menaçoit que de fer & de flammes, n'aboutit qu'à tenter le ſecours de la magie pour faire un philtre. Elle ordonne à ſa Confidente de répandre du ſang de Neſſus ſur une robe qu'elle veut envoyer à ſon infidéle. Cependant elle prie l'Amour de ſeconder ſes deſſeins. L'opération ſe fait en un inſtant : & Lichas qui ſe préſente à propos ſans être appellé, & ſans dire un mot, eſt chargé de porter la robe à Hercule.

Le Chœur différent de celui du premier Acte, & compoſé de filles Etoliennes attachées à Déjanire, fait l'Intermède ſur cette parole de la Reine,

Pleurez mes malheurs. Elles se disposent à obéir. Mais leur Ode loin d'être plaintive n'est qu'un tissu de morale sçavante, & raffinée sur ce texte, » il » est rare qu'on soit fidéle aux malheu- » reux. » Le commentaire est fort long, & roule sur le contraste du malheur des têtes couronnées, & du bonheur des simples particuliers. Cela ne vient gueres au sujet. On seroit dédommagé, si du moins on y reconnoissoit un peu de ces traits charmans que Virgile a répandus sur le même sujet à l'occasion des amateurs de la Campagne & de la vie privée.

O Fortunatos nimiùm ; sua si bona norint,
Agricolas !

» Trop heureux ceux qui jouissent » des charmes de la campagne, s'ils » sçavent connoître leur bonheur !

ACTE III.

Déjanire vient frémir par machine, s'il est permis de parler ainsi, pour exprimer ce qui est en effet. La cause de ses frémissemens, c'est qu'à peine l'opération magique a été faite, & la robe envoyée, que le reste du sang dont on

s'eſt ſervi pour teindre la robe étant expoſé au jour s'eſt liquéfié & enflammé. Pour peindre cela, il a fallu que Seneque ait eu recours à la Géographie, & cherché des monts où les neiges ſe fondent, & des côtes maritimes où l'eau briſée ſe change en écume. » Tandis que j'admire ce prodige (continue Déjanire) la cauſe de ma ſurpriſe diſparoit. La terre même bouillonne comme les flots, & tout ce » que le venin touche eſt ébranlé. » Ce n'eſt pas-là du Sophocle; ou plutôt c'eſt le Poëte Grec ſophiſtiqué en Latin. Voici le même aſſaiſonnement de la façon de Rotrou.

Une obſcure fumée au milieu de la porte
M'a fait baiſſer la vûe, & j'ai vû ſur le ſeuil,
(O prodige, ô ſpectacle, épouvantable à l'œil)
Sous deux goutes de ſang par hazard répandues
Du bois ſe conſumer, & des pierres fondues;
L'air en étoit obſcur, la terre en écumoit;
Le fer en étoit chaud, & le bois en fumoit.

Si la traduction eſt niaiſe, c'eſt qu'il falloit bien qu'elle fût conforme au Texte.

Hyllus revient tout-à-coup du Promontoire de Cénée, où il a vû Hercule revêtu de la robe fatale & faiſant des ſacrifices à Jupiter. Il débute ainſi.

» Partez, ma mere, fuyez, cherchez un
» asyle au-delà des Terres de l'Ocean,
» des Astres, & des Enfers: fuyez en
» un mot, au-delà des travaux d'Alci-
» de.... Allez aux Temples de Junon;
» ils vous seront ouverts: tous les autres
» vous sont fermés. » C'est que Junon étoit l'ennemie d'Hercule. Il faut qu'Hyllus y ait long-tems songé pour exprimer son courroux d'une façon si singuliere. Rotrou l'a fait parler un peu plus sensément en ces termes.

Allez, courez, fuyez, Hé quoi, Madame? ô Dieux!
Après cet accident vous êtes dans ces lieux!
Hélas, si quelque route en ce danger extrême
Va plus loin que la terre, & que l'Erebe même,
Et dont Hercule encor n'ait aucun souvenir,
Courez; c'est le chemin que vous devez tenir.

Il dit enfin que le poison de Nessus fait mourir son pere; mais d'où sçait-il qu'on a fait l'opération magique? Déjanire se désespere à cette nouvelle: puis Hyllus fait dans les formes le récit de tout le détail. Ce récit entier est si peu censé, qu'il suffira d'en donner un léger crayon, pour faire juger du reste. » Hercule au
» milieu de sa priere à Jupiter laisse
» échapper tout-à-coup un gémisse-
» ment involontaire. Ce gémissement,

» parce qu'il eſt d'Hercule, retentit
» comme un cri horrible, comme le
» mugiſſement d'un taureau frappé,
» comme un bruit de tonnerre, qui
» menace l'Univers. Ce gémiſſement
» frappe les aſtres & la mer. Les Cy-
» clades mêmes, & les côtes plus éloi-
» gnées en deviennent les échos. On
» voit pleurer Hercule. On croit que
» c'eſt un nouvel accès de fureur. Tout
» fuit, tout tremble. Mais ce Héros,
» jettant çà & là des regards enflam-
» més, cherche le ſeul Lichas. Ce
» malheureux embraſſe les autels. La
» frayeur qui le glace, laiſſe à peine
» lieu à ſon ſupplice. Alcide lui prend
» la main. Voilà donc, dit-il, le bras
» qui paſſera pour m'avoir abbatu. Li-
» chas fait périr Hercule; & pour ſur-
» croît de honte, Hercule va faire périr
» Lichas. Je ſouille mes grands deſtins,
» & la mort de ce miſérable ſera le
» dernier de mes travaux. Incontinent
» Lichas eſt jetté en l'air, & il arroſe
» les nuées de ſon ſang. Tel un trait
» lancé par un Gete ou par un Cydo-
» nien * s'éleve dans les airs, hormis
» qu'il s'éleve moins haut, &c. » Le

* Cydon, ville de Crete.

reſte eſt à-peu-près de même tournure, c'eſt-à-dire, entre-mêlé de faux ſublime, & d'aſſez beaux vers. Rotrou tout fidéle qu'il s'eſt montré à Seneque, n'a oſé traduire la plûpart de ces penſées.

Après ce récit le même tintement d'antitheſes forme la réponſe de Déjanire. A la lire ſérieuſement & à tête repoſée, on ſeroit tenté de croire qu'elle n'a pas le ſens commun, tant elle cherche à dire des choſes ſpirituelles, & qui roulent toujours ſur la pointe d'une éguille. Car l'enthouſiaſme des Tragiques de ce ſiécle a cela : il croît, il enchérit toujours ſur le même ton, ſemblable à ces Piéces de Muſique frelattées qui ſur la même note ſe multiplient à l'infini. Au reſte, toute la tirade de Déjanire ne veut ſignifier autre choſe, ſinon qu'elle eſt au déſeſpoir, & qu'elle veut ſe donner la mort. Elle ſe taît chez Sophocle & s'en va. C'eſt un trait de maître, qu'un génie corrompu par le faux goût n'étoit pas capable de ſentir. Mais le prétendu ſublime qu'on a voulu ſubſtituer à ce ſilence éloquent le vaut-il ?

Cette tirade eſt ſuivie, comme à l'ordinaire, d'un cliquetis de vers & de demi-vers entre Déjanire & ſa confi-

dente. Ce n'est pas la méthode qui est blâmable ; car elle est bonne & usitée au Théâtre. Quand elle est naturelle, rien n'est plus vif, ni plus capable d'augmenter l'impression déja faite dans les cœurs. Mais aussi rien de plus insupportable, quand l'art s'y trouve tout pur sans la nature & sans autre feu que celui d'un déclamateur, qui n'est qu'un feu emprunté. Les plus ingénieuses pensées sont alors dégoûtantes & fades. Un exemple suffira.

La Confidente blâme Déjanire de ce qu'elle ne s'est pas justifiée auprès d'Hyllus, puisque l'effet du philtre est l'effet de l'erreur, & non pas du crime. Oui, chez Sophocle, mais non chez Seneque. Supposons toutefois que la femme d'Hercule soit innocente, comme le Poëte Latin le suppose assez gratuitement, après ce qu'elle a fait au second Acte : voici dans ce cas une partie des plus supportables de la conversation entre la Reine & la Confidente.

NUTRIX. *Nocens videri qui cupit, mortem cupit.*
DEJAN. *Mors innocentes sola deceptos facit.*
NUTRIX. *Titana fugies ?* DEJAN. *Ipse me Titan fugit.*
NUTRIX. *Vitam relinques misera ?* DEJAN. *At Alciden sequar.*

NUTRIX. *Supereſt, & auras ille cæleſtes trahit,*
DEJAN. *Vinci Hercules cum potuit, hinc cœpit mori, &c.*

LA CONFIDENTE. Souhaiter la mort, c'eſt vouloir paroître coupable.

DÉJANIRE. La mort ſeule juſtifie les crimes de ſurpriſe.

LA CONFIDENTE. Vous fuirez la lumiere du jour ?

DÉJANIRE. C'eſt elle qui me déteſte & me fuit.

LA CONFIDENTE. Vous quitterez la vie ?

DÉJANIRE. Ce ſera pour ſuivre Alcide.

LA CONFIDENTE. Il vit; il reſpire encore.

DÉJANIRE. Etre vaincu, c'eſt pour Hercule commencer de mourir.

Peut-être pourroit-on faire grace à ce morceau, s'il étoit ſeul : mais il eſt pouſſé trop loin, & environné de faux brillans qui le dégradent. La Confidente porte le zéle juſqu'à vouloir perſuader à ſa maîtreſſe qu'Alcide ne mourra point du venin de l'Hydre mêlé à celui de Neſſus; parce que ce héros a tué l'Hydre & le Centaure, ſans que leur venin lui ait été nuiſible. Ces remontrances étant inutiles, elle a recours aux larmes

& aux prieres. Mais Déjanire a pris ſon parti. Elle ne veut être juſtifiée qu'aux enfers. Elle demande à grands cris les ſupplices de Siſyphe, d'Ixion, de Tantale, & des Danaïdes. Elle parcourt le grand nombre des épouſes cruelles, pour engager les Dieux à l'aſſocier à leurs peines, & lui fermer pour jamais l'entrée des champs Elyſiens. Un retour ſur ſon innocence la conſole un moment. » Grand Alcide, dit-elle, mon » cœur fut innocent, ma main ſeule eſt » coupable. »

Invicte Conjux, innocens animus mihi,
Scelesta manus eſt.

Elle eſt prête de différer ſa mort, & de l'attendre de la main d'Hercule, ſi cela peut le ſatisfaire. Elle ſouhaite qu'il briſe ſon corps, comme il a fait celui de Lichas, & qu'il la jette juſques dans des villes écartées, juſqu'à un monde qui lui ſoit inconnu. Voilà une penſée burleſque qui gâte ce morceau, où il y a de belles choſes. Rotrou a imité en partie cette impertinence; & il a laiſſé le reſte, qui valoit mieux.

* Que de cette montagne à tant d'autres fatale
Ce corps précipité juſqu'aux Enfers dévale !

---

* ROTROU, *Herc. mour. Act. III. Sc. IV.*

Que mon ſang ſur ce mont faſſe mille ruiſſeaux,
Qu'à ces pierres mon corps laiſſe autant de morceaux,
Qu'en un endroit du roc ma main reſte pendue,
Et ma peau déchirée en d'autres étendue !
Une mort eſt trop douce, il faut la prolonger,
Et mourir d'un ſeul coup, c'eſt trop peu le venger.

Quoique ces vers, comme beaucoup d'autres, ſentent le Poëme de la Pucelle, il eſt bon de les préſenter aux Lecteurs, pour rendre plus ſenſibles les divers changemens de la Poëſie, & l'Hiſtoire du Goût que nous parcourons dans cet Ouvrage.

Hyllus, que Seneque ſuppoſe témoin du déſeſpoir de ſa mere, n'a encore rien dit juſqu'ici. C'étoit long-tems ſe taire en pareille conjoncture. Mais enfin le voilà déſabuſé. Il veut donc engager Déjanire à épargner ſes jours. Mais celle-ci le preſſe au contraire de les avancer, & de la tuer de ſa main. » Qui t'arrête, mon fils ? ce crime, » ſera un effet de ta piété.... Tu ba» lances, & je t'ai enlevé Hercule.... » Si les forfaits te ſont inconnus, ap» prends d'une mere à les commet» tre, &c. » Après quelques autres traits qui reviennent à ceux-ci, Déjanire devient furieuſe. Elle croit voir Mégére qui la pourſuit avec une torche

ardente, les Enfers qui s'ouvrent, le Palais qui s'écroule, tout l'Univers qui s'arme contr'elle. Ce ſont de belles images : mais tout ce fracas que fait publiquement une femme échevelée, eſt juſtement le moyen qui l'empêche de ſe donner la mort. Déjanire fait moins de bruit chez Sophocle, & c'eſt pour cela qu'elle exécute ſon deſſein ſans oppoſition. Ici elle avertit toute la terre de ſon projet, & perſonne ne s'y oppoſe. Cela n'eſt pas naturel.

Il eſt vrai qu'Hyllus délibere s'il n'ira pas ſauver ſa mere. Mais il lui prend un ſcrupule, une crainte d'être coupable en cela même envers ſon pere mourant. A la vérité, il étouffe bientôt cette vaine crainte par une réflexion plus ſenſée, & il court après Déjanire. Mais il n'eſt plus tems. Il n'a déliberé, ce ſemble, que pour lui donner le loiſir de ſe frapper. Car il falloit que Déjanire mourût, comme chez Sophocle. Les Tragiques Grecs, en ſuivant la nature & le bon ſens qu'ils préferoient à une Scène brillante, ne tomboient pas dans ces ſortes d'inconvéniens où » un Poëte imitateur ſe » voit réduit comme à l'étroit, ainſi » que le dit Horace, lorſqu'il a com-

» mencé

» mencé à ſuivre un modéle dont il
» ne lui eſt pas permis de s'écarter. »

** Nec deſilies imitator in arctum*
Unde pedem referre pudor vetet, aut operis lex.

L'Intermède que fait le Chœur ne vient à rien du tout. En voici la matiere. » Hercule meurt, tant eſt vrai » l'Oracle d'Orphée, que rien n'eſt » éternel ici bas. » Cet Oracle qui n'a rien de rare aſſurément, donne lieu aux Etoliennes de raconter toute l'hiſtoire d'Orphée. Etoit-ce là ſa place ? On ne pardonneroit pas cette faute à un Poëte novice.

ACTE IV.

On améne Hercule qui fait d'abord connoître combien il eſt furieux. Ce qu'il a dit de folies dans ſon bon ſens, n'eſt rien au prix de ce qu'il exhale dans ſa fureur. Ce qui eſt étonnant, c'eſt qu'un auſſi bel eſprit que Rotrou ait reſpecté le nom vrai ou ſuppoſé de Seneque, juſqu'à traduire tout cela preſque mot pour mot.

* HORAT. *de Art. Poët. v.* 134.

* Fais d'un rapide cours, prince de la lumiere,
A tes chevaux ardens rebrousser leur carriere,
Qu'une ombre générale obscurcisse les airs,
Et ne fais point de jour alors que je le perds.

Converte, Titan clare, anhelantes equos.
Emitte noctem. Pereat hic mundo dies
Quo moriar....

Alcide meurt, sans qu'en cette aventure
Le cahos de retour confonde la nature!
La terre en cet effort est ferme sous mes pas:
Les Astres font leur cours, le Ciel ne se rompt pas!
Juge combien ma mort ébranle ta Couronne.

C'est à Jupiter en personne que ce discours s'adresse.

Préviens avec honneur ce honteux accident,
Romps ce qu'on t'ôteroit, perds tout en me perdant.

Nunc pater cæcum cahos
Reddi decebat. Hinc & hinc compagibus
Ruptis uterque debuit frangi polus.
Quid parcis astris? Herculem amittis pater!

Le beau de l'affaire, c'est que cet enthousiasme va toujours en croissant, & à quel excès! j'en ai peut-être déja trop cité. Le Chœur y entre aussi comme

* ROTROU, *Herc. mour. Act. III. Sc. II.*

par contagion, de maniere que c'eſt une vraie converſation d'inſenſés ou de Furies. Mais de même que dans une horrible tempête on voit briller des éclairs, ainſi entrevoit-on dans cette Scène d'éclatantes idées, comme quand Alcide ſe plaint de n'avoir pas été la victime des Monſtres qu'il a domptés, & d'être réſervé à mourir par les mains d'une femme : » eſt-il poſſible, ajoûte-» t-il, que j'aye perdu tant de fois une » belle mort ? »

Perdidi mortem, hei mihi,
Toties honeſtam !

Le magnifique endroit de Sophocle traduit par Ciceron ou Attilius, eſt en partie bien imité. En voici une ébauche de Rotrou tirée du Poëte Latin.

Eſt-ce donc là ce bras dont les faits ſont ſi rares, *Ibid.*
Ce vainqueur des Tyrans, cèt effroi des barbares,
Ce fléau de révolte, & de rébellions,
Ce meurtrier de ſerpens, ce dompteur de lions ? &c.

Ce bel endroit eſt toutefois défiguré par de faux brillans dont il y en a un remarquable. Hercule ne ſçachant quelle eſt la cauſe du mal qui le dévore dit, en ſe déchirant les entrailles : » Que le » mal a trouvé un aſyle au-delà. O mal

» semblable à Hercule ! » C'est pour faire entendre que ce mal est invincible comme lui. La pensée qui suit seroit belle, si elle ne dégénéroit pas en impiété.

Ibid. D'un regard de pitié daigne percer la nue,
Et sur ton fils mourant arrête un peu la vûe.
Vois, Jupin, que je meurs; mais vois de quelle mort;
Et donne du secours ou des pleurs à mon sort.
J'ai toujours dû ma vie à ma seule défense;
Et je n'ai point encore imploré ta puissance.
Quand les têtes de l'Hydre ont fait entre mes bras,
Cent replis tortueux, je ne te priois pas.
Quand j'ai dans les Enfers affronté la mort même,
Je n'ai point reclamé ta puissance suprême;
J'ai de monstres divers purgé chaque élément,
Sans jetter vers le Ciel un regard seulement.
Mon bras fut mon recours; & jamais le tonnerre,
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre;
Je n'ai rien imploré de ton affection,
Et je commence hélas, cette lâche action!
Aux prieres enfin ce feu me fait résoudre
Et pour toute faveur j'implore un coup de foudre.

Le Latin est plus serré & plus énergique.

Tot feras vici horridas,
Reges, Tyrannos, non tamen vultus meos,
In astra torsi. Semper hæc nobis manus
Votum spopondit.

Cette derniere pensée est sublime, » Mon bras m'a tenu lieu de vœux. »

Nulla propter me sacro
Micuere cœlo fulmina. Hic aliquid dies.
Optare jussit. Primus audierit preces
Idemque summus. Unicum fulmen peto.

Certes si les Sçavans qui sur la simple critique du style, ôtent cette Piéce à l'Auteur de Medée, n'avoient égard qu'à ce morceau & à quelques autres, ils devroient la lui rendre sans balancer. Il paroît que Racine a imité le tour dont je viens de parler, dans la seconde Scène de l'Acte IV. de Phedre, où Thesée parle ainsi au Dieu de la mer en le priant de le venger d'Hippolyte.

Et toi Neptune, & toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere :
J'abandonne ce traitre à toute ta colere,
Etouffe dans son sang ses désirs effrontés :
Théſée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

Ce parallele fait voir combien une main habile & délicate sçait employer

d'art dans une heureuſe imitation. C'eſt-là non-ſeulement tirer des pierreries du fumier d'Ennius.

Enni de ſtercore gemmas :

Mais encore ſçavoir les tailler & les embellir, ce que Rotrou n'a fait qu'imparfaitement.

Hercule après avoir prié Jupiter de le foudroyer, s'adreſſe à Junon. » Que » demandez-vous de plus, fiere Déeſſe ? » vous voyez Alcide ſuppliant. » Il implore les Peuples, les Villes, & l'Univers entier, pour obtenir la mort, comme une récompenſe dûe à ſes travaux. Cela eſt moins ampoullé que le reſte. Rotrou dit noblement :

> Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la mort.

Alcméne ſurvient avec Philoctéte, d'où & comment, on ne le dit pas. Ce qui a donné lieu à Seneque d'introduire Alcméne, c'eſt que Sophocle fait dire à Hercule prêt à accomplir ſa deſtinée, qu'on lui faſſe venir ſa mere & toute ſa Maiſon. Mais Hyllus le rappelle de ſon égarement, & lui fait ſouvenir qu'Alcméne & tous ſes freres ſont ailleurs.

Hercule chez Seneque raconte en peu de mots ses tourmens : & Alcméne en est au désespoir. Pour Philoctéte, c'est un personnage muet : de sorte que toute cette Scène n'est qu'une continuation des plaintes d'Alcide. Il y dit entr'autres choses extraordinaires : » Qu'il faut » le jetter dans la mer, afin d'éteindre » le feu qui le dévore. Car les fleuves » ne suffiroient pas. Ils seroient desséchés. » Et même il craint que l'Océan ne puisse suffire à étouffer ces flammes. Rotrou ajoûte à cela qu'Alcide plongé dans le Penée * *a fait bouillir les ondes, que ce feu véhement convertiroit en soi le liquide élement.* Et il avoit dit plus haut :

O cruelle douleur ! ô tourment ! ô martyre !
Ce lieu brûle déja de l'air que je respire :
La place autour de moi fume de toutes parts,
Et ces humides fleurs séchent à mes regards.

Le feu de Seneque est encore plus actif & plus contagieux, que celui qui brûle Hercule. On le sent par ces vers de Rotrou, & par quelques-uns du grand Corneille.

---

* Penée, fleuve de Thessalie, dont la source est au Pinde, & qui coule entre les monts Ossa & Olympe, & arrose la vallée de Tempé.

Autre idée bizarre. Hercule dit, » que quand il ſeroit attaché au mont » Caucaſe pour être la proye des vau- » tours, quand pluſieurs montagnes, » (que nomme le Poëte) ſe réuniroient » pour l'écraſer comme les Tytans, » quand le monde entier tomberoit » embraſé ſur lui, rien ne ſeroit capa- » ble de tirer un ſoupir de ſon ſein, » parce qu'il ne craint rien de tout ce » qu'il peut voir & repouſſer. » On peut défier toutes les imaginations du monde, de rien imaginer de plus fort. Il n'eſt pas ſurprenant qu'après quelques autres idées pareilles Hercule ſe pâme.

Alcméne dans cet intervalle fait des vœux ardens pour ſa guériſon; & Hyllus paroît. Il s'écrie que Déjanire eſt morte; non pas ſi ſimplement que je le dis, ce qui auroit ſuffi: mais avec les ornemens ordinaires, qui coutent ſi peu au Poëte Latin. Hyllus auroit dû au moins ajoûter, qu'il a fait tout ſon poſſible pour empêcher ſa mere de ſe percer, puiſqu'il avoit volé ſur ſes pas. Mais non: il ſemble qu'il n'ait couru que pour être le témoin de ſa mort. Rotrou s'eſt bien apperçu de cette faute de Seneque, & il l'a évitée habilement.

Alcméne qui apparemment n'a pas entendu les paroles d'Hyllus, le prie de ne pas réveiller Hercule. Mais il n'eſt plus tems. Ce Héros reprend ſes eſprits, & ſe croit tranſporté au Ciel. C'eſt un effet de ſa fureur tranquilliſée, qui eſt très-bien ménagé. Rotrou l'a ſenti & en a profité.

* Quel favorable ſort a fini mes déſaſtres,
Et m'a fait obtenir un rang parmi les Aſtres;
O divin changement! ô miracles divers!
Mon pere à ma venue accourt les bras ouverts, &c.

Mais ce ſpectacle céleſte s'évanouit avec ſa réverie. Hercule ſe retrouve à Trachine, & reconnoît Hyllus qui lui annonce la mort de Déjanire, & la juſtifie. Dès qu'Hercule apprend que c'eſt le ſang du Centaure Neſſus qui cauſe ſes tourmens, il reprend la tranquillité, & ſemblable à un malade revenu d'un long délire, (chez Sophocle ce n'eſt qu'un ſommeil) il dit:

Mes travaux ont leur fin. *Ibid.*
Ce que vous m'apprenez explique mon deſtin.

C'eſt qu'il ſe reſſouvient de l'Oracle dont nous avons parlé dans la Tragédie de Sophocle.

* ROTROU, *Herc. mour. Act. IV. Sc. II.*

Ibid.

Appui des Dieux & des humains ;
Victorieux Alcide,
Un qui sera mort de tes mains
Sera ton homicide.

Il fait donc les apprêts de sa mort & donne ses ordres. Il veut qu'on éleve un bucher au mont Œta. Il ordonne à Philoctéte d'y mettre le feu & à Hyllus d'épouser Iole. Hyllus ne s'en défend pas. C'est que la belle Scène de Sophocle a paru trop simple au Poëte Latin. Enfin Alcide console Alcméne, en lui remettant devant les yeux la gloire qu'elle a eue, d'avoir mis au monde un Hercule. Soit qu'il soit fils de Jupiter ou non, il pense mériter tout au moins qu'on le croye fils de ce Dieu, & faire honneur à Jupiter même quand il ne le seroit pas. Il n'est pas nécessaire de faire des réflexions sur cette impertinence. Si le fleuve Acheloüs son rival s'étoit trouvé-là, il auroit pû lui répondre, comme il fait chez Ovide :

* *Jupiter aut falsus pater est, aut crimine verus,*
Matris adulterio patrem petis.

» Jupiter n'est pas véritablement

* Ovid. *Metam. l. 9. v. 24.*

» votre pere, ou il ne l'eſt que par un » crime. Vous achetez un tel pere au » prix de l'honneur d'une mere. »

Tous les Acteurs partent ; & le Chœur prie le Soleil d'annoncer aux quatre parties du Monde le trépas d'Alcide, afin que toutes les Nations pleurent leur libérateur. Il prédit encore l'apotheoſe de ce nouveau demi-Dieu, & en lui demandant quel lieu du Ciel il voudra bien habiter, l'on ſouhaite qu'il ſoit placé loin du Lion & de l'Ecreviſſe, de peur que ſes regards ne troublent le cours des Aſtres, & n'épouvantent le Soleil ; flatterie qui ſurprendroit, ſi un long uſage ne l'eût miſe à la mode, par rapport aux Empereurs, dans la bouche de Virgile le plus ſenſé des Poëtes, d'Horace, d'Ovide, & ſur-tout de Lucain qui enchérit encore ſur la penſée de notre Chœur. Il dit nettement à Neron, que quelque endroit du Ciel qu'il veuille occuper, les Dieux ſe feront un honneur de lui céder le pas, & que toute la nature lui laiſſera la liberté du choix. Il prie ſeulement ce Prince de ne pas choiſir l'un des deux Poles, de peur de priver Rome de ſes regards ſerains ; mais de ſe placer juſtement au milieu

de la voute céleste, qui sans cela courroit risque d'être surchargée d'un tel faix.

** Tibi numine ab omni*
Cedetur, jurisque tui natura relinquet
Quis Deus esse velis, ubi regnum ponere mundi.
Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi calidus quà vergitur austri,
Unde tuam videas obliquo sidere Romam.
Ætheris immensi partem si presseris unam
Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
Orbe tene medio.

Le Chœur des Etoliennes finit son Intermède en priant Jupiter de ne permettre plus qu'il naisse aucun monstre sur la terre, puisqu'il n'y a plus d'Alcide, ou bien de lui donner un successeur. Vaine priere ! Lucrece fait voir ingénieusement combien l'héroïsme de ces prétendus grands hommes étoit inutile à la terre. » On se trompe, » dit-il, si l'on donne un grand prix » dans son estime aux exploits d'Her» cule. Quel mal pourroient nous faire » après tout & le Lion de Nemée, & » le Sanglier d'Arcadie ? » Il parcourt ainsi les autres expéditions d'Hercule, qu'il ramasse en très-peu de vers. » Si

* Lucan. *Pharsal. l.* 1, *v.* 50.

» tous ces monſtres revivoient, reprend-t-il, en quoi ſeroient-ils ſi » nuiſibles ? La terre en reproduit tous » les jours ſur les montagnes & dans » les forêts. Il ne tient qu'à nous de » les éviter. Mais ſi nous n'exterminons de notre cœur des monſtres beaucoup plus dangereux, à quels périls » ne ſommes-nous pas expoſés ? »

* *Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus*
Ille Leonis obeſſet, & horrens Arcadius ſus...
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent ?
Nil, ut opinor; ita ad ſatiatem terra ferarum
Nunc etiam ſentit....
At niſi purgatum eſt pectus, quæ prælia nobis, &c.

Revenons à Seneque. On entend un bruit de tonnerre qui annonce la mort d'Hercule.

ACTE V.

Philoctéte vient la raconter, & une Confidente ſe préſente pour l'entendre. Cela n'eſt gueres Théatral. Il ne s'agit pas de ſatisfaire la curioſité d'une Suivante. Il faut qu'un récit de cette importance ſe faſſe à une perſonne inté-

* LUCRET, *de rerum nat. l. 5. v. 42.*

reſſée dans l'action. Il eut mieux valu encore imiter les Grecs, & adreſſer la parole au Chœur qui repréſente le Peuple. Ce ſont-là de ces fautes que les plus ſimples ſentent ſans les connoître ou les définir, parce qu'en effet le récit fait alors moins d'impreſſion ſur eux. Auſſi ce ſont celles qu'on doit éviter avec le plus d'attention, & ſur leſquelles le Poëte devroit conſulter ſa Servante, comme faiſoit Malherbe.

La narration du Philoctéte eſt auſſi monſtrueuſe que le reſte. C'eſt tout dire. A force de vouloir rendre Hercule grand, le Poëte en fait un Géant qui dégénére en Nain. C'eſt l'effet de toute penſée outrée & folle. Elle devient puérile à force d'être *ſurhumaine*, s'il eſt permis d'uſer de ce terme. Rotrou a donné tête baiſſée dans le même défaut. Je dis tête baiſſée; car il a copié ſon modéle, & ne s'en eſt écarté que dans quelques endroits dont le ridicule lui a paru trop original. La Scène commence ainſi dans Seneque.

NUTRIX. *Effare caſus, juvenis, Herculeos, precor,*
Vultuque quonam tulerit Alcides necem.

PHILOCT. *Quo nemo vitam.* NUTR. *Latus adeone ultimos*
Invasit ignes; PHILOCT. *Esse jam flammas nihil*
Ostendit ille, &c.

Et dans Rotrou. *

LUSCINDE. Toi qui sçais de quel œil il vit borner ses jours,
Fais moi de ce trépas le tragique discours,
Quelle fut sa vertu !

PHILOCT. La mort lui parut telle.
Que la vie à nos yeux ne fut jamais si belle.

LUSCINDE. Dieux ! & quel lui parut ce brasier dévorant ?

PHILOCT. Ce que te paroîtroit un brasier odorant, &c.

Le Poëte Latin dit plus : car il veut qu'Alcide ait vaincu le feu, & qu'il ait mis cet élément au nombre de ses trophées. Mais c'est bien une autre chose quand on vient au détail. Toute la forêt d'Œta est renversée. On s'arrête à peindre quel étoit chaque arbre, comment chacun tombe sous les coups, comment sur-tout un chêne résiste à

* *Herc. mour. Act. V. Sc. I.*

la hache, parce qu'il eſt fatidique, comment,

La même. Les arbres dépouillés de leurs feuillages verds
Se virent bien plus nuds qu'au milieu des hyvers;

Et comment,

Le plus petit oiſeau ne peut où ſe percher,
Et toute la forêt ne devient qu'un bucher.

Saint-Amand ne fit pas pis quand il mit les poiſſons aux fenêtres * dans le paſſage des Iſraëlites par la mer rouge.

On fait donc de toute cette forêt un bucher trop étroit pour Hercule. Il y monte, mais de quel air! « Il ſemble » monter au Ciel, non ſur un bucher. »

Vultus petentis aſtra, non ignes, erant.

» Il briſe de ſon poids toutes ces énor» mes poutres. »

Omnes, fregit impoſitus trabes.

Il donne ſes fléches à Philoctéte, & le prie de mettre le feu au bucher, ſur lequel il étend la peau du Lion de Nemée avec ſa maſſue. Cette maſſuë eſt la ſeule arme qu'il ne donne pas à ſon

* DESPREAUX.

ami, parce qu'elle lui ſeroit inutile. Nul autre qu'Alcide ne pourroit s'en ſervir ni même la porter. Alcméne qui aſſurément eſt de trop ici au jugement du ſage Sophocle y fait l'échevelée. Il faut que ſon fils la harangue pour la conſoler, & l'empêcher

* D'ôter à cette mort la qualité de belle.

Mais après ce dernier devoir envers une mere, le Héros prend un air de vainqueur. Jamais guerrier ne fut plus fier ſur un char de triomphe, qu'il affecte de le paroître ſur un bucher. Il communique même à ſa mere & à l'aſſemblée la ſécurité & la nobleſſe de ſon courage. Les larmes ceſſent de couler, on croit voir Jupiter lui-même. Il leve au Ciel des yeux ſerains, & il fait une priere qui eſt le dernier trait de ſon éloge funebre. Car à l'entendre, Jupiter ne peut ſe diſpenſer de le faire Dieu. Tant d'exploits l'y forceroient malgré qu'il en eût, particulierement le dernier, qui eſt une victoire éclatante ſur le plus terrible des élémens, ſur le feu. A l'inſtant Alcide anime Philoctéte à approcher ſa torche. Il hâte même ſa

* *Herc. mour. Act. V. Sc. I.*

lenteur. Cet ami obéït en tremblant & en détournant ſes regards. » Le bucher » s'embraſe : mais on diroit que les » flammes reſpectent le Héros. Il faut » qu'il aille les chercher : & le feu gé- » mit en l'approchant. »

Tantùm ingemiſcit ignis ad durum jecur.

On ne ſçauroit nier, quoiqu'en diſent quelques Critiques, que cette Piéce ne ſoit de la même main que le *Thyeſte*, où le feu gémit de la même façon ſans aucune différence.

* *Stridet in verubus jecur :*
Nec facilè dicam, corpora an flammæ magis
Gemuere. Piceus ignis in fumos abit,
Et ipſe fumus triſtis, ac nebulâ gravis
Non rectus exit, &c.

Ce trait même eſt porté plus loin que dans l'*Hercule au mont Œta :* car » outre » que le baſſin où Atrée a mis les mem- » bres épars du fils de Thyeſte, gémit ; » outre que le feu ſe plaint ; la fumée » même eſt attriſtée, & ne s'éleve point » directement. » Il ne ſeroit peut-être pas fort difficile après pluſieurs comparaiſons pareilles de faire voir que les dix Tragédies attribuées à Seneque ſont

* SENEQUE, *Thyeſtes, Act. IV.*

véritablement de la même main. Mais cette critique nous méneroit trop loin, & feroit d'ailleurs inutile pour notre but. Il fuffit donc d'obferver que le refte de la narration de Philoctéte eft dans ce gout, qui eft véritablement plus outré que dans Medée, Hippolyte, Œdipe, & la Troade, qu'on ne fait pas difficulté d'attribuer à Seneque le Philofophe ou à fon parent.

Hercule tout brûlant dédaigne de fe tourner, fi ce n'eft pour ranimer le courage de fa mere & des fpectateurs. » A » peine peut-on s'imaginer qu'il eft » dévoré par les flammes. Il ne précipite point fa mort, il goûte les tour» mens, & s'en raffafie à traits lents. » Il plonge le vifage dans la flamme, » & cela fans fermer les yeux. »

Alcméne vient interrompre ou plutôt achever ce récit par fes pleurs. Elle tient en main une Urne où font les cendres de fon fils. Cet objet lui réveille de nouvelles idées, encore plus monftrueufes que celles qu'on a vûes. On peut en juger par ce commencement. » O Dieux, redoutez la mort à la vûe » de cette Urne : voilà Hercule entier, » tout grand qu'il étoit. » Cette Scène eft fort longue & très-peu touchante,

quoique destinée au deuil. C'est que le précepte d'Horace n'y est pas rempli, » si vous avez dessein de me tirer des » larmes, il faut que vous pleuriez d'a- » bord vous-même. »

Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipse tibi.

A la vérité Alcméne prétend pleurer, ou plutôt le Poëte veut qu'elle pleure. Mais ses larmes loin de ressembler aux pleurs de l'aurore sont, pour ainsi dire, de l'ambre distillé. On a vû assez de ces sortes de pensées alambiquées. Le reste deviendroit ennuyeux comme la Piéce même. Pour la finir, Hercule déïfié paroît dans les airs. Il défend qu'on profane désormais sa destinée par d'indignes larmes. Alcméne en peut à peine croire ses yeux. Enfin elle & le Chœur concluent à respecter l'apothéose. On s'est étendu sur cette Piéce, parce qu'il a paru important de faire bien connoître le génie du siécle où les Seneques, & leurs échos dominoient. Par ce contraste des Latins & des Grecs on sent mieux le fort & le foible du siécle des uns & de celui des autres : l'on voit de plus ce que notre Théâtre a emprunté de tous les deux.

HERCULE MOURANT,

TRAGEDIE DE ROTROU.

L'On peut dire de cette Piéce qu'elle est par rapport à celle de Seneque une seconde édition revûe, corrigée, & augmentée. Rotrou qui aimoit & entendoit les Grecs a eu ici le malheur de se laisser séduire par la pompe apparente de Seneque, & de le préférer à Sophocle, dans le choix d'un modéle. C'est qu'il ne distinguoit pas, non plus que le grand Corneille, Anciens & Anciens, ni ce qu'il y a de marqué au coin du goût universel dans ceux des Anciens que la posterité a consacrés.

ACTE PREMIER.

On a vû comment il ouvre la Scène. C'est en introduisant Hercule qui se loue à outrance comme dans le Poëte qu'il lui a plû de traduire. Pour l'unité

de lieu, il n'en faut pas chercher une bien exacte dans Rotrou. Cependant il ſuppoſe Hercule à Trachine ; & une bonne partie de l'action ſe paſſe dans le Palais.

Déjanire ſoupçonnant les amours de ſon époux & d'Iole vient s'en éclaircir avec lui. Il a beau vouloir cacher ce qui en eſt : elle eſt trop éclairée pour être duppe. Elle s'en tient à ſes ſoupçons, & médite ſa vengeance avec autant de jalouſie, mais beaucoup moins de fureur que dans le Poëte Latin. C'eſt que le Poëte François a jugé à propos de couper les longues Scènes de Seneque, pour les ſemer par morceaux dans ſa Tragédie dont il enfle les Actes par ce moyen. Je prie le Lecteur de bien peſer tous ces termes. C'eſt l'unique artifice de beaucoup de Poëtes. La queſtion eſt de ſçavoir ſi cela eſt dans la nature, qui ſeule eſt la régle de toute compoſition.

Déjanire écartée, on voit reparoître Hercule avec ſon Iole, qui travaille en tapiſſerie, dans un autre appartement que celui de la précédente. Celle-ci eſt une Scène de galanterie qui ne donne pas grande idée d'Hercule, & qui fait beaucoup attendre d'Iole. Mais le Spec-

tateur eſt trompé dans l'un & l'autre cas. En effet, cet Hercule livré à un amour qui déshonore, & qu'il eût mieux valu mettre en récit qu'en ſpectacle, redevient dans la ſuite le véritable Alcide, au lieu que cette Iole ſi ſage & ſi généreuſe, qui reproche à Hercule d'avoir ſacrifié l'Œchalie à une indigne paſſion, ne joue pas dans la ſuite un grand rôle. Ce n'eſt qu'un perſonnage ſubalterne & ſans action introduit ſeulement pour autoriſer la jalouſie de Déjanire. Auſſi Sophocle & même Seneque ne le montrent-ils qu'autant qu'il faut pour produire cet effet.

La Reine ſurvient & ſurprend Mars avec Venus, comme elle dit elle-même. Hercule ne peut s'en défendre : ſon amour eſt découvert. Il a donc recours à de méchantes excuſes, qui achevent de le confondre, & il joue un auſſi mauvais perſonnage en préſence de ſa femme que devant ſa maîtreſſe. Alcide ainſi maltraité d'une & d'autre part, inſulte à la douleur de Déjanire, & menace Iole de faire mourir Arcas jeune Prince qu'elle aime, & qui lui étoit deſtiné avant ſes malheurs. Voilà le premier Acte, où il eſt aiſé de diſcerner l'allongement que Rotrou a fait

à Seneque, pour ajuster sa Piéce à la Françoise.

ACTE II.

Luscinde, confidente de Déjanire, commence le second Acte ainsi que dans le Latin, c'est-à-dire, en préparant le Spectateur à voir cette Princesse dans toute sa fureur. En effet, Déjanire paroît telle qu'on l'a annoncée, & que l'a peinte Seneque, avec toutes les horreurs de la plus jalouse rage, qui n'aboutit pourtant qu'à teindre une robe du sang de Nessus : traduction très-litterale de la Scène Latine avec tous ses défauts. Cependant le grand fracas de Déjanire sembloit menacer de quelque chose de plus que d'un simple philtre. C'est à en faire un, qu'aboutit son désespoir affecté : encore est-ce par hazard qu'elle s'en souvient, après avoir refusé de prêter l'oreille à un Magicien. Elle s'étoit défiée des charmes.

> Hé quel charme assez fort
> Pourroit sur son esprit faire un utile effort ?

Elle avoit même dit beaucoup plus. Comment donc se ravise-t-elle tout-à-coup de recourir à un philtre qu'elle avoit

avoit dédaigné, qu'elle n'avoit pas éprouvé, & d'en attendre un heureux ſuccès.

Iole vient ſe préſenter à elle aſſez mal-à-propos. Auſſi lui demande-t-elle la mort pour éviter les pourſuites d'Hercule.

Vous-même portez-lui ce cœur qu'il me demande.

Déjanire croit que ce diſcours n'eſt qu'un voile artificieux pour cacher l'infidélité d'Alcide & ſon intelligence avec Iole. C'eſt pourquoi elle maltraite ſa captive, & ne lui épargne pas même les termes, d'*infame*, d'*imprudente*, & d'*effrontée*: injures à la mode dans le ſiécle paſſé, & que la politeſſe du nôtre a bannies en ſubſtituant celles de *barbare*, *cruelle*, *perfide*, *lâche*, &c. Que diroit donc Homere, s'il revenoit dans les divers tems de notre langue? *

Iole ainſi perſécutée de toutes parts ſe déſeſpere. Elle craint plus pour Arcas, que pour elle-même. La mort lui

* Sans avoir recours à l'autorité des Anciens, & au bon ſens, les modes diverſes de notre langue ne nous montrent que trop, qu'en tout ſiécle les injures ne ſignifioient que ce que les nôtres ſignifient. Il ne faut donc pas faire aux Anciens leur procès ſur cet article.

couteroit peu. Arcas paroît auſſi-tôt à la fenêtre de ſa priſon, où Hercule l'a relegué; & il dit à Iole,

Quelle heureuſe nouvelle
Recevrai-je aujourd'hui d'une bouche ſi belle?
Que vient-elle annoncer au malheureux Arcas?
IOLE. La mort.
ARCAS. Et qui ſera l'auteur de mon trépas!
IOLE. Moi-même.

Iole explique cette Enigme, & apprend à ſon amant qu'Hercule veut les perdre, ou les ſéparer pour toujours. Mais en même-tems elle lui jure une fidélité ſi conſtante que tous deux béniront, dit-elle, leur mort & leur bourreau.

ACTE III.

Dans cet Acte, au lieu de la priſon d'Arcas on voit un Temple où Hercule fait un ſacrifice avec Philoctéte, pour rendre grace à Jupiter de la conquête de l'Œchalie & d'Iole. Toute ſa ſuite ſe met à genoux; & le Héros fait à ſon pere une priere très-noble pour le bonheur & le repos de l'Univers. Elle finit ainſi.

Qu'une éternelle paix regne entre les mortels!
Qu'on ne verſe du ſang que deſſus les autels!

Que la mer soit sans flots ! que jamais vent n'excite
Contre l'art des Nochers le courroux d'Amphitrite ?
Et que la foudre enfin demeure après mes faits
Dans les mains de mon pere un inutile faix !

Alcide dans cette pompe sacrée est revêtu d'un ornement extraordinaire ; & c'est sur ce vêtement que Déjanire a répandu le venin du Centaure. L'effet en est si prompt qu'Hercule se levant tout-à-coup s'écrie :

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume ?
Quelle soudaine ardeur jusqu'aux os me consume ?
Quel poison communique à ce linge fatal
La vertu qui me brûle ? O tourment sans égal !
Ouvre, Enfer, à mes cris tes cavernes profondes,
Prête contre ce feu le secours de tes ondes.
Souffre Alcide là bas, non pas comme autrefois
Pour désarmer la Parque, & ruiner ses loix ;
Mais Alcide souffrant d'insupportables peines,
Et qui porte déja les Enfers dans ses veines.

Lichas interrogé de qui il a reçu ce voile, répond que c'est de la Reine. Sur quoi Hercule prend sa massuë, & poursuivant ce malheureux domestique, il l'assomme derriere le Theâtre.

Voilà le commencement des fureurs d'Alcide dont tout le reste de la Piéce est composé. Seneque a fourni assez à Rotrou pour en parsemer trois Actes entiers.

Hercule revient & fait une Scène véritablement belle par la nobleſſe que lui a donnée le Poëte en corrigeant l'enflure du Latin, dont il a ſeulement conſervé le fonds. Elle finit par la vengeance qu'Alcide veut tirer de ſon épouſe. Mais tandis qu'il va la chercher, elle paroît d'un autre côté pour faire part de ſes frayeurs à ſa Confidente au ſujet du prodige qu'elle vient de voir & dont nous avons parlé. C'eſt qu'elle s'eſt apperçue que le ſang du Centaure expoſé au jour devenoit un feu dévorant. Agis un des confidens d'Hercule la rencontre, & lui tient le même diſcours qu'Hyllus à ſa mere chez Seneque. Il lui conſeille une prompte fuite, & lui apprend l'accident d'Hercule, comme nous l'avons vû dans le Poëte Latin, hormis qu'Agis tient toujours la Place d'Hyllus. Car Rotrou a voulu éviter l'embarras de mettre un fils en compromis avec ſa mere dans une pareille ſituation. Déjanire quoiqu'innocente eſt déchirée de remords, & veut ſe tuer. Elle ſe trouble, & croit que tout l'Univers s'arme pour ſon trépas.

Ah, je découvre enfin l'appareil de ma perte,
D'affreuſes légions la campagne eſt couverte;

Le juſte bras du Ciel ſur ma tête deſcend,
Les Enfers vont s'ouvrir, & la Terre ſe fend.

Toute cette Scéne eſt pleine de feu & de vers bien frappés.

ACTE IV.

Hercule n'a pû trouver Déjanire pour s'en venger. Cela étoit pourtant aiſé. Mais il falloit que cette Princeſſe ſe frappât elle-même, & qu'Hercule privé de ſa vengeance achevât d'exhaler ſur le Théâtre les ſentimens que lui prête Seneque. Rotrou n'a rien gâté à ces traits : il les a même adoucis. Mais Philoctéte qui l'accompagne toujours eſt un perſonnage auſſi inutile qu'Agis. Ils ne font le rôle que de Spectateurs & de Confidens. Le Héros dans cette Scène, dont on a déja vû des morceaux, ſe rappelle ſes exploits, ſa force paſſée, & ſes douleurs préſentes. Ce ne ſont qu'exclamations pompeuſes & que gémiſſemens enflammés, dont le génie de Sophocle eſt le premier auteur.

Le Poëte François introduit Alcméne ainſi que Seneque. Cette Princeſſe également oiſive dans l'un & dans l'autre, n'eſt là que pour augmenter par ſa préſence les cris de ſon fils Hercule, &

pour lui fournir de nouvelles pensées, en l'interrompant. Les transports & l'évanouissement d'Alcide sont employés de la même maniere que dans la Tragédie Latine. Il ne se retire que pour se plonger une seconde fois dans le fleuve : & cependant Agis raconte à Alcméne la mort de Déjanire, qui s'est tuée. C'est avec habileté que Rotrou a écarté son Héros durant ce récit : car dès qu'il l'entendra, il sera éclairci de sa destinée.

Il revient sans avoir pû trouver de soulagement dans les eaux du Pénée, ni rencontrer Déjanire. Il croit qu'elle s'est dérobée à sa fureur en se cachant dans quelque asyle inconnu. Le Spectateur se prête sans y penser à tous ces prétextes ; & il faut avouer que l'enchantement de l'action tragique sert souvent à sauver ces sortes de défauts introduits dans le Théâtre François. C'est ici qu'on apprend à Alcide que Déjanire a terminé son sort, qu'elle a péché non par fureur, mais par pure imprudence, & qu'enfin le voile dont il s'est revêtu étoit empoisonné du sang du Centaure. Ce seul mot ouvre les yeux d'Hercule qui se souvient de l'Oracle, comme dans Sophocle & Sene-

que ; de maniere que le cinquiéme Acte n'eſt plus que la mort & l'apothéoſe du Héros. Il n'y a qu'une ſeule différence de Rotrou avec Seneque. Le François a ſenti combien le dernier Acte Latin étoit vuide & dénué d'action. Pour animer davantage le ſien, il fait dire à Hercule en finiſſant le quatriéme Acte,

Toi, fidéle témoin des conquêtes d'Alcide,
Gloire de la valeur & du ſang Péantide,

C'eſt Philoctéte à qui il donne ſes fléches :

Reçois ce dernier gage ; & te ſers à ton tour
De ces traits teints du ſang qui me prive du jour.
Mais, & reſſouviens-toi d'accomplir ma priere,
Fais ſur le ſein d'Arcas leur épreuve premiere.
Il poſſede le cœur d'une jeune beauté,
Dont trop indignement le mien fut rebuté.
Que ta main de ces traits ſur ma tombe l'immole;
Et qu'il y rende l'ame aux yeux même d'Iole.

La vengeance qu'il veut tirer d'Arcas eſt une pierre d'attente pour remplir le vuide des Scènes ſuivantes. Mais on verra que c'eſt un fondement fragile d'un mauvais édifice. Et d'abord cette vengeance n'eſt-elle pas indigne du grand Alcide prêt à devenir un Dieu ? N'étoit-ce pas aſſez que dans un premier emportement d'amour dédaigné il eût

menacé Iole de ce ſacrifice? Mais s'il eût dû en venir à l'effet, falloit-il attendre ſi tard, & remettre à un autre le ſoin de venger après ſa mort un vain amour dont il n'étoit plus queſtion? C'eſt un dernier trait fort peu héroïque.

ACTE V.

Philoctéte ſe met en frais, comme chez Seneque, pour raconter pompeuſement la mort d'Hercule à une Suivante. Ce Héros ſur ſon bucher a, dit-il, réïteré l'arrêt qu'il avoit prononcé contre Arcas.

Alcméne arrive avec une Urne qu'elle tire d'un tombeau, & dit,

> En ce vaſe chétif tout Hercule eſt enclos:
> Je puis en une main enfermer ce Héros:
> Ceci fut la terreur de la Terre & de l'Onde,
> Et je porte celui qui ſoutint tout le Monde.

Mais au lieu de s'abandonner à des lamentations quinteſſenciées qui ne finiſſent point chez Seneque, elle prend ici des ſentimens de vengeance, & veut que Philoctéte accompliſſe à l'égard d'Arcas les dernieres volontés d'Hercule. Philoctéte ſent ſi bien l'indignité de cette vengeance qu'il a beaucoup de

peine à obéïr. Il s'en défend tant qu'il lui eſt poſſible, il juſtifie Arcas, il a pitié d'Iole. Mais Alcméne eſt inéxorable; & Philoctéte conſent malgré lui à faire l'office de bourreau. On lie Arcas au tombeau d'Hercule, vers le fonds du Théâtre. Mais Iole ſe met au-devant des traits de Philoctéte, & demande grace pour ſon amant, ou la mort pour elle. Philoctéte eſt touché. Mais il ſe voit contraint de ſervir les fureurs d'Alcméne que ce délai aigrit de plus en plus. Il ſe met donc en devoir de percer Arcas: & Iole ſe jettant ſur lui s'écrie,

Traître, j'attens le coup que ta main lui prépare:
En ce ſein innocent pouſſe ton trait vainqueur;
Tu frapperas Arcas, puiſqu'il eſt dans mon cœur.

Elle demande ſi elle eſt abordée à un climat barbare, où l'on vive de ſang & de carnage. Qu'étoit-il beſoin qu'Alcide cherchât aux Enfers ce qu'il trouvoit chez lui?

Quel monſtre plus ſanglant, quel plus cruel Cerbere
Que ſes propres parens, avoit-il à défaire?
Que voit-on en ces lieux que des objets d'horreur,
Et qu'y reſpire-t-on que meurtre & que fureur?

Elle a raiſon; & l'on ne conçoit pas trop comment Alcméne eſt aſſez cruelle

pour s'obstiner à répandre un sang innocent sur le tombeau de son fils. Iole quoiqu'inutile dans le reste de la Piéce fait-là un beau rôle. Mais c'est aux dépens d'Alcméne & d'Hercule. La jeune captive ne pouvant ni fléchir ses Juges, ni sauver Arcas, tire de sa robe un poignard & menace de s'en frapper, si l'on perce Arcas. On la désarme; & déja la victime étoit prête à tomber, lorsqu'un bruit de tonnerre arrête le bras de Philoctéte. Le ciel s'ouvre: on voit Hercule sur un nuage. Il donne la vie & Iole à Arcas. Il défend qu'on pleu e Alcide devenu Dieu, & il ordonne qu'on lui dresse des autels. Cette machine ne vaut pas mieux que dans Seneque; & l'Episode d'Arcas la rend plus défectueuse. C'est dans un sens contraire à celui d'Horace: * *Dignus vindice nodus.*

---

* Horat. *de Art. Poët.*

Fin des Tragédies de Sophocle.

3°.

LES

TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

AVERTISSEMENT.

» EURIPIDE, dit Ariſtote, quoi» que d'ailleurs peu exact & peu » châtié dans la conduite & la diſpo» ſition de ſes Sujets, paroît pourtant » le plus tragique de tous les Poëtes. » Voilà en peu de mots le caractere de ce Poëte, & cela ſuffit pour ſe rappeller ce que nous avons dit dans les Diſcours préliminaires. L'air négligé d'Euripide a une ſorte de grace, qui peut balancer la régularité de Sophocle. Sans y regarder de fort près, on trouvera dans le premier, certains défauts que le ſecond évitoit avec ſoin. Mais on ne peut s'empêcher de les pardonner, en faveur du ſentiment de pitié & de terreur dont l'ame ſe ſent agitée. C'eſt qu'Euripide donnoit beaucoup plus à la nature qu'à l'art, & ſuivoit, plus en compoſant, les mouvemens de ſon cœur que ceux de ſon eſprit. Auſſi eſt-il bien difficile à repréſenter dans une traduction ſupportable. Pour peu qu'on manque d'atrapper cette langueur élégante qui fait l'ame

de ſon ſtyle, on court riſque de devenir plattement languiſſant. C'eſt ainſi que Racine traduit dans une langue étrangere, rougiroit de ſe voir ſi différent de lui-même, & refuſeroit de ſe reconnoître. On rend aiſément des penſées vives, un ſtyle ſerré, nerveux, & plein de feu; mais non des graces tendres & négligées, un ſtyle diffus & ſoutenu par la ſeule naïveté. Euripide écrivoit ſuivant la ſituation où ſe trouvoit ſon eſprit. Or il étoit naturellement mélancholique, Philoſophe, & ennemi de la joie. Son humeur moins vive que douce, ſon cœur ſenſible, & ſon caractere un peu chagrin & porté à la plainte, ont paſſé juſques dans ſes écrits. Il n'avoit pas en effet de grands ſujets de joie, & l'on prétend qu'il en trouva quelques-uns de mécontentement dans deux femmes * qu'il épouſa l'une après l'autre. L'on dit encore †, que dans un voyage qu'il fit il perdit une épouſe chérie, deux fils, & une fille, qui avoient mangé des champignons mauvais ou mal apprêtés; & qu'il fit à ce ſujet une Epigramme dont

* *Manuel Moſchop.*

† ATHEN. *Deipnoſ. l.* 2.

voici le ſens. » O Soleil qui parcours » l'immenſité des Cieux, vis-tu jamais » une ſi funeſte calamité! Quoi, une » mere, ſes deux fils, & ſa fille, enle- » vés du même coup à mes yeux! » Dans ce ſtyle ſimple, pathétique, affectueux, & plaintif, il eſt aiſé de le reconnoître. Il ſe peint toujours lui-même. On a pû le voir dans les quatre Piéces entiérement traduites, & on le verra de même dans les quatorze ſuivantes, qui ſont expoſées encore plus au long que celles de Sophocle. Il n'a fallu traduire que ce qui pouvoit & devoit être raiſonnablement traduit, & je me flatte que le Lecteur ne perdra rien du reſte; qu'il retrouvera tout Euripide; & qu'il me ſçaura gré d'une méthode tantôt directe, tantôt indirecte, ſans laquelle j'oſe avancer qu'il eût été impoſſible de préſenter aux François le Théâtre des Grecs.

Si l'on vouloit lire les Piéces dans l'ordre naturel des Sujets plus ou moins anciens, voilà le rang où il faudroit les placer.

ION.

LES BACCHANTES.

MEDÉE.

HIPPOLYTE.

ALCESTE.

HERCULE FURIEUX.

LES PHENICIENNES.

LES SUPPLIANTES.

IPHIGENIE en Aulide.

RHESUS.

LES TROYENNES.

HECUBE.

LES HERACLIDES.

ELECTRE.

ORESTE.

ANDROMAQUE.

IPHIGENIE en Tauride.

HELENE.

Euripide avoit composé 75 Tragédies ; on ne parle point ici du Cyclope pour les raisons qu'on a dites ailleurs.





LES TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

HECUBE.

APRÈS la priſe de Troye, les Grecs ſe retirerent dans la Cherſonnèſe Thracienne * où regnoit Polymeſtor. Ils y avoient conduit Hecube avec les principales Dames Troyennes, qu'ils avoient partagées entre eux en qualité de captives. Là comme ils rendoient de nouveaux honneurs funebres à Achille, dont le corps étoit inhumé dans les champs Phrygiens, l'ombre de ce Héros

* Cherſonnèſe Thracienne, preſqu'Iſle de la Thrace qu'environnent l'Helleſpont, la mer Egée, & le Golfe du Melas.

s'apparut à eux ſur le tombeau vuide qu'on lui avoit dreſſé, & déclara à l'armée Grecque, que ſi elle vouloit ſortir heureuſement de la Cherſonnèſe, il falloit lui donner Polixéne fille d'Hecube & de Priam, comme un prix qui lui étoit dû, & qu'il s'étoit réſervé. Cette jeune Princeſſe lui avoit été promiſe dans une tréve par le Roi Priam; & comme il étoit ſur le point de tenir ſa promeſſe, Pâris & Deiphobus avoient tué Achille. Les Grecs déterminés à ſatisfaire les Mânes de ce Vainqueur de Troye, lui ſacrifierent Polyxéne malgré les cris d'une mere au déſeſpoir, & d'autant plus malheureuſe que Polymeſtor de ſon côté par une perfidie inouie avoit fait mourir Polydore fils d'Hecube. Priam avant les derniers malheurs de Troye avoit confié au Roi Thracien cet enfant avec de nombreux tréſors pour ſervir un jour de reſſource à ſa patrie & à ſa maiſon déſolée. Ilion étant devenue la proye des Grecs, Polymeſtor oublia ſon ancien allié & l'avarice l'emportant ſur la fidélité, il ſe défit du petit Prince pour jouir impunément des tréſors.

* *Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno*
Infelix Priamus furtim mandarat alendum
Threicio Regi, cum jam diffideret armis
Dardaniæ : cingique urbem obsidione videret.
Ille ut opes fractæ Teucrum & fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, & auri
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames ?

Le double malheur d'Hecube devenue captive & privée d'enfans, joint à la vengeance qu'elle tire de Polymestor, fait l'intrigue & le dénoument de cette Tragédie, dont les Personnages sont, l'Ombre de Polydore, Hecube, un Chœur de Troyennes captives, Polyxéne, Ulysse, Talthibius, une femme d'Hecube, Agamemnon, & Polymestor.

ACTE PREMIER.

L'Ombre de Polydore sort de terre, & arrive à l'entrée de la maison d'Hecube lieu de la Scène. Cette Ombre fait ce qu'Aristote appelle le Prologue. Il est bon de se rappeller une fois pour toutes qu'Euripide y fait moins de

---

* Virg. *Æneid. l.* 3. *v.* 44.

façons que Sophocle. Celui-ci trouve toujours le ſecret de faire entendre ſon ſujet ſans parler aux Spectateurs. Mais Euripide n'a pas connu ou voulu ſuivre cette fineſſe de l'art. Il a cru qu'il concilieroit plus aiſément l'attention d'une nombreuſe aſſemblée, & que ſes ſujets ſeroient mieux entendus, plus nets, & moins embarraſſés, s'il les expoſoit nuëment & ſans voile. Il l'a preſque toujours fait par le moyen de ſes Prologues; choſe ſur laquelle certains Commentateurs l'ont extrêmement loué comme d'une rare invention; louange fade d'un vrai défaut. La netteté de l'expoſition peut s'accorder avec la vraiſemblance ſans qu'il ſoit néceſſaire de dire, *Je ſuis Polydore & vous verrez ceci & cela*, quoiqu'il ſoit vrai de dire auſſi avec Deſpreaux, du perſonnage qui parle le premier,

* J'aimerois encor mieux qu'il déclinât ſon nom,
Et dit, je ſuis Oreſte; ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles
Sans rien dire à l'eſprit étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez-tôt expliqué.

C'eſt donc ici Polydore, ou plutôt

---

* DESPREAUX *Art. Poët. ch.* 3.

ſon Ombre, qui expoſe le ſujet avec un très-grand détail. Il raconte la maniere dont Priam le confia à Polymeſtor avec des tréſors de réſerve en cas de malheur pour Troye. Il développe la perfidie & l'avarice du Roi de Thrace qui l'a tué & fait jetter dans la mer depuis trois jours qu'Hecube eſt arrivée dans la Cherſonnèſe. Il n'oublie pas de parler du ſacrifice de Polyxéne qu'exige l'Ombre d'Achille. En un mot, il met l'action Théatrale au point où elle doit commencer en déclarant ce qui la précéde. Mais ce qui eſt moins ſupportable, c'eſt qu'il prévient les Spectateurs ſur les principaux événemens qu'ils verront. Il voit enfin paroître Hecube, & il ſe retire en s'écriant : » Ah, mere » infortunée, qui avez paſſé du Trône » à la captivité, quelle je vous vois au» jourd'hui, & quelle je vous vis autre» fois ! Un Dieu ennemi égale vos mal» heurs à votre félicité paſſée. »

Hecube non plus Reine, mais priſonniere de guerre, & courbée ſous le poids des années & de ſon infortune ſe fait conduire par des femmes au Palais de Polymeſtor. » O Lumiere ! ô » Nuit, (s'écrie-t-elle) quels ſonges » m'ont agitée ! » Elle parle de ceux

qu'elle a eus la nuit derniere au ſujet de ſon fils Polydore & de ſa fille Polyxéne. Elle raconte le dernier aux Troyennes qui l'accompagnent. Elle a vû une biche qu'un loup furieux arrachoit de ſes genoux. Elle a vû le Spectre d'Achille qui demandoit en préſent une Troyenne. » Dieux écartez de ma fille » ce triſte préſage. »

Une des femmes du Chœur, captive comme les autres, ne confirme que trop la vérité de ce ſonge. Elle apprend qu'en effet ſur la demande d'Achille les Grecs aſſemblés ont déliberé, qu'Agamemnon qui avoit eu en partage Caſſandre vouloit refuſer la demande inhumaine d'Achille; que les fils de Théſée convenoient qu'il falloit du ſang; mais celui de Caſſandre & non de Polyxéne, qu'enfin le troiſiéme avis étoit de ſatisfaire l'Ombre d'Achille ſans reſtriction; que juſques-là toute l'aſſemblée avoit été partagée: mais qu'Ulyſſe par une adroite inſinuation avoit fait pencher la balance pour les derniers, & qu'il alloit venir chercher Polyxéne pour la conduire à l'autel. Le Chœur conſeille à Hecube d'implorer Agamemnon & les Dieux. C'eſt le ſeul parti qui lui reſte à prendre.

La déplorable Reine fait éclater ici une douleur difficile à repréſenter. Elle eſt mere ; c'eſt l'unique bien que lui ait laiſſé la fortune, & l'on veut lui enlever ce ſeul bien que les Dieux avoient épargné. Hors d'elle-même elle court çà & là. Elle appelle ſa fille à grands cris. Polyxéne entend ces cris, & ſort de ſon appartement, qu'on ſuppoſe voiſin. Hecube a de la peine à s'exprimer. C'eſt une mere déſeſperée ; ſorte de peinture où excelle Euripide. Enfin, la triſte vérité lui échappe. » Les Grecs, » ma fille, ont réſolu ta mort. » Polyxéne à cette nouvelle ne plaint que ſa mere, & compte pour rien de mourir. Cette Scène eſt courte & vivement touchée.

ACTE II.

Ulyſſe arrive. Le ſujet de ſa venue a été aſſez annoncé ; ce qui rend la Scène très-intéreſſante. Il ſuppoſe qu'Hecube eſt déja inſtruite de ce qu'on exige d'elle. Il l'exhorte ſimplement à céder à ſon infortune. Après un premier éclat de douleur, tel qu'on peut ſe l'imaginer dans une mere, c'eſt-à-dire, très-naturel, (c'eſt le caractere d'Euripide) Hecube demande à Ulyſſe un moment

d'entretien. » Vous ſouvient-il, dit-» elle, du tems où vous fûtes ſurpris » à Troye ſous le déguiſement d'un » eſpion. Héléne vous reconnut & me » le dit. Vos pleurs me toucherent. Je » vous dérobai à une mort certaine, & » que vous méritiez. » Ulyſſe convient de tout cela : adreſſe bien grande dans le Poëte, qui nous peint le génie d'Ulyſſe tel qu'il nous eſt connu. Orateur habile, il ſembloit d'abord entrer dans les raiſons de ſon adverſaire. Mais ce n'étoit que pour faire enſuite valoir les ſiennes avec plus de force. Hecube conclut : » Quoi, vous convenez de ce que » je viens de dire ! N'êtes-vous donc » pas le plus ingrat de tous les mortels, » vous qui condamnez ma fille à la » mort ? Pourquoi faut-il enſanglanter » les tombeaux de ceux qui ne ſont » plus ? S'il faut du ſang, c'eſt Héléne » & non ma fille qu'on doit immoler. » Héléne n'a-t-elle pas perdu Achille ?... » Ecoutez, ajoûte-t-elle, ce que j'exige » de vous. Je vous ai vû à mes pieds en » qualité de ſuppliant. Vous me voyez » ſuppliante, à mon tour. Je tombe à » vos genoux & je demande pour toute » reconnoiſſance la grace que je vous » accordai la premiere. Hélas, ne me

» ravissez point ma fille. N'a-t-on pas » assez répandu de sang ? c'est mon uni- » que trésor : avec elle j'oublie mes » peines : elle me tient lieu de Troye, » de Sceptre, d'appui, de tout ce que » j'ai perdu. Sied-t-il à des Vainqueurs » d'abuser de la victoire ? Non, non, » les heureux ne doivent pas se flatter » d'un bonheur durable. Je fus heu- » reuse, & qui suis-je aujourd'hui ? un » seul jour m'a ravi toute ma félicité. » Cher Prince, respectez ma vieillesse. » Ayez pitié d'une mere. Allez, allez » aux Grecs, & représentez-leur com- » bien il leur seroit honteux d'égorger » dans l'asyle des autels, des femmes » que leur fureur même a épargnées » dans l'horreur des combats. Vos loix » sur cet asyle sacré ne sont-elles pas » égales pour les captifs aussi-bien que » pour les personnes libres ? Daignez » parler : & votre rang fera plus encore » que votre éloquence. »

Les Troyennes sont justement touchées de cette harangue : mais Ulysse est bien moins sensible. » O Hecube, » répond-il, prêtez l'oreille à ma voix ; » que votre courroux n'empoisonne pas » d'innocentes paroles. Je suis prêt, » n'en doutez point, de vous sauver

» vous-même ; comme vous me sauvâ-
» tes. Je fais gloire de le publier. Mais
» je ne désavouerai pas non plus ce que
» j'ai dit au Conseil assemblé. Un des
» plus grands Héros de l'armée deman-
» de Polyxène ; il faut la lui donner.
» C'est l'opprobre des Etats, de souffrir
» que le brave & le lâche soient con-
» fondus par un partage égal. Achille,
» j'en conviens, nous a paru mériter
» une distinction ; il est mort en Hé-
» ros pour la patrie. Quelle honte se-
» roit-ce d'avoir vaincu par lui, & de
» l'oublier après le trépas ? Qu'arrive-
» roit-il, dites-moi, s'il s'agissoit d'as-
» sembler de nouveau la Gréce pour
» une seconde expédition ? Que diroit-
» on, si l'on voyoit les morts désho-
» norés ? Ne préféreroit-on pas le soin
» de ses jours aux dangers inévitables
» de la guerre ? Pour moi content de
» peu tandis que je vis, je n'ai d'autre
» ambition que celle de voir mon tom-
» beau honoré. » (Grande raison chez
les Grecs ; aussi respectoit-on extrême-
ment les dernieres volontés des mou-
rans ou de ceux qu'on croyoit voir dans
les apparitions.) » Si vous vous plai-
» gnez d'un devoir si funeste pour vous ;
» songez que nous avons parmi nous

» des femmes & des vieillards aussi à » plaindre que vous-même. Hé, com» bien d'époux de nos Grecques sont » ensevelis dans la poussiere de Troye ! » supportez courageusement cette in» fortune. Pour nous, si nous faisons » mal d'honorer la bravoure après le » trépas, nous consentons qu'on blâme » nos lumieres. Aussi-bien les Troyens » ignorent-ils l'idée qu'on doit avoir » des amis fidéles, & des illustres morts. » L'estime que nous en faisons est ce » qui rend la Gréce florissante : & c'est » le défaut de ce discernement qui vous » accable de peines conformes à vos » jugemens peu équitables. »

Hecube se voyant rebutée, se tourne vers Polyxéne qui est présente. » O, » ma fille, vous le voyez, on rejette » mes vœux. C'est à vous d'essayer si » vous aurez plus de pouvoir qu'une » mere. Employez pour votre vie ce » que la douleur a de plus tendre. Pros» ternée aux pieds de ce Prince inexo» rable, tâchez d'exciter dans son cœur » quelque mouvement de pitié. Saisissez » son foible. Il est pere. »

Polyxéne jette un regard modeste, mais assuré, sur Ulysse, & lui parle ainsi. » Je le vois Ulysse, vous cachez

» votre main, vous détournez le viſa-
» ge. » (C'étoit pour empêcher qu'on ne lui touchât la main & le menton, coutume des ſuppliaus.) » Vous redou-
» tez mes prieres ; ne craignez rien :
» * Vous n'entendrez de moi ni vœux,
» ni ſoupirs : je vous ſuis. On veut que
» je meure, & je brûle de mourir. Non,
» je ne flétrirai point ma gloire par une
» lâche crainte de la mort. Hé, pour-
» quoi chérirois-je la vie ? fille de Roi,
» deſtinée à des Rois dans l'eſpérance
» d'un hymen auſſi doux qu'illuſ-
» tre, Reine au milieu d'une Cour
» de Troyennes, ſemblable enfin aux
» Déeſſes, hors l'immortalité, je me
» vois aujourd'hui eſclave. Ce nom
» ſeul me fait aimer le trépas. Réduite
» d'ailleurs à devenir peut-être le prix
» d'un maître cruel qui daignera m'a-
» cheter, verrois-je la ſœur d'un Hec-
» tor réſervée aux derniers emplois des
» plus vils eſclaves. » Le Poëte fait le détail de ces emplois, cuire le pain, balayer, faire de la toile ; détail qui en nous faiſant regarder en pitié les ſiécles paſſés, ne doit pourtant pas nous faire

* Grec : *Vous n'entendrez point mon Jupiter Suppliant*, façon de parler Grecque.

ſoupçonner le Poëte d'avoir dit une impertinence à ſes Spectateurs. Polyxéne continue : » Jugée digne d'avoir » des Rois pour époux, je deviendrois » l'épouſe d'un miſérable acheté à prix » d'argent. Non, non, je mourrai libre, » & j'emporterai ma gloire aux Enfers. » Allons, Ulyſſe, conduiſez-moi, im- » molez-moi, je ne vois plus d'autre » bonheur ici bas pour Polyxéne ! Et » vous, Madame, n'employez ni paro- » les, ni efforts pour rompre ce deſſein. » Laiſſez-moi mourir plutôt que de » m'expoſer à des outrages indignes de » mon rang. Un cœur qui n'eſt pas fait » aux calamités peut bien les ſuppor- » ter; mais il lui en coûte trop pour » s'y faire, & la mort lui eſt plus avan- » tageuſe qu'une vie qu'il traîneroit » dans le déshonneur. »

Le Chœur admire la nobleſſe des ſentimens que fait éclater Polyxéne. » Hélas, répond Hecube, que de dou- » leur va ſuivre de ſi nobles ſenti- » mens ! » Puis ſe tournant vers Ulyſſe. » Prince, ſi vous voulez faire un don » agréable au fils de Pélée, ſans vous » couvrir d'opprobre, c'eſt moi & non » ma fille qu'il faut immoler. Menez » Hecube à ſon tombeau. Percez mon

» ſein de mille coups. C'eſt moi qui ai » donné le jour à Pâris, à celui qui a » fait mourir Achille. »

ULYSSE. C'eſt Polyxéne & non pas vous qui demandent ſes Mânes.

HECUBE. Hé bien, joignez-moi à ma fille. Ce feront deux victimes pour une.

ULYSSE. C'eſt déja trop de Polyxéne, ſans y joindre Hecube. Que ne pouvons-nous épargner l'une & l'autre ?

HECUBE. Non, vous dis-je, il le faut. Vous ſerez forcé de nous réunir.

ULYSSE. Hé, qui m'y forcera ? Je ne connois point de maître en ces lieux.

HECUBE. Ce ſera moi. Plus attachée à Polyxéne que le lierre à l'arbre, je ne la quitte point.

ULYSSE. Madame, prenez des conſeils plus ſalutaires.

HECUBE. Je n'écoute plus rien. Je ne livrerai point ma fille.

ULYSSE. Et moi, je ne puis la laiſſer dans vos bras.

POLYXENE. Ecoutez-moi l'une & l'autre. Ulyſſe n'aigriſſez point une mere déſeſpérée. Vous, ô ma mere, cédez à des vainqueurs. Epargnez-vous l'affront de me voir traîner avec violence. (Le Grec dit plus.) Permettez que votre fille vous embraſſe pour la

derniere fois, & que pour la derniere fois elle vous appelle du doux nom de mere ; ô ma mere, je m'en vais au tombeau.

Hecube. Et je vivrai pour l'esclavage !

Polyxene. Je ne verrai point cet hymen si justement attendu !

Hecube. O fille malheureuse ! ô plus malheureuse mere !

Polyxene. Je vais donc être séparée de vous, & releguée dans les Enfers.

Hecube. Que ferai-je, hélas, pour terminer cette cruelle vie ?

Polyxene. Fille de Roi je vais mourir esclave !

Hecube. Et moi après avoir vû périr ma nombreuse postérité ! *

Polyxene. Que dirai-je en votre nom à votre fils Hector & à Priam votre époux ?

Hecube. Dites-leur que je suis arrivée au comble des maux.

Polyxéne & Hecube continuent ainsi un moment l'expression de leur douleur telle que la dicte la nature. La premiere fait les derniers adieux à sa mere, à Cassandre sa sœur, & à son frere Po-

---

Grec, *cinquante enfans.*

lydore l'un & l'autre absens. A l'égard de Polydore, Hecube par un pressentiment naturel dit qu'elle ignore s'il vit encore ; & Polyxéne la rassure. Il ne faut pas être surpris qu'Hecube quoiqu'arrivée depuis trois jours dans la Chersonnèse de Thrace ignore le sort de Polydore. Le Roi Polymestor est supposé absent & à l'extrémité de son Royaume, comme nous le verrons dans la suite. Ainsi Hecube croit avec apparence que son fils est avec lui. Enfin, Polyxéne dit à Ulysse. » Enlevez-moi » & me voilez la tête (comme aux » victimes,) car je sens que les pleurs » d'une mere m'attendrissent, & que » ma vûe la consume de douleur. O » lumiere : je puis du moins prononcer ce nom, car je ne jouis plus de la » chose, sinon dans l'intervalle où je » me trouve entre le glaive & le tom- » beau d'Achille, adieu. » Hecube sent qu'elle se pâme. Elle appelle sa fille, lui tend les bras, fait d'inutiles efforts, & tombe évanouie entre les mains des femmes, tandis qu'Ulysse emméne Polyxéne. Si l'on trouve de la cruauté dans ces sacrifices, il faut se placer du moins dans la situation où étoient les Grecs à qui la superstition & la poli-

tique les rendoient comme néceſſaires. Sans cela on ne peut juſtifier le perſonnage d'Ulyſſe.

Le Chœur chante les Strophes ordinaires pour exprimer ſes regrets. Elles roulent ſur la triſte ſervitude que les Dames Troyennes enviſagent avec plus d'horreur depuis l'enlevement de Polyxéne. Ces Strophes ſont des plaintes très-éloquentes excitées par un retour que la nature fait faire aux malheureux ſur eux-mêmes à la vûe des malheurs d'autrui. Hecube reſte toujours livrée à ſa douleur & couchée par terre.

ACTE III.

Talthybius Officier d'Agamemnon vient la trouver de la part de ce Roi. Il demande au Chœur où elle peut être, & on la lui montre dans l'état où ſa profonde douleur l'a réduite, preſque ſans mouvement, & enveloppée dans ſes voiles. Frappé à la vûe d'un ſpectacle ſi touchant il s'écrie : » O Jupiter, » que penſer des Dieux ! s'intéreſſent-» ils en effet aux mortels ? Eſt-on mal » fondé à croire que ſatisfaits d'être » heureux ils abandonnent le reſte au » hazard ? Quoi ! c'eſt-là cette Reine

» des riches Phrygiens ! cette épouse » de l'heureux Priam ! & son Royaume » est renversé ! & je la vois elle-même » réduite à l'esclavage, accablée d'en- » nuis & d'années, privée d'enfans, & » couchée dans la poussiere ! » Sentimens impies : le systême de la fatalité répandu dans le peuple faisoit souffrir ces discours populaires, comme l'effet d'un premier mouvement que le cœur désavouoit.

On exhorte Hecube à se lever. Elle ne se réveille de son accablement que pour demander, qui vient encore insulter à sa douleur. Talthybius lui dit qu'il est envoyé vers elle par Agamemnon. * » Ah, dit Hecube, vient-on » me chercher pour m'immoler ? Al- » lons : me voici prête : conduisez-moi. » Non, répond le Héraut, c'est pour » rendre les derniers devoirs à votre » fille déja immolée. » Cette affreuse nouvelle replonge Hecube dans l'abyme de la tristesse. » Comment avez-vous

---

Note de l'Editeur.

* Le Grec porte qu'Agamemnon *la mande :* 'Αγαμέμνονος μετα πέμψαντος. Ce mot n'est pas indifférent. Sur cet ordre en effet, l'infortunée Hecube s'imagine qu'on va la faire mourir ellemême, & c'est tout ce quelle désire.

» pû l'immoler, cruels que vous êtes! » Elle veut pourtant ſçavoir un détail ſi triſte pour une mere. Je ne ſçai ſi cela nous paroîtroit aujourd'hui naturel, quelque tempérament qu'y ait apporté le Poëte. Car Hecube craint ſur-tout qu'on n'ait immolé ſa fille beaucoup moins aux Mânes d'Achille, qu'à la politique & à la haine des Grecs. Talthybius fait donc ſon récit à la maniere d'Enée,

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem, &c.

» Vous exigez de moi un renouvel-
» lement de douleur. Ce funeſte ſpec-
» tacle m'a couté aſſez de larmes. Faut-il
» en verſer encore? Toute l'armée étoit
» aſſemblée autour du tombeau d'A-
» chille, où ſe devoit faire le ſacrifice.
» * Le fils de ce Héros prend la main
» de Polyxéne, & la fait monter ſur
» le tombeau. J'étois proche, auſſi-bien
» qu'une troupe de jeunes Grecs choiſis
» pour tenir la victime. Le fils d'Achille
» prend la coupe d'or, & fait des liba-
» tions aux mânes de ſon pere. Il me
» fait ſigne d'impoſer à l'aſſemblée un
» religieux ſilence. J'obéïs, tout ſe taît.

* Neoptolème.

» Alors il s'écrie, ô fils de Pélée, ô mon
» pere, recevez ces sacrées libations qui
» évoquent les Ombres. Venez vous
» rassasier du pur sang de cette inno-
» cente victime que nous vous livrons
» toute l'armée & moi. Mais soyez-
» nous favorable. Détachez nos vais-
» seaux du port, & donnez-nous un
» heureux retour dans nos patries. Il
» dit, & toute l'armée s'unit à ses vœux.
» Il tire aussi-tôt le couteau sacré, & il
» ordonne à ceux qui environnoient la
» victime de la saisir. Arrêtez, dit-elle,
» ô Grecs. Vous qui avez ravagé ma
» terre natale, sçachez que je meurs
» volontairement. Qu'on ne m'appro-
» che pas. Je vais me livrer au coup
» fatal. Laissez-moi mourir libre au
» nom des Dieux. Reine, je rougirois
» de paroître aux Enfers en qualité d'es-
» clave. L'assemblée s'émeut ; Aga-
» memnon lui-même commande qu'on
» cesse de retenir Polyxéne. Elle l'en-
» tend, & se voyant libre, elle déchire
» ses vêtemens, découvre son sein,
» fléchit le genou, & tient ce discours
» capable d'attendrir des rochers. Jeune
» Prince, voici mon sein & ma tête.
» Choisis : frappe : me voilà prête. Le
» fils d'Achille tout éperdu & sans trop

» sçavoir ce qu'il veut ou ne veut pas, » détourne les yeux : il balance. Il frap- » pe incontinent. Des ruisseaux de sang » coulent.

* Elle tombe, & tombant range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur en ces derniers momens.

Ces deux vers de la Fontaine qui expriment la mort de Thisbé, sont la plus fidelle traduction du passage d'Euripide. Talthybius ajoute, que l'assemblée remplie d'admiration & de pitié pour Polyxéne, s'est mise à lui dresser un bucher, & à faire, comme de concert, des présens pour la pompe funébre. Cette nouvelle semble dissiper l'horreur dont Hecube étoit saisie en apprenant la mort de sa fille. Elle prononce même une petite tirade de morale sur la noblesse des sentimens qui se conserve toujours, même dans l'adversité. » Est-ce à l'éducation ; est-ce à » la naissance, dit-elle, qu'on doit ces » sentimens ? &c. » Puis elle s'apperçoit qu'elle moralise un peu hors de propos. Elle a raison : mais les Grecs étoient fous de sentences & de morale. Ils en vouloient par tout. » Allez, dit

---

* LA FONTAINE, *filles de Minée.*

» Hecube à Talthybius, & dites aux » Grecs qu'ils écartent de la victime la » foule du peuple. » Elle ordonne aussi à une de ses femmes d'aller puiser de l'eau sur les bords de la mer pour laver le corps de Polyxéne ; & comme les derniers devoirs étoient infiniment précieux chez les Anciens, elle songe comment elle pourra les rendre à sa fille avec quelque décence, & d'où elle pourra tirer le reste des dons funeraires qu'on devoit mettre dans les tombeaux, suivant l'usage. * Elle se résout à prier les Dames Troyennes ses compagnes de captivité, de lui donner le peu de bijoux, d'or, & d'habits qu'elles auront pû dérober à la rapacité des Vainqueurs. Cela lui donne lieu de jetter un soupir sur son opulence passée qu'elle compare avec sa disette présente : tandis qu'elle est en humeur de morale, elle conclut que les honneurs & les richesses ne sont que vanité pure, & que celui-là seul est heureux qui donne le moins de prise aux revers. Le Chœur continue la morale en trois Strophes.

---

* *Voyez Iphigénie en Aulide & Alceste, premiere Partie, Tom. II, & III.*

ACTE IV.

La femme qu'Hecube avoit envoyée à la mer pour y puiser de l'eau revient annoncer de nouveaux malheurs. Hecube sort de son appartement ; & cette femme qui apporte un cadavre voilé l'appelle la plus infortunée des humains. Hecube croit qu'on lui envoye le corps de Polyxéne ; & cette erreur cause une suspension qui intéresse. On la détrompe. » Seroit-ce donc Cassandre, dit-» elle ? Non, dit la suivante ; » aussi-tôt elle découvre le corps. Il se trouve que c'est celui de Polydore qu'Hecube reconnoît. Sa douleur n'a plus de bornes. C'est une fureur véritable. Aussi la mesure des vers change-t-elle ; & il y a apparence que le reste de cette Scène étoit en partie chanté ou du moins accompagné d'instrumens pour animer les Acteurs, comme on le voit dans plusieurs autres endroits des Tragédies Grecques, où les Scènes extrêmement passionnées sont parsemées de Strophes, ainsi que les Intermédes des Actes.

La Suivante dit, qu'elle a trouvé le corps de Polydore sur le bord de la mer qui l'avoit rejetté de son sein. He-

cube se souvient alors du songe qu'elle a eu la nuit précédente. Elle ne doute plus que Polymestor n'ait fait périr son fils pour s'emparer des trésors de Troye. Le Chœur intéressé dans toute cette Scène, voit paroître Agamemnon, & se tait.

Ce Roi vient prier Hecube d'ensevelir au plutôt Polyxéne, & il s'étonne de son délai. C'étoit le devoir d'une mere ou du plus proche parent. Agamemnon en se détournant apperçoit le cadavre. Il reconnoît à l'habillement que c'est un Troyen qu'on a tué. Hecube à part balance si elle se jettera aux pieds d'Agamemnon, pour le supplier de prendre en main ses intérêts contre la violence de Polymestor; un reste de fierté de Reine, & la crainte d'un refus la font balancer. L'humanité du Roi, la soif de la vengeance, & l'intérêt d'un fils, si cruellement massacré l'emportent. Elle tombe aux genoux du Roi de Mycènes. » Que demandez-» vous, dit-il? La liberté? Elle vous est » accordée. » Il pouvoit la lui donner comme chef de l'armée Grecque. » Non, » répond Hecube, la captivité me sera » douce, dut-elle durer autant que ma » vie, pourvu que je sois vengée. Vous

» voyez ce cadavre. C'eſt mon fils. » Elle lui raconte l'hiſtoire de Polydore & la trahiſon de Polymeſtor. L'unique faveur qu'elle demande, c'eſt qu'on lui aide à ſe venger de ce Roi perfide qui a violé les droits les plus ſacrés de l'hoſpitalité & de l'amitié pour ſatisfaire ſon avarice. Agamemnon paroît balancer. » Vous reculez, dit-elle, ah Reine » infortunée, j'aurai perdu mes vœux » & ma vengeance ! » Il y a encore ici une de ces ſentences ſi cheres aux Grecs & ſi ſoigneuſement remarquées par les Commentateurs. » Hé, pourquoi cultiver tant les autres arts, & » ne pas employer tous ſes ſoins à trou» ver l'art d'obtenir tout par la perſua» ſion ? » Il eſt vrai qu'à cette ſentence près, qui ne ſeroit pas de notre goût, Hecube employe tout ce que la nature peut ſuggérer de plus paſſionné pour toucher ſon Vainqueur. C'eſt une captive autrefois Reine qui le ſupplie : c'eſt une mere dont on a égorgé impunément les enfans ; c'eſt contre un traitre qu'elle implore la juſtice d'un ennemi généreux. Les hommes, les Dieux, & le corps qu'elle lui montre la demandent pour elle. Troye encore fumante ſe préſente à ſon ſouvenir ; comme dans

l'Andromaque de Racine qui a ſuivi ces images & imité ce morceau.

* Seigneur, voyez l'état où vous me reduiſez ;
J'ai vû mon pere mort, & nos murs embraſez.
J'ai vû trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux ſanglant traîné ſur la pouſſiere ;
Son fils ſeul avec moi réſervé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! &c.

La Scène entiere de Racine eſt préciſément la même que celle d'Euripide. Même embarras, même ſituation d'Hecube & d'Andromaque ; même ardeur dans chacune de fléchir, l'une Agamemnon, l'autre Pyrrhus. Enfin pour dernier effort, Hecube dompte ſa plus vive répugnance, & remontre à Agamemnon que Caſſandre eſt ſa captive, & ſon épouſe. C'eſt par ce tendre nom qui coute ſi cher à la fille & à la mere, qu'Hecube tâche de l'ébranler. Elle voudroit que tout dans elle prît la parole, ſes mains, ſa démarche, ſes cheveux blancs, & que par autant de voix éloquentes, tout exprimât la vivacité de ſa douleur.

Agamemnon l'écoute en ſilence & d'un air rêveur. Emû d'une compaſſion

---

* Racine, *Andromaq. Act. III. Sc. VI.*

noble, il ne peut lui refuser son secours contre Polymestor. Mais une crainte politique l'inquiéte. Il voudroit ne paroître pas immoler ce Prince à l'amour de Cassandre. Qu'en diroit la Gréce assemblée ? Polymestor est son allié : Polydore est censé ennemi. Les sentimens d'une mere ne passent point dans les cœurs d'une armée, & les intérêts de l'une sont bien différens de ceux de l'autre. En un mot, il ne veut point s'attirer l'indignation des Grecs. » Hélas, » s'écrie Hecube, personne n'est donc » libre, si les Rois ne le sont pas ! » l'homme est donc esclave des richesses ou de l'éclat ! de vains égards » pour une multitude insensée ou pour » de chimeriques loix étouffent donc » l'humanité & les mœurs ! hé bien, » ajoute-t-elle, si vous ne craignez que » les bruits de la Gréce, je vous déli» vre de cette crainte. Je ne vous prie » plus de servir ma vengeance. Soyez» en seulement le dépositaire : gardez » mon secret, & si durant l'effort que » je médite il arrive quelque émeute, » arrêtez-en le cours, sans paroître agir » en ma faveur. Du reste, laissez-moi » le soin de me venger. Hé, comment » vous vengerez-vous, dit Agamem-

» non? Par des femmes, répond-elle: » Faites ſeulement que celle-ci (c'eſt » une d'entr'elles) puiſſe traverſer le » camp en ſûreté. » Elle lui donne ordre auſſi-tôt d'aller de ſa part prier Polymeſtor de venir la trouver pour un intérêt commun. A l'égard de la cérémonie funébre, elle la différe après ſa vengeance.

Agamemnon entre dans ſes deſſeins, & ſe retire en terminant l'Acte, qui eſt ſuivi de l'Interméde chanté par le Chœur. Il roule ſur le ſaccagement de Troye & ſur l'eſclavage des Troyennes. Il y a des Strophes admirables, mais elles perdroient à être ſéparées.

ACTE V.

Polymeſtor ancien ami de Priam & d'Hecube prend ici ce perſonnage, parce qu'il croit ſon crime enſeveli dans les flots avec Polydore. Il ſalue Hecube, plaint ſon ſort, s'excuſe ſur ſon délai à la voir depuis trois jours qu'elle eſt arrivée dans ſes Etats. Mais des affaires d'Etat le retenoient dans le fond de la Thrace; & il ſe rendoit vers elle, lorſqu'il a rencontré la perſonne qui venoit le chercher de la part d'Hecube.

Cette Princeſſe feint d'ignorer ſa perfidie. » Je rougis, dit-elle, de lever » les yeux ſur vous étant ce que je ſuis, » après ce que j'ai été. » Elle joint à cette honte naturelle une raiſon qui doit paroître bien étrange pour notre ſiécle. C'eſt qu'il n'eſt pas permis à une femme de regarder un homme en face. » Que voulez-vous de moi, dit le » Roi? » Hecube lui fait entendre qu'elle a un ſecret important à lui confier auſſi-bien qu'à ſes enfans. Polymeſtor fait écarter ſa ſuite, & jure qu'il eſt diſpoſé à tout faire en faveur des amis malheureux. Hecube commence par lui demander ſi Polydore vit: » Oui, répond le parjure, & du moins » vous n'êtes pas malheureuſe en ce » point. »

HECUBE. Se ſouvient-il toujours d'une mere?

POLYMESTOR. Il vouloit venir ſecrettement vers vous.

HECUBE. Et les tréſors qu'on vous avoit confiés?

POLYMESTOR. Ils ſont en ſûreté dans mon Palais.

HECUBE. Continuez d'en être fidéle dépoſitaire.

C'eſt ainſi que cet entretien eſt con-

duit. Polymeſtor curieux de ſçavoir le ſecret dont on l'a flatté veut écarter ſes enfans. » Non, dit Hecube, il faut » qu'ils ſoient préſens. » Elle parle de nouveaux tréſors cachés, dit-elle, ſous un marbre noir dans les débris du Temple de Minerve à Troye, & dont il faut que les enfans de Polymeſtor ſoient inſtruits en cas que leur pere vint à mourir. Elle parle de plus de quelque argent qu'elle a ſauvé dans ſa fuite, & qu'elle feint de vouloir lui confier. Sur cet appas ſéduiſant, il entre dans l'appartement où les Troyennes l'attendent, & la Reine en l'introduiſant lui dit ces paroles ambiguës. » Entrez, » faites ce qui convient, puis vous » retournerez avec vos enfans au lieu » où vous avez laiſſé mon fils. »

Le Chœur témoin de ce piége tendu au Roi Thracien, en attend l'iſſue, qui ne tarde gueres; car peu après qu'il eſt entré l'on entend des cris. » Ah, l'on » me perce les yeux! » en effet, toutes les femmes ſe jettent ſur lui avec des fuſeaux ou des aiguilles, & l'aveuglent, tandis qu'Hecube tue les deux enfans de ſon perfide allié. Ce mouvement qui ne ſe voit point, eſt exprimé très-vivement & en fort peu de mots en

partie par le Chœur, & en partie par des voix qu'on entend avec le bruit. Hecube ſort : à l'inſtant le Palais s'ouvre : on voit les corps des enfans de Polymeſtor étendus ; & lui-même devenu furieux court çà & là, ſans tenir de route aſſurée. Il pourſuit en vain les femmes qui l'ont aſſaſſiné. Il appelle à ſon ſecours les Grecs, les Atrides, & toute l'armée. Ce ſont là de ces ſituations que nos vers Alexandrins ne peuvent exprimer. Le changement de verſification que les Grecs ſe permettoient, rendent ces ſortes de jeux naturels, vifs, & incapables d'aucune traduction ſupportable.

Agamemnon accourt aux cris de Polymeſtor. Il feint d'être étonné de ce bruit comme s'il en ignoroit la cauſe. Polymeſtor qu'il trouve dans le même état où l'on a vû Œdipe dans Sophocle, lui dit : » Vous voyez l'état où je » ſuis. C'eſt Hecube & ſes Compagnes » qui m'ont traité ainſi. » Agamemnon continuant de feindre, appelle Hecube qui ſe préſente fiérement & qui jouit de ſa vengeance. Polymeſtor veut ſe jetter ſur elle ; choſe qui nous choqueroit extrêmement, quoiqu'exprimée d'une maniere tragique. Agamemnon

en grand Roi dont l'autorité s'étend ſur ſes alliés mêmes, arrête ſa fureur : il ſe fait l'arbitre d'un différend ſi extraordinaire. Il veut entendre les raiſons de part & d'autre, & les peſer en Juge ſouverain. Polymeſtor y conſent, & parle le premier. » Il s'agit de Polydore le dernier gage de l'hymen » d'Hecube. Priam qui commençoit à » craindre pour Troye me le confia, » & je conviens que je l'ai fait mourir. » Mais jugez de mes raiſons. Sa mort » étoit un coup d'Etat pour les Grecs » & pour moi. J'appréhendai, je l'avoue, que cet enfant ne recueillit » un jour les débris de Troye ; qu'il » ne tirât de ſes cendres ce Royaume » dangereux ; que les Grecs irrités ne » fiſſent une ſeconde expédition fatale » à la Thrace ; & qu'ils ne revinſſent » envelopper mes Etats dans les ruines » d'une ſeconde Troye que j'aurois reſſuſcitée. Hecube a ſçu la mort de » ſon fils. Elle m'a conduit dans le » piége, ſous prétexte de m'indiquer » je ne ſçais quels tréſors imaginaires. » Elle m'attire ſeul avec mes enfans » dans le fond de ce Palais. A peine » étois-je aſſis que je me vois environné » de femmes qui feignant d'admirer l'éclat

„ l'éclat de mes vêtemens, & mon ja-
„ velot, me désarment & me dépouil-
„ lent. Les autres prennent mes enfans,
„ les caressent, & se les donnent de
„ main en main pour les écarter loin
„ de moi. Tout-à-coup, les inhumai-
„ nes, passant des caresses à la fureur,
„ font briller des poignards cachés sous
„ leurs robes; & immolent mes enfans
„ à mes yeux. Celles qui m'amusoient
„ me saisissent les pieds & les mains,
„ & m'arrêtent par les cheveux, malgré
„ mes efforts pour secourir mes fils.
„ Contraint de céder au nombre, je
„ deviens moi-même l'objet de leur
„ barbarie. Elles me percent les yeux
„ à coups d'éguilles, & s'enfuyent in-
„ continent. Livré à moi-même & à
„ mon désespoir, je les poursuis à mon
„ tour, je brise, je renverse tout ce qui
„ s'oppose à moi. Mais en vain. Voilà
„ ce que votre intérêt & le meurtre de
„ votre ennemi m'attire de honte &
„ d'horreur. „ Il finit en maudissant les
femmes à-peu-près comme * Sganarelle.
„ Oui, je rassemble aujourd'hui sur ce
„ sexe toutes les malédictions faites &

* Moliere, *Ecole des Maris*, *Scène derniere.*

» à faire. La mer ni la terre n'ont rien » produit de si déteſtable, &c. » Le merveilleux eſt que le Chœur qui eſt composé de femmes, reléve sérieuſement cette derniere boutade d'un furieux en diſant, » qu'il a tort d'en » croire sa fureur contre toutes les fem» mes, & qu'il en eſt de vertueuſes, » s'il y en a grand nombre de mauvai» ſes. » C'eſt Euripide qui parle, Poëte, (comme on l'a remarqué, & comme on le verra de plus en plus) auſſi peu galant dans ſes Poëſies que Racine ſon imitateur éternel affectoit de l'être.

Hecube commence ſon plaidoyé par une ſentence ſur l'éloquence. Elle trouve horrible que les hommes s'en faſſent un art pour ſervir l'injuſtice. Puis ſe tournant vers Polymeſtor : » De quel » front, dit-elle, oſez vous dire que » c'eſt en faveur d'Agamemnon & des » Grecs que vous avez tué mon fils ? » Non, non, des barbares * ne peuvent » lier de véritable ſociété avec les Grecs. » Mais quelle faveur eſperiez-vous » d'eux ? Les nœuds du ſang ou le

* Ce trait fait ſans doute alluſion à quelque infidélité des barbares alliés avec les Grecs durant la guerre du Peloponneſe.

» désir de leur alliance vous ont peut-
» être porté à ce crime. La crainte de
» leur vengeance vous a peut-être allar-
» mé. Qui croyez-vous persuader par
» de pareils prétextes ? Avouez-le, c'est
» votre avarice qui m'a ravi mon fils.
» Si c'est l'intérêt d'Agamemnon qui a
» guidé vos coups, falloit-il attendre
» si tard ? Pourquoi ne lui avez-vous
» pas sacrifié Polydore, ou pourquoi ne
» l'avez-vous pas livré aux Grecs, tan-
» dis que Troye subsistoit, que Priam
» vivoit encore, & que la lance d'Hec-
» tor étoit encore formidable ? Deviez-
» vous attendre que mes Etats fussent
» renversés & Troye réduite en cen-
» dres, pour immoler un enfant qui
» étoit entre vos mains sur la foi de
» l'hospitalité ? Levons tous les voiles
» dont vous tâchez de couvrir la noir-
» ceur de cet attentat. Vous étiez ami
» des Grecs, dites-vous : je le veux :
» cet or que vous avouez n'être pas à
» vous, il falloit donc le distribuer à
» des Guerriers épuisés, & éloignés
» de leur patrie. Mais loin de leur en
» faire part, vous le gardez en secret
» dans votre Palais. Quelle gloire eût-
» ce été pour vous de me rendre mon
» fils conservé par les soins de l'amitié,

» & de me le rendre dans un tems qui » diſtingue les vrais amis par une fidé- » lité indépendante de la fortune ! quel » appui n'euſſiez-vous pas trouvé dans » Polydore, ſi devenu heureux par vos » ſoins il vous eût vû à ſon tour dans » l'adverſité ! il auroit été pour vous » une reſſource, un tréſor plus ſolide » que ceux qui vous ont ébloui. Mal- » heureux, où en êtes-vous réduit ? » Vous ne gagnez point Agamemnon, » vous perdez les tréſors uſurpés, vos » enfans, & la lumiere du jour. Pour » vous, Agamemnon, j'oſe le décla- » rer, ſi vous ſoutenez Polymeſtor, » vous ſerez l'appui d'un coupable qui » a violé la foi publique, & foulé aux » pieds les loix les plus ſacrées ; vous » paſſerez pour le défenſeur des atten- » tats & des forfaits. Je me tais pour » ne paroître pas faire la loi à mes » maîtres. »

Après une réflexion du Chœur ſur la force de la vérité qui ſeule fait le nerf de l'éloquence, Agamemnon parle en Juge & prononce avec beaucoup de dignité, mais en peu de mots, contre Polymeſtor dont il a découvert l'artifice. Ainſi la vengeance d'Hecube eſt autoriſée & le crime puni. Polymeſtor

confondu lance des imprécations contre Hecube & Agamemnon, imprécations qui doivent avoir leur effet. A l'une il prédit qu'elle sera changée en chienne furieuse, & précipitée dans la mer, ce que la Fable justifie : à l'autre, que Cassandre sera égorgée par Clytemnestre, & que lui-même ne sera pas épargné par sa barbare épouse. L'événement le montra dans la suite. La superstition des Anciens leur faisoit regarder avec frayeur & comme des présages terribles ces sortes de malédictions sorties de la bouche des malheureux. C'est pourquoi Agamemnon quoi qu'il paroisse les mépriser, fait enlever Polymestor, & le condamne à être relégué dans une isle déserte. Cependant le vent favorable souffle, la flotte se dispose à sortir du port, & la Piéce finit.

Erasme l'a traduite en vers Latins comme une des plus belles ; & Lodovico Dolce l'a mise en vers Italiens, jusqu'à imiter la mesure des grands & des petits vers. Comme ils n'y ont rien changé du tout, nous n'en dirons pas davantage. L'édition Italienne a été faite à Venise en 1566. Il est inutile encore d'observer la duplicité d'action, qui est visible, & les endroits qui cho-

quent évidemment nos mœurs. Le Tragique ſingulier de ce Poëme efface tout cela dans l'eſprit de ceux qui ne ſont pas prévenus contre les anciens ; mais je doute qu'il pût ſe ſoutenir dans une traduction ſuivie & entière.

ORESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

LE ſujet eſt indiqué dans le Prologue qu'on va développer. Le lieu de la Scène eſt à Argos dans le Veſtibule du Palais d'Agamemnon. Les perſonnages qui jouent ſont Electre, un Envoyé, Oreſte, Apollon, Héléne, un Chœur de femmes Grecques, un Phrygien, Tyndare, Pylade, Hermione, Ménélas.

ACTE PREMIER.

Electre paroît aux pieds d'un canapé ſur lequel ſon frere Oreſte eſt couché & endormi. Elle repaſſe l'enchaînement des maux qui accablent ſucceſſivement la Maiſon des Pélopides. Elle remonte juſqu'à leur origine, & fait le dénom-

brement de ces illuſtres malheureux depuis Tantale qui en eſt le Chef, juſqu'à Oreſte. Tantale eſt aux enfers condamné à rouler éternellement une maſſe énorme de la racine d'un mont juſqu'au ſommet. Pélops mis en morceaux & ſervi aux Dieux eut l'épaule dévorée par Cerès. Atrée & Thyeſte ſes enfans firent reculer d'horreur le Soleil, par l'effet de leurs diviſions. Pour Agamemnon & Ménélas fils d'Atrée, ils ſemblent avoir hérité des malheurs de leur pere. L'hymen a perdu l'un & l'autre. Le premier devient époux & victime de Clytemneſtre, qui l'égorge. Le ſecond a le malheur de ſe voir uni à Héléne, cette Furie commune de Troye & de la Gréce. Oreſte fils d'Agamemnon, tue ſa mere pour venger ſon pere, & pour obéir à Apollon.
„ Moi-même, continue Electre, je fus
„ complice de ce crime, ainſi que Py-
„ lade. Cet attentat eſt la cauſe unique
„ qui réduit Oreſte au triſte état où on
„ le voit. Attaché ſur un lit de dou-
„ leurs il meurt de honte & de remords.
„ Il refuſe toute ſorte de nourriture.
„ Les Furies le laiſſent à peine reſpirer.
„ Revenu à lui-même, il ſe baigne de
„ pleurs; & cela depuis ſix jours que

» le crime eſt commis. » Ainſi l'action théatrale ſe paſſe le ſeptiéme jour depuis la mort de Clytemneſtre. Pour ſurcroît de maux, c'eſt en ce jour même que les Argiens doivent juger Oreſte & Electre pour les condamner à être lapidés ou maſſacrés comme parricides. L'unique eſpérance d'Electre conſiſte en Ménélas récemment revenu de l'expédition de Troye, & qu'on attend ce même jour à Argos. » Ménélas a, dit-» elle, envoyé devant lui Héléne, » mais ſecrettement & de nuit, pour » n'être pas vûe des Grecs qui ſans » doute l'auroient punie des maux » qu'elle a cauſés à la Gréce. » Héléne eſt donc dans Argos avec Hermione ſa fille, & elles pleurent Clytemneſtre. Voilà ce qui précéde l'action. Euripide en ce Prologue n'a pas tout-à-fait prévenu les événemens, comme dans ſa Tragédie d'Hecube. Il a mis ſeulement les Spectateurs au point où ils doivent être; par-là cette premiere Scène eſt excuſable, & peut même paſſer pour belle.

Héléne fait la ſeconde. Comme elle ne fait qu'arriver de Troye, elle eſt cenſée ignorer le détail des malheurs d'Agamemnon & de ſa famille. C'eſt

pourquoi elle commence par demander à Electre, comment elle & ſon frere ont oſé porter leurs mains parricides ſur une mere. Elle adoucit pourtant ce crime en le rejettant ſur Apollon qui l'avoit ordonné; & voilà pourquoi elle ſe croit autoriſée à parler à ſa niéce malgré une ſorte d'excommunication qu'elle & ſon frere avoient encourue, comme on l'a expliqué au ſujet des *Eumenides* d'Eſchyle. Héléne pleure dans Clytemneſtre une ſœur qui lui étoit chere. » Que voulez-vous, dit » Electre, que je vous réponde ? Vous » voyez aſſez l'état déplorable de la » Maiſon d'Agamemnon. Moi qui paſſe » les nuits & les jours auprès de ce cher » mort: (car Oreſte eſt-il cenſé vivre, » vû l'accablement où le jettent ſes » maux?) je ne puis les lui reprocher. » Heureuſe Héléne, heureux Ménélas, » vous venez chez des infortunés! » Héléne les plaint, mais d'un air artificieux. Puis elle demande à Electre une grace qui n'eſt qu'un piége. C'eſt de porter les libations & les cheveux qu'elle lui préſente, (ce ſont les ſiens) ſur le tombeau de Clytemneſtre. Electre la prie de l'en diſpenſer, & s'excuſe ſur ce qu'elle eſt occupée auprès d'Oreſte

qu'elle ne peut abandonner un moment. Elle exhorte ſa tante à porter elle-même ſes dons, & piquée de la commiſſion qu'on veut lui donner pour Clytemneſtre qui la haïſſoit, elle pique elle-même couvertement Héléne, ſur ce qu'elle n'oſe ſe montrer aux Argiens. C'eſt un tour de femmes qu'elles ſe jouent l'une à l'autre. Car Héléne n'ignoroit pas la part qu'Electre avoit eue au meurtre de Clytemneſtre. C'étoit donc l'offenſer que de lui propoſer d'aller offrir des libations au tombeau d'une mere ennemie. Ce court dialogue quoique naturel, paroît un peu ſortir du caractere de la Tragédie.

Héléne ſe réſout à charger Hermione ſa fille des libations qu'elle a préparées pour ſa ſœur. Elle l'appelle & l'en charge en effet; tandis qu'Electre dit à part, que la beauté eſt un don pernicieux pour celles qui en uſent mal. » Voyez » cette Princeſſe. Ses cheveux coupés » ne la défigurent point. L'âge n'a point » flétri ſes graces, ni changé ſon cœur. » Malheureuſe Héléne, c'eſt toi qui » m'as perdue auſſi-bien qu'Oreſte & » toute la Gréce! » (ou bien d'une autre maniere, car le ſens eſt équivoque.) » Voyez le caractere d'Héléne! avec

» quelle affectation elle a coupé l'ex-
» trémité de sa chevelure, en prenant
» garde de nuire à sa beauté. L'âge l'a-
» t-il rendue moins vaine ? &c. »

Sur cela on voit arriver le Chœur. C'est une troupe de jeunes Argiennes qui viennent consoler Electre. Elle craint que leur arrivée tumultueuse ne réveille Oreste. Elle leur dit donc avec empressement, mais avec douceur, de se bien garder de faire du bruit en marchant, ou en parlant. Ces filles se disent la même chose les unes aux autres, ainsi qu'il arrive dans un appartement de malade. Car cela est tellement répété & joué en diverses façons que le jeu de Théâtre en devient tout-à-fait naïf. Le Chœur s'informe à voix basse de la santé d'Oreste. Il plaint le frere & la sœur. Celle-ci entre dans la conversation, & impose de tems en tems silence, tant son inquiétude est délicate. Oreste s'agite une fois sur son lit. La Princesse accuse le Chœur de l'avoir réveillé. Il se rendort : on continue de s'entretenir & de pousser des soupirs. En un mot, c'est la nature elle-même, telle qu'Euripide aimoit à la représenter sur le Théâtre, & telle que la vouloient les Athéniens.

Le Chœur commence à craindre qu'Oreste ne soit expiré, tant son sommeil est long & paisible. Electre approche, & il se réveille. » Précieux sommeil, s'écrie-t-il, ô toi qui suspens » mes douleurs, que ta douceur est ve» nue à propos saisir mes sens ! doux » oubli des maux, que tu es désirable » aux malheureux ! où suis-je ? & com» ment ai-je été transporté en ce lieu ? » ma phrénésie m'en a fait perdre le » souvenir. »

Electre. Cher Oreste, que votre repos m'a causé de joie ! souffrez que je range ces vêtemens, & que j'éleve votre tête.

Il accepte ce secours. Il prie même sa sœur de lui essuyer les lévres encore toutes remplies d'écume, & d'écarter les cheveux qui lui ombragent les paupieres. Il fait paroître toutes les inquiétudes des malades, & sa sœur se prête à tout cela à-peu-près comme la Confidente de Phédre * à l'égard de sa maîtresse. Cette autre Scène dont on peut se souvenir est de même caractere que celle-ci. Electre profite des momens

---

* *Hippolyte d'*Euripide, *Tom. II. Act. I, Scène VI. pag.* 149.

lucides où elle voit ſon frere pour lui apprendre le retour prochain de Ménélas qu'elle attend, fondée ſur le retour d'Héléne. Sur quoi Oreſte qui s'eſt levé dit : » Ménélas ſeroit plus heureux s'il » revenoit ſans elle. S'il ramène ſon » épouſe, il revient chargé d'un grand » fardeau. » Ceci ſort un peu de la dignité Tragique, auſſi-bien que pluſieurs autres ſentences contre le ſexe. Mais Euripide ne manque aucune occaſion d'en entrelaſſer de pareilles.

Un moment après Oreſte ſe trouble & retombe dans ſes égaremens d'eſprit. » Ah, mon frere, s'écrie Electre, vos » yeux s'enflamment ! quelle ſoudaine » fureur vous ſaiſit après un intervalle » ſi court ? »

Oreste. * O ma mere, n'armez plus contre moi ces filles de l'Enfer

* » Au reſte, (dit Longin ch. 13. de ſon » Traité du Sublime, traduct. de Despreaux) » vous devez ſçavoir que les images dans la » Rhétorique ont tout un autre uſage que par- » mi les Poëtes. En effet, le but qu'on s'y » propoſe dans la Poëſie, c'eſt l'étonnement » & la ſurpriſe ; au lieu que dans la Proſe, » c'eſt de bien peindre les choſes, & de les » faire voir clairement. Il y a pourtant cela de » commun, qu'on tend à émouvoir en l'une

avec leurs redoutables ſerpens. Ah, ce ſont elles! je les vois frémir autour de moi.

» & en l'autre rencontre. » LONGIN à ce propos cite tout de ſuite ce morceau d'Oreſte.

Mere cruelle; arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent, Je les vois. Mon ſupplice s'apprête;
Quels horribles ſerpens leur ſifflent ſur la tête!

RACINE fait dire à Oreſte dans ſon Andromaque :

Hé bien, filles d'Enfer, vos mains ſont-elles prêtes?
Pour qui ſont ces ſerpens qui ſifflent ſur vos têtes?

LONGIN cite encore cet autre vers d'Oreſte dans EURIPIDE :

Où fuirai-je? elle vient. Je la vois. Je ſuis mort.

Puis il continue ainſi. » Le Poëte en cet » endroit ne voyoit pas les Furies : cependant » il en fait une image ſi naïve, qu'il les fait » preſque voir aux Auditeurs : & véritablement » je ne ſçaurois pas bien dire, ſi EURIPIDE » eſt auſſi heureux à exprimer les autres paſ- » ſions; mais pour ce qui regarde l'amour & » la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié parti- » culierement; & il y a fort bien réuſſi. Et » même en d'autres rencontres, il ne manque » pas quelquefois de hardieſſe à peindre les » choſes. Car bien que ſon eſprit de lui-même » ne ſoit pas porté au grand, il corrige ſon » naturel, & le force d'être tragique & relevé;

ELECTRE. Arrêtez, malheureux; reſtez tranquille. Vous ne voyez rien de ce que vous croyez voir.

» principalement dans les grands ſujets, de » ſorte qu'on lui peut appliquer ces vers du » Poëte.

A l'aſpect du péril au combat il s'anime,
Et le poil hériſſé, les yeux étincelans,
De ſa queue il ſe bat les côtés & les flancs.

» Comme on le peut remarquer en cet en» droit où le Soleil parle ainſi à Phaëton en » lui mettant entre les mains les rênes de ſes » chevaux. » Cette Tragédie eſt perdue. Mais ce morceau traduit par Boileau doit avoir ſa place dans le Théâtre des Grecs.

Prens garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie
Ne t'emporte au deſſus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le ſillon arroſé
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embraſé.

» Et dans ces vers ſuivans: »

Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept étoiles.
Dreſſe par-là ta courſe, & ſuis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main;
De ſes chevaux aîlés il bat les flancs agiles.
Les Courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont; le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair
Pénétre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le Pere cependant plein d'un trouble funeſte
Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte;

Oreste. O Apollon, ces monstres; ces Gorgones, ces Princesses infernales en veulent à ma vie.

Elle se saisit de son frere. Electre. Je ne vous quitte point: & j'empêcherai du moins l'effet de ces cruelles agitations.

Oreste. * Ah, Furie, laisse-moi en repos. Veux-tu m'entraîner au Tartare?

Electre. O Dieux quelle sera ma ressource, contre le Démon qui l'agite!

Oreste. Qu'on m'apporte mon arc & mes fléches, dons précieux d'Apollon: que j'écarte ces fieres Euménides, qui ne me laissent pas respirer.

Electre. Pensez-vous qu'une main mortelle puisse blesser des Divinités?

Oreste. Oui, je vais les blesser, si elles ne se retirent.... Entendez-vous

---

Lui montre encor sa route, & du plus haut des Cieux
Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par là, lui dit il: reviens: détourne: arrête.

» Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte » sur le char de Phaëton, qu'elle partage tous » ses périls, & qu'elle vole dans l'air avec les » chevaux, &c. »

* Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déesse, cesse enfin de me persécuter.

le bruit des traits qui fendent l'air.... Les voyez-vous? Allez noires Déesses: pourquoi balancez-vous? Fuiez, volez, & n'accusez qu'Apollon..... Ah, la force m'abandonne. Je ne respire plus. Où vais-je? Comment me suis-je écarté de ce lit? Sorti de l'orage je revois enfin le calme....

Electre, vous pleurez! vous vous voilez le visage! Que je souffre de vous voir associée à mes maux! Chere sœur, quel fardeau pour vous qu'Oreste furieux! Ah, prenez moins de part à mes peines, & me laissez consumer de douleur. Je suis l'auteur du crime, vous n'en fûtes que le témoin. Que dis-je? C'est Apollon que je dois accuser. Seul il m'a déterminé à ce forfait par ses trompeuses paroles, & il m'abandonne en effet. Ah, si j'avois consulté l'Ombre de mon pere, il m'auroit détourné sans doute, d'un attentat infructueux pour lui & si funeste pour moi. Découvrez votre visage, Electre; essuyez vos larmes. Quels que soient nos malheurs, adoucissez les miens, comme je fais les vôtres. Ces services mutuels siéent bien à l'amitié. Mais non: retirez-vous; ne languissez plus sans nourriture. Goûtez du moins quelques momens du som-

meil après tant de pénibles veilles. Votre vie m'eſt précieuſe : Hé, que ferois-je ſans vous ? Si la maladie devient le fruit de votre tendreſſe, je ſuis perdu. Vous êtes mon ſeul appui, tandis que tout m'abandonne & me fuit.

Electre. Non, mon frere : n'en parlez plus. Je veux vivre & mourir avec vous. Que deviens-je à mon tour, ſi je vous perds ? Seule, ſans parens, ſans amis, & privée de vous pourrois-je vivre encore ? Je conſentirai toutefois à vous obéir ; & je me retire pour un moment, ſi vous l'ordonnez. Mais de grace demeurez ſur le lit. Reprenez vos ſens. Ecartez des idées funébres, & ſoulagez les maux de l'eſprit, comme l'on fait ceux du corps. Les premiers ſont les vrayes maladies des humains. (*Elle ſe retire.*)

La nature elle-même ne pourroit, je penſe, s'exprimer avec plus de tendreſſe. Le Chœur termine l'Acte par des Strophes conformes à ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux. Il prie les Furies d'épargner un malheureux Prince, & il le plaint avec cette élevation Pindarique qui fait le caractere inexprimable des Chœurs Grecs. Enfin il voit arriver Ménélas avec ſa ſuite, & il le félicite ſur ſon retour.

ACTE II.

Ménélas trouve ce retour infortuné, & à juste titre. Il entre dans un Palais où son frere Agamemnon a été massacré par sa femme. Nouvelle affreuse, qu'il a apprise en chemin de Glaucus l'Oracle des gens de mer. Il a sçu aussi d'un Pêcheur le sort de Clytemnestre. Il demande à voir Oreste : il l'a laissé si jeune qu'il ne pourroit, dit-il, le reconnoître.

Oreste se léve, & prosterné aux pieds de Ménélas, il se déclare cet Oreste, ce coupable qui ose pourtant implorer la protection d'un oncle, & l'espérer. Ménélas étonné croit voir une Ombre, tant ce jeune Prince est défiguré par sa douleur & ses calamités. Il les raconte en dialogue entre-coupé. Il peint surtout l'abandon général où il se trouve, sans appui, sans ressource du côté même d'Apollon qui l'a forcé de devenir parricide, son excommunication, (s'il est permis d'user de ce terme,) la haine des Argiens déterminés à le faire périr comme un criminel, l'assemblée qui doit se tenir le jour même pour le condamner, la politique & la vengeance

des ennemis de ſon pere qui le pourſuivent : enfin la précaution des citoyens qui environnent le Palais pour l'empêcher d'échapper au ſupplice. » Vous » êtes (ajoûte-t-il,) mon ſeul aſyle. » Comblé de proſpérités, faites-en » quelque part à d'infortunés amis. Portez une partie de leurs peines, & devenez pere pour ceux qui vous tiennent lieu d'enfans. C'eſt ici, c'eſt » dans l'adverſité que la vraie amitié » doit éclater.

Le Chœur avertit que Tyndare vient en habits de deuil. Tyndare eſt le pere de Clytemneſtre. Oreſte tremble à ſon approche par un repentir né de la reconnoiſſance. » Je lui dois tout, s'écrie-» t-il. Quel ſoin n'a-t-il pas pris de mon » enfance ! Quelle tendreſſe pour moi » de ſa part & de celle de Léda ! Mal-» heureux, quel en a été le retour ! » Où me cacher ? Comment oſerai-je » ſoutenir ſes regards ! » Tyndare approche. Il revient du tombeau de ſa fille. Après les premieres civilités entre Ménélas & lui, il apperçoit Oreſte. » Ce parricide, dit-il, ce ſerpent lance » ſur moi des regards empeſtés. Quoi, » Ménélas, vous oſez parler à un cou-» pable ſéparé du reſte des hommes ! »

Il fait ensuite une harangue dans les formes pour accuser Oreste. Elle sent un peu son Vieillard. L'imitation chez les Grecs étoit toujours parfaite. Notre goût a changé à cet égard.

Tyndare ne prétend point excuser le crime de sa fille Clytemnestre. Au contraire, il le déteste. Mais étoit-ce à Oreste de le venger ? » Il devoit recourir aux loix ; c'est-à-dire, exiler sa » mere, & la déférer aux Juges. Mais » il a vengé un attentat par un attentat » plus atroce. Supposons, ajoûte-t-il, » qu'une femme tue son mari, & qu'un » fils tue sa mere, le petit-fils tuera » donc son pere par le même droit de » vengeance. Quand finiront de pareils » forfaits ? C'est pour cela que nos ancêtres condamnoient à l'exil celui qui » commettoit un meurtre involontaire. » Autrement la souillure du sang se » seroit toujours perpétuée dans les vengeurs du sang répandu. » Tyndare après ce raisonnement passe au pathétique en adressant la parole à Oreste. » Hé, de quel œil as-tu vû une mere » suppliante découvrir ce sein qui t'avoit allaité ? J'en pleure, & j'en frémis, moi qui n'ai point vû cet horrible forfait. » Il parle en pere, & c'est

par cet intérêt ſecret qu'il veut livrer ſon petit-fils au ſupplice, & qu'il déclare à Ménélas que s'il s'y oppoſe, il va rompre pour toujours avec lui.

Le diſcours d'Oreſte eſt également énergique & modeſte. La confuſion lui fait d'abord baiſſer les yeux. Il craint de répondre à Tyndare & de rappeller des idées triſtes à un pere déja trop malheureux. Il reſpecte ſes cheveux blancs. Il n'oſe appeller Clytemneſtre du nom de mere. Il lui donne le titre de fille de Tyndare. Mais enfin il ſe ſauve par le raiſonnement, qu'on a vû dans les *Euménides* d'Eſchyle. * Le pere eſt proprement l'auteur de la naiſſance: non la mere; ainſi Oreſte a cru devoir attenter ſur l'une pour venger l'autre. Il avoue toutefois qu'il a commis un crime. Mais il veut que ce ſoit un crime inévitable, un crime néceſſaire, un crime commandé par la piété auſſi-bien que par Apollon. » Vous voulez qu'on » me lapide, continue-t-il; ce ſera donc » pour avoir rendu un ſervice impor- » tant à toute la Gréce. Que ſeroit-ce, » dites-moi, ſi les femmes en venoient » à ce point de perfidie que d'égorger

---

* *Voyez les Euménides, dans le Tome III.*

» leurs maris, dans l'eſpoir de l'impu-» nité fondée ſur leurs enfans, dont » elles exciteroient la pitié en décou-» vrant leur ſein ? A l'abri de cet aſyle » elles compteroient pour rien de ſe » baigner dans le ſang de leurs époux. » Mon prétendu crime leur ôte pour » toujours cette reſſource. A qui d'ail-» leurs ai-je donné la mort ? A une » épouſe infidelle qui oubliant ſon de-» voir, au lieu de ſe percer elle-même, » a fait ſon mari victime de ſon adul-» tere.... Si ma mere a pour elle des » Furies qui la vengent : de quelles fu-» ries n'aurois-je pas été aſſailli de la » part d'un pere dont j'aurois trahi les » intérêts ? » Enfin Oreſte allégue l'ordre précis d'Apollon. » C'eſt lui, dit-il, » que vous devez citer & condamner » au ſupplice. Il eſt ſeul coupable. Un » Dieu ne ſuffit-il pas pour me mettre » à couvert ? Et qui déſormais évitera » la mort, ſi un pareil garant ne m'en » délivre pas ? » Le Chœur qui gliſſe toujours ſon mot à l'ordinaire pour exprimer l'impreſſion des diſcours ſur l'aſſemblée, convient que ce ſont les femmes qui rendent les hommes malheureux. Mais Tyndare loin de ſe rendre aux raiſons d'Oreſte en eſt encore

plus aigri, & part avec sa suite déterminé à animer la ville & les Juges contre Oreste & sa sœur.

Ménélas veut l'arrêter, & paroît ébranlé; ou plutôt il feint de l'être. Car dans le fond il veut perdre Oreste, pour envahir ses Etats & sa Couronne. Mais il s'y prend d'une maniere couverte & artificieuse. Oreste qui tremble de voir cet unique appui lui manquer, reprend la parole. » Faites, pour moi, » lui dit-il, ce que mon pere a fait » pour vous. Il s'est livré pour votre » querelle à la guerre de Troye. Il s'est » exposé durant dix années. Ce ne sont » pas dix années que je vous demande. » C'est un seul jour, & quelques dé- » marches en faveur du fils de votre » bienfaiteur & de votre frere. » C'est le sens de son discours qu'il finit en se jettant aux pieds de Ménélas. « Croyez, ,, dit-il, que les Mânes de mon pere, ,, qui fut votre frere, ont entendu mes ,, cris du fond des Enfers, & que son ,, Ombre vole autour de vous pour se ,, joindre à mes humbles supplications.

Le Chœur s'unit à lui, & Ménélas répond enfin; mais en Prince rusé & politique. » Je respecte vos douleurs, ,, & je veux vous servir. Tel est le de-

voir

„ voir du ſang. Je le veux, fallut-il „ combattre & mourir. Mais le puis- „ je ? C'eſt ce que je demande aux „ Dieux. Je ſors d'une pénible guerre. „ Mon armée eſt épuiſée : à peine me „ reſte-t-il quelques amis ſur qui je „ puiſſe compter. Hé, comment hazar- „ der la violence contre une ville telle „ qu'Argos ? J'eſpere au moins réuſſir „ à vous ſauver par des voyes plus „ douces. Il ne ſeroit pas de la pru- „ dence d'entreprendre une conquête „ impoſſible. La colere d'un peuple „ ſéditieux eſt plus difficile à éteindre „ qu'un violent embraſement. Si on lui „ céde prudemment on peut la rallen- „ tir. Alors on ſaiſit le moment pour „ regagner la multitude. Car une mul- „ titude aveugle paſſe aiſément de la „ fureur à la pitié ; & le Prince poli- „ tique ſçait mettre en œuvre l'une & „ l'autre. Je vais donc retrouver Tyn- „ dare & le peuple pour tâcher de les „ adoucir. C'eſt un vaiſſeau qu'il faut „ gouverner ſagement.... Je n'ai point „ encore employé les prieres auprès „ des Argiens. Mais la prudence veut „ que je céde au tems. »

Oreſte à travers ces excuſes tirées, pénétre le but de cet oncle inhumain,

qui l'abandonne dans un beſoin ſi preſſant. Il lui jette un regard d'indignation, le laiſſe partir, & ne lui répond que par la plus amére dériſion de ſa foibleſſe, qui ne lui permet de combattre que pour des femmes, & de ſon infidélité qui étouffe dans ſon cœur tous les ſentimens de nobleſſe & d'humanité. Déſeſperé d'un ſi terrible contre-tems, Oreſte eſt bien-tôt conſolé par l'arrivée d'un homme bien différent de Ménélas. C'eſt Pylade, qui ſurvient inopinément.

Cette Scène eſt un dialogue coupé où chacun des interlocuteurs dit ſon vers ou ſon demi-vers. Pylade étonné de ce qu'il vient d'apprendre & de voir, de l'émotion du peuple & de l'arrêt de mort qu'on va prononcer contre ſon ami a précipité ſes pas pour le ſauver. Il apprend encore de lui-même le retour & la trahiſon de Ménélas. Il conſeille la fuite à Oreſte. Mais le moyen de fuir ? Le Palais eſt environné de Gardes & d'Eſpions. Pylade de ſon côté ſe trouve dans la même ſituation qu'Oreſte. Il vient d'être banni par ſon pere Strophius, pour avoir été complice du meurtre de Clytemneſtre. Oreſte gémit d'avoir rendu un ami malheu-

reux ; & ce ſentiment lui fait oublier ſes propres malheurs. » Les miens ne » m'étonnent point, dit Pylade ; Ménélas n'eſt pas un modéle pour moi. »

L'inquiétude de l'amitié éclate dans Oreſte. Il ſemble ne plus craindre pour lui ; mais pour ſon ami. Celui-ci le raſſure, & lui conſeille, après avoir tout balancé, de prendre en main ſa cauſe, & d'oſer la défendre lui-même dans l'aſſemblée du Peuple. Pylade prend ſur lui de l'accompagner, de le ſoutenir, & de le garantir de tout danger. » Hé, quand ferois-je éclater mon » amitié, dit-il, ſi ce n'eſt dans une ſi » délicate conjoncture ? » Oreſte voudroit en avertir Electre. Son ami l'en détourne, de peur de la voir baignée de larmes, & livrée à ſes inquiétudes, rompre un deſſein qui lui paroît l'unique à prendre dans cette ſituation. Ils partent donc enſemble & vont d'abord au tombeau d'Agamemnon en évitant celui de Clytemneſtre. J'oubliois de dire qu'Oreſte n'a accepté qu'avec peine les offres généreuſes de Pylade ; mais qu'il a été contraint de céder & de ſe rendre dans ce combat ſi tendre d'amitié mutuelle.

Le Chœur pour remplir l'intervalle

après cet Acte, repasse les malheurs de la maison des Atrides, & l'horreur du crime d'Oreste devenu le bourreau de sa mere. Cela se fait exprès pour entretenir la crainte où sont les Spectateurs de voir Oreste condamné.

ACTE III.

Electre que l'inquiétude & la tendresse fraternelle ont empêché de prendre un long sommeil, revient chercher Oreste. On lui apprend qu'il est allé avec Pylade paroître devant l'Assemblée. Quel nouveau sujet de frayeur pour elle ! un homme vient tout-à-coup & sans lui donner le tems de réflechir sur l'absence d'Oreste & sur l'incertitude du succès, il lui dit brusquement en pleurant, que l'arrêt vient d'être prononcé contr'elle & son frere; que tous-deux sont condamnés à la mort; & qu'ils n'ont plus de ressource ni d'espoir de salut.

Cet homme qui avoit été attaché à Agamemnon raconte en détail le jugement. Voici à-peu-près son discours que j'abrége seulement en quelques endroits sans rien changer au tour. » J'entrois » dans la ville pour m'informer de l'état

» d'Oreste & du vôtre. Car la recon-
» noissance m'attachoit au Roi Aga-
» memnon. Je vois le peuple courir &
» s'assembler au lieu du jugement. »
(Il entend une éminence où Danaüs coupable envers Egyptus son frere, dont il avoit fait tuer les fils par ses filles, fut jugé par les Argiens & condamné à perdre la vie. *) » J'interroge, conti-
„ nue-t-il, un des Citoyens, d'où vient
„ cette Assemblée ? Quelque bruit de
„ guerre a-t-il allarmé Argos ? Regar-
„ dez, me répond-il. Voilà celui qu'on
„ va condamner à périr. Je léve les
„ yeux ; je vois (& quel spectacle pour
„ moi !) Oreste & Pylade, l'un pres-
„ que consumé de langueur, & l'autre
„ comme un frere qui conduisoit son
„ frere. † L'Assemblée se forme. Le

* Cette Fable est bien différente de celle d'ESCHYLE, qui suppose que Danaüs & ses filles trouverent un asyle à Argos. (Voyez les Suppliantes d'ESCHYLE.) Mais les traditions de l'Histoire fabuleuse étoient très-opposées, & les Poëtes choisissoient à leur gré.

† Toute cette narration est certainement une allégorie aux délibérations & aux jugemens populaires de la République d'Athènes. Mais il faudroit un Œdipe pour en faire l'application aux tems & aux faits.

„ Héraut dit à haute voix, doit-on condamner ou abſoudre le parricide „ Oreſte ? Parlez, décidez. Talthybius „ ſe leve le premier. Cet homme, jadis „ dévoué à Agamemnon, & attaché „ maintenant au parti des plus puiſſans „ Magiſtrats, fait un diſcours captieux, „ où il ménage adroitement les deux „ partis. Il veut épargner la mémoire „ de votre pere : mais il inſinue au „ ſujet d'Oreſte des raiſons ambiguës „ qui font éclater la joie des partiſans „ d'Egiſthe. Tel eſt le caractere de ces „ ſortes d'eſprits ſouples & plians, toujours prêts à ſe ranger du côté de la „ fortune. Le Roi Dioméde parle enſuite. Il veut vous dérober à la mort, „ & il conclut à un ſimple exil. Les „ voix ſe partagent. Les uns le louent : „ d'autres le blâment. On en étoit là, „ lorſqu'un Citoyen téméraire, ſéditieux, mais éloquent & capable d'entraîner tout un peuple ſe léve à ſon „ tour. Quel fléau pour un Etat que de „ pareils génies ! il demande qu'on „ lapide le frere & la ſœur. Tyndare „ parle, & prononce contre vous. Un „ autre enfin paroît. C'étoit un homme „ d'un air ſimple, mais plein de droiture & de courage, irréprochable &

„ bon Citoyen, de ceux qui ſont le „ ſalut d'un Etat, & qui uniquement „ attentifs à leurs affaires ne ſe mêlent „ point de troubler une ville par de „ dangereuſes intrigues. Il conclut à „ donner une Couronne à Oreſte, com- „ me au vengeur d'un pere, pour avoir „ puni une mere impie, dont l'exem- „ ple pernicieux (ſi l'on prononçoit en „ ſa faveur) empêcheroit déſormais „ les époux d'abandonner leurs familles „ pour ſervir la patrie. Les vrais Ci- „ toyens lui ont applaudi, & il n'a „ plus paru d'Orateurs. Mais Oreſte „ s'eſt approché. Habitans d'Argos, „ s'écrie-t-il, c'eſt pour venger mon „ pere votre Roi que j'ai tué Clytem- „ neſtre. » Il redit ici ce qu'il avoit déja inſinué à Ménélas ſur les ſuites horribles de l'impunité pour les femmes qui attentent ſur leurs maris.

L'Acteur qui fait le récit continue ainſi. » Oreſte quoiqu'applaudi n'a pû „ rien perſuader au peuple en ſa faveur. „ L'Orateur ſéditieux a fait pencher la „ balance & l'a emporté. A peine le „ Prince a-t-il pû obtenir d'éviter l'in- „ famie du ſupplice. Il a donné parole „ que ſa main & la vôtre exécuteroient „ aujourd'hui l'arrêt prononcé. Pylade

„ & ses amis le raménent en pleurant ;
„ & vous verrez bien-tôt ce triste spec-
„ tacle. »

Electre baisse les yeux, puis s'abandonne aux larmes & aux plaintes qui tiennent lieu d'Intermède. Elle pleure sur la triste destinée de sa Maison, qu'elle voit périr de fond en comble. Tous les malheurs présens & passés reviennent à son esprit, & elle les peint avec les traits que fournit la plus vive douleur.

Il est bon de remarquer qu'Euripide dans la peinture qu'il fait de l'Assemblée Argienne fait allusion à l'Aréopage d'Athènes, & aux Orateurs de son tems qu'il drappe en passant. Sur-tout il paroît en vouloir à un certain Cléophon de Thrace, dont parle aussi Aristophane dans ses *Grenouilles*. Au moins c'est le sentiment du Scholiaste, que Cléophon est peint sous le nom de l'Orateur séditieux. Comme les Grecs étoient grands harangueurs, il n'est pas surprenant qu'Euripide affecte quelquefois de donner dans ses harangues un air de ridicule à l'éloquence de quelques Orateurs Athéniens : cela péche pourtant contre la majesté de la Tragédie. C'est comme la critique qu'il

fait d'Eschyle dans une Scene de son Electre. *

ACTE IV.

Oreste revient. Electre pleure. Elle croit le voir pour la derniere fois. Le frere veut arrêter les larmes de sa sœur. » Ne me déchirez point, dit-il, par » l'excès de votre douleur. C'est bien » assez de la mort que les Argiens nous » donnent aujourd'hui. » La tristesse du Prince est profonde, mais héroïque, comme il convient. Celle de la Princesse est plus tendre & plus vive. Cela est dans les mœurs. » Quoi, dit-elle, » nous mourons & vous m'interdisez » les pleurs ! » Elle prie Oreste de la frapper de son glaive. » J'ai trop du » sang d'une mere, répond-il, sans me » souiller encore de celui d'une sœur. » Hé-bien, dit-elle, votre épée me » rendra du moins ce triste office ; » souffrez seulement que je vous em» brasse. » Oreste s'attendrit un moment malgré lui. Il soupire, & Electre raffermie ne demande plus que de mou-

* *Electre d'*ESCHYLE*, premiere Partie, Tome II. page 7.*

rir, s'il eſt poſſible, du même coup, & d'être placée dans le même tombeau que ſon frere. *

Celui-ci après avoir fait obſerver que le traître Ménélas n'a pas même paru à l'aſſemblée, reprend toute ſa fermeté. » Mourons, dit-il, d'une ma- » niere digne d'Agamemnon. Je vais » donner un eſſai de mon courage aux » Argiens. Suivez mon exemple, ma » ſœur. Vous, Pylade, ſoyez témoin de » ce ſpectacle: enſeveliſſez nos corps, » & portez-les au tombeau de mon » pere. Adieu, je vole au trépas. » Il veut aller chercher une épée.

PYLADE. Arrêtez un moment. Je dois auparavant me plaindre de vous. Avez-vous cru que je puiſſe vous ſurvivre.

ORESTE. Que ſerviroit qu'un ami mourût avec moi?

PYLADE. Hé, pourroit-il vivre ſans vous?

ORESTE. Vous n'êtes point parricide comme moi.

PYLADE. Non; mais avec vous.

---

* Oreſte & ſa ſœur ſont ici dans la ſituation de Pétus & d'Arria. Voyez Tome II. page 255.

Complice du crime, je dois en partager la peine.

ORESTE. Rendez vous à un pere, & vivez. Vous avez un Sceptre, je ſuis privé du mien. Vous avez la Maiſon d'un pere à ſoutenir, & d'immenſes richeſſes qui vous attendent. L'hymen d'Electre vous manque. Je vous l'avois deſtinée en faveur de l'amitié. Jouiſſez d'un hymen plus heureux. Il n'eſt plus d'alliance à eſpérer entre nous. Adieu, tendre ami : jouis ſeul des proſpérités qui ne ſont plus pour Electre ni pour moi.

PYLADE. Puiſſent la terre & l'air me manquer, ſi pour ſauver mes jours je vous abandonne lâchement. Je contribuai au crime; j'en fus l'auteur. Il faut que je meure avec vous & avec Electre, que je regarde en épouſe. Hé, que dirois-je à mon retour en Phocide ? ami de l'un & de l'autre, j'aurois ceſſé de l'être en les voyant malheureux ! Non, ma gloire m'eſt trop chere. Mais puiſque nous ſommes déterminés à mourir, vengeons-nous auparavant de Ménélas.

Voilà, comme on voit, un combat d'amitié entre Oreſte & Pylade, tel à-peu-près que celui qu'on a pu lire

dans l'Iphigénie en Tauride. * Ce qui ſuit paroît d'abord contraire aux bonnes mœurs. Car Pylade ouvre l'avis d'une vengeance qui révolte. Il conſeille à Oreſte de tuer Héléne; & Oreſte prend ce parti. La maniere même dont ils concertent leur conſpiration ſemble lâche. Toutefois ce qui les juſtifie un peu, c'eſt qu'Héléne eſt accompagnée d'une nombreuſe ſuite; & ces Princes ne veulent pas manquer leur victime. A l'égard de la honte attachée au meurtre d'une femme, Pylade s'en lave comme Enée dans Virgile, qui diſoit à Didon en lui racontant ſes aventures, » que bien qu'il lui parût peu glorieux » de tremper ſes mains dans le ſang » d'une femme, on lui auroit ſçû gré » toutefois d'avoir tué Héléne. »

† *Namque etſi nullum memorabile nomen*
Fœmineâ in pœnâ eſt, nec habet victoria laudem,
Extinxiſſe nefas tamen, & ſumpſiſſe merentes
Laudabor pœnas.

Pylade ſur le même principe préſente ſon deſſein à Oreſte, comme un deſ-

---

* *Iphigénie en Tauride, Tome III. Acte III. Scène III. page 38.*

† *Æneid. l. 2. v. 583.*

ſein d'autant plus beau, » qu'Héléne
» eſt l'objet de l'exécration publique
» tant des Troyens que des Grecs. »

* *Trojæ & patriæ communis Erynnis.*

Elle dévore même des yeux le Sceptre d'Oreſte, & Ménélas en jouiroit ! quelle honte ! mais l'intérêt de la Gréce l'emporte ſur cette conſidération d'un intérêt particulier. Il faut délivrer la patrie d'un monſtre, la venger & contenter les Mânes de ceux qui ſont morts au ſiége de Troye. » Tous les Grecs
» nous béniront, (continue Pylade) &
» changeront les noms odieux de par-
» ricides en des titres honorables de
» vengeurs de l'Etat. »

Voilà les raiſons de ce Prince ; raiſons ſi fortes pour lui, qu'il ſe réſerve l'honneur de porter le premier coup.
» Si notre victime échape, ajoute-t-il,
» brûlons ce Palais, & mourons enſé-
» velis ſous ſes cendres. Si l'un ou l'au-
» tre de nos projets réuſſit, nous avons
» l'avantage ou de mourir généreuſe-
» ment, ou peut-être de nous ſauver
» avec gloire. »

Le Chœur entre dans cette conſpi-

---

* *Æneid. l. 2. v. 583.*

ration par la haine qu'il porte à Héléne. » Ah, s'écrie Oreste, rien n'est » comparable à un véritable & constant ami, pas même les trésors & les » Sceptres. Victime de mes premiers » malheurs, vous en avez partagé les » périls. Est-il question d'une seconde » vengeance, & de ma vie ? Je vous » revois à mes côtés. Mais cessons de » faire souffrir un ami par des éloges » onéreux. » Il s'anime ensuite à poursuivre une vengeance digne, dit-il, d'Agamemnon & d'un fils qui n'a point dégénéré.

Electre, après avoir écouté l'un & l'autre Prince, ouvre un troisiéme avis : c'est de joindre la fille à la mere, ou plutôt de garder en ôtage Hermione, qui doit revenir bien-tôt du tombeau de Clytemnestre, afin que si Ménélas à la vûe d'Héléne égorgée entreprend de se venger, on puisse lui opposer sa fille Hermione prête à subir la même peine, & composer avec lui l'épée à la main. Oreste charmé de cette ouverture, jette un soupir sur le destin d'Electre dont le courage lui paroît mériter un meilleur sort que celui qui l'attend. » Cher Pylade, ajoute-t-il, » quelle épouse vous perdez ! » Tout

ceci prépare merveilleusement bien le dénoument, comme on en jugera par la suite.

A force de s'encourager mutuellement les deux Princes & la Princesse commencent à reprendre leurs esprits, & à entrevoir quelque rayon d'espérance. Ils se distribuent, pour ainsi dire, leurs postes, comme dans une conjuration. Electre doit attendre le retour d'Hermione à la porte du Palais, & donner le signal de l'entreprise en cas d'allarme. Oreste & Pylade se disposent à entrer dans le Palais pour exécuter le projet quand il en sera tems; & tous finissent cette Scène par une invocation vive & majestueuse de l'Ombre d'Agamemnon. Le voici.

ORESTE. O mon pere, qui habitez la région de l'éternelle nuit, c'est Oreste votre fils qui vous appelle. Venez à notre secours. C'est pour vous que je me vois réduit aux derniers malheurs. C'est pour vous avoir vengé que votre frere me trahit. Je veux l'en punir en immolant sa perfide épouse. Favorisez ce juste projet.

ELECTRE. O mon pere, si vous entendez du fonds du tombeau vos

chers enfans prêts à mourir pour vous ; hâtez-vous de les ſecourir.

PYLADE. Ne rebutez pas mes vœux, ô Agamemnon, vous que le ſang uniſſoit à mon pere, ſauvez vos enfans.

ORESTE. J'ai tué une mere.

PYLADE. J'ai éguiſé le fer.

ELECTRE. J'ai fait tomber la victime dans le piége.

ORESTE. Ce fut pour vous venger, ô mon pere.

ELECTRE. Ce fut pour ne vous pas trahir.

PYLADE. Auguſtes Mânes, écoutez donc ces plaintes, & ſauvez votre ſang.

ORESTE. Je vous fais une libation de mes larmes.

ELECTRE. Et moi, de mes ſoupirs.

PYLADE. Ceſſez. Il eſt tems d'agir. Si les vœux des mortels percent la terre pour aller juſqu'aux morts, Agamemnon nous entend. Et vous, ô Jupiter, auteur de ma race, vengeur de l'équité, répandez vos faveurs ſur elle, ſur lui, & ſur moi. Trois amis combattent pour la même cauſe : vous leur devez un égal ſuccès, le ſalut ou la mort.

. Ils rentrent auſſi-tôt dans le Palais. Pour Electre elle reſte à ſon poſte avec le Chœur, qu'elle place en différens endroits pour obſerver ceux qui entrent ou qui ſortent, & s'il n'y a perſonne de ſuſpect aux environs. Ce ſont des préparatifs de conjurés qui font un jeu de Théâtre à la maniere des Grecs, mais rempli de beautés. L'inquiétude attachée au ſexe, ſur-tout au moment d'une grande entrepriſe, qui n'eſt rien moins qu'une révolution d'Etat, y éclate dans tout ſon naturel. Electre partage donc les Dames de ſa petite Cour, & les poſte à toutes les avenues. Une d'elles voit arriver un homme de ſon côté. Electre ſe croit perdue. On la raſſure. Ce n'eſt qu'une terreur panique. Elle envoye dans un autre endroit voir ſi tout eſt tranquille. On revient, & on lui dit que rien ne paroît. Alors Electre approche de la porte du Palais, & exhorte les deux Princes à frapper Héléne. » Ils n'entendent point, re- » prend-elle; que je ſuis malheureuſe! » ſes charmes auroient-ils émouſſé leurs » poignards! »

Electre retourne à chaque poſte. Elle craint qu'il ne vienne quelque Argien pour ſecourir Héléne. Tout paroît ſuſ-

pect, tout effraye en pareil cas. » C'est » à présent, dit-elle, qu'il faut tout de » bon jetter les yeux de tous côtés. » La Fontaine fait dire presque la même chose à l'Alouette dans sa Fable quatre-vingt-deuxiéme. *

Rien ne nous presse encore de changer de retraite,
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Sur ces entrefaits on entend les cris d'Héléne. Le Chœur fait des vœux pour Oreste. Héléne crie encore, & Electre anime les Princes à frapper, à-peu-près comme dans la Tragédie de Sophocle qui porte le nom d'Electre. † Les Argiennes entendent du bruit d'un côté. C'est Hermione qui revient à propos. La sœur d'Oreste ordonne à ses amies de rassurer leur air, pour ne donner nul soupçon à Hermione. Celle-ci toute effrayée dit, qu'elle vient d'entendre des cris & du bruit dans le Palais. » Ah, » répond l'autre Princesse, ce sont des » cris conformes à notre deuil. » Elle lui raconte aussi-tôt l'arrêt que l'Etat

---

* *L'Alouette & ses petits, avec le maître du champ.*

† *Electre de Sophocle, Tome I. Acte V. Sc. II. pag.* 441.

vient de porter, & l'amuse par une fausse confidence en lui faisant accroire, qu'Oreste supplie Héléne de s'intéresser pour délivrer le frere & la sœur du trépas. Hermione dupe de ce détour promet de s'y employer elle-même. Elle entre. On la saisit suivant le complot concerté. Electre engage alors le Chœur à faire du bruit pour empêcher qu'on n'entende ce qui se passe dans le Palais. Puis elle y entre à son tour pour voir l'issue de la conspiration.

A l'instant un Phrygien esclave d'Héléne sort tout effaré. Il vient, dit-il, d'éviter la mort, & ne sçachant où se cacher, il jette de grands cris. Revenu un peu à lui-même, on lui fait raconter le détail de l'entreprise ; comment Oreste & Pylade se sont d'abord approchés d'Héléne sous le masque de Supplians ; & comment les esclaves Phrygiens se sont tout-à-coup rassemblés dans la crainte de quelque trahison, ou du moins, ne sçachant que penser. Il dit, qu'en ce moment il tenoit un éventail à la maniere Troyenne pour donner de l'air à la Reine ; (luxe Phrygien tant remarqué par les Poëtes,) qu'elle étoit occupée à rouler un fuseau dans ses doigts, & à filer des voiles de

pourpre qu'elle destinoit à l'Ombre de Clytemnestre; qu'Oreste l'a priée de passer à l'autel antique de Pelops pour l'écouter; que tandis qu'elle s'y transportoit sans soupçonner rien de sa destinée, Pylade écartoit sous divers prétextes cette nombreuse suite d'esclaves de Phrygie, jusqu'à les renfermer en différens appartemens; qu'arrivés à l'autel les deux Princes Grecs ont fait briller leurs poignards qu'ils avoient cachés sous leurs robes, en disant à Héléne: » Vous mourrez, & c'est vo-
» tre infidéle époux qui vous perd, en
» trahissant le fils de son frere. Elle
» crie, (ajoute l'esclave) elle veut fuir.
» Oreste l'arrête par la chevelure, &
» lui faisant pencher la tête sur l'épau-
» le, il étoit sur le point de frapper.
» Les esclaves brisent leurs prisons,
» accourent en foule, & s'arment de
» tout ce que le hazard leur offre. Mais
» Pylade s'avance fierement semblable
» à Hector ou au guerrier Ajax, tel que
» je l'ai vû dans le Palais de Priam. Il
» a bien paru que nous cédons aux Grecs
» en valeur. » Il décrit ici en peu de mots le combat, où plusieurs des esclaves ont été blessés ou tués. Hermione, continue-t-il, est entrée alors, & s'est

jettée dans les bras de sa mere. Les deux Princes l'en ont arrachée, & comme ils retournoient à Héléne pour l'immoler, cette Reine fille de Jupiter & de Léda a disparu tout-à-coup. Voilà tout ce que l'esclave a vû; & l'Acte finit, * à moins qu'on n'aime mieux commencer le cinquiéme Acte à la Scène du Phrygien dont on vient de parler, ce qui paroîtroit plus naturel.

ACTE V.

Oreste sort l'épée à la main. Il craint que l'Eunuque par ses cris n'ameute le

* Cette suspicion du P. B. nous paroît une démonstration, & voici pourquoi; c'est que la Scène du Phrygien qu'on suppose être la derniere du quatriéme Acte paroît tellement liée avec la premiere du cinquiéme Acte qu'il n'y a ni repos ni interruption. L'esclave de Phrygie vient en effet, saisi d'effroi, raconter au Chœur des femmes Argiennes tout ce qui s'est passé dans l'intérieur du Palais, l'attentat commis sur Héléne, les efforts inutiles que les domestiques de cette Princesse ont faits pour la défendre, & tandis qu'il parle encore, on voit venir Oreste l'épée à la main qui tout furieux vient fondre sur la proie qui lui étoit échappée. » Où est » celui, dit-il, qui vient de se dérober à ma » vengeance? » Dès-lors, qui ne voit pas la connexion intime des deux Scenes? Note de l'Editeur.

peuple. Celui-ci tout tremblant demande la vie. Le Prince la lui accorde, à condition de jurer qu'on a eu raiſon d'attenter ſur les jours d'Héléne. L'eſclave convient de tout pour ſauver les ſiens; & Oreſte le renvoye au Palais. Cette Scène donne un peu dans le Comique. Ce ſont des traits de ſatyre contre les Phrygiens pour flater les Grecs, & quelques-uns contre les Philoſophes du tems. Par exemple, Oreſte dit à l'Eunuque. » Tu es eſclave & tu crains » la mort, qui te délivreroit de tes » maux! Sentiment Stoïcien. L'Eunu» que répond, la vie eſt ſi douce, même » pour les eſclaves!

Le Prince rentre, & la ſeconde Scène n'eſt qu'un jeu du Chœur, qui tourne & retourne à l'ordinaire ſur le Théâtre, apparemment pour empêcher l'entrepriſe d'éclater au-dehors. Mais on voit bien-tôt de la fumée s'élever de l'intérieur du Palais. C'eſt le feu préparé pour l'incendie. Le Chœur apperçoit Ménélas qui a été inſtruit en partie de ce qui s'eſt paſſé. Il s'annonce, il veut pénétrer. Mais Oreſte ſe montre ſur un balcon, & refuſe de lui permettre l'entrée. Il tient le glaive levé ſur Hermione, & déja l'on voit briller des

flammes. Le Prince en un mot menace Ménélas d'égorger Hermione à ses yeux, & de mettre en feu le Palais, si Ménélas lui-même, loin d'oser prendre des voyes de violence, n'obtient sur le champ du peuple qu'il révoque l'arrêt de mort. L'embarras croît de plus en plus. Ménélas interdit entre la crainte & la rage, n'ose ni accorder ni refuser ce qu'on demande. * Oreste presse, & sur le délai de Ménélas, qui appelle du secours, il ordonne à Electre & à Pylade de commencer l'embrasement.

Il faut enfin qu'Apollon tombe incontinent du Ciel pour dénouer cette intri-

---

* ARISTOTE (Poët. ch. 16.) condamne les mœurs de Ménélas dans cette Piéce d'EURIPIDE; M. DACIER explique ceci en disant, qu'en effet Ménélas se dément, & ne tient pas ce qu'il avoit paru promettre, puisqu'il abandonne son neveu par crainte & par politique, après avoir pris son parti par humanité & par raison. J'ai peine à croire que ce soit-là ce qu'a voulu dire ARISTOTE, qui dit simplement : *On péche contre la bonté des mœurs quand elles ne sont pas nécessaires; telles sont les mœurs de Ménélas dans l'Oreste d'*EURIPIDE. Il est plus croyable qu'ARISTOTE blâme EURIPIDE d'avoir fait Ménélas trop mauvais oncle. Car il l'est depuis le commencement jusqu'à la fin; & il ne paroît pas qu'il se démente.

gue. Il dit, qu'il a dérobé Héléne à la vengeance d'Oreſte. Il la fait voir à Ménélas dans la gloire. Il arrête le bras d'Oreſte, & lui commande d'épouſer Hermione, qu'il étoit ſur le point d'immoler. Pour le purifier de ſa ſouillure, Apollon lui impoſe l'exil d'un an ſuivant la coutume des Grecs. Il veut qu'enſuite il aille à Athènes ſubir le jugement de l'Aréopage, ainſi qu'Eſchyle l'a décrit dans ſes *Euménides*. Enfin, il ſe charge de gouverner lui-même l'Etat d'Argos, où Oreſte reviendra régner en Roi paiſible & glorieux. Electre eſt donnée en mariage à Pylade, & tout finit non-ſeulement par des actions de graces aux Dieux, mais encore par une réconciliation ſincere entre les Princes.

Ce dénoument & cet Acte ne ſont pas, comme il eſt viſible, ce qu'il y a de plus beau dans cette Tragédie, où l'on trouve d'ailleurs quelques traits trop populaires, pour ne pas dire comiques, au moins ſelon notre maniere de penſer. Elle fut pourtant couronnée, comme les dernieres paroles du Chœur le font voir; & ſi l'on a égard à l'artifice qui y régne pour le jeu & la conduite des paſſions, elle méritoit bien cet honneur.

LES

LES

PHŒNICIENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

C'Est ici la Thébaïde dans les formes, quoique le titre ne l'annonce pas. Celle de Seneque & de Racine n'en sont que l'ombre, tant celle d'Euripide est remplie de carnage & de sentimens.

Le Prologue, ainsi que celui d'Oreste, expose une partie du sujet, ou plutôt met le spectateur au fait de tout ce qui a précédé l'action du Théâtre. C'est Jocaste Reine de Thébes qui le fait. Les autres personnages de la Piéce sont un vieux Ecuyer, Antigone fille de Jocaste, un Chœur composé de filles de Phœnicie, * Polynice avec Etéocle, tous deux freres & enfans de Jocaste, Créon frere de la Reine, Ménécée fils de Créon, Tirésias Devin, deux Envoyés, Œdipe fils & mari de Jocaste.

* Phœnicie région maritime de Syrie.

ACTE PREMIER.

Cette Reine va raconter ses malheurs au Soleil, suivant l'usage des Grecs qu'on a observé dans l'Electre de Sophocle *, & ailleurs. Elle fixe l'époque de ses infortunes à Cadmus fils d'Agénor auteur de la race de Laïus. Cadmus en effet vint au pays Thébain; & d'Harmonie fille de Vénus il eut Polydore pour fils. Laïus petit-fils de Polydore épousa Jocaste sœur de Créon. C'est de ce mariage infortuné que sortirent tous les malheurs qui ont fait la matiere de plusieurs Tragédies anciennes.

Quoiqu'on ait déja pû voir cette histoire dans *les sept Chefs devant Thébes*, Tragédie d'Eschyle, & dans l'un & l'autre *Œdipe* de Sophocle, je ne ferai point difficulté de suivre le fil de ce Prologue, & de répéter les principaux traits qui pourroient avoir échappé aux lecteurs; l'on y verra avec quelle diversité les mêmes sujets sont exposés & conduits par différens Poëtes.

Laïus ennuyé d'un mariage long-tems

---

* *Tome I. Acte I. Sc. III. page 372.*

ſtérile, pria Apollon de lui accorder un fils. Le Dieu lui répond qu'il doit bien ſe garder de vouloir ſe procurer un ſucceſſeur; que le fils qu'il auroit deviendroit ſon aſſaſſin; & que toute ſa poſtérité rempliroit ſa maiſon de ſang & de deuil. Laïus oublia l'Oracle, eut un fils, & s'en repentit. Il lui fit percer les talons, & le donna à des bergers pour l'expoſer ſur le mont Cithéron. D'autres bergers prirent l'enfant qu'on nomma depuis Œdipe, à cauſe de ſes pieds percés, & ils le porterent à Mérope femme de Polybe Roi de Corinthe. Cette Princeſſe qui n'avoit point d'enfans le fit paſſer pour celui du Roi. Mais Œdipe étant ſorti de l'enfance ſoupçonna la ſuppoſition. Pour s'aſſurer de la vérité, il alla à Delphes conſulter Apollon ſur ſa naiſſance. Laïus y alloit de ſon côté pour fixer ſon inquiétude, & ſçavoir du Dieu ſi ce fils vivoit encore ou non. Le pere & le fils ſe rencontrerent dans un détour de chemin en Phocide. Œdipe étoit à pied, & le Roi dans un char. L'Ecuyer traita rudement de paroles Œdipe, qui fut même bleſſé par les chevaux. Le Prince outré de cet affront entre en fureur. Il tue Laïus. Quelque tems après le Sphinx

désola les Thébains. Créon promit le Sceptre & Jocaste en mariage à quiconque viendroit à bout de confondre le monstre, & d'en délivrer la ville en devinant l'Enigme qu'il proposoit. Œdipe arrive par hazard; il la devine: il sauve Thébes. Le voilà Roi des Thébains, & mari de sa mere sans le sçavoir. Elle en a deux fils, Etéocle & Polynice, & deux filles, à sçavoir Isméne & Antigone, la premiere ainsi nommée par le pere, & la seconde par la mere, suivant l'usage. Car c'en étoit un assez singulier chez les Grecs; & comme Euripide l'indique deux fois dans ce Prologue, j'ai cru devoir l'observer en passant. Œdipe reconnut enfin qu'il avoit épousé sa mere, & dans l'horreur qu'il conçut de ce crime involontaire, il s'arracha les yeux. Ses enfans devenus capables de se connoître l'enfermerent dans son Palais pour cacher autant qu'ils pourroient la honte de leur naissance. Euripide suppose donc Œdipe à Thébes, ce que n'a pas fait Sophocle, qui le suppose banni. Ce pere infortuné chargea ses deux fils d'imprécations, & leur prédit qu'ils s'entre-tueroient. Pour prévenir les querelles, ils convinrent de se séparer,

& de regner alternativement chacun leur année. Mais Etéocle flatté par l'éclat d'une Couronne ne voulut plus la quitter, & chassa Polynice. Celui-ci eut recours aux Argiens, dont Adraste son beau-pere étoit Roi. » Il revient » avec lui à Thébes (dit Jocaste) pour » redemander le Sceptre à la pointe de » l'épée. » C'est ici que commence le Spectacle. Les troupes d'Argos environnent la ville. Mais Jocaste a obtenu des deux freres une trève, durant laquelle Polynice doit entrer à Thébes pour convenir de quelque accommodement avec Etéocle. Elle vient d'en recevoir l'avis par un député. » Daignez donc, dit-elle, ô Jupiter, daignez sauver notre déplorable maison, » & réconcilier mes fils. Pere des hommes, pouvez-vous souffrir que les » malheureux le soient toujours. »

Tel est le Prologue de Jocaste, qui se retire après avoir mis les spectateurs au fait de l'action. On peut remarquer par les différens tours d'une même histoire les changemens que se permettoient les Poëtes Grecs en traitant leurs sujets. Ces changemens étoient souvent considérables, mais jamais assez pour choquer la créance publique. Il est pour-

tant vrai que dans Sophocle, Jocaſte meurt de ſa main après avoir appris qu'elle a épouſé ſon propre fils, au lieu qu'ici elle ſurvit à ſes malheurs. Les traditions fabuleuſes varioient.

La Scène ſuivante eſt une imitation très-heureuſe d'Homère. Antigone fille de Jocaſte a obtenu de la Reine la permiſſion de quitter ſes femmes, & de monter avec un Vieillard ſon conducteur ſur une baluſtrade du Palais, afin d'obſerver l'armée Argienne. Il y a ici une bienſéance remarquable, c'eſt que le Vieillard examine de tous côtés s'il n'y a perſonne des Citoyens qui puiſſent les voir. Les Grecs euſſent été choqués de voir une jeune Princeſſe paroître ſeule dans un endroit écarté. Du reſte tous les agrémens que répand Homère ſur la deſcription du camp des Grecs au ſiége de Troye ſe retrouvent chez Euripide, qui ſemble même avoir enchéri ſur ſon modéle, d'autant plus heureuſement, qu'Homère récite, &
V. 149. que le Poëte Tragique fait agir ſes perſonnages.

Au Livre 3 de l'Iliade, on lit que Priam ayant fait aſſeoir Héléne auprès de lui ſur une Tour d'où l'on découvroit toute l'armée Grecque, l'inter-

rogeoit en détail ſur tous les Chefs qu'il voyoit, & qu'Héléne lui diſoit : celui-ci eſt Ulyſſe, celui-là Ajax, cet autre Agamemnon, en faiſant le caractere de chacun : tour très-fin pour faire connoître le caractere des Acteurs, & ſi bien imaginé dans la nature, qu'il a même trouvé grace chez les plus ſeveres Cenſeurs du plus grand des Poëtes. Euripide en uſe préciſement de même pour faire voir en quelque ſorte au ſpectateur toute l'armée des aſſiégeans au camp de Thébes. Ces deux Poëtes qui vouloient peindre à leur ſiécle les choſes au naturel, nous inſtruiſent bien par-là du génie des deux plus anciens ſiéges dont l'hiſtoire faſſe mention.

Antigone aidée de la main du Vieillard, monte ſur l'endroit le plus élevé du Palais, mais toujours en vûe aux ſpectateurs. » Nous voilà, dit le Vieil-» lard, arrivés à propos. L'armée Ar-» gienne s'ébranle, & ſe partage en » cohortes. » La jeune Princeſſe effrayée d'abord de voir toute la campagne couverte d'armes, appréhende tout pour Thébes. On la raſſure ; & la curioſité ſuccédant à la crainte, elle fait différentes queſtions, comme Priam dans l'Iliade. Le Vieillard, ainſi qu'Héléne,

y ſatisfait; & comme il connoît tous les Chefs, il les nomme. » Ici c'eſt » Hippomédon, là Tydée : ſur cette » éminence, c'eſt Parthenopée; proche » d'un fleuve, c'eſt un autre Chef. » On les peint tous. Mais il n'eſt pas néceſſaire de nous y arrêter, parce qu'ils n'agiſſent pas ſur le Théâtre. Antigone demande où eſt ſon frere Polynice. On le lui montre fort éloigné proche d'Adraſte ſon allié. Elle l'entrevoit & s'écrie : » Que ne puis-je ſemblable à » un nuage léger parcourir l'eſpace des » airs qui nous ſépare, & embraſſer » ce cher frere exilé, & depuis ſi long- » tems malheureux! » Elle admire ſon port & l'éclat de ſes armes. » A l'abri » de la foi publique, vous le verrez » bientôt voler en ces lieux, pour rem- » plir vos ſouhaits, dit le Vieillard. »

Le reſte continue de la même façon, & le vieux Ecuyer voyant arriver des femmes que l'allarme attire au Palais, prie Antigone de ſe retirer dans ſon appartement. » Car, dit-il, les femmes » ſont naturellement médiſantes, & le » moindre ſujet eſt pour elle une ſource » féconde d'entretiens. Elles augmen- » tent le mal; & c'eſt un plaiſir exquis » pour elles de s'entredétruire. » Voilà Euripide.

Le Chœur fait la troisiéme Scène ou l'Interméde. Ce Chœur eſt une troupe de jeunes filles de Phœnicie : elles racontent le malheur où elles ſe trouvent au moment d'un ſiége dans une ville étrangere, d'où elles étoient ſur le point de ſortir pour aller à Delphes. Euripide n'a pas voulu compoſer ſon Chœur de Thébaines, que leur devoir auroit indiſpenſablement attachées à favoriſer la cauſe d'Etéocle, toute injuſte qu'elle eſt. C'eſt pour cela qu'il introduit des étrangeres, mais alliées aux Thébains. Les deſcendans d'Agénor s'étoient rendus maîtres de la ville de Tyr. Depuis cette conquête les Tyriens envoyerent à Thébes une élite de leurs filles pour être renvoyées comme Prêtreſſes d'Apollon à Delphes. C'étoit un tribut paſſé en coutume religieuſe. Ces Tyriennes ou Phœniciennes donnent le nom à la Piéce. L'Interméde qu'elles chantent ici expoſe ce qu'elles ſont, & le ſujet de leurs frayeurs à la vûe des armes. Elles craignent pour Thébes à cauſe de leur patrie. Ce ſont intérêts communs de part & d'autre, vû l'alliance & les nœuds du ſang qui lioient les Thébains & les Phœniciens.

ACTE II.

Polynice paroît l'épée à la main, parce que malgré la trève il craint quelque ſurpriſe de la part d'un frere capable de tout oſer. Cependant dès qu'il apperçoit des Autels, (c'étoient des aſyles,) il remet ſon épée dans le fourreau pour ne pas effrayer les Phœniciennes. Elles ſe font connoître à lui, & ſe proſternent à ſes pieds, ſuivant la Loi, comme captives ſoumiſes à toute la maiſon d'Agénor. Elles appellent auſſi-tôt la Reine, qui vient promptement recevoir ſon fils.

Après les premiers embraſſemens pleins de la plus vive tendreſſe, telle que devoit être celle d'une mere qui revoyoit un fils malheureux qu'elle avoit ſi long-tems pleuré, juſqu'à ſe couper les cheveux & ſe revêtir de vêtemens noirs en ſigne de deuil, elle lui remet devant les yeux la douleur d'un pere empriſonné & livré à ſon déſeſpoir. Elle lui reproche tendrement l'alliance qu'il a contractée en épouſant une femme étrangere, à ſçavoir une des filles d'Adraſte. « Je n'ai point, » dit-elle, allumé le flambeau de l'hy-

» men pour vous, ſuivant l'uſage des » heureuſes meres. Le fleuve Iſménus » ne vous a point donné le bain nup- » tial, & Thébes n'a point retenti de » cris de joie en faveur de votre épouſe. » Puiſſent s'évanouir les préſages dont » nous ménacent ces maux! quelle qu'en » ſoit la cauſe, ou le fer, ou la diſ- » corde, ou votre pere, ou le deſtin, » ces malheurs retombent tous ſur » moi. »

Polynice répond qu'il eſt venu avec défiance dans Thébes. Mais que l'amour de la patrie l'a emporté dans ſon cœur. Il ſe juſtifie par-là d'avoir traverſé la ville l'épée à la main. Ses craintes étoient trop fondées pour ne pas les écouter. Mais enfin la trève & la foi de Jocaſte l'ont raſſuré. La vûe du Palais & des lieux où il a paſſé des jours ſi chers à ſon ſouvenir, lui arrache des larmes de tendreſſe. Mais ce qui le déſeſpere, c'eſt de voir une mere en deuil, & dont il cauſe malgré lui les diſgraces. Toute cette entrevûe eſt extrêmement tendre.

Mais Jocaſte pour tomber inſenſiblement ſur l'article de la réconciliation des deux freres qu'elle veut négocier, met Polynice en voie de raconter ſes

avantures. Ceci eſt un dialogue ſerré vers à vers. Polynice y décrit d'une maniere très-pathétique l'accablement où ſe trouve un malheureux Prince exilé de ſa patrie & ſans appui. Il a éprouvé la miſére juſqu'à ſe voir dans la derniere indigence. Il dit préciſément, » que la » nobleſſe ne nourrit point, & que la » patrie eſt le plus doux de tous les » biens ; puiſqu'un exilé ne trouve plus » de reſſource ni d'amis. » Il raconte enſuite comment le hazard lui gagna l'amitié d'Adraſte Roi d'Argos.

Ce Roi avoit reçu un Oracle d'Apollon qui lui ordonnoit de donner ſes filles en mariage à un ſanglier & à un lion qui ſe préſenteroient les premiers à ſa vûe. Polynice, & Tydée autre exilé, vinrent implorer ſon ſecours. Il interpréta l'Oracle en leur faveur, leur fit épouſer ſes deux filles, & leur jura de les rétablir dans leur patrie par la force des armes. Ici Polynice fait réflexion qu'il conduit des troupes contre ſa patrie. Il en ſoupire. » Oui, dit-il, j'atteſte les Dieux que c'eſt malgré moi » que je combats contre ce que j'ai de » plus cher au monde. Mais c'eſt à vous, » ô ma mere, qu'eſt réſervée la gloire » de terminer nos maux, de réconcilier

» deux freres ennemis, & de rappeller
» la paix si désirable pour vous, pour
» moi, & pour l'Etat.

C'est un Roi détrôné qui parle avec beaucoup de modération & de grandeur. Mais il finit par un sentiment singulier & qui marque bien l'excès de misére auquel son exil l'avoit réduit dans des tems bien différens du nôtre, où toutefois l'on a vû des têtes couronnées éprouver, malgré l'humanité de leurs bienfaiteurs, les tristes effets d'une affreuse disette. » L'opulence,
» dit ce Prince, est ce qu'il y a de plus
» réveré parmi les hommes. Un Roi
» indigent n'est plus rien. Voilà ce qui
» m'attire à Thébes à la tête d'une
» armée. » Le Chœur avertit Jocaste qu'Etéocle va paroître.

Ce Prince dont le caractere bouillant & impétueux contraste merveilleusement bien avec la noble & la douce fierté de Polynice, parle en ces termes en arrivant. » Me voici, Madame.
» C'est en votre faveur que je viens.
» Que veut-on de moi. » Il fait valoir l'effort où il s'est réduit de consentir à cette entrevue avec son frere.

» Attendez, répond la Reine. Trop
» de précipitation nuit dans des con-

» jonctures si délicates. La prudence » veut plus de lenteur & de sang froid » pour réussir. Etéocle, adoucissez ces » regards féroces ; étouffez ce courroux » prêt d'éclater. Ce n'est point une » Méduse que vous voyez. C'est votre » frere, hélas, qui vient vers vous. » Polynice, tournez les yeux à votre » tour sur votre frere. Cette vûe vous » disposera à lui parler & à l'entendre » avec plus de tranquillité. Je n'ai plus » qu'un conseil à vous donner. Songez » que dans une entrevûe deux amis » irrités doivent ne penser qu'au sujet » qui les rassemble, & oublier tout le » passé. Polynice, c'est à vous de par- » ler, puisque vous venez vous plain- » dre à la tête d'une armée & deman- » der, dites-vous, justice d'une injure. » Puisse enfin quelque Dieu se faire » l'arbitre, le juge, & le pacificateur » de cette querelle ! »

POLYNICE. La vérité parle simplement & sans art. Elle n'use point de détours artificieux. C'est dans elle-même qu'elle trouve sa force. L'injustice au contraire qui sent sa foiblesse, cherche à s'appuyer d'un art sophistique. J'ai voulu, je l'avoue, pourvoir aux intérêts communs de l'Etat, de mon

frere, & de moi. Il falloit prévenir l'effet des imprécations de mon pere. Fugitif volontaire, j'ai cédé le Sceptre à Etéocle pour une année; mais à condition de regner à mon tour. Je n'ai prétendu, ni souffrir le traitement que je souffre, ni revenir en ennemi porter le fer dans le sein de ma patrie. Etéocle a souscrit à ce partage. Il en a pris les Dieux à témoin; & toutefois au mépris de ses sermens il regne encore, & il occupe la place que je devrois occuper. Qu'il me rende le Sceptre, & me voici prêt à congédier l'armée, & à céder à mon tour ce même Trône qu'on m'aura rendu. A ce prix je vous délivre de toute crainte, je respecte les murs de Thébes, & je ne tente plus un coupable assaut. Mais si une demande si juste m'est refusée, je suis déterminé à me faire justice, & à tenter le sort des armes. J'atteste les Dieux témoins de la droiture de mon cœur, & de l'équité de ma cause, qu'on m'a privé injustement de ma patrie.

Le Chœur approuve un discours si mésuré & si raisonnable.

Etéocle. Si ce qui semble honnête aux uns le paroissoit aux autres, il n'y

auroit plus de diſſenſions parmi les humains. Mais rien ici bas ne frappe nos eſprits de la même maniere. On convient des noms en fait d'honneur, & de tout, nullement de la réalité. Je ne déguiſerai point ici mes ſentimens, Madame; j'eſcaladerois le Ciel, & je deſcendrois aux entrailles de la terre, ſi à ce prix je pouvois conquérir la plus brillante des Couronnes. Le Trône eſt un bien ſi cher à mes yeux, que je ne puis le céder à autrui. Quelle lâcheté ſeroit-ce de devenir ſujet, quand on s'eſt vû Roi! mais quelle honte de céder ce Trône à un perfide, qui oſe venir les armes à la main déſoler ſa patrie! quel opprobre pour Thébes & pour moi, ſi la crainte des lances Argiennes me forçoit de deſcendre du Trône pour y placer un vainqueur. Non, Madame, ce n'étoit point à main armée qu'il devoit chercher à entrer en négociation avec moi. La raiſon auſſi puiſſante qu'une armée eût ſuffi. Qu'il habite dans cette terre, j'y conſens. Mais qu'ayant donné la loi je me rabaiſſe à la recevoir de lui, qu'il ne l'eſpére pas. * Employez donc le fer

* *A Polynice.*

& la flamme. Couvrez ces plaines de chars ; je ne céderai point ma Couronne. Equité tant qu'on voudra ; je la respecte en toutes choses ; mais si l'on peut jamais être injuste, il est beau de l'être pour regner. *

Jocaste. Les maux seuls ne sont pas l'appanage de la vieillesse, mon fils. L'expérience qui l'accompagne l'en dédommage, & la conduit plus sûrement que l'impétuosité de la jeunesse. Par quelle fatalité l'Ambition, cette divinité dangereuse, a-t-elle emporté tous vos vœux ? en combien de maisons & d'Etats n'est-elle pas entrée ! hélas ! elle n'en est sortie qu'en emportant toute leur félicité. C'est elle qui vous transporte, mon fils. Hé, ne seroit-il pas plus honorable pour vous d'aimer cette égalité précieuse qui lie entr'eux les ames, les guerriers, & les Etats ? C'est une loi sacrée parmi les mortels.

Jocaste s'étend ici un peu trop sur le

---

* » Si violer la justice & le droit
» Il est licite à l'homme en quelque endroit,
» C'est pour regner qu'il se le doit permet-
» tre.

*Trad. d'*Amyot *dans* Plut. *tr. de la man. de lire les Poëtes.*

prix de l'égalité, à qui elle attribue les poids, les meſures, l'ordre du jour qui ſuccéde à la nuit : d'où elle conclut qu'Etéocle doit céder le Sceptre à ſon frere. Ce ſont ſix ou ſept vers qu'on a marqués, ainſi que bien d'autres, comme dignes d'être retenus. Mais ce raiſonnement ne ſçauroit entrer dans nos idées, & n'étoit bon que pour les Grecs, gens amateurs de ſentences, & d'exemples palpables.

Ce qui ſuit a plus de dignité. Jocaſte appelle le Trône une injuſtice heureuſe. » * Qu'y trouve-t-on ? plus de travail » & de proſperité qu'ailleurs. Mais » qu'eſt-ce que cette opulence ? La mé- » diocrité ſuffit à qui ſçait borner ſes » déſirs. Les richeſſes n'appartiennent » véritablement qu'aux Dieux. Les » hommes n'en ſont que les dépoſitai- » res & les œconomes. Auſſi les Dieux » ſçavent-ils les reprendre, quand il » leur plaît. Jugez-en par l'inſtabilité » de la fortune. Si je vous demande,

* EURIPIDE parle ici en Républicain Démocratique. Cependant il ſemble épouſer d'autres ſentimens ailleurs, & PLATON ſon contemporain le blâme d'avoir trop loué les Monarques & la Monarchie.

» mon fils, lequel eſt plus eſtimable à » vos yeux, ou le Trône, ou le ſalut » de l'Etat, oſerez-vous répondre que » c'eſt le Trône? Mais ſi Polynice eſt » vainqueur, ſi Argos l'emporte ſur » Thébes, vous verrez cette même » Thébes déſolée; vous verrez les Thé- » baines captives arrachées des bras » de leurs meres par un ennemi farou- » che. Ah, qu'alors les Thébains paye- » ront cherement ce ſuprême pouvoir » qui a tant de charmes pour vous! » Voilà Etéocle, ce que j'avois à vous » dire.

» Pour vous Polynice, je vous dirai » avec la même franchiſe, qu'Adraſte » a été imprudent de vous offrir ſon » funeſte ſecours, & qu'imprudemment » vous l'avez accepté pour détruire vo- » tre patrie. Car hélas, ſi vous prenez » Thébes, (Dieux écartez ce préſage,) » comment érigerez-vous des trophées? » Comment offrirez-vous des ſacrifi- » ces? De quelle inſcription marque- » rez-vous les dépouilles ſur le bord du » fleuve qui vous vit naître? *Polynice*, » direz-vous, *conſacre aux Dieux ces* » *armes enlevées à ſa patrie qu'il a réduite* » *en cendres*. * Ah, mon fils, puiſſiez-

* VIRGILE a imité ces anciennes inſcrip-

» vous n'être jamais souillé d'une pa-
» reille gloire ! Si au contraire vous
» êtes vaincu, de quel front retourne-
» rez-vous à Argos en laissant nos
» champs couverts de ses citoyens
» morts pour votre défense ? Adraste
» n'entendra-t-il pas ces murmures du
» peuple ? Quelle fatale alliance a-t-on
» contractée avec Polynice ? Son hy-
» men nous coûte nos vies. Croyez-
» moi, mon fils, vous courez à un
» double écueil. Vous perdez l'appui
» des Argiens, & vous ne gagnez pas
» le Sceptre Thébain. Mettez, mes fils,
» mettez l'un & l'autre un frein à votre
» ambition. Hé, quels maux ne doit-
» on pas attendre de deux rivaux fu-
» rieux qui tendent au même but ! »

Le Chœur redouble ses vœux pour la paix en deux mots. Ce n'est donc pas Etéocle qui interrompt Jocaste, comme l'a prétendu Barnez. Ce Commentateur (à qui on a l'obligation de la belle édition d'Euripide faite à Londres l'an 1694. où il a rassemblé à-peu-près tous les Commentaires sur Euripide, sans compter ses notes & ses corrections particulieres, quelquefois

tions. *Æneas hæc de Danaïs victoribus arma.* Æneid. l. 3. v. 188.

aſſez heureuſes) releve ici, comme ailleurs, les Scholiaſtes & les Critiques avec trop de hauteur, pour n'avoir pas tout-à-fait approuvé le diſcours de Jocaſte, qu'ils diſent être trop foible. Ces Critiques peuvent avoir tort, ſans que Barnez ait raiſon de les accuſer d'ignorance. Ils ont tort, ſans doute, puiſque dans la ſituation où ſe trouvoit Jocaſte, il ſeroit difficile d'imaginer rien de plus ſenſé ni de mieux tourné dans ſa ſimplicité, que ſon raiſonnement ſur les vrais intérêts d'Etéocle & de Polynice. Mais la raiſon dont ſe ſert Barnez pour les relever n'eſt pas ſupportable. Si le diſcours de la Reine paroît foible, dit-il, c'eſt qu'on n'a pas voulu voir qu'il n'eſt point achevé, & qu'Etéocle l'interrompt lorſqu'elle étoit ſur le point de continuer. Il n'y a pas l'ombre d'interruption dans le texte : c'eſt le Chœur qui parle après la Reine. Et c'eſt à Etéocle à reprendre la parole enſuite. De plus, Jocaſte avoit dit à ce Prince ce qui lui convenoit, avant que de parler à ſon autre fils. Etéocle reprend donc ainſi après le Chœur.

Etéocle. Madame, il n'eſt plus queſtion de conteſter. Un tems précieux ſe perd ; & tous vos efforts ſont

inutiles. Je le redis; nul autre accord entre nous que celui dont j'ai parlé. Je ſuis poſſeſſeur du Trône. Je prétends l'être toujours. Epargnez-moi de nouveaux conſeils; & vous Polynice, ſortez de ces murs, ou vous y trouverez la mort.

POLYNICE. Par quelle main, je vous prie? Et qui ſeroit cet invulnérable qui oſeroit me frapper ſans craindre un pareil deſtin?

ETÉOCLE. Moi. Tremblez à l'aſpect de ce bras.

POLYNICE. Moi trembler! La proſpérité répand dans certains cœurs trop d'amour de la vie pour les rendre redoutables.

ETÉOCLE. J'entens. C'eſt parce que vous me comptez pour peu dans un combat, que vous venez à moi à la tête d'une nombreuſe armée.

POLYNICE. La prudence éclairée l'emporte ſur l'aveugle impétuoſité.

ETÉOCLE. Rendez grace à la foi publique. Sans elle Polynice m'auroit inſulté pour la derniere fois.

POLYNICE. Pour la derniere fois, je redemande le Sceptre qui m'eſt dû.

ETÉOCLE. Il eſt à moi. Je ſçaurai le garder.

POLYNICE. Eſt-il à vous ſans partage ?

ETÉOCLE. Ne m'importunez plus : retirez-vous.

POLYNICE. Sacrés Autels de la maiſon paternelle....

ETÉOCLE. Que vous vous préparez à renverſer.

POLYNICE. Daignez prêter l'oreille à mes cris.

ETÉOCLE. Ecouteront-ils un citoyen armé contr'eux ?

POLYNICE. O Dieux protecteurs de Thébes.

ETÉOCLE. Ils vous déteſtent.

POLYNICE. On me chaſſe de ma terre natale.

ETÉOCLE. Et vous venez la déſoler.

POLYNICE. C'eſt votre injuſtice qui m'y contraint. O Dieux....

ETÉOCLE. Allez invoquer les Dieux à Mycènes.

POLYNICE. Vous ne les craignez donc pas ?

ETÉOCLE. Je ne ſuis pas du moins l'ennemi déclaré de ma patrie.

POLYNICE. Et vous m'excluez de mon héritage ?

ETÉOCLE. Je ferai plus, ſi vous m'y forcez. (*Il le menace de le tuer.*)

Polynice. O mon pere, vous entendez l'outrage qu'on me fait.

Etéocle. Il entend aussi le bruit de vos armes.

Polynice. Et vous, ô ma mere...?

Etéocle. Ne profanez point ce nom. Il vous est interdit.

Polynice. O Thébes....

Etéocle. Allez implorer Argos.

Polynice. N'en doutez point. J'y cours. O ma mere, ma reconnoissance pour vous est sans bornes.

Etéocle. Partez.

Polynice. Je pars. * Mais souffrez auparavant que j'aye la consolation de revoir un pere.

Etéocle. Non.

Polynice. Que j'embrasse au moins mes sœurs.

Etéocle. Vous ne les verrez plus.

Polynice. O mes sœurs.

---

* Nous sommes redevables de ce Vers à M. Barnez, qui l'a rétabli d'abord par conjecture, puis sur l'autorité d'un manuscrit. Dolcé l'avoit apparemment vû avant lui, puisqu'il l'a traduit ainsi,

Non posse
Non obedirti à questa volta : bene
Ti vo pregar che mi conceda, ch'io
Vegga mio padre.

Etéocle,

ETÉOCLE. Hé n'êtes-vous pas leur plus cruel ennemi ?

POLYNICE. Madame, puissiez-vous être toujours heureuse! Adieu.

JOCASTE. Heureuse ! Et je suis au comble du malheur, mon cher fils.

POLYNICE. Je ne suis plus votre fils.

JOCASTE. A quelle nouvelle infortune suis-je donc réservée?

POLYNICE. L'affront dont il me couvre me rend indigne de ce nom.

JOCASTE. C'est moi seule qui suis outragée. *

POLYNICE. *à Etéocle.* Quel sera votre poste ?

ETÉOCLE. Pourquoi ?

POLYNICE. Vous m'y verrez.

ETÉOCLE. C'est l'objet de mes désirs.

JOCASTE. Malheureuse mere ! Et que prétendez-vous, mes fils ?

ETÉOCLE. L'effet le fera voir.

---

* C'est une erreur de nom qui en produit un autre de sens. C'est Etéocle, & non pas Jocaste, qui dit ce demi-vers

κἀγὼ γὰρ ἂν ὑβρίζομαι.

Polynice se plaint à sa mere des outrages que lui fait Etéocle : celui-ci réplique : » Je ne fais » que repousser l'injure. »

Jocaste. Voulez-vous accomplir les imprécations de votre pere ?

Polynice. Périſſe la maiſon entiere !

Etéocle. Oui, lorſque mon épée * ceſſera de ſe baigner dans le ſang.

Polynice. O pays natal, je te prends à témoin, ainſi que les Dieux, qu'on m'ôte le nom de fils de Roi, & qu'on m'exile comme un eſclave. Si ce bras te renverſe, impute-le, non à moi, mais à l'unique auteur de tes maux. Mon entrepriſe eſt auſſi involontaire, que mon exil eſt injuſte. Et vous, Apollon, Palais, Amis, Autels, recevez mes adieux. C'eſt peut-être pour ne plus vous revoir que je vous quitte. Mais non ; les Déeſſes de l'Eſpérance ne ſont pas endormies pour moi. Je me flatte avec leur ſecours & celui des Dieux, de ravir le Sceptre à l'uſurpateur, dût-ce être au prix de tout ſon ſang.

Note de l'Editeur.

* Au lieu de cette phraſe inintelligible, il falloit traduire littéralement :

ὡς ταχ' ὀυκέθ' ἀιματηρὸν τȣ̃μον' ἀργήσει ξίφος

» Ha ! que bien tôt cette épée alterée de ſang » trouvera de plaiſir à s'en raſſaſier ! » Etéocle rend à Polynice une menace pour une imprécation.

Etéocle. Partez encore une fois.

Les deux freres se séparent en effet avec l'air & les regards qu'on peut imaginer après l'entretien qu'on vient de lire. Jocaste s'en va accablée de douleur ; & le Chœur reste pour l'Intermède, où il décrit, pour ainsi parler, la naissance de Thébes ; chose qu'on pourroit nommer froide, si l'on ne faisoit réflexion qu'elle entre naturellement dans le sujet, par contraste aux funérailles de cette ville, qu'on affecte de faire craindre dans tout le cours de la Piéce.

ACTE III.

Etéocle en revenant se tourne vers quelqu'un de ses Officiers pour l'envoyer chercher Créon ; & ce Prince paroît tout à propos. Ils se cherchoient mutuellement. Il s'agit de délibérer sur la maniere de soutenir le siége.

Créon apprend au jeune Roi qu'un transfuge est entré dans Thébes, & qu'il donne avis que le dessein des Argiens est d'investir & d'attaquer en même-tems la ville de tous côtés. Etéocle par un mouvement naturel, qui marque son caractere impétueux, veut combattre hors des murs, & se promet de

mettre tout à feu & à ſang. Créon en Prince expérimenté arrête ces mouvemens de jeuneſſe, & lui fait entendre que l'armée Argienne étant innombrable & compoſée de braves ſoldats, il faut ſe donner de garde de hazarder une action déciſive, qui ne laiſſeroit plus de reſſource en cas de défaite. Le Roi propoſe un combat nocturne, ce que nous appellons une *Camiſade*. Créon rejette encore ce parri comme dangereux & inutile. Etéocle imagine de fondre ſur les Argiens avec toute ſa Cavalerie. Ce projet eſt encore combattu, » Quel parti faut-il donc prendre ? Irai-» je rendre la ville, répond l'impatient » Prince ? Non, dit Créon ; mais les » ennemis ont ſept Chefs qui doivent » attaquer en même-tems les ſept por-» tes de Thébes. Soutenez l'aſſaut, & » renfermé dans vos murs, oppoſez » aux aſſiégeans, ſept autres guerriers » également remplis de prudence & » de valeur : l'un ſans l'autre n'eſt pas » aſſez. » Voilà les ſept Chefs d'Eſchyle.

Mais ſi l'on y regarde de près, il paroît qu'Euripide donne ici un trait de ſatyre aſſez fin à ſon prédéceſſeur. » Je vais, dit Etéocle, choiſir & poſter

» les ſept Guerriers. Ce ſeroit perdre
» un tems précieux que de les nommer
» tous, tandis que l'ennemi eſt aux por-
» tes. » C'eſt qu'Eſchyle employe une grande Scène à la deſtination des ſept Héros qu'il oppoſe à ceux des ennemis, dont un Officier dit encore les noms, & fait le caractère, ſans oublier leurs ſymboles, qu'il décrit aſſez longuement.

En récompenſe, les dernieres paroles d'Etéocle prêt d'aller combattre ſont moins vives dans Euripide que dans Eſchyle. Le premier lui fait faire une eſpéce de teſtament en cas de mort. Etéocle laiſſe la couronne à Créon, qu'il charge de Jocaſte ſa mere & de ſes ſœurs. A l'égard d'Œdipe, le Prince dit froidement que ſon pere s'eſt attiré lui-même ſes malheurs, & qu'il n'eſt pas à plaindre, puiſqu'il ne tient pas à lui que ſes fils ne périſſent par ſes imprécations. Ce ſentiment eſt aſſez cavalier pour un fils, quoiqu'on veuille le rendre odieux. Il ſe ſouvient encore qu'il n'a pas demandé d'Oracle à Tiréſias ſuivant l'uſage. Il charge Créon de le conſulter; ce qu'il n'oſe faire lui-même; parce qu'il s'eſt moqué, dit-il, des Oracles de ce Devin, & qu'il l'a

irrité par ſes mépris. Pourquoi donc Etéocle a-t-il recours à des Oracles dont il ſe moque ? cela ſemble un peu tiré : mais c'eſt qu'en effet Tiréſias avoit menacé de la colere des Dieux ces fils ingrats envers un pere malheureux. Ainſi ce mot d'Etéocle, outre qu'il peint de plus en plus ſon caractere, prépare l'arrivée de Tiréſias pour produire un grand événement. Enfin au ſouvenir de Polynice, Etéocle pour dernier trait de haine implacable défend de donner la ſépulture à ſon frere, juſqu'à condamner à mort quiconque oſera contrevenir à cette défenſe. Arrêt terrible qui ſert de préparatif à un autre Epiſode.

Tandis que le Roi demande ſes armes & part, le Chœur déplore les horreurs de la guerre, & les fatales ſuites de la diſcorde fraternelle. Il repaſſe de plus tous les crimes de la maiſon d'Œdipe. Cependant Ménécée fils de Créon étoit allé par ſon ordre chercher le Devin Tiréſias. Il le conduit par la main comme un vieillard privé de l'uſage des yeux. Euripide le peint courbé ſous le poids des ans d'une maniere qui nous paroîtroit trop populaire dans une Scène Tragique. Tiréſias avoit

été absent. Il n'étoit revenu que le jour précédent de la ville d'Athènes qu'il venoit de rendre victorieuse d'un ennemi. C'est pourquoi Créon lui raconte en peu de mots le sujet de la guerre qui menace Thébes, & lui demande un Oracle. Le Prophete consent à l'accorder, non à cause d'Etéocle, mais en faveur de Créon. Il commence donc à s'expliquer avec toute la gravité que lui inspire le caractere dont il est revêtu, & la vénération où il est dans toute la Gréce.

Le sens de son discours, c'est que les Dieux ont voulu donner aux Grecs un exemple capable de les effrayer dans la personne d'Œdipe; que ses enfans ont voulu l'ensevelir dans l'oubli, en cachant ce malheureux Prince aux yeux du monde, comme si l'on pouvoit tromper les Dieux : double faute contre le Ciel & contre un pere. » Que n'ai-je » point tenté, que n'ai-je point dit, » ajoute-t-il, pour les faire rentrer dans » le devoir ! Loin d'être écouté d'eux, » je me suis attiré leur haine. Mais la » mort les poursuit. Ils vont s'entr'égor- » ger. Ils mourront environnés de mou- » rans ; & cette journée coûtera bien » des larmes au pays Thébain. Et toi,

» infortunée Thébes, je te vois sur le
» penchant de ta ruine, si quelqu'un
» ne suit mes conseils. Telle étoit ta
» destinée. Pour être heureuse, tu de-
» vois n'avoir, ni pour citoyen, ni
» pour Roi, aucun des fils d'Œdipe,
» race livrée aux malédictions, & dont
» le sort étoit de te détruire. Puisque
» tu n'a pû éviter cette infortune, du
» moins il te reste encore une ressource.
» Mais gardons le silence. Il seroit peu
» sûr pour moi de proposer un reméde
» si douloureux. Je me retire : adieu.
» Qu'ai-je à perdre ? je suis enveloppé
» dans le malheur général des Thé-
» bains ! »

Créon l'arrrête avec beaucoup d'impatience de sçavoir ce qu'on veut lui cacher. Le Devin persiste à se taire. Mais feignant à la fin d'être vaincu par l'importunité de Créon, il consent de déclarer le secret, à condition qu'on écarte Ménécée. Créon sûr de la foi de son fils, le refuse : & Tirésias laisse échapper l'affreux mystère. » Si vous » voulez sauver Thébes, il faut im- » moler votre fils Ménécée. » Le pere effrayé comme on peut penser, se le fait redire encore. » Non, s'écrie-t-il » ensuite, je ne veux rien entendre de

» ce que j'ai entendu. » Il voudroit n'avoir point exigé d'Oracle. Mais il n'est plus tems. L'arrêt est prononcé. Il a donc recours aux prieres ; foible ressource contre un Prophete, qui après avoir une fois parlé, menace Créon, s'il n'obéit, de publier cette Sentence des Dieux. Créon veut du moins sçavoir sur quel fondement les Dieux demandent son fils. On a la condescendance de le satisfaire sur ce point. Pour cela Tirésias remonte jusqu'à l'histoire de Cadmus. Ce fils d'Agenor arrivé dans le pays Thébain, envoya ses Compagnons puiser de l'eau à la fontaine Dircé. Un Dragon furieux qui la gardoit les dévora. Cadmus tua le Dragon, & par le conseil de Pallas, il en sema les dents sur un champ, qui produisit aussi-tôt une armée de combattans. Ils tournerent incontinent leurs armes les uns contre les autres, & s'entre-tuerent à l'exception de cinq. Ceux-ci aiderent Cadmus à bâtir Thébes.

Comme cette fable est la matiere des Chœurs, & entre en ornement dans le corps de la Tragédie, il a été nécessaire de se la rappeller en peu de mots. On peut la lire plus détaillée dans le

3e. Livre des Métamorphoses. Comme le Dragon étoit ſous la protection de Mars, » ce Dieu, dit Tiréſias, a voulu » venger ſa mort dans le ſang d'un » Prince iſſu des dents du Dragon. » Or Ménécée étoit le dernier de cette race ; il n'étoit point marié. En un mot, c'étoit la victime que demandoit le Dieu Mars ; & il falloit que ſon ſang teignît la caverne même du Dragon. Ce raiſonnement étoit ſans réplique dans la ſuperſtition ancienne. Auſſi Créon n'a-t-il rien à répliquer, tant la victime eſt nettement déſignée. Tiréſias le laiſſe donc dans le triſte embarras ou d'immoler ſon fils, ou de voir périr Thébes, & il ſe retire.

Créon à peine revenu de ſon accablement, fait éclatter tous les ſentimens d'un pere au déſeſpoir. Il ne peut ſe réſoudre à livrer ſon fils. Il ſe diſpoſe à mourir plutôt lui-même ; & pour prévenir le bruit que va faire cet Oracle, il ordonne à Ménécée de fuir promptement loin de Thébes. Ménécée paroît y conſentir, & il ne demande que le tems d'aller faire les derniers adieux à Jocaſte. Il ſemble que Créon eſt bien crédule de s'en rapporter à ſon fils ſur cette fuite ; & que d'ailleurs

c'eſt un moyen aſſez difficile, puiſque la ville eſt environnée d'ennemis. Quoiqu'il en ſoit, à peine Créon s'eſt-il écarté, que Ménécée déclare au Chœur, que c'eſt pour tromper la douleur d'un pere, qu'il a feint de ſe rendre à ſes ordres. » Heureuſe feinte, dit-il, Créon » ôtoit à Thébes ſon unique reſſource, » & me livroit à l'infamie. Il faut par» donner à un pere : mais ſerois-je ex» cuſable de trahir mon pays? Sçachez » donc que je parts pour être votre Li» bérateur. Je vais me ſacrifier pour les » Thébains. » Il continue l'expreſſion de ces nobles ſentimens, & part déterminé à ſe précipiter du haut des murs vers l'antre du Dragon, après s'être frappé, afin de l'arroſer de ſon ſang. » Sa vie eſt, dit-il, l'unique bien » qu'il puiſſe donner à ſa patrie. Peut-il » lui faire un don plus ſalutaire & plus » précieux? Heureuſe la République » où les Citoyens concourent de tout » leur pouvoir au ſalut de la patrie! »

C'eſt-là une eſpéce d'Epiſode ou d'action ſubordonnée à l'action théatrale; ces Epiſodes ſont rares chez les Grecs. Ils les croyoient contraires à l'effet de la principale action; & véritablement, quoiqu'on faſſe, ils détour-

nent l'attention du Spectateur ; ils la partagent du moins ; & ils ôtent à la Tragédie les charmes de cette belle simplicité, qui sçait si bien plaire par elle-même. Après tout celui d'Euripide quoiqu'un peu tiré, justifieroit ceux de nos jours, si on ne les poussoit pas plus loin qu'il ne l'a fait, & si on ne les faisoit rouler presque toujours sur l'amour.

Ce sacrifice de Ménécée rappelle au Chœur l'idée du Sphinx, qui s'étoit si souvent rassasié de sang humain, & le service qu'Œdipe rendit à l'Etat en le délivrant de ce monstre. La générosité de Ménécée, qui dans un âge si tendre court volontairement à la mort pour le salut de ses Citoyens, fait encore une partie de l'intermède. On conviendra que c'est une adresse dans le Poëte d'avoir donné assez de présence d'esprit & de courage à ce jeune Prince pour feindre en présence de son pere, & pour voler ensuite au trépas sans autre témoin que le Chœur. Mais ce Chœur même paroîtra peut-être un inconvénient. Car étoit-il naturel qu'il le laissât ainsi voler au trépas, du moins sans en avertir Créon ? Oui, sans doute, puisque le Chœur n'étoit composé que d'é-

trangeres, qui par leur alliance avec Thébes & par leur propre ſituation prenoient plus d'intérêt au bien du public, qu'au bien particulier de Créon. Dans la Tragédie dépouillée de Chœurs, comme elle l'eſt aujourd'hui, il auroit fallu recourir au monologue ou à quelque Confident, qui auroit été plus embarraſſant & plus froid. Eſt-il naturel d'ailleurs, qu'une grande & illuſtre action ſe paſſe ſans témoins? On ne dira pas que les Spectateurs le ſoient. Ils ſont comptés pour rien, & ce ſeroit mal entendre le Théâtre, que de le prétendre. On ne le dit point, & on le ſuppoſe toutefois dans la pratique. Comment excuſer cela?

ACTE IV.

Un Officier vient avec empreſſement trouver Jocaſte, pour lui raconter l'état des affaires. Elle ſort du Palais. La curioſité d'une mere & d'une Reine ſur le ſort de ſes enfans & de l'Etat fait ici un bel effet. On lui dit que l'un & l'autre Prince eſt plein de vie & que les Thébains ſont vainqueurs. Cela eſt très-bien ménagé pour ſuſpendre l'attention. » C'eſt, dit l'Envoyé, la mort

» de Ménécée qui a procuré à Thébes
» ce favorable ſuccès. En effet après ce
» ſacrifice Etéocle poſte les ſept Chefs
» de cohortes. Il diſtribue les Corps de
» Cavalerie pour ſoutenir ceux d'Infan-
» terie. Incontinent les ennemis s'avan-
» cent ſur le bord du foſſé. Le bruit
» des trompettes ſe fait entendre des
» deux parts; Pathenopée, Amphia-
» raüs, Hippomédon, Polynice, Ty-
» dée, Capanée, Adraſte, les ſept
» Chefs de l'armée ennemie ſont char-
» gés chacun de l'attaque d'une des
» portes. » L'Officier après les avoir ainſi nommés de ſuite, ſelon le rang de leurs attaques, décrit les deviſes de chacun d'eux d'une maniere un peu différente de celle d'Eſchyle. * J'ai cru devoir abréger dans l'un & l'autre Poëte un récit peu intéreſſant pour nous. Il ſuffit d'en donner quelque idée, & d'obſerver en paſſant que la Scène d'Euripide paroît être plus adroitement ménagée en récit que celle d'Eſchyle ne l'eſt en action, quoiqu'elle ait ſes beautés en ce qu'il fait agir Etéocle, qui diſpoſe ſes poſtes aux yeux du Spectateur.

* *Voyez les ſept Chefs devant Thébes, Tom. III. Acte III.*

» D'abord, continue l'Officier, on » employe l'arc, la fronde, & les pier- » res détachées des murs. Les assiégés » avoient l'avantage, lorsque Tydée & » Polynice se mettent à crier qu'il faut » donner un assaut général. Le combat » s'échauffe. Les Soldats tombent de » part & d'autre. » L'Officier fait ici un détail d'actions très-vives à la façon d'Homere. C'est un siége à l'antique. Voici un exemple. » Capanée applique » une échelle, & jure que la foudre » même ne l'empêchera pas de prendre » la ville d'assaut. Il monte à travers » une grêle de pierres, dont il se garan- » tit en se couvrant de son bouclier. Il » atteignoit déja aux creneaux. Jupiter » le frappe tout-à-coup du feu du Ciel, » & la terre s'ébranle d'une maniere » effroyable. Ce guerrier est déchiré en » morceaux. Ses cheveux voltigent en » l'air : son sang coule à terre ; les » pieds, les mains tournoient çà & là ; » & l'on voit son cadavre enflammé » tomber en forme de tourbillon. C'est » un autre Ixion sur la roue. Adraste qui » voit que Jupiter lui est contraire fait » sortir les assiégeans du fossé, &c. »

L'Envoyé ajoute que les assiégés encouragés par ce prodige font brusque-

ment une ſortie avec de la Cavalerie. » Ils fondent ſur les aſſiégeans ; ils briſent leurs chars ; ils couvrent la campagne de morts, & délivrent Thébes. » Dans ce récit qui eſt long, on dépeint bien l'activité d'Etéocle qui ſe trouve par-tout, & qui porte à propos du ſecours où ſa préſence eſt néceſſaire. On repréſente encore avec feu les chars fracaſſés, & les monceaux de morts.

Jocaſte en l'écoutant, goûte une joie digne de ſon double caractere. Elle eſt mere & Reine. L'Etat eſt ſauvé & ſes fils reſpirent. Elle ne plaint que Créon à qui il en a couté un ſang bien cher pour le ſalut de Thébes. Mais comme elle veut ſçavoir la ſuite des événemens, & la derniere réſolution d'Etéocle & de Polynice, l'Officier lui dit, » Madame n'en demandez pas » plus ; juſqu'à préſent tout a été heu» reux pour vous. » Ce mot ambigu » pique de plus en plus la curioſité de » Jocaſte. Elle preſſe l'Envoyé de parler. » Que voulez-vous davantage, » répond-il ? les Princes vos enfans » vivent. «

JOCASTE. Je veux ſçavoir en un mot, ſi l'iſſue eſt auſſi heureuſe que le combat.

L'Officier. Laiſſez-moi partir, Madame. Etéocle eſt ſans Ecuyer.

Il a beau feindre & ſe défendre de parler, Jocaſte l'y contraint. Il avoue que les deux Princes ſont convenus d'un combat ſingulier. » Etéocle du » haut des murs a fait faire ſilence, & » a parlé en ces termes. Braves Guer- » riers, qui êtes venus en ces lieux, » & vous, Thébains, écoutez-moi. Ne » prodiguez plus vos vies en faveur de » Polynice ni d'Etéocle. Il n'eſt plus » queſtion de vous expoſer à des périls » dont je vous tiens quittes. Je veux » combattre ſeul avec mon frere. S'il » meurt de ma main je regnerai ſans » rival; & ſi je ſuis vaincu, je lui céde » le Trône. Argiens, au lieu de périr » en ce lieu, retournez dans votre pa- » trie; & vous, Thébains, c'eſt aſſez » du ſang que vous avez verſé pour » moi. Polynice accourt & ſouſcrit à » cet accord. L'une & l'autre armée y » applaudit. On fait une trève, & au » milieu des deux camps, tous les Chefs » font ſerment de s'en tenir à des con- » ditions ſi juſtes. * Les deux Princes

* On diroit que c'eſt Ménélas & Pâris qui ſe diſpoſent au combat: toute cette deſcription eſt imitée du troiſiéme Livre d'Homere.

» vont auſſi-tôt ſe revêtir d'armes d'ai-
» rain. Les Thébains environnoient
» Etéocle pour l'armer, & les Argiens
» faiſoient de même à l'égard de Po-
» lynice. Les deux freres ont paru en
» préſence l'un de l'autre, ſous leur
» armure brillante, & ils n'ont point
» pâli. Ils brûlent d'ardeur de combat-
» tre. Les Guerriers les exhortent de
» part & d'autre à ſoutenir leur gloire.
» O Polynice, diſent lés uns, l'hon-
» neur des Argiens eſt entre vos mains.
» C'eſt à vous d'élever à Jupiter une
» ſtatue pour monument de votre gloi-
» re. Allez, diſent les Thébains, allez
» brave Etéocle: ſongez que vous com-
» battez pour la patrie, que vous êtes
» vainqueur, & que vous regnez. Tels
» ſont les diſcours qu'on employe pour
» les animer au combat. Les Prêtres
» ſont occupés à interroger les entrail-
» les des victimes, l'extrémité des flam-
» mes & les autres indices, dont ils
» tirent des préſages pour la victoire
» ou la défaite des combattans. Pour
» vous, Madame, ſi vous avez quelque
» reſſource dans votre prudence, &
» dans l'art des enchantemens, allez,
» détournez les Princes d'un ſi horrible
» combat. Prête à perdre deux fils en

» un jour ne négligez rien : le péril eſt
» certain pour eux ; & la victoire ne
» ſçauroit être que funeſte & doulou-
» reuſe pour vous. »

Jocaſte ſans répondre à l'Officier qui n'a peut-être que trop differé à lui dire une choſe ſi eſſentielle, fait appeller Antigone. Cette Princeſſe vient toute effrayée. Jocaſte lui apprend que ſes deux freres ſont ſur le point de s'entr'égorger. » Allons, dit-elle, nous jetter » à leurs pieds. » Antigone avant que de ſçavoir nettement de quoi il s'agiſſoit, faiſoit quelque difficulté de paroître à la vûe des deux camps. Telle étoit la pudeur & la bienſéance de ces tems-là, dont les Poëtes Grecs nous donnent de fréquens exemples. Mais dès que la Princeſſe apprend qu'il n'y a pas un moment à perdre, & que tout eſt déſeſperé ſi elle ne vole vers ſes freres, elle eſt la premiere à preſſer la Reine ſa mere de marcher ſans délai. Jocaſte la preſſe à ſon tour de la ſuivre à grands pas. » Pour peu que vous » tardiez, c'en eſt fait ; nous ſommes » perdues, & vous me verrez expirer » ſur vos freres morts. »

Les Phœniciennes redoublent la frayeur & la curioſité du Spectateur par

des exclamations de crainte & de triſteſſe qui expriment les ſentimens de l'aſſemblée. » Malheureuſe mere ! Enfans déplorables ! Qui des deux ſe » baignera dans le ſang de ſon frere ? » Qui des deux dois-je pleurer ? » Ces exclamations accompagnées de beaucoup d'autres ſont encore beaucoup plus vives que notre maniere ne peut les repréſenter.

ACTE V.

Créon déplore la mort de ſon fils, dont il a recueilli les triſtes reſtes, qu'il fait apporter à Jocaſte pour les enſévelir. Il cherche cette Princeſſe. Mais le Chœur lui apprend le combat ſingulier d'Etéocle & de Polynice ; & le départ de Jocaſte & d'Antigone qui ſont allées ſe jetter au milieu d'eux.

Un Officier entre auſſi-tôt avec la triſteſſe peinte dans tout ſon maintien. Son air ſeul annonce la mort mutuelle des deux Princes. Créon & le Chœur ſont à peine revenus de l'étonnement où les jette cette nouvelle, qu'on ajoûte encore, que Jocaſte ne vit plus. L'Officier reprend le récit où il l'a quitté dans l'Acte précédent. » Vous ſçavez, dit-il,

» la victoire que nous avons remportée
» ſous les murs. La proximité ne per-
» met pas d'ignorer ce qui s'y paſſe. »

L'on peut donc demander, pourquoi Créon a-t-il ignoré le combat des deux freres ? Car il eſt ſuppoſé n'en rien ſçavoir quoiqu'il vienne de l'antre du Dragon, d'où il a enlevé le cadavre de ſon fils. Cela a bien l'air d'une faute, qu'Euripide aura faite pour en éviter une autre, à ſçavoir celle de répéter l'hiſtoire du ſiége à Créon qui ne l'avoit pas entendue, ou celle d'omettre la narration de la ſuite. Si les Anciens péchent, ce n'eſt qu'à force de précautions, pour faire entrer & ſortir à propos leurs Acteurs; choſe dont on ne s'embarraſſe preſque plus aujourd'hui. Pour juſtifier Euripide, on peut ſuppoſer Créon tellement occupé de la mort de ſon fils, qu'après avoir vû de ſes yeux la victoire des Thébains, il n'a pas pris garde à la ſuite, qui étoit le duel d'Etéocle & de Polynice.

L'Envoyé continue : » Après que les
» deux Princes ſe ſont revêtus de leur
» armure, ils ſe ſont avancés entre les
» deux armées prêts à combattre à coups
» de lances. Alors Polynice en ſe tour-
» nant vers Argos, Déeſſe des Argiens,

» Vénérable Junon, a-t-il dit; (car je
» suis à présent sous votre sauve-garde:
» mon hymen avec la fille d'Adraste &
» ma retraite dans son Palais qui me
» tient lieu d'asyle m'en sont garans.)
» Faites que j'immole mon frere, &
» que je rougisse de son sang mes mains
» victorieuses. Hélas, je le sçai trop,
» c'est une victoire impie & honteuse,
» mais nécessaire, que j'ose vous de-
» mander. Ces mots ont arraché des
» larmes aux Soldats. Ils s'entre-regar-
» doient en plaignant la cruelle néces-
» sité où étoit Polynice, de mourir ou
» de tuer. Pour Etéocle, il se tourne
» vers le Temple de la guerriere Pallas.
» Fille de Jupiter, faites que de ce bras
» je porte ma lance dans le sein d'un
» frere qui vient renverser ma patrie &
» la sienne. Incontinent on voit briller
» le flambeau, signal du barbare com-
» bat. »

Ce signal de guerre avoit précedé l'usage des trompettes. Euripide ne laisse pas de joindre ces deux signaux dans le siége de Thébes. Un Prêtre couronné de laurier précedoit l'armée avec une torche allumée à la main. Les ennemis l'épargnoient presque toujours dans la chaleur de la bataille. De-là est venue

l'ancienne façon proverbiale d'exprimer une défaite complette. *Le porte-flambeau même n'a pas été épargné.* De-là vient encore avec assez de vrai-semblance l'usage de représenter la discorde avec des torches ardentes.

» Les deux Athletes, dit l'Officier, » courent l'un vers l'autre, & semblables à deux sangliers qui éguisent » leurs défenses, ils écument de rage, » & s'attaquent en même-tems. » On représente très-naivement leur double combat. Le premier s'est fait à la lance. » Ils se couvroient de leurs vastes boucliers, & tâchoient de saisir tour à » tour l'endroit que découvriroit l'un » ou l'autre pour le frapper à coup sûr. » L'Officier dit que les Spectateurs attentifs étoient plus en sueur que les combattans mêmes. » Etéocle se heurte le » pied, sort de son bouclier, & reçoit » un coup qui excite un cri de joie » parmi les Argiens. Polynice à son » tour se découvre & se sent blessé. » Sujet de triomphe pour les Thébains. » Mais ce coup rompt la pointe de la » lance. Etéocle recule, & ramassant » une pierre, il la jette, & si heureu- » sement qu'il brise la lance de Poly- » nice. Le combat devient égal. Ils

» tirent leurs épées ; ils s'approchent ; » ils frappent avec grand bruit sur leurs » boucliers. Mais Etéocle a recours à » une ruse Thessalienne. » Les Scholiastes peignent les Thessaliens, comme ont fait depuis tous les Grecs. » Il » écarte le pied gauche, avance le droit, » & se courbant presque à terre, il enfonce son épée dans les entrailles de » son frere. Ce Prince tombe & nage » dans son sang. Etéocle se croit vain» queur. Il jette son épée, & s'appro» che imprudemment pour dépouiller » son ennemi. Polynice alors ramassant » ses forces, plonge tout-à-coup son » épée dans le sein d'Etéocle. L'un & » l'autre étendus par terre mordent la » poussiere, & sont également vain» queurs ou vaincus. »

Créon reconnoît en soupirant l'effet des imprécations d'Œdipe. » Ces deux » Princes étoient tombés, continue » l'Officier, lorsque leur mere accourt » & arrive avec sa fille. A la vûe de ses » fils baignés dans leur sang, ô secours » trop lent, s'écrie-t-elle ! puis elle se » prosterne près d'eux, & les pleure » tour à tour. O mes chers freres, dit » Antigone, abandonnez-vous ainsi » une mere & une sœur ? Etéocle qui ne

» ne reſpiroit plus qu'à peine léve les » yeux, reconnoît la Reine, lui pré- » ſente une main enſanglantée, & lui » témoigne ſes regrets par ſes larmes. » Son frere de ſon côté à l'aſpect de la » Reine & de la Princeſſe, c'eſt fait, » dit-il, Madame, je meurs. Mon » unique regret, c'eſt l'état où je laiſſe » une mere, une ſœur, & même mon » perfide frere. Car hélas, cet ennemi » m'eſt encore cher. Je vous demande » pour derniere faveur de ne pas me » refuſer un tombeau dans ma patrie, » & d'appaiſer Thébes irritée. L'hon- » neur du tombeau dans le pays Thé- » bain me tiendra lieu du Trône que » j'ai perdu. O ma mere, fermez mes » yeux de vos mains. Il porte lui-même » la main de Jocaſte ſur ſes yeux. » Adieu, dit-il d'une voix expirante, » les ténébres de la mort m'environ- » nent. Incontinent l'un & l'autre ex- » pire. Jocaſte témoin de ces horreurs, » tire l'épée qui étoit dans le corps » d'Etéocle, ſe la plonge dans le ſein, » & tombe entre ſes deux fils qu'elle » tient embraſſés. » L'Officier finit ce long récit par la conteſtation qui vient de s'élever entre les Argiens & les Thébains au ſujet du vainqueur. Des paro-

les ils en viennent aux armes, & les Argiens ſont mis en fuite avec perte de ſix cens hommes. *

Auſſi-tôt on apporte vers le fonds du Théâtre les corps de Jocaſte, d'Etéocle & de Polynice. C'eſt le Chœur qui en avertit. Antigone revient échevelée & ſans voiles. La vûe de ces cadavres, qu'elle a fait enlever la jette dans le déſeſpoir. Sa douleur n'éclate que par des exclamations entre-coupées de ſanglots, & ſa ſituation parle plus que ſa langue. Elle appelle tout juſqu'aux êtres inanimés pour prendre part à ſes larmes. Puis jettant les yeux ſur des morts ſi chers, » ſur qui d'abord, dit-elle, » répandrai-je les cheveux que je m'arrache ? Sera-ce ſur une mere, ou ſur » les bleſſures cruelles de mes freres ? » Sortez Œdipe, ſortez de vos ténébres. »

Œdipe ſort. » Pourquoi, dit-il, ma » fille, me rappeller à la lumiere qui

---

Note de l'Editeur. * L'Officier qui fait le récit de cette action, ne marque point ce nombre. Il dit : ἔῤῥει δ᾽αἷμα μυρίων νεκρῶν : *fluebat verò ſanguis innumerorum cadaverum.* Dans la rigueur des termes, μύριοι ſignifie *dix mille.* Mais, ici, il eſt pris pour un nombre indéfini, & veut dire, *une grande multitude.*

» n'eſt plus pour moi ? D'où vient me » contraindre de ſortir de mon tom-» beau, moi qui ne ſuis qu'un fantôme, » ou qu'un cadavre animé ? Vous n'avez » plus de fils ni d'épouſe, répond An-» tigone. Je le dis avec douleur, & » non pour aigrir vos maux. C'eſt votre » Génie funeſte qui a fondu ſur eux, » pour les animer à leur perte mu-» tuelle. » Œdipe gémit, ſoupire, & pleure. » Que ſeroit-ce donc, reprend » la Princeſſe, ſi vous pouviez voir » leurs cadavres étendus par terre, vous » en mourriez de déſeſpoir. » Elle lui raconte en deux mots, mais éloquemment la maniere dont ils ont péri ; & le Chœur ſouhaite qu'au moins un jour ſi horrible pour la Maiſon d'Œdipe ſoit le dernier de ſes jours malheureux. Mais Créon qui arrive lui prépare de nouveaux malheurs.

En effet, il ſe déclare Roi de Thébes ſuivant les dernieres volontés d'Etéocle. Il veut que ſon fils Hémon épouſe Antigone, & qu'Œdipe aille en exil. » Tiréſias, dit-il, aſſure que jamais ſans » cela Thébes ne jouira d'une paix du-» rable : & c'eſt à regret que je ſouſcris » à ſon oracle. O Deſtin, s'écrie Œdi-» pe ! fut-il jamais un mortel né ſous

» de plus effroyables auſpices ! » Il repaſſe tous ſes malheurs, l'Oracle donné avant ſa naiſſance, la maniere dont on l'expoſa ſur le mont Cithéron, le cruel ſervice qu'on lui rendit en ſauvant ſes jours, le meurtre de ſon pere, ſon hymen avec ſa mere, ſon aveuglement, ſa priſon, la mort de Jocaſte & de ſes fils : & tout cela terminé par un exil pire pour lui que la mort. » D'où tire-
» ra-t-il le ſecours néceſſaire pour traî-
» ner une vie languiſſante ? Qui le con-
» duira ? Qui prendra ſoin de ſes jours ?
» Jocaſte l'eût fait. Elle n'eſt plus. » Il reproche à Créon ſa dureté : mais loin de s'abaiſſer à d'indignes prieres, il déclare qu'il ne fléchira point le genou devant un Tyran, & qu'il ſoutiendra juſqu'à la mort la majeſté d'un Roi.

Le nouveau Roi porte plus loin la rigueur & la ſéverité tyrannique ſous prétexte d'exacte équité. Il ordonne qu'on jette le cadavre de Polynice hors du pays Thébain ſans ſépulture, parce qu'il étoit venu porter le fer & le feu dans ſa patrie. Il défend même de l'inhumer ſous peine de mort.

Antigone outrée de ces derniers coups du Deſtin, qui lui ſemblent plus cruels que tout ce qui a précedé, oublie un

moment des morts chéris, pour pleurer un pere plus à plaindre qu'eux. » Ah, » mon pere, s'écrie-t-elle, vous êtes un » modéle accompli du malheur. Les » autres le partagent. Vous en portez » ſeul tout le poids. » Puis ſe tournant vers Créon, elle lui demande de quel droit il refuſe la ſépulture à Polynice. Il s'éleve entr'elle & Créon une conteſtation très-vive. Dût Thébes entiere s'y oppoſer, elle fait ſerment d'enſevelir ſon frere. » Hé bien, dit le Roi, » inhumez-vous donc vous-même avec » lui. » Elle prie, elle menace ; mais inutilement. Créon eſt inflexible. Il allégue l'ordre d'Etéocle & des Dieux.

Pour comprendre juſqu'où alloit la paſſion des Anciens, s'il eſt permis de parler ainſi, pour les honneurs du tombeau dans la patrie, & la piété d'Antigone, il ne faut que lire ce qu'elle dit dans cette Scène pour obtenir du Tyran ce qu'elle ſouhaite.

ANTIGONE. De quel front portez vous des loix contre un mort ?

CRÉON. C'eſt Etéocle qui a prononcé l'arrêt. C'eſt à moi de l'exécuter.

ANTIG. L'arrêt eſt injuſte. C'eſt une injuſtice d'y avoir égard.

Créon. Quoi ! n'eſt-il pas juſte de maintenir les loix ?

Antig. Non, quand elles ſont tyranniques.

Créon. Eſt-ce une tyrannie de punir Polynice ?

Antig. Oui.

Créon. Il étoit l'ennemi de la patrie.

Antig. Le hazard des événemens l'a entraîné. La mort en eſt le fruit.

Créon. Et le refus du tombeau en ſera la peine.

Antig. Il pourſuivoit ſes droits.

Créon. Il en ſera puni. Je l'ordonne, je le veux.

Antig. Et moi je veux l'enſevelir, dût s'y oppoſer tout l'Etat.

Créon. Enſéveliſſez-vous donc avec lui.

Antig. Ce prix de ma tendreſſe me ſera glorieux.

Créon. Gardes, qu'on la ſaiſiſſe, & qu'on la mene au Palais.

Antig. Vous avez beau faire; je ne quitte point ce cher mort.

Créon. Je pardonne à votre ſexe. Sçachez donc que cet arrêt eſt un décret des Dieux.

Antig. C'eſt un décret des Dieux de ne pas inſulter les morts.

Créon. L'ordre est de ne pas l'environner, même d'un peu de poussiere.

Antig. Hé, Seigneur, je vous demande cette grace par cette Jocaste que vous voyez, votre sœur & ma mere.

Créon. Vains efforts ! le dessein est pris.

Antig. Laissez-moi seulement le laver d'eau pure.

Créon. C'est un point défendu.

Antig. Que j'enveloppe du moins ses blessures.

Créon. Nul honneur à un perfide.

Antig. O mon cher frere, j'aurai du moins la satisfaction de vous embrasser.

Créon. Non ; ne troublez pas d'un deuil hors de saison l'hymen dont je vous honore.

Antig. Dont tu m'honores, Tyran ! Me crois-tu assez lâche pour épouser ton fils ?

Créon. L'intérêt & la nécessité t'y réduiront.

Antig. La nuit que tu choisiras verra donc renaître une Danaïde.

Créon. Quelle audace, ô Ciel !

Antig. J'en atteste le fer, dont je fais vœu de frapper cet époux.

Créon. Hé pourquoi dédaigner cet hymen, ingrate ?

Antig. Pour accompagner un pere dans l'exil.

Créon. Vaine fierté qui dégénére en fureur !

Antig. Pour mourir avec lui, si ce n'est assez de l'exil.

Créon. Hé bien, partez. Je délivre mon fils d'une Furie. (*Il se retire.*)

Œdipe. J'admire & je sens votre tendresse, ma fille ; mais....

Antig. Quoi, j'épouserois le fils d'un Tyran, & j'abandonnerois le meilleur des peres ?

Œdipe. Vivez heureuse ; je sçaurai seul supporter mes malheurs.

Antig. Et qui prendra soin de vos jours ?

Œdipe. Je n'attends que la mort, en quelque lieu que le Destin daigne me l'offrir.

Antig. Le dirai-je, mon pere ? je ne reconnois plus cet Œdipe qui a confondu le Sphinx.

Œdipe. Aussi n'est-il plus ; le jour qui le rendit heureux causa tous ses malheurs.

Antig. Et sa fille pourroit les voir sans s'y associer !

Œdipe. Quel opprobre pour une Princesse d'accompagner un pere aveugle & banni !

ANTIG. Une Princeſſe fiere peut avoir ces ſentimens. Ce ne ſont pas ceux d'une fille à l'égard d'un pere.

ŒDIPE. Hé bien, conduiſez-moi à votre mere. Diſons-lui les derniers adieux.

ANTIG. La voici. Touchez pour la derniere fois une ſi chere main.

ŒDIPE. O mere, ô épouſe infortunée !

ANTIG. Tous les maux ſe ſont raſſemblés ſur elle. La mort y a mis le comble.

ŒDIPE. Où ſont mes fils ?

ANTIG. Les voici étendus l'un auprès de l'autre.

ŒDIPE. Conduiſez ma main tremblante ſur leurs viſages.

ANTIG. Satisfaites votre tendreſſe, pour des fils qui ne ſont plus.

ŒDIPE. O reſtes trop chéris ! enfans malheureux du plus malheureux pere qui fût jamais !

ANTIG. Adieu, cher Polynice. Sois témoin de ma tendreſſe & de mon ſacrifice pour toi.

ŒDIPE. L'Oracle d'Apollon s'accomplit, ma fille.

ANTIG. Quoi ! avez-vous encore d'autres maux à m'annoncer ?

ŒDIPE. Je mourrai exilé à Athènes.

Antig. A Athènes ! Et oſera-t-elle recevoir Œdipe ?

Œdipe. La demeure ſacrée de Neptune, Colone me recevra. Ce ſera mon aſyle & mon tombeau. Partons, généreuſe Antigone, puiſque vous voulez être compagne de mon exil : & conduiſez mes pas mal aſſurés.

Le reſte eſt décrit avec cette naïveté Grecque qui nous choqueroit. Œdipe demande ſon bâton : Antigone le lui donne, & marque l'endroit où il doit poſer chaque pas, pour ne point broncher. L'un & l'autre après quelques retours ſur leur félicité paſſée & ſur leur fortune préſente qui augmentent la compaſſion des Spectateurs, ſe retirent pour aller en exil, & finiſſent la Tragédie.

Elle eſt fort chargée d'événemens; mais qui tendent tous au même but. C'eſt proprement l'aſſemblage des infortunes d'Œdipe & de ſa Maiſon. Le Poëte a voulu les réunir pour donner plus de jeu aux grands ſentimens de pitié & de terreur qu'il prétendoit exciter. Le dernier acte paroîtroit en partie poſtiche, comme celui d'Ajax chez Sophocle, ſi l'on ne faiſoit la réflexion que j'ai ſi ſouvent inſinuée, à ſçavoir

que n'être pas inhumé, c'étoit chez les Anciens un ſupplice plus redouté que le trépas. Ainſi la mort n'étoit pas pour leurs Héros de Théâtre un dénouement ſuffiſant. Il y falloit joindre les honneurs ou la privation du tombeau pour achever l'action. Et voilà ſans difficulté la clef des dénouemens anciens, tant du Poëme épique comme dans Homere, où il s'agit des funérailles d'Hector, & de Patrocle, que de la Tragédie, comme Ajax, les Phœniciennes, & pluſieurs autres, dont les dénouemens bleſſeront toujours, tant qu'on s'obſtinera à ne pas entrer dans les principes reçus de l'Antiquité.

Je ne dis rien des autres défauts que le Lecteur peut trouver ou diſculper ſuivant ſon goût plus ou moins raffiné pour ou contre les manieres anciennes. La Piéce a été expoſée aſſez fidélement & aſſez au long pour donner lieu de les remarquer. Quant aux mœurs, il y a par rapport à nous des choſes bien difficiles à goûter. A la vérité Etéocle eſt coupable par ſon injuſtice & ſon ambition, & Polynice quoique d'ailleurs ſi aimable n'eſt pas tout-à-fait innocent, pour avoir porté les armes contre ſa patrie. L'injuſtice évidente de

son frere qui l'y contraint ne l'excuse pas ; & voilà véritablement une de ces situations fines & délicates si propres à intéresser le Theâtre. D'ailleurs ces deux freres, n'eussent-ils fait autre chose que de cacher Œdipe dans les ténébres du Palais, sont en cela même coupables, parce que le respect pour un pere doit l'emporter sur toute autre considération, & même sur celle de s'épargner une grande confusion, chose unique qu'ils appréhendoient.

Mais que dire d'Œdipe, de Jocaste, & d'Antigone, qui ne sont coupables que de crimes involontaires, & qui sont réellement malheureux ? Que dire de Créon, qui pour justifier son extrême rigueur & sa haine politique, se sert du prétexte d'un Oracle de Tirésias, & des dernieres volontés d'un usurpateur, si ce n'est qu'il faut monter son esprit à ces mœurs si étranges pour nous, & qu'ordinairement on n'en est pas capable, à cause de l'éloignement des tems & des idées ? Car comme dans les affaires de plaisir & de goût, la premiere impression est vive & se tourne d'abord en préjugé, il est naturel qu'on se révolte & qu'on s'obstine contre des idées qui paroissent singu-

lieres, & dont la ſingularité fait évanouir le charme qu'elles ont produit autrefois dans d'autres eſprits. Au reſte cette Piéce fut couronnée ſur le Théâtre d'Athènes.

Pour connoître de plus en plus la différence du goût Grec & de celui des autres ſiécles, il ne faut pas omettre ici la Thébaïde de Seneque, quoique plus qu'à demi tronquée, ni celle de Racine bien qu'elle ſoit une de ſes plus foibles Tragédies, ni même celle de Dolcé quoique traduite du Grec, & une partie de celle de Rotrou dont on a déja vu l'autre.

LA THEBAIDE,

TRAGÉDIE DE SENEQUE.

CEtte Piéce eſt venue juſqu'à nous ſi mutilée, & la route que Seneque a priſe eſt ſi différente de celle d'Euripide, que je ne puis en dire que peu de choſe. Si du moins cette route étoit naturelle, on pourroit par le moyen des conjectures, comme avec le fil d'Ariadne, en découvrir les dé-

tours. Mais on ſçait que ce n'eſt pas la maniere de Seneque d'être naturel. Il va où ſon feu l'emporte de gauche à droite, & du blanc au noir. On a des reſtes précieux des ſtatues antiques, des troncs par exemple, & par leur ſituation un ſculpteur habile devine avec vrai-ſemblance quel Héros ou quel Dieu repréſentoit la ſtatue entiere, & dans quelle attitude. Mais il eſt difficile de hazarder quelque choſe de ſemblable à l'égard de la Thébaïde de Seneque. D'ailleurs ce qui nous en reſte eſt d'un enthouſiaſme ſi extravagant, pour appeller la choſe par ſon nom, que ce ſeroit une peine inutile d'y chercher de la ſuite. On me pardonnera de traiter ainſi Seneque après ce qu'on en a déja vû. Mais la Thébaïde eſt bien autre choſe. Tout l'emportement de Lucain, lors même qu'il eſt le plus énergumène, n'eſt qu'un badinage au prix de Seneque. Toutefois il y a du vrai ſublime. Ce ſont des traits qui échappent par hazard à un eſprit très-beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé, & d'une imagination emportée.

ACTE PREMIER.

Ce qui nous reſte du premier Acte eſt une Scène unique d'Œdipe & d'Antigone. * C'eſt plus de 300 vers. Mais il n'y en a que ſept ou huit qui aillent au fait, c'eſt-à-dire, qui indiquent le ſujet de la Tragédie. Œdipe aveuglé paroît avec ſa fille, on ne ſçait d'abord pourquoi; ſi ce n'eſt qu'on découvre peu-à-peu qu'il veut s'exiler lui-même de ſon Palais, & s'abandonner à ſon déſeſpoir. On ſe perſuade par ſa ſituation & par l'excès de ſa douleur, qu'il n'y a pas long-tems qu'il s'eſt reconnu comme époux de ſa mere. Autrement ſes emportemens ſeroient tout-à-fait inexcuſables. Une douleur ſur laquelle le tems a paſſé s'exprime avec plus de nobleſſe & de tranquillité. Cependant il doit y avoir au moins trois ou quatre ans qu'il s'eſt reconnu. Œdipe ne veut pas moins que ſe donner la mort, à quelque prix que ce puiſſe être : il en

* Il eſt démontré, je crois, par l'étendue des autres Tragédies latines, qu'il ne manque en cet Acte que quelques vers, & l'Ode du Chœur.

cherche tous les moyens, & d'une maniere ſi folle, qu'après avoir inutilement demandé à ſa fidelle Antigone, ou un précipice, ou le fer, ou le poiſon, il croit devoir recourir à ſes propres mains. Il les apoſtrophe pour les exhorter à le bien ſervir. Mais l'embarras eſt de décider par où il commencera à ſe déchirer. » Car, dit-il, » je ſuis criminel tout entier. »

Totus nocens ſum; quà voles mortem exige
Effringe corpus, &c.

» Ça, mon bras, commencez par » où il vous plaira. Briſez mon corps, » arrachez mon cœur, déchirez mes » entrailles. » Il continue l'énumération, & il conclut à s'en tenir à la tête parce que ſes mains en ont déja tiré les yeux. Cela n'eſt-il pas bien touchant? O ſimplicité Grecque, qu'êtes-vous devenue ſous la plume de ce bel eſprit Latin!

Enfin Œdipe déclare tous les crimes & toutes les horreurs dont le ſouvenir & le ſentiment l'obligent à ſortir de la vie; & il finit comme en paſſant par le malheur unique qui fait toutefois le ſujet de la Piéce, je veux dire, par la diſſenſion cruelle de ſes deux fils qui

ſe diſputent le Trône. Il dit que l'un refuſe de le céder, & que l'autre vient le redemander à main armée. Antigone en prend occaſion de preſſer Œdipe de vivre pour pacifier l'Etat & réconcilier ſes fils. On ne ſçait s'il l'accorde ou s'il le refuſe. Car l'Acte eſt tronqué en cet endroit. Nous verrons pourtant ce Prince reparoître.

Ce qui ſe préſente d'abord à l'eſprit après la lecture d'Euripide, c'eſt que le Poëte latin a voulu imiter la Scène d'Œdipe dans le Poëte Grec. Mais il eſt viſible qu'il l'a gâtée, & que d'une excellente choſe il en a fait une très-mauvaiſe, par la place où il l'a miſe, & par l'aſſaiſonnement qu'il lui a donné. Euripide fait ſortir Œdipe de ſa priſon pour être témoin des terribles châtimens dont le Ciel vient de punir ſes fils, & pour y voir mettre le comble par ſon propre banniſſement. C'eſt alors qu'Œdipe peut & doit faire parler ſes douleurs, comme il le fait avec majeſté. Mais le Poëte latin ouvrant la Scène par les fureurs de ce Prince, ne lui donne aucun nouveau ſujet de s'emporter, ſi ce n'eſt à la fin la diſſenſion de ſes fils, dont le pere avoit été déja témoin, & peut-être auteur par ſes

imprécations. Après tout on ne peut pas extravaguer en plus beaux vers que le fait Œdipe.

ACTE II.

Il ne s'eſt conſervé que 40 vers du ſecond Acte. On voit ſeulement un Officier qui annonce à Œdipe que Polynice vient aſſiéger Thébes à la tête des Argiens, & il le prie d'écarter la tempête. » Moi, répond le Prince, je » ſerois homme à empêcher le crime » & à retenir des mains prêtes à ſe bai- » gner dans le ſang le plus cher ! non, » non, mes fils ne ſont point dégéne- » rés. Je les reconnois à ces traits. »

Me nunc ſequuntur, laudo & agnoſco lubens.

Il fait plus. Il les exhorte à ſe montrer dignes d'un tel pere.

Exhortor aliquid ut patre hoc dignum gerant.

Cette figure eſt pouſſée fort loin à la façon de Seneque ; car le pere anime en effet ſes fils à s'entr'égorger, comme s'ils étoient préſens.

Agite, o propago clara, generoſam indolem
Probate factis, &c.
Frater in fratrem ruat, &c.

Voilà un caractere de désesperé assez singulier. Il pourroit être beau dans cette conjoncture, s'il n'étoit outré.

ACTE III.

Jocaste vient déclamer au troisiéme Acte, comme Œdipe l'a fait au premier. C'est-là le triomphe de Seneque. Tous ses grands personnages sont déclamateurs. La Reine ne sçait pour qui son cœur doit se déclarer : sera-ce pour Polynice ou pour Etéocle ? L'un & l'autre est son fils. L'un redemande un bien qui lui est dû ; mais il le demande en assiégeant sa patrie. L'autre ne lui est pas moins cher que son frere. Elle penche cependant pour ce dernier, dont le parti est le plus juste & le plus malheureux ; & elle dit comme Sabine, femme d'Horace, dans la Tragédie de Corneille,

Horace Acte I. Sc. I.

Je serai du parti qu'affligera le sort.
Quò causa melior sorsque deterior trahit
Inclinat animus semper infirmo favens.

Corneille a eû en effet devant les yeux cette déliberation de Jocaste en faisant celle de Sabine, & le merveilleux est que Seneque ait formé un Corneille, comme Euripide un Racine.

Un Officier vient interrompre la Reine, pour lui dire que les deux armées ſont ſur le point d'en venir aux mains, ſi elle ne ſe preſſe de travailler à la réconciliation de ſes fils. Jocaſte répond qu'elle ira. Mais loin de ſe preſſer elle demeure encore pour dire d'aſſez beaux vers que Seneque n'a pas voulu perdre. Antigone la prie de rechef de ne pas différer. Alors Jocaſte ſe ſouvenant qu'on l'a déja preſſée de partir, & qu'il n'y a pas un moment à perdre, ſouhaite d'être enlevée par le vent ou par quelque Griffon pour arriver plutôt au camp. Elle court en effet comme une écervelée. Au moins l'Officier le dit très-nettement,

Vadit furenti ſimilis, aut etiam furit.

Il fait même cinq ou ſix comparaiſons impertinentes, pour mieux faire comprendre ſa penſée; il y a enſuite ſept ou huit vers abſolument inintelligibles, & qui apparemment ſont déplacés, & mis ici par hazard. Car le même Officier, en diſant que Jocaſte part comme une Bacchante, ajoûte tout de ſuite, (& malheureuſement cela paroît une ſuite,) » que Jocaſte eſt arrivée au » milieu des deux armées; qu'elle les

» a ſéparées à l'inſtant ; que les deux » freres prêts à fondre l'un ſur l'autre, » tiennent leurs javelots ſuſpendus ; » qu'on parle de paix ; » & choſes pareilles qu'on ne voit pas qu'il puiſſe ſçavoir ſi vîte, à moins qu'en effet Jocaſte n'ait été enlevée ſubitement dans les airs, comme elle le ſouhaitoit, & que l'Officier ne ſoit guindé ſur une haute tour pour voir tout ce qu'il raconte. Après tout quelque ſuivi que tout ceci paroiſſe par la liaiſon des vers, il l'eſt ſi peu par le ſens, qu'il ſeroit injuſte de vouloir rien décider ſur une Piéce ſi évidemment mutilée, & dont on n'a que peu de fragmens.

ACTE IV.

L'Acte quatriéme, qui eſt ici le dernier, parce que le reſte manque, n'eſt pas plus entier que les précédens, ni beaucoup plus intelligible, quoique tout ſemble ſe ſuivre dans la verſification.

Jocaſte y paroît comme étant au milieu de ſes deux fils. Au moins elle parle à l'un & à l'autre comme ſi elle les voyoit. Mais il n'y en a qu'un qui répond. C'eſt Polynice. Elle lui dit

d'embraſſer ſon frere. Il le refuſe. » Ne » vous fiez-vous pas, dit-elle, à ma » foi ? Non, répond Polynice. Ce com» pliment eſt un peu dur, quoiqu'en» tortillé dans une penſée prétendue » ſpirituelle.

Timeo : nihil jam jura naturæ valent.
Poſt iſta fratrum exempla, ne matri quidem,
Fides habenda eſt.

» Je crains, & ma crainte eſt trop » fondée. La nature perd ici ſes droits. » Après un exemple de deux freres ſi » cruellement ennemis, que peut une » mere, & doit-on s'y fier ? »

La Reine l'exhorte en vain à ſe déſarmer, & cela en détaillant toutes les piéces de ſon armure. Polynice tient bon. Jocaſte ſe tourne du côté d'Etéocle pour obtenir de lui la même choſe. Mais d'abord inutilement. Elle fait enſuite une harangue auſſi différente de celle d'Euripide que toute cette Scène, c'eſt-à-dire fort ampoullée, & nullement touchante. Polynice y répond. Etéocle, comme j'ai dit, ne parle point, & ce long ſilence eſt aſſez ſurprenant. Pour Polynice il déclare qu'il veut regner, quelque prix qu'il en coûte, & il ne conſerve que cela du

caractere que lui avoit donné Euripide. Mais pour mettre entierement le lecteur au fait de cette Piéce, voici le ſens & la conduite de tout ce qui nous reſte de ce quatriéme Acte, qui eſt aſſurément le plus ſupportable & le plus ſoutenu par la beauté des vers & de quelques penſées.

JOCASTE. Tournez ſur moi le fer & le feu. Que l'une & l'autre armée fonde ſur Jocaſte. Ennemi ou citoyen, tout doit frapper ce ſein qui donna des fréres à ſon époux. Déchirez & diſperſez mon corps. Je ſuis la mere de Polynice & d'Etéocle. Allons, obéiſſez l'un & l'autre. Préſentez-moi enſemble vos mains tandis qu'elles ſont innocentes. Une funeſte erreur vous fit coupables malgré vous. Juſqu'ici c'eſt un crime de la Fortune. Vous en voyez aujourd'hui l'horreur. Il vous eſt libre de l'adopter ou de le rejetter. Si la piété trouve encore place dans votre cœur, accordez-moi la paix. Si le crime vous plaît; un plus grand le ſuivra. Je viens m'y oppoſer. Ou la paix, ou une prompte guerre.... Mais qui des deux me faut-il prier? Qui embraſſer le premier? Tous les deux partagent ma tendreſſe. L'un étoit abſent; & ſi leur

ancien accord avoit lieu, l'autre le ſeroit bien-tôt. Ce n'eſt donc que par la guerre qu'une mere les verra réunis! Approchez, Polynice, les travaux de l'exil que vous avez ſoufferts vous rendent plus précieux à une mere. Approchez; mais remettez dans le fourreau cette épée cruelle; fixez à terre ce javelot qui brûle de s'échapper de vos mains. Ce bouclier s'oppoſe à vos embraſſemens; quittez-le. Otez ce caſque, & montrez-vous à une mere. Pourquoi détourner les yeux? Pourquoi obſerver l'air & la main d'Etéocle? Je ſerai votre bouclier, & ſes coups ne feront couler votre ſang qu'après le mien. D'où vient cet embarras? Vous défiez-vous de la foi d'une mere?

POLYNICE. Je crains tout, je l'avoue. La nature perd ici ſes droits. Après l'exemple de deux freres ſi cruellement ennemis, doit-on ſe fier même à une mere?

JOCASTE. Hé-bien, reprenez votre épée, votre caſque, & vos armes, tandis que votre frere mettra bas les ſiennes. Etéocle, vous êtes la premiere cauſe de la guerre: c'eſt à vous de vous déſarmer le premier,

Tu pone ferrum, cauſa qui es ferri prior.

Si la fureur du combat vous possede, je ne demande qu'un court intervalle, qu'un moment pour embrasser un fils de retour d'un long exil. Souffrez que je l'embrasse pour la premiere ou la derniere fois. Soyez du moins désarmés quand je demande la paix. Vous vous redoutez l'un & l'autre ; & je crains tous les deux, mais pour vous seuls. Polynice, pourquoi refusez-vous de poser ce fer ? Jouissez de la trève. Vous en êtes le maître. Le combat après lequel vous soupirez l'un & l'autre rend la victoire honteuse, & la défaite honorable. Vous craignez d'être surpris par un frere ! Ah quand il s'agit de surprise & de crime, soyez-en plutôt la victime que l'auteur. Mais ne craignez rien. Une mere peut être garant pour l'un & l'autre. L'emporterai-je enfin, ou dois-je porter envie à l'aveuglement de votre pere ? Suis-je venue pour vous détourner d'un attentat, ou pour le voir de plus près ?

Etéocle a déposé ses armes. Hé-bien, Polynice, c'est donc à vous que je dois adresser mes prieres, ou plutôt mes pleurs. * Je vous revois, hélas, après

* Il est vraisemblable que Polynice léve du moins la visiere de son casque. Le texte le fait entendre.

tant de vœux ! Vous êtes donc attaché à un Roi étranger ! Tant de mers, tant de périls ont été témoins de votre fuite ! Une mere n'a ni présidé à votre hymenée, ni orné le Palais, ni paré les torches de bandelettes ! Le pere de votre épouse, au lieu de trésors, de terres, & d'Etats ne vous a donné que la guerre pour dot. Gendre d'un ennemi, éloigné de votre patrie, réfugié dans un Etat étranger, privé du vôtre, exilé sans crime, il ne vous manquoit de la destinée d'Œdipe, qu'un hymen criminel; & vous en avez serré les nœuds. O mon fils, que je revois après un si long tems, ô fils, la crainte & l'espérance éternelle d'une mere tendre, vous que j'ai si souvent demandé aux Dieux de revoir, quoi que ce retour dût m'être aussi funeste que cher ! Quand cesserai-je, disois-je, de trembler pour lui ? Vous le craindrez luimême, m'ont répondu les Dieux, quand vous le verrez. Il est trop vrai. Point de Polynice sans la guerre; & point de guerre sans Polynice. Votre retour me coûte bien cher. Mais il m'est doux même à ce prix. Ecartez du moins ce fer de votre patrie, tandis qu'il n'est pas encore coupable. Il l'est déja trop

de s'en être approché. Tout mon ſang ſe glace, quand je vois deux fils ſur le bord d'un précipice, & ſur le point d'oſer un attentat. Et quel attentat ai-je penſé voir ! Un plus affreux ſans doute que celui que n'avoit pû prévoir votre malheureux pere. Je ne crains plus votre forfait : je ne le vois point accompli ; mais je me crois malheureuſe d'avoir pû ſeulement le voir.

Mon cher fils, par ce ſein qui vous mit au monde après tant de douleurs ; par la piété de vos ſœurs, par le viſage d'un pere innocent, qu'il a lui-même ſi triſtement défiguré, éloignez de votre patrie la flamme dont vous la menacez ; & détournez ces funeſtes drapeaux. Votre retraite même n'empêchera pas qu'une partie du crime ne ſoit déja commiſe. Thébes a vû les champs couverts d'ennemis ; elle a vû ſes prairies foulées par les fougueux courſiers ; elle a vû les guerriers voler ſur leurs chars ; elle a vû les torches allumées pour réduire nos maiſons en cendres ; & ce qui étoit encore inoui même à Thébes ; elle a vû deux freres prêts à s'entredétruire par le fer. Toute l'armée Thébaine, tout le peuple, vos deux ſœurs, & même une mere, ont été témoins

de ces horreurs. Car pour Œdipe, c'est à lui qu'il est redevable de s'en être épargné la vûe. Rappellez-vous, à ce nom, qu'au jugement de votre pere l'erreur même mérite d'être punie. Gardez-vous donc, je vous conjure, de renverser votre patrie. Ne détruisez pas un Trône où vous voulez monter. Considerez quelle est votre fureur. Vous prétendez regner en ce Royaume, & vous l'anéantissez! Vous voulez qu'il soit à vous, & il faut qu'il cesse d'être, pour être à vous! Votre conduite nuit à votre cause. Quoi! vous bouleversez tout en ennemi, vous brûlez ou brisez les moissons, vous mettez tout en fuite, & vous rendez ces champs impraticables! Ah Thébes n'est donc point à vous. L'on ne détruit point ainsi son bien. Vous regardez comme étranger un pays où vous portez le fer & le feu. Laissez subsister l'Etat, & demandez alors qui de vous deux doit en être le Roi.

Mais pourrez-vous soutenir la vûe de Thébes réduite en cendres! Quoi, ces tours d'Amphion, ces murs que formerent, non les pénibles efforts des machines, mais les accords de la lyre & de la voix, qui rendirent les pierres

mêmes dociles, vous aurez la dureté de les renverser ? d'en enlever les dépouilles ? de faire autant de captifs des égaux d'Œdipe ? de tirer les femmes des bras de leurs maris ? de les charger de chaînes ? de conduire au milieu des prisonniers de guerre l'élite des filles Thébaines, pour les présenter comme esclaves aux jeunes épouses d'Argos ? Et moi-même, qui suis votre mere, les mains honteusement liées, je serai le prix du triomphe d'un frere sur un frere ? Quoi, vous aurez l'audace d'introduire l'ennemi dans une ville si chere, de la mettre à feu & à sang ; & avec cette férocité, cette dureté, vous n'êtes pas encore Roi ! Que feroit donc le Sceptre ! Ah croyez-moi, mon fils, mettez bas une si barbare ambition, & rendez vous à la piété.

POLYNICE. Que je fuie, moi, que j'erre toujours loin de ma patrie, toujours asservi à implorer des secours étrangers ! Hé serois-je autrement traité si j'avois été infidéle ou parjure ? Je porterai la peine de la trahison d'autrui, tandis que son auteur en goûtera le fruit ? Vous m'ordonnez de fuir. Si j'obéis, fixez-moi le lieu du retour. Quoi, mon frere habiteroit mon Pa-

lais, & je me croirois heureux d'être relegué ſous un toît particulier qu'il daigneroit m'offrir ? Car c'eſt le moins que vous puiſſiez m'accorder. Une humble retraite doït au moins me dédommager du Trône que vous m'ôtez. Réduit à cette ſituation, vil eſclave, & moins époux que ſujet, j'oſerai ſuivre un beau-pere Roi ? Non, Madame, il eſt trop dur de tomber du Trône dans l'eſclavage.

JOCASTE. Si vous voulez un Trône, & ſi votre main ne peut ſe paſſer d'un Sceptre tout peſant qu'il eſt, l'Univers vous en offre mille.

L'Auteur fait ici une énumeration géographique, qui eſt aſſez puérile en Latin, & qui ſeroit encore plus mauvaiſe en François. Jocaſte continue ainſi.

Allez conquérir ces Etats. Traînez-y Adraſte avec ſon armée. Qu'il vous mette en poſſeſſion de ces Couronnes. Pour celle de Thébes, perſuadez-vous qu'elle eſt encore à votre pere. L'exil vous eſt plus avantageux qu'un pareil retour. L'exil eſt le crime d'autrui, le retour ſeroit votre crime perſonnel. Vos forces, plus utilement employées à d'autres conquêtes, vous livreront

des Sceptres que vous n'aurez point souillés par un attentat. Votre frere, non plus votre rival, sera le premier à combattre pour vous. Allez donc, & faites des entreprises qu'un pere & qu'une mere puissent seconder de leurs vœux. Un Sceptre acquis par le crime est pire que l'exil. Réflechissez à présent sur les maux & les vicissitudes de la guerre. Vous avez beau attirer avec vous toutes les forces de la Gréce, & déployer vos troupes innombrables, le sort des armes est toujours incertain. L'épée égale, ce semble, deux concurrens; mais c'est la fortune qui balance les espérances & les craintes. Le crime est assuré; le fruit en est douteux. Je veux que tous les Dieux favorisent vos désirs; vous les bannissez de Thébes; les citoyens sont massacrés; l'ennemi est le maître du pays; vous dépouillez votre frere, vous triomphez. Mais il vous faut briser vos palmes. Quel triomphe que celui qu'un vainqueur ne peut goûter sans se rendre exécrable! hélas! celui même que vous brûlez de vaincre, vous le pleurerez vaincu. Quittez donc, croyez-moi, un si funeste dessein. Délivrez votre patrie

de crainte, & vos proches d'inquiétude & de deuil.

POLYNICE. Que mon coupable frere ne ſoit pas puni de ſa perfidie !

JOCASTE. Il le ſera trop, croyez-moi. Il regnera.

POLYNICE. C'eſt la peine que vous lui réſervez ?

JOCASTE. C'en eſt une, croyez-en votre ayeul & votre pere. Cadmus & toute ſa race vous l'apprendront. Nul d'eux n'a porté la Couronne impunément, quoiqu'ils ne fuſſent pas des parjures. Mettez donc, ſans balancer, Etéocle de ce nombre.

POLYNICE. Je l'y mets : & je trouve ſon ſort trop beau de périr au nombre des Rois.

JOCASTE. Je ne vous mets moi, qu'au rang des exilés : ou bien ſoyez odieux, & regnez à ce prix.

POLYNICE. Soit. Qui craint d'être odieux ne veut pas regner. Le Créateur du monde a réuni ces deux choſes, la haine, & l'empire. Un Roi & un héros doivent dévorer la haine. Et que fait à un Monarque l'amour de ſon peuple ? il arrête ſon bras & reprime ſon pouvoir. Il en a plus quand on le hait. Qui

Mundi conditor Deus, v. 655.

veut se faire aimer peut tenir le Sceptre d'une main indolente.

JOCASTE. * Quiconque est odieux ne le tient pas long-tems. Mais c'est aux Rois à donner des régles de politique & de gouvernement. Donnez-en pour les exilés.

Polynice ne répond à cette subtilité, qui est obscure, ainsi que bien d'autres endroits, qu'en disant que pour obtenir le Trône il sacrifiera tout, il livrera tout aux flammes, sa patrie, son Palais, sa femme même.

Pro regno velim
Patriam penates, conjugem flammis dare.
Imperia pretio quolibet constant bene.

On n'a point le reste. Ce qu'on vient de lire peut être pris différemment, suivant les différens goûts. J'ai tâché de traduire sans parodier, maniere de traduction trop ordinaire. J'ai été plus fidéle au sens qu'aux pointes. L'on pourra trouver des beautés dans ce morceau, & il y en a; mais ce ne sont pas des beautés dans le goût de la simpli-

* Malgré les Editions il y a des Manuscrits qui donnent ce vers à Jocaste. Dans la bouche de Polynice il ne seroit pas intelligible.

cité Grecque. Ceux qui ſont frappés du brillant y trouveront de quoi ſe ſatisfaire ; mais ceux qui voudront examiner de près la ſolidité du raiſonnement & la conduite de la paſſion, n'y trouveront pas également leur compte. Afin de contenter les uns & les autres, je vais rapporter ce que penſent de la *Thébaïde* Latine Juſte Lipſe & Daniel Heinſius.

* Juſte Lipſe dans ſes obſervations ſur les Tragédies Latines, recherche quels en ſont les auteurs. Il prétend en trouver trois ou même quatre. Il donne *Medée* au vrai Seneque du tems de l'Empereur Claude ; pluſieurs autres Piéces, comme l'*Hercule furieux*, à un Seneque du tems de Trajan, ou même après. A l'égard de la Thébaïde, voici ſa penſée. Il lui donne un troiſiéme auteur qu'il ignore, mais qu'il croit digne du ſiécle d'Auguſte. Il veut, mais il n'oſe, dit-il, prononcer. Cependant il ſe croit auſſi ſûr de la bonté de cette Piéce par-deſſus les autres, qu'il eſt aſſuré de ſa propre vie. » L'œconomie, » continue-t-il, en eſt différente, ſans

* J. Lipsii *animadverſ. in Tragœd. quæ* L. Annæo Senecæ *tribuuntur.*

„ Chœurs, & ſans interruption. Elle „ eſt écrite uniformément, ſimplement, „ ſans bigarrure de vers différens, d'une „ maniere ſublime, ſçavante, grande „ & véritablement digne du Cothurne. „ Rien de jeune, rien de tiré, d'affecté : „ le tour & les mots choiſis ; les ſaillies „ des ſentences, merveilleuſes & non „ attendues, mais fortes, nerveuſes, & „ ſi frappantes pour moi, que non-ſeu- „ lement elles me réveillent, mais „ qu'elles me mettent en quelque ſorte „ hors de moi-même. Eſt-il rien de „ pareil dans les autres ? J'oſe le dire, „ c'eſt une pierre précieuſe que je rap- „ porterois volontiers au ſiécle même „ d'Auguſte. Le choix du ſujet, & quel- „ ques vers qui paroiſſent inſerés tout „ exprès me font ſoupçonner qu'elle a „ été écrite durant la guerre civile. „ Quoiqu'il en ſoit, il la faut diſtin- „ guer, & ne la pas proſtituer davan- „ tage aux ſifflets du vulgaire ignorant. „ Critiques rendez vous, & mettez „ hardiment ce morceau au rang des „ premiers écrits Romains. „

Ecoutons à préſent Heinſius. * Il

* DAN. HEINSII *in* L. & M. ANNÆI SENECÆ *ac reliquorum quæ extant Tragœd. animadverſiones, &c.*

donne les dix Tragédies à cinq Auteurs; à sçavoir, Hippolyte, les Troyennes, & Médée à Lucius Annæus Seneque le Philosophe; Hercule furieux, Thyeste, Œdipe, & Agamemnon à Marcus Annæus Seneque parent de l'autre, & surnommé le Tragique; le reste, c'est-à-dire la Thébaide, Hercule au mont Œta, & Octavie, à divers déclamateurs inconnus. » La Thébaide, dit-il, » Piéce de déclamateur, est tout-à-fait » indigne des éloges que lui donne un » Sçavant. » (Il entend Juste Lipse.) Heinsius après ce début en veut d'abord au nom de Thébaïde, qu'il trouve fort mal appliqué. C'est une pure chicane. Mais quand il descend dans le détail de cette Piéce, il y va plus sérieusement. Il dit que c'est une Tragédie composée des défauts du Poëte Grec, sans qu'on y retrouve la moindre des beautés qu'on auroit pû en tirer. Il blâme le Prologue d'Œdipe comme impertinent, la premiere Scène de Jocaste comme ridicule, & le reste comme insensé. » Ses petites sentences, dit-il, » étouffent les sentimens qu'il a voulu » saisir. Ses périodes & quelques sen- » tences d'ailleurs assez heureuses s'é- » vanouissent à la fin & deviennent

» des atomes. La diction n'a rien de » L. Seneque le Philosophe, ni des » Troyennes, de Médée, ou de l'Hippolyte. Ceux qui rapportent la Thébaïde au siécle d'Auguste ne nous » alléguent que leur autorité. A l'égard » de leur discernement & de leur goût » on n'a garde de s'y rendre, quand » on n'en manque pas tout-à-fait. Du » reste, de même qu'Eschyle & Sophocle font par-tout profession de se donner pour Pythagoriciens, ainsi vous » voyez ces sortes de déclamateurs affecter de se donner un vernis de Stoïcisme. Il y en a ici bien des traits. Tel » est ce trait bannal dont les Stoiciens » se servent pour relever avec tant de » hauteur l'inébranlable fermeté de leur » Sage, & qu'Antigone exprime ainsi. » Oui, mon pere, vous devez vous » regarder comme non-coupable, & » d'autant plus innocent, que vous l'êtes » malgré les Dieux. On en voit de pareils en quantité chez Seneque le Philosophe; & voilà ce qui a fait illusion » au célébre Juste Lipse grand amateur » des Stoiciens, &c. »

J'ai rapporté ces deux sentimens si opposés de deux gens habiles, pour donner un exemple de la contradiction

des jugemens en fait de goût. Mais cette contradiction n'a point éclaté autrefois ni au ſujet des écrits des Grecs, ni à l'occaſion de ceux du ſiecle d'Auguſte. Il n'y a eû que le ſtyle ingénieux & brillant qui a trouvé ſes partiſans & ſes critiques. Ce n'eſt même que depuis ſa naiſſance, qu'on s'eſt aviſé d'en vouloir au ſtyle ſimple & ſenſé. On a été plus loin, à meſure qu'on a eu plus ou moins de goût pour la ſimplicité & le bon ſens, on a comparé entr'eux les écrits des Auteurs brillans d'un même ſiécle, par exemple les Tragédies Latines dont il eſt ici queſtion; & c'eſt ſur cela ſeul qu'on a cru devoir, chacun à ſa maniere, en diſtinguer les Auteurs & les tems, d'autant plus qu'en effet, ces Tragédies ne ſont pas toutes à beaucoup près de la même force, quoique le tour d'eſprit & le ſtyle en ſoient à peu près les mêmes. Il s'agit de ſçavoir ſi ce ſtyle & ce tour d'eſprit qu'elles ont de commun eſt comparable au tour & au ſtyle des Grecs; & voilà ce que je crois inſoutenable. Quoique notre Théâtre, avec toute la pompe dont Corneille l'a revêtu, doive la hauteur où il l'a élevé à Lucain & à Séneque, quoiqu'il l'emporte de beaucoup, ſi

l'on veut, sur le Théâtre des Grecs, il est vrai-semblable que tant qu'il y aura quelque sentiment dans les cœurs pour le naturel, les Tragédies Grecques réclameront toujours leurs droits, & vaudront toujours mieux que toute la broderie de Séneque & de ses imitateurs, qui ne seront pas des Corneilles.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE ROTROU.

ON a vû dans l'Antigone de Sophocle une partie de celle de Rotrou. Depuis la troisiéme Scène du troisiéme Acte, c'est la Tragédie de Sophocle; & le commencement est une legere imitation des Phœniciennes d'Euripide ou plutôt de la Thébaïde de Séneque. Car Rotrou est encore moins imitateur dans cette premiere Partie que dans la seconde. Racine a eû raison de remarquer que l'ouvrage de Rotrou, quoique fort défectueux par cette duplicité d'action est toutefois rempli de beaux endroits.

Il faut en expoſer ſuccinctement la conduite.

ACTE PREMIER.

On voit d'abord Jocaſte à ſa toilette. Elle acheve de s'habiller dès la pointe du jour pour courir promptement vers Etéocle, & interrompre le combat des deux armées qui s'eſt donné quelques heures auparavant à ſon inſçû. Tandis qu'elle ſe diſpoſe à ſortir, Antigone & ſa ſœur ſe préſentent à la Reine, & lui rapportent la mort de Ménécée, qui s'eſt, diſent-elles ſacrifié pour le bien public. C'eſt l'Epiſode d'Euripide que Rotrou a mis ici en récit & comme dans un lointain, où il ne fait pas un grand effet. Auſſi ce Poëte a-t'il eu beſoin de reſſerrer les événemens dans le deſſein où il étoit d'en accumuler un grand nombre pour r'enfler ſon Poëme.

Etéocle vient auſſi-tôt détailler le ſuccès du combat également funeſte aux uns & aux autres, & quelques particularités ſur la mort de Ménécée. Créon ſe trouve-là préſent. Il lance contre les Dieux quelques vers impies, & aſſez peu reſpectueux pour le Roi, qui les pardonne à la douleur d'un pere

privé de ſon fils. Le Roi enſuite va tenir un Conſeil où il améne tous les Seigneurs excepté Hémon qui demeure ſeul avec Antigone qu'il aime. Il la revoit pour la premiere fois après un an d'abſence. Car il a ſuivi la fortune de Polynice frere bien aimé d'Antigone. L'entretien roule donc ſur ce Prince, dont Antigone ſe promet de calmer le courroux pour terminer la guerre. Cependant l'amant & l'amante conçoivent de fâcheux préſages ſur cette paix, & ſur les intérêts de leur amour. Incontinent un Page de la part d'Etéocle appelle au Conſeil Hémon qui n'étoit reſté que pour entretenir un moment Antigone après une ſi longue abſence.

Tous ces objets qui paſſent ſous les yeux du Spectateur preſque auſſi rapidement que je les rapporte ont le défaut d'être extrêmement précipités : mais auſſi ont-ils une grace aſſez ſinguliere; c'eſt que l'expoſition du ſujet ſe fait à chaque Scène d'une maniere d'autant plus intéreſſante, que chaque Acteur en paroiſſant coup ſur coup fait connoître quelque choſe de nouveau. Ainſi tous les événemens paſſés & les intérêts préſens ſont développés beaucoup plus vivement, qu'ils ne le ſont d'ordinaire

par des confidences, artifice souvent nécessaire & presque toujours froid.

Malgré la rapidité de Rotrou, nous ne sommes encore qu'à la moitié du premier Acte ; & la Scène est ici rompue. En effet, d'abord on s'est trouvé dans l'appartement de Jocaste, où s'est faite toute l'exposition dont je viens de parler. A présent il faut se transporter au camp des Grecs hors de Thébes dans la tente de Polynice. On y voit ce Prince entre Argie sa femme & le Roi Adraste son beau-pere. Il se reproche à lui-même le sang que son intérêt coûte à ses alliés, & il se détermine à proposer le défi d'un combat singulier à son frere. Adraste & Argie en frémissent.

ADRASTE. Dieux, que proposez-vous ? quelle horrible avanture !
ARGIE. Hé, Monsieur, écoutez la voix de la nature :
Songez quel est le sang que vous voulez verser.
Sans honte & sans frayeur pouvez-vous y penser ?
POLYN. La chose est résolue, & la nature même
Souscrit à cet arrêt de ma fureur extrême, &c.

Adraste insiste encore avec beaucoup

de force. Il s'offre même à quitter le Trône d'Argos, pour y faire monter ſon gendre. Mais Polynice auroit honte de devoir le Sceptre à l'amour d'une épouſe, & à la tendreſſe d'un beau-pere. C'eſt à ſon épée qu'il veut le devoir : & d'ailleurs, c'eſt moins une Couronne enlevée qui le pique, que la foi violée, & la haine implacable d'un frere. Il embraſſe Argie, & la recommande à Adraſte, auſſi-bien que le ſoin de l'enſevelir s'il vient à périr dans le combat. Puis il ſe dérobe à leurs vœux ; & l'Acte finit.

ACTE II.

En paſſant à l'Acte ſecond le Spectateur ſe trouve ſitué au pied des tours de Thébes, où Polynice l'épée à la main après avoir jetté dans la place ſon défi, appelle ſon frere à grands cris en le traitant de lâche, parce qu'il différe trop à paroître. Vainement un des Capitaines Argiens veut arrêter Polynice. Il répond :

Laiſſez juger les Dieux ; ne ſoyez que témoins.

Rotrou, comme il eſt aiſé de le voir, fait le contraire d'Euripide qui

dans le contraste des deux freres donne plus d'orgueil & de haine à Etéocle, & plus de modération & de douceur à Polynice. Ici c'est Polynice qui est fier, inflexible, inexorable. Etéocle est moins odieux. En quoi le Poëte François paroît n'avoir pas réussi, non plus que Racine son imitateur. Ils font même pis. Car selon eux Etéocle est aimé du peuple, & régne en quelque façon malgré lui, au moins a-t'il cette excuse plausible de ne pas rendre la Couronne : au lieu que Polynice est regardé & craint comme un Tyran. Préjugé, qui n'attire sur lui aucune compassion. On le plaint en lisant Euripide, & on le haït dans les deux Tragédies Françoises.

Cette différence est d'autant plus digne de considération, qu'en effet la situation où Euripide met ce Prince, le rend plus malheureux que coupable. On lui a ravi le Sceptre, il fait des avances pour le ravoir par la douceur, il n'a recours à la force qu'à la derniere extrémité; on l'outrage, on l'entraîne, pour ainsi dire, au précipice malgré lui; & cependant il porte toute la peine de ses malheurs comme d'un crime, puisqu'il meurt, & qu'il est traité en ennemi & en criminel, même après sa

mort. C'eſt un Héros tel qu'il le faut pour la Tragédie. Mais vous lui ôtez cet avantage. Vous en faites un Tyran, un barbare, un ennemi de ſon frere & de ſa patrie. Les Spectateurs n'ont plus de larmes pour lui. Il mérite ſon ſort. D'ailleurs, quel Héros lui ſubſtituez-vous pour prendre le premier rôle! Etéocle, Prince à la vérité un peu moins haïſſable, mais uſurpateur, & par ce ſeul endroit, plus capable d'irriter & d'aigrir le Spectateur que de le toucher. C'eſt Séneque qui le premier nous à défiguré Polynice; & les François l'ont malheureuſement plus ſuivi qu'Euripide.

Revenons. Antigone paroît ſur les murs de Thébes, & revoyant Polynice pour la premiere fois depuis ſon exil, elle lui fait un diſcours très-touchant pour le diſſuader de ſon funeſte deſſein.

Polynice, avancez; portez ici la vûe,
Souffrez qu'après un an votre ſœur vous ſalue.
Malheureuſe? hé pourquoi ne le puis-je autrement?
Quel Deſtin entre nous met cet éloignement?
Après un ſi long tems la ſœur revoit ſon frere,
Et ne lui peut donner le ſalut ordinaire:
Un ſeul embraſſement ne nous eſt pas permis;
Nous parlons ſéparés comme deux ennemis.

Hé, mon frere, à quoi bon cet appareil de guerre?
A quoi ces pavillons sur votre propre terre?
Contre quel ennemi vous êtes vous armé?
Ne trembleriez-vous pas, si je l'avois nommé? &c.
Encore à la nature Etéocle défére;
Il se laisse gagner aux plaintes d'une mere:
Il n'a pas dépouillé tous sentimens humains,
Et le fer est tout prêt à tomber de ses mains:
Et vous plus inhumain & plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible,
Moi, dont, &c.

Le reste est de la même force. Mais Polynice a pris son parti. Il ne sçauroit être désarmé par une sœur qu'il aime tendrement, à moins qu'elle ne lui plonge elle-même l'épée dans le sein. Il y consentira; mais il ne consentira jamais à vivre & à ne pas se venger de son frere.

Etéocle à l'instant se montre, & accepte le défi. Confus d'avoir paru trop tard, il brûle de hâter le combat, & il dit:

Que le champ du combat en soit aussi le prix.

Après cette courte & vive Scène, Jocaste survient & se met entre ses deux fils. Créon en conçoit de l'ombrage, & fait sentir d'un seul mot la cruelle ambition qui lui fait souhaiter que les

deux freres s'entre-tuent pour lui laiſſer le Trône. Racine a donné le même caractere à Créon. Chez Rotrou, Jocaſte fait le même rôle que dans Séneque. Elle ordonne à ſes fils de s'embraſſer. Ils ſe regardent mutuellement avec des yeux qui reſpirent la rage. Polynice brave Jocaſte par la défiance qu'il conçoit d'elle. C'eſt un défaut où Séneque a fait tomber Rotrou, qui du reſte a embelli Séneque. Voici entr'autres quatre beaux vers.

Car quelle eſt cette guerre & quels ſont ſes objets ?
Vos parens, vos amis, vos pays, vos ſujets.
C'eſt ce qu'on peut nommer votre parti contraire :
De ce funeſte hymen nous ſommes le douaire.

C'eſt que Polynice avoit épouſé la fille d'un ennemi de Thébes. Les deux freres s'emportent & ſe piquent de paroles aigres & menaçantes. Jocaſte pour les calmer propoſe à Polynice des conquêtes plus dignes de lui que n'eſt Thébes. Elle lui dit en parlant d'Etéocle,

Mais quoi, ſon regne plaît ; le votre eſt redouté.
POLYN. Il a gagné les cœurs. Et moi moins populaire
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.
Qui regne aimé des ſiens en eſt moins abſolu, &c.

La Reine outrée de voir des fils ingrats dédaigner ses prieres & ses larmes, les quitte en leur disant.

Adieu, non plus mes fils, mais odieuses pestes,
Et détestables fruits de meurtres & d'incestes,
Vous ne mourrez pas seuls, & je suivrai vos pas,
Pour vous persécuter même après le trépas.

Hémon & les Capitaines Argiens ne gagnent rien sur Polynice, & Créon de son côté anime Etéocle par ce vers

Vengez-nous, vengez-vous, & vengez vos sujets.

Il est vrai qu'Etéocle malgré la passion qui l'aveugle ne laisse pas d'appercevoir l'intérêt secret qui fait parler Créon. Il va même jusqu'à le lui reprocher. Mais c'est un défaut d'avoir donné ce caractere à Créon; ce défaut a fait tomber Racine qui l'a copié dans un autre encore plus grand, comme on le verra.

Les deux freres se retirent pour choisir un lieu propre au combat, c'est-à-dire, pour ne pas se battre devant le Spectateur. Véritablement la Scène est plus vive proche le lieu même du combat. Mais outre l'inconvénient de l'unité rompue, c'en est encore un d'être obligé d'apporter de mauvaises raisons pour

pour ne pas exposer au Spectateur ce qu'il ne devoit pas voir. Car qui empêchoit les deux concurrens de se battre dans l'endroit même où ils se trouvoient l'épée à la main ?

ACTE III.

On se transporte à l'appartement d'Antigone, où l'on entend cette Princesse qui psalmodie, pour ainsi parler, quelques Stances au sujet de Jocaste, qui s'est tuée. Racine a pris ce même tour, & il a encore moins réussi. Car il fait parler Antigone d'amour devant le cadavre de sa mere. Du moins Rotrou ne fait-il rouler ses Stances que sur la fortune à qui il dit des injures Poëtiques.

Hémon entre pour apprendre à son amante la mort des deux Princes. Ce récit imité d'Euripide en a aussi les plus beaux traits. Antigone demeure quelques tems comme insensible ; puis elle fait voir à Hémon le corps de Jocaste. Enfin arrive Ismene qui acheve d'accabler sa sœur en lui apprenant l'Edit nouveau de Créon qui défend d'inhumer Polynice sous peine au contrevenant d'être enterré vif. Là commence

un nouvel ordre de chofes, je veux dire la Tragédie de Sophocle qui fait la feconde partie de celle de Rotrou. Nous en avons rendu compte en fon lieu.

LA THEBAIDE OU LES FRERES ENNEMIS, TRAGÉDIE DE RACINE.

On fçait que Racine a demandé grace pour cette Piece qu'il fit étant encore fort jeune. Elle fe fent en effet de fa jeuneffe; & elle eft fort différente des chefs-d'œuvres que fa plume produifit dans la fuite. Il s'y eft même rendu efclave de Rotrou. On ne laiffe pas néanmoins d'y reconnoître Racine à certains endroits qui font tout-à-fait bien touchés. Comme cette Piece eft plus connue que celle qui lui a fervi de fonds & de modele, il fuffira d'en donner un court détail pour diftinguer ce qui eft imité de Séneque

& de Rotrou d'avec ce qui ne l'eſt pas. Sans doute ſi Racine eût traité la Thébaïde avec autant de lumieres qu'il en avoit acquis, quand il fit Iphigénie & Phédre ; il auroit ſuivi la route d'Euripide. Ses réflexions le menoient à ſimplifier ſes ſujets à meſure qu'il avançoit. C'eſt auſſi le grand fruit qu'on retire de l'expérience & de la méditation. On ſent à la fin que le ſuprême effort de l'art eſt d'approcher au plus près de la nature, & que rien n'eſt ſi ſimple qu'elle.

ACTE PREMIER.

La premiere Scène eſt preſque la même que celle de Rotrou, excepté que Racine ne met pas Jocaſte à ſa toilette. Entr'autres beaux vers que la Reine adreſſe au Soleil en parlant de ſes fils, elle dit :

Tu ſçais qu'ils ſont ſortis d'un ſang inceſtueux,
Et tu t'étonnerois de les voir vertueux.

Antigone qu'on étoit allé avertir, paroît & Jocaſte ſe diſpoſe à voler au camp avec elle pour ſéparer les deux freres. C'eſt encore Rotrou. Etéocle ſurvient comme chez ce Poëte : & Jo-

caste tombe presque évanouie à la vûe du sang dont elle voit des traces sur les vêtemens d'Etéocle.

Est-ce le sang d'un frere, ou n'est-ce point le vôtre ?

Le Roi après l'avoir rassurée par le récit qu'il lui fait d'un simple combat de quelques Soldats tant ennemis que Thébains qu'il vient de terminer, veut justifier sa conduite & les raisons d'Etat qui l'engagent à livrer la bataille. Thébes le veut pour Roi & refuse Polynice. Jocaste obtient du moins une tréve & une entrevue entr'elle & Polynice. Créon en paroissant, dévoile malgré lui son ambition qui le porte à aigrir Etéocle & à presser le combat. Jocaste & Antigone lui font sentir nettement qu'elles s'en apperçoivent. Mais Créon rejette habilement les craintes d'Antigone sur l'amour qu'elle a pour Hémon. C'est le fils & le rival de Créon. Tous ces intérêts secrets qui se développent sont ici plus étendus que dans Rotrou, où Créon n'essuye de reproche sur sa soif de regner qu'un seul mot d'Etéocle. Mais chez Racine, Etéocle seul est la duppe de l'ambitieux Créon, dont tous les autres Acteurs pénétrent les

desseins intéressés. Pourquoi donc dans l'ardeur où ils sont de détourner le combat, n'en donnent-ils aucun ombrage à Etéocle ?

ACTE II.

Hémon s'entretient de son amour avec Antigone, tandis que Jocaste est allée au Temple pour consulter l'Oracle. Cette Scène est plus galante que celle du vieux Poëte, & par cela même elle plaît moins. Etoit-il question d'amour dans une crise aussi vive que celle de la révolution d'un Etat ? Racine l'a bien senti lui-même; & il avoue dans sa Préface * que l'amour *jetté sur des personnages subalternes* devient une passion étrangere au sujet, & que d'ailleurs « les tendresses où les jalousies des » amans ne sçauroient trouver que fort » peu de place parmi les incestes, les » parricides, & toutes les horreurs qui » composent l'histoire d'Œdipe & de » sa malheureuse famille. «

Olympe Confidente de Jocaste apporte la nouvelle de l'Oracle, qui demande en sacrifice le dernier du sang

* *Préface des Freres ennemis.*

Royal. Hémon & Antigone doutent si cet Oracle ne les regarde pas. Sur quel fondement ? Ignorent-ils qu'ils n'étoient ni l'un, ni l'autre les derniers du sang Royal ? L'Oracle indiquoit assez clairement Ménécée dernier fils de Créon. C'est une faute inexcusable.

Polynice dans son entrevue avec Jocaste & Antigone, montre la même fierté que chez Rotrou. Ce caractere en est pris tout entier, & il est inconcevable que Racine si grand amateur d'Euripide n'ait pas plutôt peint Polynice avec ses véritables couleurs. Il auroit plû davantage que lorsqu'il dit, même en si beaux vers,

Est-ce au peuple, Madame, à se donner un maître ?
Si-tôt qu'il hait un Roi doit-on cesser de l'être ?
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits,
Qui font monter au Trône ou descendre les Rois ?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au Trône, & non pas son caprice.
Ce que le sang lui donne il le doit accepter,
Et s'il n'aime son Prince, il le doit respecter.

Et ceux-ci sur Etéocle,

C'est un Tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a sçu parvenir.

Et son orgueil le rend par un effet contraire
Esclave de son peuple & Tyran de son frere,
Pour commander tout seul il veut bien obéïr,
Et se fait mépriser pour me faire haïr, &c.

Antigone dit à son tour tout ce que la nature & Rotrou ont dicté au Poëte de plus tendre. Mais Polynice est sourd & infléxible. Pour le tirer d'embarras un Soldat accourt & l'avertit que la tréve vient d'être rompue. Il part & se délivre par-là des importunes prieres d'une mere & d'une sœur. Racine a ménagé avec beaucoup d'adresse cette rupture. C'est une émeute excitée par Créon qui craignoit la réconciliation des deux freres.

ACTE III.

Jocaste envoye sa Confidente pour voir ce qui se passe, & fait un assez beau monologue, après avoir préparé l'Episode de Ménécée qu'on suppose être allé voir où en sont les affaires.

Etéocle revenu avec Créon s'excuse sur la rupture de la tréve. Ce n'étoit, dit-il, à la Reine, qu'un simple démêlé qui insensiblement s'est tourné en bataille. Créon feint de souhaiter la paix. Mais le Roi qui est sa duppe l'anime

au contraire à venger son fils sur les ennemis. Incontinent on vient annoncer que Polynice demande une entrevue avec son frere. Cela n'étoit point préparé ; le Roi se rend, quoiqu'avec beaucoup de peine, aux prieres de Jocaste, d'Antigone & même de Créon, qui l'exhortent à voir Polynice. Mais Créon demeuré seul avec son Confident met bas le masque & développe l'horrible mystere qui lui fait préferer l'entrevue des deux freres à une guerre ouverte. Il veut regner ; mais sans qu'il lui en coûte du sang. La guerre pourroit être funeste à son fils Hémon, dont il vient de perdre le frere. Il connoît les haines enracinées d'Etéocle & de Polynice. Son dessein est que les deux freres s'étouffent dans leurs embrassemens ; c'est-à-dire, qu'il n'a ménagé l'entrevue que pour le combat singulier. Ce trait est bien noir. Mais sa politique est-elle bien juste ? L'un ou l'autre Prince peut demeurer vainqueur, & dans ce cas Créon est bien loin de compte. Mais c'est ici un Tyran qui s'aveugle, qui foule aux pieds jusqu'aux remords, & qui fait gloire de paroître scélérat aux yeux de son Confident, pourvû qu'il entrevoye quelque jour à monter sur le Trône.

ACTE IV.

Dans l'entretien de Créon avec Etéocle le premier ſe déguiſe aux yeux du ſecond, & lui dit artificieuſement au ſujet de Polynice.

Mais s'il vous céde enfin la grandeur ſouveraine,
Vous devez ce me ſemble, appaiſer votre haine,

Le Roi qui n'apperçoit pas le but de cette inſinuation, parce que perſonne n'a la charité de lui dévoiler le myſtere, jure une haine éternelle pour Polynice, & peint avec de grands traits l'invincible antipathie qui les ſépare. Ils ſe ſont haïs avant que de naître, & peut-être ſe haïront-ils encore dans le tombeau.

J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire....
Je veux qu'il me déteſte afin de le haïr, &c.

Ce morceau eſt digne de l'Auteur de Phédre & d'Andromaque. Créon voyant Etéocle à ſon point conſent de ſacrifier, s'il le faut, l'inclination qu'il dit avoir pour la paix.

On annonce Polynice, & il vient en effet accompagné de Jocaſte, d'Antigone, & de toute la Cour. Cette

Scène n'eſt autre choſe que Sénéque ou Rotrou embellis. La Reine pleure, & preſſe en vain.

> Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure.
> Ils ne connoiſſent plus la voix de la nature.

Elle ajoute quelques reproches en parlant à Polynice.

> Et vous que je croyois plus doux & plus ſoumis, &c.

Elle a grand tort. Car ce n'eſt pas avec ces traits qu'on nous a peint Polynice dans le cours de ce Poëme. Il garde même parfaitement le caractere de dureté qu'on lui a donné. Car c'eſt lui qui propoſe le combat ſingulier. Etéocle l'accepte. Jocaſte fait parler juſqu'à ſon déſeſpoir. Mais après ces mouvemens qui doivent être réſervés pour la fin de la Scène, le Poëte en fait naître de plus foibles qui auroient dû précéder. Par exemple, Jocaſte propoſe à Polynice de conquérir d'autres Sceptres; puis elle ſe retire comme dans Sénéque & Rotrou.

> Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

> ANTIG. Madame.... O Ciel! que vois-je? hélas rien ne les touche!

Antigone n'en dit pas davantage ; & ſes freres lui échappent pour voler au combat. Le Poëte a bien fait de tenir cette Princeſſe dans le ſilence. C'étoit aſſez de trois interlocuteurs pour une Scène où la ſituation étoit violente. Tout ce que peut faire Antigone eſt d'envoyer Hémon après ſes freres pour les ſéparer.

ACTE V.

Jocaſte s'eſt tuée. Antigone fait connoître cette mort par ſes larmes & ſes Stances. Elle balance ſi elle ne ſuivra pas ſa mere. Mais l'intérêt de ſon amour l'emporte ſur la gloire de mourir après une mere.

Dois-je vivre ? dois-je mourir ?
Un amant me retient, une mere m'appelle.
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend :
Ce que veut la raiſon, l'amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois des ſujets d'abandonner le jour !
Mais, hélas, qu'on tient à la vie
Quand on tient ſi fort à l'amour ?

. . . .

Hémon vois le pouvoir que l'amour a ſur moi.
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

C'eſt un reſte comique du vieux goût

des Stances qui n'infecta pas long-tems Racine.

Olympe qui court éternellement depuis la Piece commencée jusqu'à la fin, tantôt du Palais au camp, tantôt du camp au Palais, vient dire à Antigone que Polynice est vainqueur. C'est qu'elle n'a vû que la moitié du combat. Racine a pris cet heureux artifice de l'Horace * de Corneille, où Julie dit au vieil Horace, qu'elle a vû fuir son fils.

Créon se présente ensuite à Antigone. Elle croit la politique de ce Prince ambitieux bien punie par la victoire de Polynice. Mais Créon la désabuse en lui apprenant la véritable issue du combat. Etéocle mourant a tué son frere. Hémon même en tâchant de les séparer est mort victime de sa complaisance pour Antigone qui l'avoit chargé de ne pas abandonner ses freres. Cette mort fait renaître l'espérance dans le cœur de Créon. Il pleure un fils; mais il perd un rival. Il ose même proposer le Trône & sa main à Antigone. Elle lui répond :

> Je le refuserois de la main des Dieux même,

* Horace, *Act. III. Sc. VI.*

Et vous oſez, Créon, m'offrir le Diadême !

CRÉON. Je ſçai que ce haut rang n'a rien de glorieux,
Qui ne céde à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un ſi noble deſtin me croyez-vous indigne ?

Peut-on conſidérer ce diſcours de ſang froid, & ne pas convenir qu'il eſt plus digne de Tartuffe que d'un pere qui vient de perdre ſes deux fils, & qui a bouleverſé l'Etat pour regner ? Il faloit ne lui donner que l'ambition. L'amour eſt abominable dans ſa bouche. Il continue pourtant ainſi.

Mais ſi l'on peut prétendre à cette illuſtre gloire,
Si par d'illuſtres faits on peut la mériter,
Que faut-il faire enfin, Madame ?

ANTIG. M'imiter.

Ce mot eſt très-beau. Mais Créon ne devoit pas ſe rendre ridicule pour faire naître un beau mot. Il l'eſt bien plus dans la Scène ſuivante, où il prend ce terme pour une marque certaine qu'Antigone s'eſt adoucie à ſon égard. Auteur de tant d'horreurs, du meurtre des deux freres ſes Rois, & de deux Princes ſes

fils, il ne rougit point d'en tirer vanité, parce qu'il gagne un Trône & une maîtresse. On pardonne le premier sentiment à un Prince furieux qui n'e s'est occupé qu'à tout immoler à son ambition. Mais est-il naturel d'imaginer que ce même Prince, en même-tems pere, se réjouisse d'avoir perdu un rival dans un fils, & sur-tout qui s'aveugle au point de se croire aimé d'une Princesse qui a percé sa politique, qui la lui a reprochée en face, & qui lui a donné assez de marques de mépris pour rebuter tout autre que lui ? Est-il dis-je naturel que malgré tout cela il soit assez insensé pour compter sur l'amour d'Antigone, sans autre fondement qu'une simple parole, si peu obscure d'ailleurs, qu'elle n'est belle, que parce qu'on voit clairement qu'Antigone a pris le parti de se tuer pour suivre sa mere & son amant ?

C'est en effet ce qui arrive : & afin qu'il n'en doute pas, Olympe messagere universelle de la Piece lui vient apprendre qu'Antigone s'est frappée d'un poignard en disant ces mots :

Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie.

A cette nouvelle Créon se sacrifie

presque lui-même à Antigone, tant il est plein de son extravagante passion, qu'il avoit si peu marquée avant le cinquiéme Acte. Le Trône ne lui est plus rien. Il n'a qu'Antigone devant les yeux; il dit au Ciel :

Vous m'ôtez Antigone, ôtez moi tout le reste.

Il implore la foudre. Apparemment il n'avoit point d'épée, comme chez les Grecs. Enfin l'excès de sa fureur & de son désespoir le fait tomber entre les mains des gardes.

L'on s'est arrêté sur ces derniers traits pour faire voir que ce n'est pas assez d'imaginer beaucoup de ressorts dans une Piece, si tous ne jouent ensemble & à propos. C'est pour cela que les Grecs, & Racine à leur exemple dans quelques-unes de ses autres Pieces, ont rendu leurs ouvrages plus simples. Une voix seule est plus touchante & fait plus d'effet que vingt voix, sur tout si une seule détonne; & de même une seule passion bien conduite va plus sûrement au cœur que plusieurs autres, quand même elles s'entr'aideroient, & à plus forte raison si l'une nuisoit à l'autre, comme l'amour & l'ambition s'entre-nuisent dans cette Tragédie.

Après ce détail il est aisé de reconnoître ce qui appartient ici à Sénéque, à Rotrou & à Racine. On conclura qu'il est surprenant que ce dernier Poëte par un amour aveugle pour la premiere de ses Tragédies ait voulu faire croire que quand il la composa, « * il dressa à » peu près son plan sur les Phœniciennes d'Euripide ; & qu'à l'égard de la » Thébaïde qui est dans Sénéque, il » étoit un peu de l'opinion de Heinsius, & tenoit comme lui que non-seulement ce n'étoit point une Tragé» die de Sénéque ; mais que c'étoit » plutôt l'ouvrage d'un déclamateur qui » ne sçavoit ce que c'étoit que Tra» gédie. «

Racine n'est certainement entré dans ces sentimens qu'; quand il a imprimé sa préface, c'est-à-dire, long-tems après qu'il eût reconnu que la route des Poëte Grecs valoit mieux que celle des Latins.

* *Préface des Freres ennemis.*



JOCASTE
DE LUDOVICO DOLCÉ.

CE Poëte, ainſi que les autres, a changé le titre d'Euripide. Car la Thébaïde, l'Antigone & Jocaſte ne ſont pour le fonds que les Phœniciennes du Poëte Grec. Dolcé le traduit à ſon ordinaire. Mais ce qu'on ne doit pas lui pardonner c'eſt d'avoir changé la ſeconde Scène qui eſt ſi belle. Il n'a oſé faire monter Antigone ſur une tour, comme elle a fait chez Euripide; & par-là il a perdu toute la beauté de la Scène qu'Euripide, avoit ſi ſoigneuſement imité d'Homere. Ces deux anciens Poëtes étoient d'aſſez bons guides pour ne pas engager Dolcé à s'écarter ici de leurs traces, lui qui ne fait preſque autre choſe que les traduire dans tout le reſte.



MEDÉE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

JASON oubliant qu'il devoit tout à Médée, qui l'avoit délivré d'un péril certain dans la conquête de la Toison d'or, & qui avoit tout sacrifié pour le suivre à travers tant de périls & de mers, résolut de l'exiler avec les enfans qu'il avoit eus d'elle, après avoir épousé à ses yeux Glauca fille du Roi de Corinthe. La vengeance qu'en tire Médée est le sujet de cette Tragédie. L'action est si frappante qu'elle a fait la matiere de plusieurs Tragédies imitées de celles d'Euripide. Ovide en a composé une qui n'est pas venue jusqu'à nous, & dont Quintilien nous a conservé ce vers si connu :

Servare potui, perdere an possim rogas ?
Si j'ai pû le sauver, ne puis-je le détruire ?

Ennius avoit traduit en vers Latins la Médée d'Euripide, & l'on en trouve des fragmens dans Cicéron. On dit que Mécénas même avoit traité ce sujet à

ſa maniere. Mais ce qui nous reſte de meilleur en ce genre ſe réduit à la Médée de Sénéque, à celle de Louis Dolcé, à la traduction de Buchanan, à une Tragédie de P. Corneille, ſous le nom de Médée, ſans compter celle * de la Toiſon d'or, & l'Opéra de Théſée. Nous en parlerons au ſujet de la Tragédie d'Euripide qui leur a donné lieu.

Il y a neuf perſonnages, à ſçavoir, Médée, Jaſon, Créon Roi de Corinthe, Egée Roi d'Athènes, les deux fils de Médée encore enfans, leur Gouverneur, la Confidente de Médée, & un Officier, outre le Chœur compoſé des femmes Corinthiennes attachées aux intérêts de Médée. La Scène eſt dans le veſtibule du Palais de Créon. † Corneille dit que c'eſt *une place publique*, & il trouve bien peu de vraiſemblance à y faire parler des Rois. Il a raiſon quand au dernier article. Mais rien n'oblige à croire que ces ſortes de veſtibules, où Euripide place ſi ſouvent ſes Scènes, fuſſent toujours publics. Il eſt croyable

---

* Elle n'a point de rapport au ſujet préſent, quoique Médée y joue le principal rôle.

† PIERRE CORNEILLE, Examen de Médée.

que c'étoient des portiques séparés des appartemens intérieurs, mais élevés, & fort différens en toute maniere de ce qu'on nomme places publiques. Quelquefois ces portiques étoient en vûe des places & des rues, comme la Tragédie d'Oreste le suppose ; mais on n'a point de preuve que cela fût toujours ainsi.

Il est bon de se rappeller en peu de mots l'histoire de Médée si élégamment écrite dans le septiéme livre des Métamorphoses d'Ovide. Elle étoit fille d'Acétes Roi de Colchos *, & très-versée dans l'art magique, c'est-à-dire, très-spirituelle. Mais elle usa mal de son art & de ses lumieres : car elle se rendit célebre par ses forfaits. L'amour qu'elle conçût pour Jason fut la source de tous ses crimes. Jason fils d'Æson Roi d'Iolcos avoit été supplanté par son oncle Pélias usurpateur des Etats d'Æson. Le jeune Prince qui avoit été dérobé à la fureur du Tyran revint & demanda ses Etats. Mais Pélias pour s'en défaire en politique †, l'engagea à ten-

* Colchos capitale de la Colchide à l'embouchure du Phase.

† Ainsi en usa Eurysthée à l'égard d'Hercule.

ter l'éxpédition de la Toiſon d'or à la tête des Argonautes. Il s'agiſſoit d'aller à Colchos, & de ravir cette riche Toiſon gardée par des Taureaux à gueule enflammée, & par un horrible Dragon. Ce fut là que Médée l'aima, & le rendit maître de ce tréſor ſans danger, mais aux dépens de ſa patrie & de ſon pere Aëtas dont le ſort dépendoit de la Toiſon. L'amante & l'amant prirent la fuite. Aëtas les pourſuivit en vain. Jaſon revint à Iolcos avec ſon épouſe. Elle trouva moyen de le délivrer de l'uſurpateur Pélias, en feignant d'avoir un ſecret pour le rajeunir; & ſous ce frivole prétexte elle engagea ſes filles même à l'égorger. Médée & Jaſon contraits de fuir après cet attentat aborderent à Corinthe, où Jaſon abandonna Médée pour ſe livrer à de nouvelles amours. Ce dernier trait eſt le ſujet de la Tragédie d'Euripide. Il n'eſt pas ici queſtion de démêler l'hiſtoire de la fable, puiſque c'eſt la fable qui fait le fonds du Poëme. On peut ſeulement obſerver en paſſant que Médée, quoique coupable d'avoir trahi ſon pere, & tué ſon frere Abſyrte, dont elle jetta, dit-on, les membres en chemin pour arrêter la pourſuite d'Aëtas, eſt pour-

tant justifiée du meurtre de ses fils par quelques auteurs qui veulent rendre au moins la chose douteuse. Ælien dit par exemple qu'une autre tradition veut que les fils de Jason ayent été tués, non par Médée, mais par les Corinthiens ; & il ajoûte, que ce fut à la priere des Corinthiens qu'Euripide tourna autrement son sujet, & rejetta sur Médée un forfait si odieux. Il y a eu même des critiques qui ont voulu sur quelqu'autre autorité incertaine qu'Euripide ait reçû des Corinthiens cinq talens pour en user ainsi. Que cela soit ou non, Euripide dans ce sujet, comme dans les autres, avoit différentes traditions qu'il pouvoit suivre, & celle qu'il a suivie étoit beaucoup plus propre au Théâtre qu'aucune autre.

ACTE PREMIER.

La Scène s'ouvre par la * Confidente de Médée. † » Plût aux Dieux, dit-» elle, que le vaisseau des Argonautes

---

* *Grec*, Nourrice. *Comme dans la Tragédie d'Euripide.*

† PHEDRE nous apprend dans une de ses Fables deux choses assez importantes pour les

» n'eût jamais abordé à Colchos; que » les pins du mont Pélion n'eussent » point été coupés pour composer ce » fatal vaisseau, & que la Toison n'eût » pas été enlevée » ? elle en apporte la raison; Médée ne seroit pas criminelle & malheureuse; criminelle, pour avoir

---

remarquer. 1. Que cette ouverture de Scène étoit fort estimée de son tems, puisqu'il la cite comme un des plus beaux morceaux, pour tâcher de dérider les censeurs de ses fables. 2. Que ce même morceau étoit critiqué par les délicats, parce que Minos avoit vogué sur la mer Egée long-tems avant qu'Argos eût fabriqué le vaisseau qui porta son nom. Ce vaisseau n'étoit donc pas le premier. EURIPIDE a donc eu tort de le supposer tel. Que répond à cela PHEDRE ? » Que voulez-vous donc qu'on vous » fasse, lecteur plus censeur que Caron, si les » fables ni petites ni grandes ne peuvent vous » contenter ? Croyez-moi, n'allez point chi- » caner avec les lettres, de peur qu'elles n'ayent » leur tour à vos dépens Ceci regarde ceux qui » font profession de tout dédaigner, & qui » veulent s'attirer la réputation d'esprits supé- » rieurs à force de blâmer les belles choses, » qui sont aussi éloignées d'eux que le Ciel l'est » de la terre. »

LA FONTAINE a imité cette fable dans celle qu'il a fait *contre ceux qui ont le goût difficile.* C'est la 23e. qui commence par ces vers.

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope, &c.

fait mourir Pélias à Iolcos par les mains de ses propres filles, sous prétexte de le rajeunir ; malheureuse, à cause de la perfidie de son époux qui l'a traînée à Corinthe pour l'y sacrifier à de nouvelles amours » Médée au désespoir, » (continue-t-elle,) atteste la foi vio- » lée, & les Dieux témoins de son hy- » men. Elle séche de douleur, & s'en » laisse consumer. Semblable à un mar- » bre, elle ne paroît avoir de vie que » lorsqu'elle pleure son pere, sa patrie » & sa maison qu'elle a trahis, pour » suivre un étranger, qui la trahit & » la méprise à son tour. Elle apprend » trop tard à ses dépens combien il est » doux de vivre dans sa terre natale. » Elle hait même ses enfans, & ne » peut plus supporter leur vûe ». En un mot la Confidente appréhende quelque funeste effet d'une douleur si profonde. » Elle m'est connue, dit-elle ; » un cœur aussi fier que le sien ne peut » essuyer un outrage, sans en venir à de » cruelles extrémités. ».

Comme elle apperçoit alors les enfans de Médée qui reviennent avec leur * Gouverneur, elle ajoûte : » les

* *Gr.* Pédadogue, *comme dans l'Electre de* SOPHOCLE *& les Phœniciennes d'*EURIPIDE.

voici.

» voici. Hélas, ils ne songent pas à » la douleur où leur mere est plon-» gée ! Heureux âge qui ignore les » cruels chagrins ! Le Gouverneur lui demande pourquoi elle a laissé Médée seule. Elle répond que la violence de son chagrin l'a contrainte de sortir & de raconter ses plaintes au ciel & à la terre. Coûtume Grecque, qui montre que ce Prologue détaché & les autres semblables ne laissent pas d'avoir leur fondement dans les manieres anciennes. Par-là ils devoient moins choquer les Grecs, qu'ils ne nous choquent. Ils se plaignoient au soleil, on se plaint aux échos en poësie. Tout cela ne signifie autre chose, sinon qu'on veut exhaler sa douleur en liberté. Et voilà l'unique fondement vraisemblable des monologues des Grecs, sur tout d'Euripide.

Le Gouverneur dit que Médée ignore encore les nouveaux affronts qu'on lui prépare, & qu'en effet on songe à l'exiler de Corinthe avec ses enfans. La Confidente fait remarquer à ces jeunes Princes que leur pere est prêt de les abandonner. Puis elle dit au Gouverneur de les emmener, & sur-tout de ne les pas laisser approcher de leur me-

re, dont la fureur lui paroît pronostiquer quelqu'attentat funeste. Cette Scène entre deux personnes attachées aux intérêts de Médée a toute la naïve douceur de celles de Térence.

Au moment que les petits Princes sont prêts d'entrer dans le Palais, on entend les cris de Médée qui est dans son appartement. Elle se dit la plus malheureuse des femmes. Elle fait des imprécations contre ses enfans, son époux, toute sa maison & contre elle-même. Ces plaintes, & autres semblables sont entrecoupées par les réflexions de la Confidente, qui fait promptement retirer les enfans de Médée. Sur quoi elle débite une très-belle morale sur les soucis cuisans qui dévorent les têtes couronnées.

Quelques Dames Corinthiennes destinées à composer le Chœur accourent aux cris de Médée pour prendre part à ses chagrins. Médée redouble ses plaintes, & toujours sans paroître. Autre sujet de réflexions & de tendre pitié pour des personnes amies, telles qu'on suppose celles du Chœur. Elles engagent la Confidente à presser Médée de se montrer, afin de la consololer par leurs entretiens. » J'y vole, répond

» celle-ci ; mais je doute ſi je pourrai » gagner ſur elle de paroître. Je vais » l'en preſſer en votre faveur, quoique » ſemblable à une Lionne farouche elle » nous effraye de ſes regards, quand » nous oſons lui parler. Que les hom- » mes ont été peu ſages ! Ils ont in- » venté le chant pour animer les feſ- » tins. Que ne trouvoient-ils plutôt » l'art de calmer les dépits cruels & les » tranſports affreux qui produiſent ſi » ſouvent le renverſement des mai- » ſons. C'eſt à guérir ces maux qu'il » falloit employer l'harmonie. Car à » quoi bon chercher dans le chant, » l'allégreſſe que les feſtins réveillent » aſſez d'eux-mêmes » ? Cette penſée a paru belle à Euripide. Ariſtophane en a pourtant jugé autrement. Hugues * Grotius s'eſt donné la peine de la traduire en vers Latins fort délicats, auſſi-

* *Nil me peccet, Judice, ſi quis*
Proavos multùm ſapuiſſe neget.
Placuit thalamos quibus & feſtas
Ornare dapes Carmine, lætas
Quod mulceret molliter aures :
At multifidis nemo Camænis
Docuit ſtygios ſiſtere luctus ;
Undè & mortes, & funeſti
Caſus totas vertere domos.

bien que Buchanan dans sa Médée. Mais ces exemples de finesse Anacréontique qui nous paroissent hors de leur place dans le Tragique, nous montrent seulement combien il est difficile de représenter entiérement nos Poëtes Grecs, tels qu'ils sont. Plusieurs traits pareils sont des traits perdus pour quiconque ne se transporte pas dans le siécle où ils sont nés.

ACTE II.

Médée avertie par la Confidente consent à se montrer. Elle tient, pour ainsi dire, sa Cour, & commence par s'insinuer adroitement dans le cœur des Dames Corinthiennes, pour les faire entrer dans ses intérêts. Elle dit qu'elle veut les voir pour ne pas leur donner sujet de se plaindre d'elle; que les Princes péchent souvent en se montrant trop, ou trop peu, & choses semblables. Sa douleur exigeoit pour-

---

Atqui potiùs debuit istis
Musa mederi; numquid cœnâ
Ridente juvat tendere vocem
Cùm res per se sit grata satis
Dulcis mortalibus esca?

tant de la ſolitude. » Car enfin abandonnée de ſon époux, triſte jouet » d'une Cour étrangere, elle n'a plus » de reſſource que le tombeau ». Elle détaille le malheur des femmes que leur état contraint de prendre un mari, à peu près comme * Hippolyte peint celui d'un homme qui prend le parti du mariage.

A entendre Médée, » il faut d'abord » qu'une femme achete un époux, c'eſt-» à-dire un maître, & peut-être un maî-» tre inſupportable. Deſtinée à devenir » eſclave, elle ignore à qui ſa liberté » ſera vendue, & elle entre, pour ainſi » parler, dans une nouvelle région. » C'eſt à peu près ſur ce ton qu'elle continue, en exceptant les Dames à qui elle adreſſe la parole. Car au moins elles ont une reſſource dans leur patrie pour ſe conſoler d'un mauvais choix. Mais pour Médée étrangere, inconnue, ſans parens, ſans amis, à qui pourra-t-elle confier ſes chagrins ? Tout cela eſt jetté avec artifice afin de concilier le Chœur. Médée le gagne en effet ſi bien, que † Corneille n'a pas

* *Hippolyte, Trag. T. II.*
† CORNEILLE, Examen de Médée.

dû, ce ſemble, être ſurpris de voir que cette Princeſſe faſſe le Chœur dépoſitaire des vengeances qu'elle prépare à un mari perfide, & à un Tyran odieux. On le verra plus parfaitement dans la ſuite. Médée en effet, quoique coupable, eſt réduite à un tel point d'infortune, & ſi indignement traitée par ſon époux & par le Roi de Corinthe, qu'elle enleve tous les ſuffrages en ſa faveur.

Il eſt vrai que par-là cette Piece paroît autoriſer, ou plutôt juſtifier un peu des crimes, & des crimes exécrables. Mais outre que Médée eſt punie par ſes propres forfaits, on avouera que la conduite de Jaſon la force en quelque maniere à commettre de pareils attentats, & la rend moins odieuſe aux ſpectateurs. C'eſt un caractere ſingulier qu'Euripide a produit ſur la Scène, & que Quinaut a ſi bien exprimé d'après lui dans ſon Opéra de Théſée.

* Le deſtin de Médée eſt d'être criminelle,
Mais ſon cœur étoit fait peut-être vertueux.

---

* *Théſée Opera, Act. II. Sc. I.*

Et dans la Scène neuviéme du second Acte,

Dépit mortel, tranſports jaloux
Je m'abandonne à vous.
Et toi, meurs pour toujours tendreſſe trop fatale.
Que le barbare Amour que j'avois cru ſi doux
Se change dans mon cœur en Furie infernale!
Dépit mortel, tranſports jaloux
Je m'abandonne à vous.
Inventons quelque peine affreuſe & ſans égale,
Préparons avec ſoin nos plus funeſtes coups:
Ah! ſi l'ingrat que j'aime échape à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuſe rivale.
Dépit mortel, tranſports jaloux
Je m'abandonne à vous.

Le Chœur ſe livre donc aux intérêts de Médée. Sur cela Créon Roi de Corinthe paroît avec cet air qu'inſpire la Tyrannie. Il vient un peu brutalement annoncer lui-même à Médée qu'il l'exile avec ſes enfans. Il ne fait pas même difficulté de lui en dire les raiſons. Il redoute ſa jalouſie contre une rivale, & ſon art dangereux: car on n'ignoroit pas qu'elle étoit verſée dans la magie, ſcience eſtimée des Grecs, mais ſuſpecte. C'eſt ainſi qu'il la traite. Auſſi Médée ſe plaint-elle d'un mérite qui lui eſt ſi fatal. » Le mérite, dit-elle, » eſt onéreux; & la ſcience attire des

» jaloux qui cherchent à la rendre » odieuſe. » Puis, après une morale très-fine ſur ce point, elle ajoute que l'état de ſa fortune ne doit pas la rendre redoutable à un Roi; que c'eſt ſon époux & non le Roi qu'elle accuſe d'infidélité; qu'enfin elle ne demande qu'une retraite dans ſes Etats pour y vivre inconnue. Mais Créon la lui refuſe. Il craint encore plus ſa tranquillité que ſes fureurs. Il s'attendoit à des éclats de la part d'une Princeſſe outragée, & il ne trouve qu'une femme éplorée qui tombe à ſes genoux, & qui employe tout ce que la pitié a de plus tendre pour le fléchir. Cela même fait un effet contraire, & devient pour lui un ſujet plus conſidérable de crainte. Un courroux ſi modeſte lui paroît couvrir quelque choſe de fatal. Ainſi tout ce que peut obtenir Médée après s'être abbaiſſée juſqu'aux ſupplications, c'eſt un jour unique pour préparer ſa fuite: à peine même lui accorde-t-on ce court intervalle. Il ſemble qu'on voit Didon demander à ſon perfide Enée, » quelques jours de délai pour donner à ſa » paſſion & à ſes fureurs le tems de ſe » rallentir. »

* *Tempus inane peto, requiem ſpatiumque furori,* &c.

Cette Scène d'Euripide eſt pour le moins auſſi-bien touchée que celle de Virgile. C'eſt le même Génie, avec cette différence dont il faut convenir, à ſçavoir, que Créon nous paroîtroit trop dur. Tels étoient après tout les Grecs. Médée lui dit donc, » daignez au moins m'accorder un jour » pour me diſpoſer à un départ ſi pré-» cipité. Laiſſez-moi pourvoir à la ſû-» reté de mes enfans malheureux, puiſ-» qu'un pere aujourd'hui dédaigne ces » tendres ſoins. Souffrez que la pitié » vous touche. Hélas, vous êtes pere; » & pouvez-vous n'être pas ſenſible » aux maux d'une mere au déſeſpoir? » Ce ne ſont point mes malheurs par-» ticuliers, ce n'eſt point mon exil qui » m'afflige; c'eſt leur infortune qui me » déſeſpere. » Emû d'une priere ſi touchante, & de tout ce qui a précédé, Créon dit qu'il n'a pas le cœur d'un Tyran. Il accorde un jour à Médée, comme on l'a déja dit, mais à condition qu'elle ſera punie de mort, ſi le lendemain la retrouve à Corinthe. Tout

* *Æneid. l.* 4. *v.* 433.

cela augmente encore la compaſſion des perſonnes du Chœur.

Créon retiré, Médée dévoile toute ſa rage. » Penſez-vous, dit-elle, que » ſans l'eſpoir d'une vengeance éclatan- » te, Médée eût pû s'abaiſſer à flatter » un Tyran ? J'ai du moins acheté l'a- » vantage d'avoir vû le traître aveuglé » au point de m'arrêter en ces lieux » pour un jour, précieux jour où je » ſacrifierai le pere, la fille, & l'é- » poux ! » Elle délibére ſur la maniere de les faire périr. Elle craint, non pas de mourir, mais de manquer ſa vengeance, & d'être un objet de riſée pour ſes ennemis. Elle conclut aux Philtres » magiques, ou pour parler plus juſte au poiſon. » Mais, reprend-elle, eux » immolés, quel ſera mon aſyle ? » Quelle main fidéle ſe prêtera à mes » malheurs ? Je ne vois encore au- » cune reſſource. Hé-bien, demeu- » rons, & dans l'attente d'une retraite » aſſurée, vengeons-nous en ſecret & » ſans éclat. Que ſi le deſtin me trahit, » & m'oblige de précipiter ma fuite, » je fondrai ſur eux le poignard à la » main, & duſſai-je périr moi-même, » ils périront. Ma fureur ne connoît » plus de bornes. Non, vénérable Hé-

» cate, * vous que j'ai choisie pour ma
» Divinité tutélaire, il ne sera pas dit
» qu'ils ayent eu le plaisir cruel de jouir
» impunément de mes larmes. Je sçau-
» rai à mon tour changer en un deuil
» horrible leur hymen & mon exil. Al-
» lons, Médée, mets en usage tous tes
» enchantemens. Porte la vengeance
» jusqu'à la barbarie. C'est à présent
» qu'il faut tout oser. Tu vois l'outra-
» ge, venge-toi. Issue du Soleil, sça-
» vante dans l'art des charmes, femme
» enfin, & par cela seul capable des
» plus hardis projets, serois-tu la fable
» & le jouet du perfide Jason, & des
» vils descendans de Sisyphe? †

Elle s'en va; & le Chœur qui lui est dévoué goûte par avance la vengeance de Médée, & la gloire qu'elle va acquérir au sexe en punissant la perfidie d'un époux. Ce même Chœur frappé du crime de Jason justifie tous ceux des femmes en pareil genre à l'égard de leurs époux; morale pernicieuse, & qu'on ne peut pardonner ici qu'aux fureurs que Médée a soufflées dans le cœur de ces femmes, & à l'idée

* *La Lune, Déesse des Magiciens.*

† Ancien Roi de Corinthe.

qu'elles avoient de la foi conjugale violée par les maris.

ACTE III.

Æneid. l. 4. C'eſt ici, comme dans Virgile, une entrevûe d'un époux & d'une femme dédaignée, Scène aſſez délicate à toucher, & qui n'a pas même paru ſans défaut dans ce judicieux Poëte, où Enée joue un aſſez mauvais rôle; auſſi-bien que Pyrrhus avec Hermione dans l'Andromaque de Racine. Je ne penſe pas qu'Euripide paroiſſe plus heureux. Cependant une ſituation pareille étant une ſource de grandes beautés ne devoit pas être omiſe par un Poëte qui aimoit le pathétique.

Jaſon commence. Tout ſon diſcours eſt plus artificieux que ſolide. A l'en croire Médée doit ſeule s'imputer ſon banniſſement de Corinthe. Elle auroit pû y vivre heureuſe en domptant ſa colere. Mais ſes emportemens contre un grand Roi ont réduit Jaſon à n'oſer la plaindre, & à la trouver même heureuſe d'en être quitte pour l'exil. Il proteſte qu'il n'a rien omis pour fléchir Créon, & que tous ſes efforts ont été vains, parce que Médée a aigri le Roi

par ſes fureurs. Jaſon veut donc au moins adoucir par ſes ſecours la fuite de ſon épouſe. Médée outrée d'un pareil diſcours & des offres qu'on lui fait, interrompt Jaſon, & ne lui épargne pas les noms les plus odieux. Elle a tout ſacrifié pour lui, juſqu'à devenir criminelle pour lui plaire : c'eſt en faiſant mourir le vieux Roi Pélias par les mains de ſes filles. Elle a dérobé Jaſon à mille périls. Par elle il a dompté les Taureaux qui vomiſſoient des flammes. Par elle il a trompé la vigilance du Dragon qui gardoit la Toiſon d'or. Quel prix de tant de bienfaits ? Jaſon la répudie, & va épouſer une rivale à ſes yeux. Elle atteſte la foi violée, & tant de marques trompeuſes d'un amour feint. » Hé, dis-moi, continue-t-elle, » chargée de tes mépris où puis-je » porter mes pas ? Sera-ce dans ma » patrie, & dans le Palais de mon » pere ? Je les ai trahis pour toi. Seroit- » ce chez les infortunées filles de Pé- » lias ? Et de quel œil reverroient-elles » la main qui a tué leur pere ? Plus » d'amis, plus de parens pour moi. Je » t'ai tout ſacrifié, cruel, &c. » Ces ſentimens ſont à-peu-près les mêmes que ceux d'Hermione à l'égard de Pyrrhus.

* Je ne t'ai pas aimé, cruel : qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes :
Je t'ai cherché moi-même au fonds de tes Provinces ;
J'y suis encor malgré tes infidélités, &c.

Médée même est plus emportée. Aussi étoit-elle plus outragée qu'Hermione, qui n'étoit pas mariée avec Pyrrhus chez Racine. Les enfans de Médée réduits à une triste indigence par un pere qui consent à leur exil, servent encore à animer ses plaintes trop bien fondées.

Jason réplique en Orateur embarrassé, & qui cherche de vains détours pour éluder de bonnes raisons. Il attribue, non à Médée, mais à Venus son heureuse entreprise de la Toison d'or. C'est l'amour aveugle qui engagea Médée malgré elle à le servir. Mauvaise excuse : aussi glisse-t-il légerement sur ce point ; & il se croit assez justifié sur l'article de la reconnoissance, d'autant plus qu'il a tiré cette Princesse d'un climat barbare pour la transporter en Gréce, région polie, sensible au mé-

* RACINE, *Andromaque*, *Act. IV. Sc. V.*

rite, & qui a ſçu connoître tout l'eſprit de Médée. C'eſt une flatterie pour la Gréce. On ne ſçait pas comment la nommer, tant elle eſt hors de place, & peu aſſortie à une pareille Scène. A l'égard de ſon nouvel hymenée, Jaſon s'excuſe d'une maniere qui ne pouvoit être tolérable que pour les Anciens. C'eſt une alliance royale & un appui néceſſaire qu'il a cherché pour Médée même & pour ſes enfans. Il étoit exilé comme elle & ſans reſſource : triſte héritage pour une illuſtre poſtérité. Ce nouvel hymen lui donne du luſtre, & procure de puiſſans amis à ſes enfans. Jaſon ſemble preſque vouloir que Médée lui ſçache gré d'une perfidie qu'il croit, dit-il, avantageuſe pour elle. Voilà où mene la néceſſité d'entrer dans ces ſortes de ſituations, ſi intéreſſantes d'ailleurs ſur le Théâtre.

Les uſages mis à part, comme choſes très-différentes dans les divers tems, on conviendra que dans l'*Andromaque* Pyrrhus apporte de plus méchantes raiſons à Hermione quand il lui dit ſans détour, *La même.*

Je voulus m'obſtiner à vous être fidelle :
Je vous reçus en Reine, & juſques à ce jour
J'ai cru que mes ſermens me tiendroient lieu d'amour.

Mais cet Amour l'emporte, & par un coup funeste
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour éternel.

Jason nie du moins que l'amour ait produit son infidélité. Il veut que ce soit l'intérêt de son épouse, de ses enfans, & le sien. Le Chœur lui dit nettement que son discours est captieux, mais que sa conduite est inexcusable. Il falloit en effet que les raisons de ce Prince parussent au moins spécieuses aux spectateurs, puisque Médée elle-même daigne y répliquer. » Je te confondrai, dit-elle, d'une seule parole. » Puisque cet hymen t'a paru si inno-» cent, falloit-il le faire sans mon » aveu ? Non, non, ajoute-t-elle ; ce » ne fut pas là ton motif. Tu dédaignois » une femme étrangere, & sur le retour » de l'âge. » * Jason persiste à soutenir ses raisons, & pour dernier adieu il

---

Note de l'Editeur.

* Médée n'a garde de convenir qu'elle soit vieille ou approchant de la vieillesse ; elle n'en convient pas non plus ; elle reproche seulement à Jason, » d'avoir cru indigne de lui de vivre » avec une femme barbare, (c'est-à-dire *étran-* » *gere*,) jusqu'à la vieillesse, πρὸς γῆρας. » Et c'est-à-dire, toute la vie.

offre à Médée de l'argent & des gages d'hoſpitalité pour fixer le lieu de ſon exil où elle voudra. Ceci donnera beau jeu aux ennemis outrés de l'antiquité Théatrale. Mais c'eſt une affaire de coutume antique qu'il faut paſſer au ſiécle d'Euripide. J'en fais mention pour avertir ſeulement que je ne prétends point déguiſer ni embellir ce Poëte, quoique l'équité demandât que dans une traduction ſuivie on mît un équivalent moins choquant pour nos mœurs.

Médée toujours fiere & noble dans ſa colere refuſe tout d'un parjure. Jaſon prend les Dieux à témoin qu'il n'omet rien en faveur de Médée & de ſes enfans. Elle le renvoye à ſa nouvelle épouſe, à-peu-près comme Hermione renvoye Pyrrhus à Andromaque,

Perfide, je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi ;
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne
Ne ſouffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu lui parles des yeux.
Je ne te retiens plus ; ſauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée,
Va profaner des Dieux la majeſté ſacrée.
Ces Dieux, ces juſtes Dieux, n'auront pas oublié
Que les mêmes ſermens avec moi t'ont lié.

Porte au pied des Autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione.

L'adieu de Médée eſt pourtant plus court & moins tendre, comme il devoit l'être. » Va retrouver ta nouvelle » épouſe. Je le voi, tu languis en ſon » abſence, & je t'arrête trop. Va, » cours à l'autel, & hâte un hymen, » qui grace aux Dieux te coutera plus » d'un repentir. »

Les Dames Corinthiennes remontent à la ſource des malheurs de Médée. C'eſt l'amour. Elles prient Venus, Déeſſe ſage au gré des Chœurs Grecs, d'écarter de leur union conjugale les dépits, les jalouſies, les tranſports cauſés par un amour aveugle. Elles font enſuite un autre retour ſur elles-mêmes au ſujet de l'exil de Médée; & elles relevent le bonheur qu'on a de vivre dans ſa patrie comparé avec toutes les ſuites affreuſes de l'exil. Médée cependant livrée à ſa rêverie n'eſt point ſortie du Théâtre.

Egée Roi d'Athènes arrive ſubitement & ſans être annoncé, comme s'il tomboit des nuës. C'eſt un perſonnage amené pour tirer Médée d'intrigue. Après les premieres civilités, & un

récit mutuel des avantures de cette Princeſſe & d'Egée, on voit aiſément où tend cette Scène. Egée vient de Delphes où il étoit allé demander à Apollon un héritier de ſon Trône. Il revient avec un Oracle fort obſcur, dont il s'attend de trouver l'interprétation dans les lumieres de Pithée Roi de Trezene. Médée ſaiſit cette occaſion d'expoſer ſes maux à Egée. Elle implore ſon ſecours, & un aſyle dans ſes Etats, avec toute la vivacité & toute la tendreſſe poſſible, promettant qu'en revanche elle trouvera dans ſon art un ſecret infaillible de le mettre au comble de ſes vœux en lui procurant des ſucceſſeurs. Egée entre dans ſes intérêts ; mais il exige de Médée qu'elle aille à Athènes ſans qu'il paroiſſe entr'eux aucun concert : ſi Créon & Jaſon découvroient qu'il y eût de l'intelligence, ils auroient droit de la redemander à main armée. Médée promet tout : mais elle veut s'aſſurer de ce Prince, & tirer de lui un ſerment de ne pas l'abandonner ; & cela ſous prétexte que ce ſerment mettra Egée à couvert de tout reproche, ſi les alliés viennent à lui demander raiſon de ſa conduite. Le ſerment ſe fait à la ma-

niere des Grecs, ainſi qu'on l'a pû déja voir dans l'Iphigénie en Tauride : & le Chœur touché de la généroſité d'Egée, lui ſouhaite un heureux retour dans ſes Etats, & toutes les proſpérités qu'il mérite.

Par ce ſecours inopiné, Médée voit un obſtacle de moins à ſa vengeance. Elle a un aſyle aſſuré. » C'eſt à préſent, » dit-elle, ô Déeſſe de la vengeance, » que je puis en ſûreté triompher de » mes ennemis. Le chemin de la vic- » toire m'eſt ouvert, & l'eſpérance re- » naît dans mon cœur. » Sur cet eſpoir, elle développe au Chœur tout le plan de ſon intrigue. C'eſt de rappeller Jaſon, de recourir à la feinte pour le regagner, & de faire préſenter par ſes enfans un don funeſte à ſa rivale. Voilà une partie de ſa vengeance. A la ſeule penſée du reſte qu'elle ne dit pas, * elle s'effraye elle-même. » Je frémis, dit- » elle, quand je ſonge à l'attentat hor- » rible qui me reſte à concerter. Car

---

Note de l'Editeur.

* Comment eſt-il venu dans l'eſprit du P. B. qu'elle ne le dit pas *ce reſte?* τέκνα γὰρ κατακτενῶ τἄμ'. » J'immolerai, dit-elle, mes propres en- » fans. » Et pour qu'on ne croie pas que ceci eſt un *à parte*, & qu'elle ne s'eſt pas expliquée

» enfin le dessein en est pris, je massa- » crerai moi-même mes enfans. » Mé- » dée frémit & soupire en disant ceci : ce soupir & ce retour sur elle sont bien exprimés à la Françoise dans l'Opera de Thésée.

* Ah faut-il me venger
En perdant ce que j'aime !
Que fais-tu ma fureur ? Où vas-tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même :
J'en mourrai de douleur : je tremble d'y songer.
Ah faut-il me venger
En perdant ce que j'aime !
Ma rivale triomphe & me voit outrager.
Quoi, laisser son amour sans peine, & sans danger !
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême !
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime.

Le Chœur effrayé a beau vouloir arrêter une mere furieuse, & lui représenter combien elle est dénaturée de s'armer contre ses propres enfans. Mé-

---

tout haut, le Chœur lui dit presque tout de suite,

ἀλλὰ κτανεῖν σὸν σπέρμα τολμήσεις, γύναι.

» Quoi donc, ô femme, auriez-vous bien le » cœur d'égorger ces tendres victimes. »

* *Thésée Opera, Act. V. Sc. I.*

dée replique qu'il n'eſt plus tems ; qu'elle a pris ſon parti, & que pourvû que Jaſon ſoit puni, il lui importe peu à quel prix.

Le Chœur. Quoi, vous oſerez tuer vos enfans, & vous êtes mere !

Médée. C'eſt pour frapper Jaſon par l'endroit ſenſible.

Le Chœur. Et ce coup ne retombera-t-il pas ſur vous ?

Médée. Il n'importe. Le ſort en eſt jetté ; n'en parlons plus.

Ce mouvement de pitié que Médée apperçoit dans les Dames Corinthiennes, fait qu'elle leur demande encore une fois le ſecret pour cet attentat. Auſſi-tôt elle envoye une de ſes femmes chercher Jaſon. » Va, dit-elle ; » ta foi m'eſt connue. Amene moi ma » victime : confidente & femme, tu » dois ſervir doublement mes fureurs.

Le Chœur perſiſte à détourner Médée d'un ſi exécrable deſſein. Ceci paroît chanté. Il y a deux Strophes employées en l'honneur d'Athènes, dont voici le ſens. » O Athènes, région chérie des » Dieux, ſéjour de la ſageſſe, où l'on » dit que les Muſes ont fixé la divine » harmonie, où Venus, dit-on, ſur les » bords du Céphize répandit un ſouffle

» aussi doux que celui des Zéphirs, » où enfin Cypris, en couronnant de » fleurs sa belle chevelure, a laissé les » tendres Amours & les Génies qui pré- » sident aux beaux arts.... » Le Chœur s'interrompt tout-à-coup, & se tournant vers Médée, » de quel œil, dit-il, » cette Athènes, cette ville si polie » verra-t-elle une mere encore teinte » du sang de ses enfans? » Là il redouble ses prieres pour la fléchir : mais en vain.

ACTE IV.

Jason averti vient trouver Médée. Elle fait tout ce qu'elle a promis dans la Scène précédente, qui pour le dire en passant prévient un peu trop celle-ci : c'est-à-dire, que Médée fait excuse à Jason de son emportement. Elle avoue qu'à tort elle a blâmé un hymen politique & avantageux pour ses enfans & pour elle-même. Elle va jusqu'à dire qu'elle auroit dû favoriser cet hymen, & couronner de ses mains la nouvelle épouse. » Paroissez, dit-elle, chers » gages de mon hymen, paroissez sans » crainte; embrassez un pere : étouffons » nos haines anciennes. Mon courroux » cesse; & je me réconcilie. Baisez la

» main paternelle. Hélas, enfans mal-» heureux, le ſerez-vous long-tems : * » Ciel, quel ſouvenir affreux vais-je » me rappeller ! Attendrie & ſaiſie de » crainte, je ne puis retenir mes lar-» mes. » Cela eſt ambigu ; & Jaſon attribue cette tendreſſe à un retour ſincere de la part de Médée, tant elle a ſçu faire ſervir la nature même à l'artifice. Il la loue d'avoir enfin ouvert les yeux ſur ſes véritables intérêts. Il aſſure ſes enfans qu'il les chérit toujours d'un amour de pere ; il les flate de l'eſpoir d'être dans la ſuite Rois de Corinthe ; & il ſouhaite enfin de les revoir dignes de lui dans un âge plus avancé. » Mais » d'où vient, dit-il à Médée, détour-

---

Note de l'Editeur.

* Ce paſſage nous ſemble mal entendu, & mal traduit.

οἴ μοι κακῶν ,

ὡς ἐννοοῦμαι δή που τῶν κεκρυμμένων.

C'eſt ici pour le coup un véritable *à parte* : » Malheureuſe que je ſuis, dit-elle, quand je » penſe au forfait que je roule dans la pen-» ſée ! » Elle reprend enſuite ſa diſſimulation, & dit à voix haute ! » Allons, chers enfans, » que tardez-vous encore de baiſer tendrement » les mains d'un pere, puiſqu'auſſi-bien c'eſt » l'unique moyen de vivre long-tems heu-» reux ? »

nez-vous

» nez-vous vos regards & vous baignez-
» vous de pleurs? Ah, répond-elle,
» c'eſt le ſouvenir de mes fils qui m'ar-
» rache ces larmes. Je ſuis mere; & ce
» ſouhait paternel qui vient de vous
» échapper en leur faveur a réveillé
» dans moi une crainte ſecrette qu'il
» ne s'accompliſſe pas.

Médée voile ainſi la véritable cauſe de ſa douleur, & amene peu-à-peu Jaſon au point d'écouter la demande qu'elle lui fait d'empêcher l'exil de ſes enfans par l'entremiſe de la fille du Roi. Jaſon promet de le tenter, & ſe flatte d'y réuſſir par cette voie. Médée propoſe enfin, pour gagner tout-à-fait cette Princeſſe, de lui envoyer par ſes enfans un don digne d'elle, une robe très-fine, & une couronne d'or. » Al-
» lez, dit-elle à ſes femmes, ne diffé-
» rez pas d'apporter les préſens que je
» lui deſtine. Mille fois heureuſe cette
» épouſe d'être unie à un époux tel que
» Jaſon! Elle mérite de poſſéder le
» gage précieux que le Soleil mon
» ayeul a laiſſé à ſa poſtérité. Venez,
» chers enfans, prenez cette robe &
» cette couronne, & portez un tréſor
» ſi eſtimable à cette royale épouſe. »

Jaſon veut empêcher Médée de ſe

dépouiller ainſi elle-même pour une Reine qui n'a point beſoin de ſes préſens. Enyvré du fol amour qui le poſſéde il croit, dit-il, que le cœur de Jaſon lui ſera plus précieux que tout l'or du monde. » Ah, repart Médée, les » préſens touchent les Dieux mêmes. » L'or agit plus efficacement ſur les » cœurs que les plus beaux diſcours. » Elle eſt Reine, elle eſt heureuſe, & » je fuis. Je racheterois l'exil de mes » fils au prix non-ſeulement de l'or, » mais de ma vie. Partez donc, mes » enfans, & allez trouver ma Souve- » raine, l'épouſe de votre pere : ſup- » pliez, preſſez, obtenez votre grace, » & faites qu'elle reçoive de ſes mains » les dons que vous lui portez. C'eſt » un point néceſſaire. Allez, rempliſ- » ſez mon attente, & revenez m'an- » noncer un heureux ſuccès ».

J'ai mis ici tout le détail de cette Scène ſi intéreſſante, pour laiſſer voir qu'après tout Jaſon paroît un peu trop crédule. Il devoit, ce ſemble, connoître aſſez Médée pour s'en défier. Mais il eſt auſſi vrai que la paſſion aveugle les hommes; & c'eſt ſur ce principe qu'on excuſe le peu de défiance de Pyrrhus dans l'Andromaque de Racine.

Après le départ de Jaſon le Chœur acheve la Scène, & prévoit ce qui va arriver*, à ſçavoir que les dons de Médée feront périr la Princeſſe, & la pareront, comme il dit, pour Pluton.

Le Gouverneur des fils de Médée revient avec eux. » Vos enfans dit-il, » ne ſont plus exilés. La Princeſſe a » reçu favorablement vos dons ». A cette nouvelle Médée ne répond que par des ſoupirs & des pleurs, dont le Gouverneur, qui en ignore le ſujet, s'étonne d'autant qu'il attendoit d'elle des marques de joye. Pour toute réponſe, elle le renvoye. Puis s'adreſſant à ſes deux fils, elle leur dit : » » Chers enfans, vous avez donc une » retraite aſſurée dans ce Palais. Vous » y vivrez privés d'une mere. Car, hélas, il me faut chercher des climats » étrangers. Je ne goûterai point le » plaiſir flateur que j'attendois d'un âge » plus avancé. On ne me verra point » vous choiſir des épouſes, ni allumer » pour vous le flambeau nuptial. Triſte » effet de mes emportemens contre » Créon ! C'eſt donc en vain que je » vous ai porté dans mes flancs : en » vain m'en a-t-il coûté tant de ſoins » pour élever votre enfance. J'eſpérois

» que vous feriez un jour mon appui ;
» & que des mains si cheres me ren-
» droient les derniers devoirs. Espoir
» si doux pour les humains, qu'êtes-
» vous devenu pour moi ? Séparée
» de mes fils je vais traîner une vie
» languissante. Contraints à votre tour
» de passer dans une famille étrangere,
» vous ne verrez plus une mere tendre.
» Ah, pourquoi tournez-vous sur moi
» vos regards, déplorables enfans ? Que
» ces dernieres caresses, que ce souris
» me déchirent le cœur ! Que ferai-je,
» hélas, cheres compagnes ? Cette vûe
» m'attendrit & me désarme. Non, je
» ne puis souscrire à mon barbare arrêt.
» Ils me suivront. Quoi, pour punir un
» ingrat, je me rendrois moi-même
» malheureuse ! Non, encore une fois.
» Mais sera-t-il dit que les perfides se
» riront impunément de Médée ? Ah !
» Je reprens mes fureurs. Osons tout.
» Lâche tendresse, as-tu pû m'arracher
» une indigne pitié ? Rentrez mes en-
» fans ; je vous suis. S'il est des Dieux
» témoins & ennemis d'un pareil sa-
» crifice, que m'importe ; je n'en croi-
» rai pas mes mains souillées.... Que
» vais-je oser ? Ah ! Mon cœur, ne com-
» mettons pas un si horrible attentat.

» Epargnons notre ſang. Ils vivront du » moins, & me conſoleront dans ma » fuite. Non, non, par tous les Dieux » infernaux, je ne ſouffrirai pas que » mes plus cruels ennemis puiſſent ou- » trager leur enfance. Mes fils au point » où nous en ſommes ne peuvent éviter » le trépas. Hé bien, puiſque telle eſt » leur deſtinée, ils recevront la mort » de celle dont ils reçurent le jour. C'en » eſt fait; leur arrêt eſt prononcé. Auſſi- » bien je le vois, la couronne & la ro- » be fatale auront eû leur effet. La Prin- » ceſſe expire; fuyons, précipitons ma » vengeance, & appellons mes enfans » pour la derniere fois. Venez, mes » fils, embraſſez votre mere, &c.

Ces dernieres tendreſſes & ces embraſſemens mutuels devoient faire une grande impreſſion dans le ſpectacle, Médée entend encore malgré elle les cris de la nature. Elle les étouffe, & renvoye derechef ſes enfans. Allez, retirez-vous. » Je ne puis plus ſoutenir » leur vûe. Je ſuccombe ſous le faix de » mes maux. Je ſens toute l'horreur du » crime que je vais commettre. Mais » la rage a banni la raiſon; & juſqu'où » le déſeſpoir ne porte-t-il pas les hu- » mains ».

Rien ne nous fait ici entrevoir si Médée reste sur le Théâtre. Il y a apparence qu'elle n'en sort pas, & que livrée à sa noire tristesse elle attend le succès de ses présens. Cela paroît par le commencement de l'Acte cinquiéme, & par la tranquillité du Chœur qui en finissant le quatriéme Acte se contente de porter ses refléxions sur les inquiétudes qu'entraîne après soi la tendresse des meres pour leurs enfans, de comparer l'état du mariage avec le célibat, & de préferer la douceur de ce dernier état aux avantages onéreux du premier. Cette morale est fort belle : mais est-elle assez vive après une situation aussi violente que celle de la Scène précédente ? La vérité est qu'elle paroît ménagée exprès avec le chant pour adoucir l'impression faite sur les esprits, & pour les disposer à de plus grands efforts de passion par un passage doux & insensible. C'est ce que Boileau dit en parlant de l'Auteur Tragique.

* Il faut qu'en cent façons pour plaire il se replie,
Que tantot il s'éleve, & tantôt s'humilie :
Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond :
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond,

---

* DESPR. *Art. Poët. ch.* 3.

Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille,
Qu'il coure dans ſes vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir
De ſon ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragédie marche, agit, & s'explique.

Voilà Euripide; & je ne doute pas que ſes plus grands ennemis ne lui donnent une partie au moins des talens qu'exige ici Deſpréaux, & particulierement celui qu'il ſouhaite aux Poëtes.

Heureux qui dans ces vers ſçait d'une voix légere
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévére.

Il faut en effet dans la Tragédie ménager les ſentimens pour la ſuſpenſion des eſprits, comme dans un tableau les couleurs pour le repos des yeux.

ACTE V.

Médée impatiente de ſçavoir l'iſſue de ſes préſens, qui tarde trop à ſon gré, voit tout-à-coup arriver un Officier de Jaſon dont les regards effarés montrent aſſez que tout eſt en pleurs dans le Palais. Cet Officier par un reſte de pitié pour ſon ancienne Reine, s'écrie dès qu'il l'apperçoit : » Fuyez, » malheureuſe Princeſſe : fuyez, qu'at-

» tendez-vous ? Glauca & Créon expi-
» rent victimes de vos dons cruels. »
Médée pour couronner sa joye se fait raconter en détail cet horrible dénouement. » Ce sera pour moi, dit-elle,
» un surcroît délicieux de plaisir, si
» j'apprens que leur supplice ait été
» affreux ». L'Officier fait sa narration en cette maniere. » Jason avec ses en-
» fans entroit dans l'appartement nup-
» tial. Nous commençions à goûter le
» plaisir d'une heureuse réconciliation.
» Car le bruit s'en étoit répandu à la
» Cour, & les Courtisans s'empressoient
» autour des jeunes Princes. L'un leur
» prenoit la main ; l'autre les embras-
» soit ; moi-même comblé de joye je
» les suivois dans l'appartement des
» femmes. La Reine d'un œil serain
» aborde Jason : mais à peine a-t-elle
» apperçu ses fils qu'elle détourne les
» yeux : comme si elle eût été saisie
» d'horreur à cet aspect. Jason toute-
» fois a sçu la gagner par ce peu de
» mots : Calmez votre colere, Prin-
» cesse : pourquoi détourner vos re-
» gards ? Les fils ne sont pas moins à
» vous que le pere. Daignez recevoir
» les dons qu'ils vous offrent, & obte-
» nir leur grace du Roi. Qu'ils éprou-

» vent vos bontés pour Jaſon. La vûe
» des préſens offerts adoucit le cœur
» de la Princeſſe. Elle promet tout; &
» charmée de ces dons, elle attend le
» départ des Princes pour ſe revêtir de
» la robe. Elle ſe met la couronne ſur
» la tête, & conſultant le miroir pour
» arranger ſes cheveux, elle goûte une
» ſecrete complaiſance à l'aſpect de cet-
» te parure. Elle ſe leve; elle fait plu-
» ſieurs tours avec des regards ſur elle-
» même, & des airs qui marquoient
» aſſez la vaine joye dont elle ſe repaiſ-
» ſoit. Mais bien-tôt après (quel af-
» freux ſpectacle?) Nous l'avons vûe
» changer de couleur. Ses genoux ſe
» dérobent ſous elle. A peine peut-elle
» ſe ſoutenir un moment. Elle retombe
» ſur ſon Trône. Une de ſes femmes
» la croyant frappée du Dieu Pan ou
» de quelqu'autre Divinité ennemie,
» s'effraye & appelle du ſecours. En
» effet, on voit l'écume ſur ſes levres,
» ſes yeux éteins & égarés, & tout ſon
» corps ſans couleur. Elle jette d'horri-
» bles cris: toute la Cour s'émeut, &
» les femmes courent çà & là, les unes
» vers le Roi, les autres à Jaſon. Le
» mal étoit au comble. Elle étoit ſans
» voix: ſes yeux ſe fermoient à la lu-

» miere. Incontinent elle ſoupire, elle
» ſe réveille, mais pour lutter avec un
» double mal. Car la couronne qui en-
» vironnoit ſa tête jettoit un tourbillon
» de flammes, & la robe empoiſonnée
» la conſumoit. Toute entourée de feux,
» elle ſe fuit elle-même, & ſecouant ſa
» chevelure, elle tâche d'arracher la fa-
» tale couronne. Vains efforts: plus elle
» en fait, plus la flamme redouble. En-
» fin, elle tombe méconnoiſſable à tout
» autre œil qu'à celui d'un pere, tant
» ſa beauté étoit défigurée. L'éclat de
» ſes yeux & de ſon teint avoit diſparu.
» Le ſang mêlé de feu lui innondoit le
» viſage. Les chairs mêmes tomboient
» commes les goutes ardentes d'un flam-
» beau. Les os étoient découverts: loin
» d'oſer toucher ce cadavre enflammé,
» à peine pouvoit-on en ſoutenir la
» vûe. Son déplorable pere qui igno-
» roit ce qu'il alloit lui en coûter, en-
» tre enfin, & ſe jettant ſur le corps
» de ſa fille avec de grands cris, il le
» tient ſerré dans ſes bras. Fille infor-
» tunée, dit-il, qui des Dieux t'a ſi
» cruellement frappée, pour me préci-
» piter au tombeau? Oui, je veux t'ac-
» compagner aux enfers. Après ces pre-
» miers tranſports de douleur, il veut

» ſe relever. Mais, hélas, les funeſtes » ornemens de la fille s'attachent au » corps du pere, comme le lierre au » laurier. Vainement il s'efforce de les » détacher; il ſe ſent arrêté. S'il redouble ſes efforts, la chair eſt enlevée. » Les forces l'abandonnent; & contraint de céder au poiſon il expire » entre les bras de ſa fille. Enfin, la » fille & le pere ſont étendus par terre; » ſpectacle capable d'attendrir, . . même votre cœur. » L'Officier finit en conſeillant la fuite à Médée. Il ajoute une ſentence ou reflexion ſur l'inſtabilité des choſes humaines. Le Chœur plaint la fille du Roi d'avoir porté la peine due à l'infidélité de Jaſon.

C'eſt ici que Médée après le départ de l'Officier s'apprête tout de bon à exécuter ſa derniere vengeance dont le projet a tant coûté à ſon cœur. » Elle » ſe voit, dit-elle, dans l'impoſſibilité » de dérober ſes enfans à la fureur des » vengeurs de Créon. Il faut donc qu'ils » meurent. C'eſt à une mere à leur per» çer le ſein. Ses coups ſeront plus doux » que ceux d'une main ennemie. » C'eſt la même penſée & les mêmes ver que ci-deſſus, » Hé-bien, mon cœur,

» arme-toi de barbarie. Pourquoi fré-
» mir ? Ne differe plus un crime hor-
» rible, mais néceſſaire. Main infortu-
» née, prens le poignard ; prens : va
» trancher des jours malheureux : ceſſe
» de trembler, & oublie que tu vas
» te baigner dans mon ſang. O mes
» fils, ſouvenir cher & cruel ! Faut-il
» donc que je ſois mere ! Mais, non :
» oublions-le au moins pour ce jour-ci.
» La douleur & les larmes auront leur
» tour. Ils ne m'en ſeront pas moins
» chers : je n'en ſerai que plus mal-
» heureuſe. »

Elle rentre pour accomplir ce projet. Le Chœur épouventé jette des cris, s'adreſſe au Soleil auteur de la naiſſance de Médée, & le prie d'arrêter cette mere inhumaine devenue la Furie de ſes enfans. Il s'adreſſe enſuite à Médée elle-même, & il employe les menaces. Mais inutilement : on entend les cris de ſes fils, comme ceux des victimes frappées, qui tâchent d'éviter de nouveaux coups. Les Dames Corinthiennes veulent entrer : mais elles ne peuvent forcer les obſtacles. Elles ont recours aux larmes & aux cris pour réveiller la pitié dans le cœur de cette

nouvelle Ino. C'eſt le nom qu'elles lui donnent, parce que Ino * ſe jetta dans la mer avec ſon fils Mélicerte. Cette hiſtoriette, toute courte qu'elle eſt, paroît languir dans une Scène auſſi vive que celle qui ſe paſſe derriere le Théâtre.

Sur ces entrefaites Jaſon arrive pour punir la cruauté de Médée, & plus encore pour ſouſtraire ſes fils à la vengeance de la Maiſon Royale & des Corinthiens. Il apprend que ſes enfans ſont maſſacrés par les mains de leur mere. Furieux il veut briſer les portes. Mais Médée s'éleve dans les airs, ſur un char que lui avoit donné le Soleil ſon ayeul. Horace † & Séneque § diſent que ce char étoit traîné par des Dra-

* Ino étoit fille de Cadmus & d'Harmonie. Le dépit qu'elle conçut contre Athamas ſon époux, qui avoit tué ſon fils Léarque, lui inſpira, diſent les Poëtes, une fureur divine, de ſorte qu'elle ſe précipita dans la mer avec ſon autre fils Mélicerte. Médée ne l'imita qu'en partie.

† *Hæc delibutis ulta donis pellicem*
Serpente fugit alite. HOR. Epod. 3.

§ *Squamoſa gemini colla ſerpentis jugo*
Summiſſa præbent. SENEC. Med. v. 1021.

gons aîlés. Euripide ne dit rien de cette circonſtance qui eſt peu importante.

Quoique ce dénouement ſoit magique auſſi-bien que la mort de Glauca & de Créon, il produit une ſituation bien intéreſſante, je veux dire, les adieux de Jaſon & de Médée. Elle lui dit d'abord, pour arrêter ſes efforts inutiles, le ſens à peu près de ces vers de Corneille.

* Que ſert de t'emporter à ces vaines Furies ?
Epargne, cher époux, les efforts que tu perds :
Voi les chemins de l'air qui me ſont tous ouverts ;
C'eſt par-là que je fuis, & que je t'abandonne.

» † Barbare mere, s'écrie Jaſon, monſ-
» tre exécrable aux Dieux & à l'Uni-
» vers, comment as-tu oſé plonger un
» poignard dans le ſein de tes propres
» enfans pour me frapper dans eux &

* P. CORNEILLE, *Médée*, *Scène derniere*.

† Un Commentateur (GASPAR. STIBLIN) fait la liſte de dix injures qu'il a trouvées dans cette Scène. La choſe n'étoit pas aſſez curieuſe pour en tenir regiſtre. Au reſte, ces injures répondent à celles que le Théâtre ſouffre encore de nos jours ſans ſe dégrader : & l'on ne ſçauroit ſans injuſtice en faire un crime à EURIPIDE.

» par eux ? Comment vois-tu encore » la lumiere après cet attentat ? » Ensuite de ces emportemens, il reproche à Médée tous ses crimes. Insensé, dit-il, d'avoir traîné avec lui dans la Gréce une pareille Furie. Médée répond qu'elle auroit trop de quoi confondre son infidélité, quand même Jupiter ne seroit pas témoin de leur conduite réciproque. » Quoi, dit-elle, » j'aurois souffert le triomphe & le bon- » heur d'un ingrat ? Non, appelle moi » barbare ; charge-moi de noms en- » core plus détestés. Il me suffit d'être » vengée, & de jouir de ta peine. » Voilà au moins le tour & le sens de sa réponse.

Jason. Et c'est à vos dépens, cruelle, que vous êtes vengée.

Médée. Que m'importe à quel prix, pourvû qu'un perfide ne se rie pas de Médée.

Jason. Chers enfans, quelle mere vous a donné le jour ! (*Il faut remarquer qu'il voit leurs corps ensanglantés dans le char de leur mere.*)

Médée. Chers enfans, c'est un pere infidéle qui vous a perdus.

Jason. Ma main du moins ne s'est pas trempée dans leur sang.

MÉDÉE. Elle a fait plus. Elle m'a trahie.

JASON. Ce leger mal devoit-il être si cruellement puni ?

MÉDÉE. Perfide, oses-tu nommer leger un pareil outrage ? connois-tu le cœur d'une femme ?

Jason demande du moins le corps de ses fils pour les ensévelir. Médée les lui refuse. Elle va, dit-elle, les cacher dans un Temple de Junon pour enlever ces tristes restes à la fureur de ses ennemis. Elle-même établira des fêtes & des expiations solemnelles à Corinthe pour appaiser leurs mânes. Ce sont apparemment ces fêtes & ces expiations qui ont pû faire croire que les Corinthiens avoient égorgé ces enfans sur l'autel où Médée les avoit laissés en fuyant de Corinthe, suivant une autre tradition. Pour elle c'est Athènes qui va la recevoir en qualité d'épouse d'Egée. Enfin, elle prédit à Jason qu'après avoir assez vêcu pour sentir tout le poids de son infortune, il périra accablé sous les débris du vaisseau des Argonautes, ce qui arriva en effet. Un jour qu'il dormoit à l'abri de ce vaisseau, une poutre détachée lui fracassa la tête.

Jason. Puiſſent les Euménides & la Vengeance te réſerver le ſupplice dû aux parricides ?

Médée. Hé quel Dieu prêteroit l'oreille aux vœux d'un parjure & d'un impie !

Les adieux du côté de Médée ſe terminent par cette amere dériſion. » Va rendre les derniers devoirs à ta » nouvelle épouſe. Tu ne ſens pas en- » core tous tes maux. Le tems & la » vieilleſſe me vengeront de plus en » plus ; » & choſes ſemblables. Il y a encore quelques ſentimens très-fins comme ceux-ci.

Jason. O enfans chéris !

Médée. Oui, chéris d'une mere, mais non pas de toi.

Jason. Cruelle ! Et c'eſt vous qui les avez égorgés.

Médée. C'étoit pour ton ſupplice.

Jason. Hélas ne pourrai-je au moins les embraſſer !

Médée. Careſſes tardives ! Hé ne les as-tu pas bannis ?

Jason. Au nom des Dieux, accordez-moi cette triſte conſolation.

Médée. Non : tes efforts ſont vains.

Jaſon en proye à ſon déſeſpoir prend

les Dieux à témoins d'un refus si barbare. En effet, l'on ne sçauroit trop remarquer combien un pareil refus devoit être douloureux à Jason dans l'idée des Anciens, eû égard à leur maniere de penser sur les morts & les funérailles. Nous avons vû l'exemple d'un refus semblable dans les Phœniciennes. C'étoit-là le dernier trait que Médée réservoit à Jason, & le plus haut comble de l'action Tragique. Médée après avoir ainsi fait languir son époux par une lente vengeance, se fait enlever sur son char volant. *

---

* Telle est la Tragédie d'EURIPIDE fondée sur l'histoire Grecque de son tems, ou plutôt sur des traditions fabuleuses. Car, au rapport d'HERODOTE, (*Clio ou l.* I.) les Historiens de Perse rapportoient bien différemment des Grecs l'enlevement de Médée par Jason, & généralement tous les rapts des femmes qui causerent une haine irréconciliable entre les Grecs & les Asiatiques. Le premier enlevement [disent les Perses] fut celui d'Io fille d'Inachus Roi d'Argos par des Marchands Phœniciens, qui la conduisirent en Egypte. Le second est celui d'Europe fille du Roi de Tyr, que des Cretois enleverent, pour rendre la pareille aux Phœniciens. Médée fut la troisiéme enlevée à Colchos par Jason, & vainement redemandée par le Roi son pere, à qui les Grecs

MEDÉE,

TRAGÉDIE DE SENEQUE.

ACTE PREMIER.

LE premier Acte consiste en deux Scènes, à sçavoir un monologue de Médée, & un autre du Chœur. Médée explique le sujet en s'adressant aux Dieux vengeurs de la foy conjugale violée par un ingrat époux. P. Corneille à traduit presque mot pour mot cette Scène, & toutes celles de Séneque qui sont un peu intéressantes. Voici la premiere de Séneque travaillée par les mains de ce grand homme.

---

alléguerent le rapt d'Io, dont ils n'avoient point reçu de réparation. Au siécle suivant, Pâris fils de Priam s'avisa de son côté d'enlever Héléne aux Grecs, qui les premiers crurent devoir s'en venger, ce que ne faisoient pas les Asiatiques. De-là les haines mutuelles qui mirent l'Europe & l'Asie en combustion dans la suite des siécles.

* Souverains protecteurs des loix de l'hymenée,
Dieux, garans de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
&c.

Séneque nomme tous ces Dieux ; ce que son habile imitateur ne fait pas.

Et vous troupe sçavante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, Larves, Furies,
Fieres sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos serpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames.

Séneque dit : » Sortez telles que vous » parûtes à mon hymen. » Cela est plus fort.

Apportez-moi du fond des antres de Mégére
La mort de ma rivale & celle de son pere,
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province ;
Qu'il fasse lâchement la Cour à chaque Prince
Banni de tous côtés, sans bien & sans appui,
Accablé de frayeur, de misere, d'ennui, &c.

Médée dans le Poëte Latin dit beaucoup plus & en moins de mots sur

---

* P. Corneille, *Médée*, *Act. I. Sc. VI.*

l'article de Jaſon. Car en demandant aux Dieux une vengeance plus ſenſible pour lui, elle l'exprime par ce mot, *qu'il vive.* Il eſt vrai qu'elle ajoûte dans la ſuite ce que Corneille lui a fait dire. Il auroit peut-être ſuffi d'ajoûter, *qu'il vive malheureux*, ou plutôt de ne rien ajoûter du tout pour ne pas affoiblir un trait ſublime.

L'on peut juger du reſte de la Scène par ce commencement. C'eſt donc proprement-là le point où commence l'action Tragique. Médée offenſée ſe détermine à punir ſa rivale que Séneque appelle Creüſe, & à ſacrifier auſſi Créon pere de cette Princeſſe, pour punir Jaſon. Le Chœur ſans faire connoître qui il eſt, (car il faut deviner que ce ſont des citoyens de Corinthe) chante une eſpéce d'hymne nuptiale pour les nouveaux époux. Tel eſt le premier Acte, qui eſt auſſurément fort au-deſſous du premier d'Euripide.

ACTE II.

Médée ſent ſa fureur ſe ranimer par les apprêts de l'hymen de Jaſon. Elle fait ici une déclamation comme dans

l'Acte précédent. Mais son amour se réveille en même-tems que son courroux ; & trouve des raisons pour justifier un ingrat aimé. Véritablement ces raisons ont quelque solidité. Car Séneque suppose ingénieusement que Jason ne peut éviter la mort, s'il refuse la main de Creüse : C'est qu'Acaste fils de Pélias menace de ravager Corinthe, si Créon ne lui livre Jason & Médée. Jason a le bonheur de trouver grace aux yeux de Créon, à condition d'épouser Creüse, de sorte que l'on trouve moyen d'appaiser Acaste & de ménager la paix en lui livrant seulement Médée. Médée est donc la seule victime d'Etat qu'on sacrifie dans Séneque. Cet heureux artifice a été imité par Corneille : & c'est le pivot sur qui roule l'une & l'autre Tragédie, la Latine & la Françoise. Ainsi dans le second Acte de Séneque Médée pardonne en secret à Jason, & se contente de prendre le parti d'immoler Creüse, parce qu'elle est sa rivale, & Créon parce qu'il manque au devoir de l'hospitalité par politique. La Confidente de Médée exhorte sa maîtresse à cacher du moins sa rage.

C'eſt-là qu'on voit certe belle penſée que Corneille a rendue avec ſes défauts. *

NERINE. Forcez l'aveuglement dont vous êtes ſéduite
Pour voir en quel état le Ciel vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux eſt ſans foi :
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ?

MEDÉE. Moi :
Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

NERINE. Quoi, vous ſeule, Madame !

MEDÉE. Oui, tu vois en moi ſeule & le fer & la flâme,
Et la terre & la mer, & l'enfer, & les Cieux,
Et le ſceptre des Rois, & la foudre des Dieux.

Ce *moi*, qui a paru ſi ſublime à Deſpréaux, & ſi mal accompagné du reſte, comme d'un allongement languiſſant, eſt préciſément le même que celui du Poëte latin avec tout ce qui l'accompagne.

NUTRIX. Abiere Colchi, conjugis nulla eſt fides :
Nihilque68 fupereſt opibus è tantis tibi.

* P. CORNEILLE, *Médée, Act. I. Sc.*

MEDEA. *Medea superest. Hic mare & terras vides,*
Ferrumque & ignes, & Deos & fulmina.

Enfin, Médée consent à prendre la fuite. Mais elle est résolue d'ensanglanter ses adieux, & de laisser des marques terribles de sa vengeance.

Créon qui a porté l'arrêt de bannissement contr'elle, vient la presser de quitter ses Etats. Cette Scène est imitée d'Euripide. S'il y a moins de simplicité, en récompense elle brille d'esprit. Corneille n'a fait que la traduire sans omettre aucun des défauts ni aucune des beautés. En voici quelques traits. Premierement pour les défauts. C'est le commencement.

* Quoi, je te vois encore! avec quelle impudence
Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence?
Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle, & d'orgueil & d'audace:
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.

Ce dernier vers sur-tout est peu digne de la majesté Royale.

Arcete famuli tactu & accessu procul.

---

* *La même, Act. II. Sc. II.*

Euripide

Euripide n'a point donné cette lâche crainte à Créon. En revanche voici du beau de Séneque & de Corneille, qui n'est pas dans le Poëte Grec. Créon reproche à Médée d'avoir trahi sa patrie ; elle répond.

Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes
Que devenoient Jason & tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi
Eût péri le premier, & tous l'auroient suivi....
Je vous les ai sauvés, je vous les céde tous :
Je n'en veux qu'un pour moi : n'en soyez point jaloux.
Pour de si bons effets laissez moi l'infidelle :
Il est mon crime seul, si je suis criminelle.
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait ;
Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.

Il est vrai que ces pensées sont plus brillantes que solides : mais après tout c'est de l'ingénieux, & cette sorte de broderie ne laisse pas quelquefois de relever une Scène Tragique, sur-tout quand elle est tissue par une main de maître telle qu'étoit celle du grand Corneille. J'oserai toutefois le dire, dussai-je encourir la disgrace des adorateurs de ce sublime génie, il paroît qu'il court souvent avec trop d'ardeur à ce qui s'appelle, *esprit* : ce qui le fait quelquefois donner dans le faux

brillant. Combien de Scènes de ce goût ! Presque toute la piece d'Horace, où il y a d'ailleurs tant de sublime, joue sur les titres de sœur & d'amante, de frere & d'époux, d'Albe & de Rome. L'esprit de Séneque & de Lucain a formé le tour de celui de P. Corneille, heureux d'avoir trouvé dans ses propres forces assez de ressource pour ne pas se rendre entierement esclave de ceux qu'il vouloit bien regarder comme ses maîtres, & choisir pour ses guides.

Créon accorde enfin à Médée un seul jour, ainsi que chez Euripide. Le Chœur bat la campagne à son ordinaire. Au sujet de la navigation des Argonautes, il parodie ces vers d'Horace,

** Olli robur & as triplex*
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem.

» † Celui-là avoit sans doute un cœur
» de roche & de bronze, qui risqua le
» premier d'essuyer sur un vaisseau fra-

* HORAT. *Ode* 3. *l.* 1.

† Trad. du P. SANADON. HORACE edit. de Paris 1728.

» gile la violence d'une mer courrou-
» cée. »

ACTE III.

L'Acte troisiéme commence par un entretien de Médée avec sa Confidente, comme le précédent ; & cette Scène ne dit rien de nouveau. C'est Médée furieuse dont une Confidente tâche d'arrêter les emportemens. L'arrivée de Jason qui survient n'y est pas même préparée. Ces délicatesses n'étoient pas du goût de Séneque. L'entrevue de Jason & de Médée est pleine de beautés. Il y a même une adresse fort judicieuse, & qu'Euripide n'a point employée, ou du moins si bien employée. C'est de rendre Jason excusable, en ne le faisant infidéle que pour sauver ses enfans. En effet Acaste menaçoit leurs jours autant que ceux de Jason. Il falloit leur trouver un appui, & il ne s'en présentoit point d'autre, que l'hymen de Creüse qu'on lui offroit. Voilà un prétexte plausible pour pallier une infidélité, & pour la faire envisager comme néceſſaire. Auſſi Corneille a-t-il pris toute cette Scène avec le même reſſort. Par ce moyen Jason y

ſoutient aſſez bien ſon perſonnage; & Médée n'y perd rien de ſa dignité: elle dit d'abord comme dans Euripide.

* Où me renvoyez-vous ſi vous me banniſſez;
Irai-je ſur le Phaſe, où j'ai trahi mon pere,
Appaiſer de mon ſang les manes de mon frere;
Irai-je en Theſſalie où le meurtre d'un Roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi....
Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi cruelle ſœur, que déloyale fille,
Ces titres glorieux plaiſoient à mes amours:
Je les pris ſans horreur pour conſerver tes jours.

Ces derniers vers ont encore plus de force dans Séneque. « Je n'ai rien emporté dans ma fuite que les membres diſperſés de mon frere Abſyrte égorgé par mes mains. Je les ai même prodigués pour toi. Je t'ai livré patrie, pere, frere, honneur, tout: voilà ma dot. Rends moi ce que je t'ai donné. »

Nil exul tuli
Niſi fratris artus: hoc quoque impendi tibi
Tibi patria ceſſit, tibi pater, frater, pudor,
Hac dote nupſi. Redde fugienti ſua.

Tels ſont encore ceux-ci.

JASON. Objicere crimen quod potes tandem mihi?

---

* P. CORN. *Médée Act. III. Sc. III.*

MEDEA. Quodcumque feci.

MEDÉE. * Oui je te les reproche, & de plus ...

JASON. Quels forfaits ?

MEDÉE. La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

Et les ſuivans,

JASON. Hinc res & illinc.

MEDEA. Eſt & his major metus Medea.

JASON. † Il eſt aiſé de fuir :- mais il n'eſt pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un aſyle.
Qui leur réſiſtera s'ils viennent à s'unir.

MEDÉE. Qui me réſiſtera ſi je te veux punir ?

Enfin, il y a un trait de rage qui vaut ſon prix. Médée contrainte de ſubir l'exil redemande au moins ſes enfans. Jaſon ne peut ſe réſoudre à ſe priver d'un gage ſi précieux : & Médée dit,

Sic gnatos amat.
Benè eſt : tenetur ; vulneri patuit locus.

¶ Il aime ſes enfans ce courage inflexible :
Son foible eſt découvert : par eux il eſt ſenſible,
Par eux mon bras armé d'une juſte rigueur
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

---

* P. CORN. *ibid.*
† P. CORN. *ibid.*
¶ P. CORN. *ibid.*

Jaſon parti, Médée fait le projet d'empoiſonner par ſes enchantemens la robe & le bandeau qu'elle deſtine à ſa rivale en préſent. Le Chœur paroît témoin de tout cela, ou tout au moins d'une partie de la Tragédie & du projet de Médée : ce que je remarque exprès pour faire voir que * P. Corneille s'eſt mépris, quand il a dit que Médée ne prend point, à ce qu'il ſemble, ces réſolutions violentes en préſence du Chœur. Il eſt pourtant véritable que l'Intermede de cet Acte & les ſuivans ne roulent que ſur la colere & les menaces de cette Princeſſe, & donnent lieu à de grandes morales, d'ailleurs aſſez inutiles, pour ne pas dire ennuyeuſes, ſur la fureur des femmes offenſées. La différence eſt bien ſenſible entre le Chœur de Séneque & celui d'Euripide. Dans ce dernier le Chœur eſt composé des amies de Médée ; amies que ſon adreſſe & ſes malheurs lient de plus en plus à ſes intérêts. Elle peut donc leur faire part de ſes projets. Il n'en eſt pas ainſi chez Séneque, où le Chœur ſemble n'avoir nul rapport avec Médée, & n'être qu'un

---

† P. CORN. *examen de Médée.*

personnage postiche pour remplir les vuides des entr'actes. Aussi le Chœur dès le premier Acte, loin de plaindre Médée, célebre par des chants le nouvel hymenée de Jason. Cette différence si marquée résout pleinement les difficultés de Corneille.

ACTE IV.

Le quatriéme Acte est très-singulier par l'extravagance qui y regne d'un bout à l'autre, & par la beauté du projet si mal exécuté. Ce sont deux Scènes, l'une de la Confidente, & l'autre de Médée. Celle-là vient annoncer que sa maîtresse est occupée à des enchantemens magiques. Mais comment l'annonce-t-elle ? Par la description de quantité de serpens, d'insectes, & de monstres que Médée fait venir en un instant des deux bouts du monde. Ensuite elle décrit les herbes venimeuses qu'elle employe, sans oublier, je pense, un seul de tous les pays où il en croît. Nous avons vû ailleurs ces sortes de descriptions Géographiques. C'étoit le goût du siécle de Séneque. Il a pris ici cette mauvaise fécondité d'un

endroit d'Ovide qui fait précisément la même chose au septiéme livre des Métamorphoses. C'est bien de l'érudition perdue.

Postquam evocavit omne serpentûm genus
Congerit in unum frugis infaustæ mala;
Quæcunque generat invius saxis Erix,
Quæ fert opertis hiems perpetuâ jugis
Sparsus cruore Caucasus Promethei;
Pharetrâque pugnax Medus, aut Parthus levis;
Et queis sagittas divites Arabes linunt:
Aut quos sub axe frigido succos legunt
Lucis Suevi nobiles Herciniis;
Quodcumque tellus vere nidifico creat;
Aut rigida cum jam bruma discussit decus
Nemorum, & nivali cuncta constringit gelu.
Quodcumque gramen flore mortifero viret,
Dirusve tortis succus in radicibus
Causas nocendi gignit, attrectat manu.
Æmonius illas contulit pestes Athos;
Has Pindus ingens; illa Pangei jugis
Teneram cruentâ falce deposuit comam:
Has aluit altum gurgitem Tigris premens;
Danubius illas: has per arentes plagas
Tepidis Hydaspes Gemmifer currens aquis,
Nomenque terris qui dedit Bætis suis
Hesperia pulsans maria languenti vado. &c.

L. An. SENECA, Medea, Act. IV.

Sublimis rapitur. Subjectaque Thessala Tempe
Despicit, & Creteis regionibus applicat angues:
Et quas Ossa tulit, quas altus Pelion herbas,
Othrysque, Pindusque, & Pindo major Olympus

*Perspicit, & * placitâ partim radice revellit;*
Partim succidit curvamine falcis ahenæ,
Multa quoque Apidani placuerunt gramina campis,
Multa quoque Amphrysi: neque eras immunis, Enipeu:
Nec non Peneæ, nec non Spercheides undæ
Contribuere aliquid, juncosaque littora Bæbes.
Carpit & Euboïcâ vivax anthedone gramen
Nondum mutato vulgatum corpore Glauci. &c.
Ovid. Metam. l. 7.

Voilà les herbes cueillies pour rajeunir Æson. Voici la composition des Drogues, & la façon de la magie.

Interea validum posito medicamen aheno
Fervet & exultat, spumisque tumentibus albet.
Illic Hæmoniâ radices valle resectas,
Seminaque floresque & succos incoquit acres:
Adjicit extremo lapides Oriente petitos,
Et quas Oceani refluum mare lavit Arenas.
Addit & exceptas lunâ pernocte pruinas;
Et strygis infames ipsis cum carnibus alas;
Inque virum soliti vultus mutare ferinos
Ambigui profecta lupi. Nec defuit illic
Squamea Cinyphii tenuis membrana Chelydri,
Vivacisque jecur Cervi; quibus insuper addit
† *Ora caputque novem Cornicis sæcula passæ.* &c.
Ovid. Metam. l. 7.

---

* Ne pourroit-on pas lire *plantas?*
† Ne liroit-on pas mieux *Ova?*

On doit toutefois paſſer plus aiſément cette érudition fréquente à Ovide, qui écrivoit de deſſein formé un ouvrage dont le but étoit d'inſtruire & de plaire par des deſcriptions exactes & détaillées, qu'à Séneque, qui ne devoit travailler que pour l'amuſement & le plaiſir des ſpectateurs. Le Théâtre n'eſt point fait pour les détails Hiſtoriques & Géographiques.

Revenons à la Confidente, en ſuivant toujours Ovide pour guide elle repréſente Médée qui exprime le ſang & le venin des ſerpens. Mais cela eſt peint d'une maniere ſi hideuſe, que la peinture fait plus d'horreur que de plaiſir. « Je l'entends, ajoute-t-elle. Ses » chants ſont déja trembler tout l'Uni- » vers. »

En effet Médée vient achever ſes charmes ſur le Théâtre. C'eſt moins un enchantement magique qu'un hurlement infernal. J'appelle ainſi cette longue tirade de vers ampoullés que Médée hurle plutôt, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'elle ne les recite. C'eſt la Sybille de la Pharſale, & pis encore, s'il eſt poſſible. Il eſt bien étonnant que Corneille ait dérobé quelque le-

ger lambeau de cette effroyable guipure.

* Voi comme ces ſerpens à mon commandement
D'Afrique juſqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et contraints d'obéïr à mes clameurs funeſtes
Ont ſur ce don fatal vomi toutes leurs peſtes.
L'amour à tous mes ſens ne fut jamais ſi doux,
Que ce triſte appareil à mon eſprit jaloux.
Ces herbes ne ſont pas d'une vertu commune :
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand les cheveux flottans, le bras, & le pied nû
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.

Corneille épagne au moins le détail Géographique de pluſieurs climats.

Voi mille autres venins. Cette liqueur épaiſſe
Mêle du ſang de l'Hydre avec celui de Neſſe.
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Eſt celui qu'une Harpye en fuyant laiſſa choir.
Par ce tiſon Althée aſſouvit ſa colere
Trop pitoyable ſœur, & trop cruelle mere.
Ce feu tomba du Ciel avecque Phaëton;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlegeton.
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des Taureaux de Vulcain les gorges enſouffrées.
Enfin tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux.
Ce préſent déceptif a bû toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.

* P. CORN. *Médée Act. IV. Sc. I.*

Cet étalage, où s'il eſt permis d'uſer de ce terme, cette *diſpenſation de Pharmacie* doit-elle faire grand plaiſir au ſpectateur ? Ce n'eſt pas qu'il ne faille offrir de grands traits, & des choſes même au-deſſus de toute croyance. Mais il faut un pinceau auſſi délicat & auſſi ſage que celui de Virgile pour tracer des peintures de choſes horribles. En voici un exemple ſans ſortir beaucoup du ſujet de Médée.

* Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,

(C'eſt Circé autre Magicienne.)

Les Parques, Nemeſis, Cerbere, Phlegeton
Et l'inflexible Hécate, & l'infame Alecton.
Sur un autel ſanglant l'affreux bucher s'allume,
La foudre dévorante auſſi-tôt le conſume.
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour:
Les aſtres de la nuit interrompent leur courſe;
Les fleuves étonnés remontent vers leur ſource,
Et Pluton même tremble en ſon obſcur ſéjour.
Sa voix redoutable
Trouble les enfers:
Un bruit formidable
Gronde dans les airs:

---

* Rouss, *Cantate Circé.*

Un voile effroyable
Couvre l'Univers :
La terre tremblante
Frémit de terreur :
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune ſanglante
Recule d'horreur.
Dans le ſein de la mort ſes noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres.
Les Manes effrayés quittent leurs monumens,
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens,
Et les vents échappés de leurs cavernes ſombres
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſifflemens.
Inutiles efforts ! &c.

Combien plus ſagement que Séneque, * Virgile lui-même décrit-il les préſages funeſtes de la mort de Didon, préſages qui ont l'air lugubre des enchantemens de Médée ! Le cœur en eſt touché, & non pas rebuté. Ces images entretiennent je ne ſçai quelle horreur majeſtueuſe & non pas dégoûtante, comme celle qui naît des vers de Séneque & de Corneille. Mais Corneille, c'eſt-à-dire, le plus grand Poëte de nos jours, a été dupe de l'eſtime qu'on fait de la Médée Latine, qui eſt en effet

* ÆNEID. *l.* 4. *v.* 450.

la plus belle des Tragédies qu'on attribue à L. Séneque.

Pour revenir à Médée elle donne la robe & le bandeau à ſes fils, avec ordre de les porter à Creüſe. Mais tout cela n'eſt ni lié ni préparé. Le Chœur parle ici beaucoup moins, & plus ſenſément au ſujet de la fureur de Médée.

ACTE V.

Un Officier vient dire que les dons enchantés ont conſumé le Roi & la Princeſſe, le pere & la fille, & que de plus tout le Palais eſt embraſé, de ſorte qu'on craint un incendie univerſel de la ville. A quoi le Chœur répond qu'il faut apporter de l'eau pour l'éteindre : mais l'Officier replique auſſitôt, que l'eau ſert d'aliment à ce feu extraordinaire.

CHORUS. Unde flammas opprimat.
NUNT. Alit unda flammas. &c.

Puerilité que j'obſerve pour faire voir que ces eſprits naturellement guindés tombent quelquefois par terre d'une maniere pitoyable.

Ce qui ſuit eſt véritablement beau

en plusieurs endroits. Médée loin de fuir, dit que quand même elle seroit partie, elle reviendroit pour jouir de sa vengeance. Cette catastrophe lui tient lieu d'hymenée. *Nuptias specto novas.* Elle s'anime à mettre le comble à ses horreurs par le massacre de ses enfans. Ce qu'elle a fait n'est qu'un prélude.

Prolusit dolor
Per ista noster.

Elle n'ose pourtant s'avouer encore à elle-même ce qu'elle veut oser.

Nescio quid ferox
Decrevit animus intus, & nondum sibi.
Audet fateri.

Elle sent les combats de la nature & de la passion.

* Immolons avec joye
Ceux qu'à me dire adieu Creüse me renvoye.
Ils viennent de sa part, ils ne sont plus à moi:
Mais ils sont innocens! aussi l'étoit mon frere.
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour pere.

Scelus est Jason genitor, & majus scelus
Medea mater. Occidant, non sunt mei.
Pereant, mei sunt.... Crimine & culpâ carent.
Sunt innocentes fateor; & frater fuit.

---

* Corn. *Médée, Act. V. Sc. II.*

En récompenſe il y a bien des ſentimens outrés, comme celui-ci. « Que » n'ai-je, dit Médée, autant d'enfans » que Niobe. J'en ai trop peu pour » aſſouvir ma vengeance. » *Sterilis in pœnas fui.* « Au moins en ai-je aſſez » pour appaiſer les Ombres d'un pere » & d'un frere. » Elle croit voir des Furies & l'Ombre d'Abſyrte. « Laiſſe- » moi, s'écrie-t-elle, le ſoin de te ven- » ger. Cette main & ce poignard le fe- » ront aſſez ſans toi. » Elle entend un bruit d'armes : elle monte ſur un balcon, & s'exhorte à maſſacrer ſes enfans en public. Ce ſeroit perdre ſa vengeance, que de le faire en ſecret. Il faut montrer à tout le peuple quel eſt le bras de Médée.

Non in occulto tibi eſt
Perdenda virtus. Approba populo manum.

C'eſt pécher directement contre le précepte d'Horace, qui défend de repréſenter Médée égorgeant ſes fils ſur la Scène.

* *Ne pueros coram populo Medea trucidet.*

Jaſon court à la vengeance ; & Mé-

* HORAT. *Art. Poët. v.* 185.

dée parle ainſi ſans le voir. « J'ai re-
» trouvé mon Sceptre, mon frere, mon
» pere, la toiſon & mon honneur tra-
» hi. Dieux favorables ! Heureux jour !
» Triomphe précieux ! (*Elle tue un de*
» *ſes fils.*) Mon crime eſt achevé :
» mais ma vengeance ne l'eſt pas. » Elle
ranime ſa main. Mais elle ſe repent de
ſon crime ; puis elle s'en rejouit, & ſa
joye s'accroît à la vûe de Jaſon. « Il me
» manquoit, dit-elle, de l'avoir pour
» ſpectateur. »

Deerat hoc unum mihi
Spectator ipſe. Nil adhuc factum reor.
Quidquid ſine ipſo fecimus ſceleris perit.

» Je n'ai rien fait encore. Hélas le cri-
» me que je viens d'épargner à ſes yeux
» eſt perdu pour moi. »

Voilà un raffinement de rage dont on ne ſçait que dire, tant il eſt extraordinaire. Corneille n'a oſé l'imiter. Mais Séneque le porte encore plus loin. Médée montre d'un côté à ſon époux un de ſes fils déja égorgé, & de l'autre le ſecond prêt à recevoir le coup dont elle le menace. Le poignard eſt levé. Jaſon effrayé demande la mort pour lui, & grace du moins pour le ſeul fils qui lui reſte. Médée excite de plus

en plus cette pitié paternelle, pour jouir du plaisir barbare de tourmenter de plus en plus le cœur d'un pere. « Je te veux » frapper par l'endroit sensible, dit-elle. » Ne suis-je pas assez puni par la mort » d'un fils, répond Jason ? Non, re- » prend Médée. Si j'avois pû me con- » tenter d'en sacrifier un, j'aurois épar- » gné l'un & l'autre. Deux fils ! C'est » trop peu pour ma fureur. De ce fer » je sonderai encore jusqu'à mes en- » trailles. »

In matre si quod pignus etiamnum latet,
Scrutabor ense viscera, & ferro extraham.

Quelles idées ! Quels traits ! On les admire en frémissant. Jason demande que tout au moins elle suspende un peu sa barbarie. Elle y consent : mais c'est pour prolonger le supplice d'un pere. » Jouis, (se dit-elle à elle-même,) » jouis, Médée, d'une lente vengean- » ce. Ne hâte pas ton forfait : le jour » entier est à toi : mets tous les momens » à profit. »

Perfruere lento scelere; ne propera, dolor:
Meus dies est; tempore accepto utimur.

» Barbare, massacrez-moi, s'écrie Ja- » son. Bon, dit Médée, tu demandes

» grace : la voici. » (*Elle frappe ſon autre fils.*) « O vengeance, voilà tout » ce que j'ai pû t'immoler ! Leve les » yeux, perfide Jaſon ; reconnois ton » épouſe à ces traits. » Elle s'enfuit auſſi tôt ſur ſon char volant : & Jaſon termine la piéce par un vers des plus impies qui ſe faſſent. « Va, parcours » les eſpaces céleſtes, & ſers de garant » à toute la terre, que là-haut il n'eſt » point de Dieux. »

Teſtare nullos eſſe quà veheris Deos.

Penſée divine, dit un critique. Certainement il n'y a rien de moins divin. Telle eſt une des plus belles Tragédies Latines parmi le peu qui nous en reſte du même ſiécle. Perſonne ne fait difficulté de l'attribuer à L. Séneque, au vrai Séneque ; c'eſt-à-dire au Philoſophe, ou du moins au Tragique. Quelques-uns même la préferent à celle d'Euripide. C'étoit beaucoup de les comparer l'une & l'autre.



MEDÉE,

TRAGÉDIE DE P. CORNEILLE.

ON en a déja rendu compte en partie par l'Analyse qu'on vient de voir. Il ne reste qu'à tracer le plan de Corneille pour discerner d'un coup d'œil ce qu'il a de conforme à celui d'Euripide ou de Séneque, & de différent.

ACTE PREMIER.

C'est Pollux qui ouvre la Scène. On suppose que cet Argonaute depuis la conquête de la Toison d'or a été absent de la Gréce, & qu'il ignore ce qui s'y passe. Corneille avoue que c'est un personnage protatique introduit seulement pour écouter la narration du sujet. C'est en effet presque tout son rôle. Il n'agit que très-peu dans la piece, ou, pour mieux dire, point du tout. Jason lui raconte donc toutes ses avantures, & la nouvelle alliance qu'il va contracter en répudiant Médée. Ce récit n'est autre que celui d'Euripide avec l'heureuse

ſuppoſition de Séneque, qui rend Jaſon plus excuſable, en le mettant dans la néceſſité, ou de quitter Médée, ou de voir ſes enfans en danger d'être accablés par deux puiſſans Etats, Iolcos & Colchos, qui veulent ſe venger, l'un de la Toiſon enlevée, & l'autre de la mort de Pélias.

Jaſon preſſé par le deſir de revoir Creüſe qu'il aime, quitte aſſez bruſquement Pollux, parce qu'en effet il n'ont plus rien à ſe dire, ni à apprendre au ſpectateur : & comme il eſt bon de prévenir les cœurs en faveur de Creüſe, on la montre un moment dans une courte Scène ; & elle diſparoît à la vûe de Médée. C'eſt-là proprement que commence la Tragédie. J'ai cité une partie de cette Scène, qui eſt la premiere de Séneque. Médée dans un monologue, & enſuite dans un entretien avec ſa Confidente Nérine, prend la réſolution de perdre Creüſe & Créon. Tout cet Acte n'eſt donc que le premier du Poëte Latin, dont les morceaux ſont récités par divers Acteurs ; au lieu que dans la Tragédie Latine c'eſt un ſeul monologue de Médée.

ACTE II.

Médée revient déterminée a épargner Jaſon. Créon la preſſe de partir, & lui accorde un jour de délai. Tout cela eſt encore de Séneque. Mais l'Epiſode d'Egée qu'on va voir eſt purement de Corneille.

*Il blâme Euripide d'avoir introduit ce perſonnage comme un paſſant néceſſaire ſeulement à tirer Médée d'intrigue. Il a raiſon : auſſi la Scène d'Egée eſt-elle aſſez courte dans Euripide. Mais les deux choſes que P. Corneille trouve de plus à redire dans le Poëte Grec ne paroiſſent pas fondées. La premiere eſt qu'Egée étant dans la Cour de Créon ne parle point de le voir. Il en parle équivalemment & aſſez pour laiſſer penſer que ce Roi d'Athènes a déja vû le Roi de Corinthe en arrivant ; & que comme étranger il vient enſuite faire civilité à Médée qu'il ſçait être à Corinthe, ſans ſçavoir encore ſa derniere aventure. Ce qui le montre évidemment, c'eſt un endroit auquel Corneille ſemble n'avoir pas fait attention.

* P. Corn. *Examen de Médée.*

Le voici : Egée proteste à Médée qu'elle sera bien reçue à Athènes : mais il ajoute qu'il ne croit pas devoir l'emmener lui-même, de peur de donner quelques ombrages à ses hôtes. Ce mot, *hôtes*, indique nettement Créon. Egée l'a donc vû, ou le va voir. Il n'en falloit pas davantage pour le laisser deviner.

Quant au second reproche de Corneille : c'est une pure subtilité. « Bien » que le Roi d'Athènes, dit-il, pro» mette à Médée de la recevoir & pro» téger à Athènes, il lui témoigne tou» tefois qu'au sortir de Corinthe il va » trouver Pithœus à Trézene pour con» sulter avec lui le sens de l'Oracle » qu'on venoit de lui rendre à Delphes. » Ainsi Médée seroit demeurée en assez » mauvaise posture dans Athènes en » l'attendant ; puisqu'il tarda manifeste» ment quelque tems chez Pithœus, » où il fit l'amour à sa fille Ætra qu'il » laissa grosse de Thésée, & n'en partit » point que sa grossesse ne fût constan» te. »

Je réponds que le dessein d'aller à Trézene chercher le sens de l'Oracle précéde la promesse faite à Médée. Cette Princesse même approuve ce voyage. Elle se contente d'obtenir un asyle chez Egée

ſans exiger ſa préſence. Or une abſence qui devoit être ſi courte, (à en juger par le ſeul projet :) n'auroit pas laiſſé Médée en mauvaiſe poſture à Athènes. Il eſt vrai que par l'évenement Egée demeura quelque tems à Trézene, puiſqu'il y accomplit, ſans y penſer, l'Oracle de Delphes qui lui défendoit en termes obſcurs & fort indécens pour un Oracle, le commerce qui donna lieu à la naiſſance de Théſée. Mais ce défaut ne doit pas être imputé à Euripide. Il prend Egée tel qu'il eſt dans le moment préſent, c'eſt-à-dire, déterminé à retourner inceſſamment à Athènes, & flatté de l'eſpérance que lui donne Médée de faire réuſſir le deſir qui l'avoit conduit à Delphes. Cela ſuffiſoit à Euripide, ſans qu'il dût s'embarraſſer beaucoup ſi en effet Egée tarderoit ou non à terminer ſon voyage, qui fut après tout aſſez court. Faute ou non, c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Corneille ne s'y eſt arrêté que pour faire valoir ſon Epiſode d'Egée, qu'il ne fait pas jouer beaucoup plus heureuſement qu'Euripide. Au contraire il rend ce vieux Roi ridicule en le faiſant rival de Jaſon & amant de Creüſe. Puis il le fait empriſonner,

ſonner, autre choſe fort étrangere : le tout pour donner occaſion à Médée de le tirer des fers, afin que cette obligation engage le Roi d'Athènes à donner une retraite à ſa bienfactrice, & même à l'épouſer. Parlons plus juſte, tout cet Epiſode n'eſt amené que pour remplir les Actes vuides. Auſſi n'a-t-il d'autre effet que de faire languir l'action principale en reculant les Scènes véritablement capables d'intéreſſer le ſpectateur. Mais la Tragédie de Séneque étoit trop courte. Il falloit l'allonger. Egée eſt donc ici ce qu'eſt l'Infante dans le Cid, un allongement, un perſonnage plus ennuyeux qu'utile. Il ne m'appartient pas de faire le procès à Corneille. Il faut reſpecter jusqu'aux défauts des grands hommes. Je ne blâme que la fâcheuſe néceſſité qu'on s'eſt impoſée d'Epiſodier preſque toutes les Tragédies. On veut faire cinq Actes dont la repréſentation puiſſe occuper deux ou trois heures. La matiere manque, ou paroît manquer : on en cherche une étrangere qu'on lie, comme on peut, au véritable ſujet. On convient bien que cet alliage gâte ſouvent l'or pur : mais c'eſt, dit-on, un mal néceſſaire. Comment donc ont fait les Grecs pour l'éviter ?

Retournons à Egée. On a ſuppoſé qu'il aimoit Creüſe. Mais la Princeſſe, d'accord avec ſon pere, ſe détermine à congédier cet amant ſuranné. Creüſe le fait civilement, dit-elle ; mais en effet aſſez leſtement, de façon qu'Egée qui ſe voit joué projette d'enlever Creüſe.

ACTE III.

Les deux premieres Scènes du troiſiéme Acte, à ſçavoir de Nérine ſeule & de Jaſon avec elle diſent peu de choſe, & ſont faites pour ménager l'entrevûe de Jaſon & de Médée. C'eſt la Scène qu'on a déja vûe dans Séneque. L'une & l'autre eſt belle : mais l'une & l'autre a un défaut conſidérable. C'eſt que Médée y paſſe ſans intervalle des reproches amers & de la rage la plus violente à un amour feint dont Jaſon eſt la dupe. Si Jaſon paroît un peu trop crédule chez Euripide, où pourtant la feinte de Médée eſt ſi artificieuſement préparée par un ſecond tête-à-tête, combien plus doit-il le paroître ici, puiſque le paſſage de la violence à la douceur y eſt ſi ſubit ? Jaſon d'ailleurs ayant perdu ſon ancienne ten-

dreſſe pour Médée ; on ne peut pas dire pour le juſtifier,

*.... L'on eſt aiſément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à ſe tromper ſoi-même.

La Scène ſuivante qui finit l'Acte eſt un entretien de Médée avec ſa Confidente, fondé ſur une vraye enfance de Creüſe. Corneille n'a pas voulu donner à Médée le deſſein d'envoyer elle-même des préſens à la nouvelle épouſe, en reconnoiſſance de ce qu'elle a obtenu la grace des enfans de Jaſon. Il a feint que Creüſe meurt d'envie d'avoir la robe de Médée : (envie de jeune femme,) & qu'elle prie Jaſon de la lui procurer à quelque prix que ce puiſſe être. Ce trait aſſurément n'eſt pas digne du grand Corneille. C'eſt pourtant ſur cela que roule une partie du dénouement. Ainſi Virgile a-t-il manqué le ſien par l'équivoque riſible des tables que devoient manger les Troyens, ſuivant l'Oracle d'une Harpye. L'envie puérile de Creüſe & le deſir qu'a ſon amant de la ſatisfaire, occupent deux ou trois Scènes un peu comiques, ſoit dans cet Acte, ſoit dans les précédens.

* MOLIERE, *l'Impoſt. Act. IV. Sc. III.*

ACTE IV.

Médée saisit donc cette occasion pour se venger : & c'est à ce sujet que se fait la Scène des enchantemens dont j'ai parlé ci-dessus. Comme cette Scène, qui fait le quatriéme Acte de la Tragédie Latine étoit trop courte pour remplir le même Acte de la Tragédie Françoise, l'on y fait éclore l'effet des menaces d'Egée ; & l'on vient raconter à Médée comment ce Prince a pensé enlever Creüse. Nérine veut achever son récit, & dire comment la Princesse a été sauvée : mais Médée l'interrompt par ce vers si bien placé.

Je devine la fin ; mon traître l'a sauvée.

Jason en effet a volé au secours de son amante avec Pollux, & l'a tirée des mains d'Egée, qui s'est trouvé lui-même enveloppé. Corneille fait observer cette ingénieuse interruption de Médée. C'est un artifice véritablement délicat & dans les mœurs. Médée avoit l'esprit trop agité pour entendre un détail inutile. Elle ordonne à Nérine de faire porter sur le champ la robe empoisonnée à Creüse par les jeunes Princes fils de Jason.

La ſeconde Scène eſt un vain combat de complimens entre Créon & Pollux, pour montrer que ce dernier perſonnage n'a pas été tout-à-fait oiſif, puiſqu'il a combattu. Il donne même de juſtes défiances à Créon dans la Scène ſuivante au ſujet du préſent de Médée.

J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis;

Dit-il après Virgile.

Timeo Danaos & dona ferentes.

Créon a de la peine à en prendre ombrage; ce qui eſt étonnant, après les frayeurs qu'il a marquées à la vûe de Médée.

Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.

Il conſent toutefois à faire un eſſai de la robe ſur une femme condamnée à mort: épreuve inutile; Médée y avoit pourvu. Le poiſon, comme s'il eût eu l'art de diſcerner, étoit fait pour nuire à Créon & à Creüſe, & pour épargner tout autre qu'eux.

On paſſe de ces deux Scènes à la

* *Æneid. l. 2. v. 49.*

prison d'Egée, qui débite des Stances beaucoup moins intéressantes que celles de Polieucte ou de Rodrigue. Corneille a tâché en vain de justifier ces changemens de lieu qui sont assez fréquens dans sa Médée. La prétendue place publique d'Euripide & de Séneque le blessoit trop. Mais ces changemens de place choquent-ils moins? Certainement le spectateur a moins de peine à oublier que le lieu où l'on le fixe est trop exposé à la vûe des passans, qu'à faire tant d'allées & de venues pour suivre les Acteurs sans changer lui-même de lieu.

Médée vient enfin avec sa baguette magique briser la prison ; elle fait tomber les fers d'Egée ; & celui-ci part sans bruit après avoir offert son Trône & sa main à sa libératrice.

ACTE V.

Un officier sort du Palais pour avertir promptement Jason du funeste effet de la robe. Médée d'un coup de baguette l'arrête tout court. Puis ayant sçu la cause de son voyage, elle lui rend par un autre coup la liberté de

marcher. Voilà bien de la magie. Euripide n'a-t-il pas mieux fait d'en prodiguer moins ?

Médée enſuite ſe détermine au meurtre de ſes deux fils, comme chez Séneque, & s'en va. Puis le vuide de ce dernier Acte eſt rempli par Créon & Creüſe qui paroiſſent ſur la Scène, dévorés par un feu, (inviſible à la vérité, mais inſupportable.) Leur ſituation eſt plus affreuſe que touchante. Créon ſe frappe à la fin d'un poignard pour laiſſer le champ libre à Jaſon. C'eſt une adreſſe du Poëte. Il a ſenti qu'une ſituation bien tragique languit d'ordinaire quand il y a plus de deux interlocuteurs. C'eſt pour cela qu'il ſe ſçait gré d'avoir écarté pour quelque tems Jaſon, qui par politeſſe remenoit Pollux hors de Corinthe, parce qu'on n'avoit plus affaire de ce dernier Acteur.

Jaſon reparoît enfin, & ſa Scène eſt frappante par la ſituation où il ſe trouve entre un beau-pere mort, & une épouſe mourante, ſans qu'il puiſſe la ſoulager. Les adieux mutuels ſont bien touchés. Mais Creüſe morte, la fureur qui ſaiſit Jaſon n'eſt gueres dans la nature. Non content de vouloir livrer

Médée aux plus rudes ſupplices dans une tirade fougueuſe, (il étoit queſtion d'agir, & non pas de déclamer,) il va juſqu'à délibérer s'il n'immolera pas ſes propres enfans, parce qu'ils ont porté le don fatal, & parce qu'ils ſont fils de Médée. C'eſt à Médée ſeule qu'il falloit réſerver une pareille fureur, comme l'ont fait Euripide & Séneque. Un pere ne s'emporte point juſqu'à tuer ſes enfans pour ſe venger de ſa femme. Il eſt vrai que Jaſon ne fait que délibérer, & cela dans l'excès de ſon déſeſpoir. Mais cette penſée fait horreur dans un Prince qu'on voudroit plaindre. De plus il arrive au Palais : il voit Médée ſur le balcon, & de-là ſur le char volant : il l'accable d'invectives. Elle a tué ſes enfans, & ſe félicite d'avoir prévenu Jaſon. A cela Jaſon ne répond rien. Il ſemble qu'il ait oublié qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt amant. Il ne dit pas un mot de ſes fils; il ne ſonge qu'à Creüſe, & dans l'impuiſſance où il ſe voit de la venger ſur Médée, il la venge ſur lui-même, & ſe tue.

Je ſçai bien que Médée n'eſt pas la meilleure piece de P. Corneille. Il a bien ſenti lui-même que le ſtyle en

étoit inégal : & même il a remarqué *
que depuis cette Tragédie il a acquis
aſſez de force pour ne paroître pas
fort au-deſſous de l'enthouſiaſme de
ceux qu'il a imités ; par exemple dans
Pompée : ce qui eſt très-vrai : & la
poſterité lui rendra toujours cette juſtice. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter
qu'il n'eût pas quelquefois porté l'imitation de Séneque & de Lucain juſqu'à
épouſer leurs défauts. Après tout, cela
ne diminue en rien la gloire d'un ſi
grand Génie, qui a toujours enchéri
ſur ſes Modeles. Auſſi n'ai-je rapproché
ſa Tragédie de celles des Grecs, que
parce que c'eſt une de celles qu'on
peu comparer aux anciennes par rapport au ſujet. Si l'on avoit égard à
tout, le Grand Corneille pourroit
ſoutenir une comparaiſon plus étendue à l'avantage de notre ſiécle &
au ſien.

* P. CORNEILLE, *Examen de Médée.*



MEDÉE,

DE LODOVICO DOLCÉ.

J'En dirai peu de chose, parce qu'elle est presque la même que celle d'Euripide. C'est précisément le même goût de traduction que son Iphigénie dont nous avons parlé. Dolcé n'a ajouté à son original que des ornemens peu considérables pour remplir davantage quelques Actes. Il a même gâté un morceau loin de l'embellir. C'est une Scène du premier Acte où Médée est supposée derriere le Théâtre dans le Poëte Grec. L'Italien a cru mieux faire en introduisant Médée sur la Scène : & il a perdu une belle suspension qui surprend, pour une déclamation qui languit. Il a encore jugé à propos de faire parler sur le Théâtre les petits enfans de Médée, comme il a fait à l'égard du petit Oreste dans Iphigénie, chose inouie chez les Anciens. Les enfans n'étoient introduits que pour augmenter l'impression de la pitié, & leur bégayement ne paroissoit pas digne de la majesté du Théâtre

tragique. Dans Euripide les enfans ne disent que très-peu de vers derriere le Théâtre, lorsque Médée les poursuit à coups d'épée.

Toutefois Dolcé, ainsi que les autres Poëtes Italiens imitateurs des Grecs, en a bien rendu le pathétique & même la simplicité sans *concetti*, sans antitheses, sans vaine parure; heureux si au lieu de s'en tenir si exactement à l'œconomie Grecque, il eût osé donner à l'Italie l'exemple de hardiesse que nos Poëtes ont donné à la France, en s'écartant un peu des mœurs Grecques sans sortir de leur goût:

Vestigia Græca
Ausi deserere. HORAT. *de Art. Poët.*

J'ai vû encore de Dolcé deux autres Tragédies, l'une intitulée *Progné*, l'autre *Thyeste*. Elles sont de la même maniere, c'est-à-dire, modélées sur l'arrangement & le goût des Poëtes Grecs, sans atteindre à leur souveraine beauté. Le *Thyeste* est une traduction de Séneque. Dolcé y a manqué ce beau mot qui fait un dénouement admirable dans le Poëte Latin. Atrée après le festin qui fit reculer le Soleil présente à Thyeste une coupe. Thyeste demande à voir ses

enfans, & ſon frere lui montrant les reſtes de ces infortunées victimes qu'il lui a ſervies dans le repas, dit ces horribles paroles :

ATREUS. Venere ; gnatos ecquid agnoſcis tuos ?

A quoi Thyeſte répond :

Agnoſco fratrem.

Atrée de M. Crebillon. Ce qu'un de nos Poëtes a traduit heureuſement de cette maniere :

ATRÉE. Reconnois-tu ce ſang.
THYESTE. Je reconnois mon frere.

Dolcé n'a pas ſenti la vivacité & le ſublime de cette penſée, quand il a cru la traduire en s'exprimant ainſi.

ATRE'E. Conoſci queſte teſte e queſte mani ?
Queſti ſon tuoi figlivoli : hora gli abbraccia.
Che queſto è Filiſten : queſti ſon gli altri.
THYESTE. Oime, come conſenti
Terra crudel, di ſoſtener ancora
Tanta ſceleritade ? &c.

Ce Lodovico Dolcé a fait quantité d'autres Piéces toutes tirées des Grecs ou des Latins, ou plutôt traduites pour

la plûpart. C'eſt un des Héros du Théâtre Italien.

HIPPOLYTE. ALCESTE.

Elles ſont entierement traduites. Voyez la premiere Partie, vol. 2. pag. 139. & vol. 3. pag. 97.

ANDROMAQUE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

L'ON ne ſçauroit nommer Andromaque, quon ne ſe rappelle auſſitôt un des chefs-d'œuvres du Théâtre François. Mais pour ne pas attendre ici un parallele entre Euripide & Racine, comme dans Iphigénie & Phédre, il faut ſe ſouvenir de ce que dit Racine lui-même dans ſa Préface au ſujet de l'Andromaque d'Euripide. » Quoique » ma Tragédie porte le même nom que » la ſienne, le ſujet en eſt pourtant très- » différent. Andromaque dans Euripide » craint pour la vie de Moloſſus qui eſt

» un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, &
» qu'Hermione veut faire mourir avec
» sa mere. Mais ici il ne s'agit point de
» Molossus. Andromaque ne connoît
» point d'autre mari qu'Hector, ni
» d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en
» cela me conformer à l'idée que nous
» avons maintenant de cette Princesse.
» La plûpart de ceux qui ont entendu
» parler d'Andromaque ne la connois-
» sent gueres que pour la veuve d'Hec-
» tor, & pour la mere d'Astyanax. On
» ne croit point qu'elle doive aimer un
» autre mari ni un autre fils ; & je
» doute que les larmes d'Andromaque
» eussent fait sur l'esprit de mes Spec-
» tateurs l'impression qu'elles y ont
» faite, si elles avoient coulé pour un
» autre fils que celui qu'elle avoit
» d'Hector. »

Voilà des réflexions d'un discernement très-délicat. Les usages anciens sont trop éloignés de nos tems & de nos mœurs pour attendrir des Spectateurs plus sensibles au malheur d'une épouse fidelle aux cendres de son premier époux, qu'à la misere d'une Princesse captive, contrainte d'entrer dans le lit du vainqueur en qualité d'esclave plutôt que d'épouse. Cela étoit bon

pour les Grecs qui avoient ſous les yeux de pareils exemples : mais cette ſituation devient choquante pour nous qui ne les avons pas. Ainſi l'Andromaque Françoiſe, ſans compter bien d'autres conſidérations, l'emportera toujours par la nobleſſe de ſa douleur, ſur la ſimplicité de l'Andromaque Grecque. Je ne laiſſerai pas de la mettre ſous les yeux telle qu'elle parut ſur le Théâtre d'Athènes, mais ſans entrer dans aucune comparaiſon avec celle qui a tiré des larmes de toute la France; puiſqu'après tout il n'y a preſque de reſſemblance entre les deux Andromaques, qu'une peinture très-différente d'une mere malheureuſe devenue malgré elle la rivale d'Hermione.

Ces deux Princeſſes ſont les principales Actrices d'Euripide. Moloſſus n'eſt qu'un perſonnage d'enfant fait pour fomenter la compaſſion. Ménélas, Pélée, Oreſte ſont ſubalternes, auſſi-bien qu'une Suivante, une Confidente, & un Officier. Thétis enfin eſt amenée machinalement pour dénouer l'intrigue ; & le Chœur compoſé de femmes Grecques ſert à la ſoutenir. La Scène eſt à Phthie, ville

du domaine de Néoptoléme fils d'Achille.

ACTE PREMIER.

C'eſt Andromaque elle-même qui ouvre la Scène. On la voit dans un Temple au pied d'un autel dédié à Thétis, proche du Palais de Pyrrhus. De cet aſyle où elle s'eſt jettée pour éviter la mort, elle fait entendre l'hiſtoire de ſes malheurs. Elle raconte comment elle a vû la ruine de Troye, ſon Hector traîné par les courſiers d'Achille, & ſon fils Aſtyanax précipité d'une tour; comment le ſort l'a livrée en qualité d'eſclave à Pyrrhus, & l'a forcée de devenir l'épouſe du fils de celui qui a détruit Ilion; comment elle eſt devenue mere de Moloſſus, enfant chéri qui lui tient lieu d'Aſtyanax; comment enfin la jalouſe Hermione en épouſant ce même Pyrrhus s'eſt déclarée la plus cruelle ennemie & d'elle & de ſon fils. Pyrrhus eſt ſuppoſé abſent. Hermione ſoutenue par ſon pere Ménélas profite de l'abſence du fils d'Achille pour condamner à la mort ſa rivale & Moloſſus l'objet principal de ſa fureur.

La Princeſſe Lacédémonienne qui n'a point d'enfans ne peut ſouffrir le fils de l'étrangere ni la veuve d'Hector. Elle l'accuſe d'être cauſe de l'indifférence de Pyrrhus pour elle, par des enchantemens magiques. Andromaque a dérobé Moloſſus aux pourſuites de ſes ennemis : & refugiée dans la chapelle de Thétis, elle y attend ſa rivale qui cherche à la faire périr. Telle eſt la ſituation d'Andromaque, énoncée par le Prologue.

Une de ſes femmes s'approche avec précaution & marque bien l'excès des maux où cette princeſſe eſt réduite. Car ce n'eſt que par un effet de fidélité que cette femme oſe encore lui parler & lui apprendre en ſecret les nouvelles trames de Ménélas & d'Hermione. Andromaque en l'appellant ſa Compagne & non plus ſon eſclave, lui demande avec empreſſement ce qu'elle vient lui annoncer de nouveau. » Ils ont réſolu, dit la Suivante, d'é- » gorger votre fils. Ah, Ciel, reprend » la Princeſſe, mon fils eſt découvert : » Je ſuis perdue ! » La choſe eſt vraye en effet, & Ménélas eſt ſorti du Palais pour aller chercher lui-même ſa victime.

Privée de la préſence de Pyrrhus qui eſt allé à Delphes, & de Pélée qui eſt dans ſes Etats de Pharſale, Andromaque prend le parti d'envoyer vers le dernier qui ſe trouve le moins éloigné, afin de le preſſer de ſe rendre au plutôt à Phthie, pour prévenir cette ſanglante intrigue. L'eſclave ſe charge, quoiqu'avec quelque peine, d'une ſi dangereuſe commiſſion. Il y va pour elle de la vie. Mais ſa maîtreſſe la raſſure en lui diſant, « pour tromper Hermione ſur votre départ vous trouverez des reſſources dans le génie de votre ſexe. » Trait malin contre les femmes. Il y en a pluſieurs de cette nature dans cette Piéce. Euripide n'avoit garde de les laiſſer échaper.

Andromaque ſeule continue de déplorer ſes infortunes, en comparant ce qu'elle eſt avec ce qu'elle fut autrefois. Elle change même de langage, & prend le ton Elégiaque qui répond aux Stances de nos Tragiques François; mais avec plus d'avantage; puiſque l'Elégie a pris ſa naiſſance des larmes & des ſoupirs qu'elle ſçait plus heureuſement exprimer que nos Stances. Auſſi ne ſçauroit-on rendre en notre langue toute l'élégance des plaintes d'Andromaque.

» Malheureux Pâris, s'écrie-t-elle, c'eſt » une Furie, non une épouſe que tu » amenas à Troye. C'eſt elle, patrie » infortunée, qui te livra en proye aux » flammes & au fer du Grec vengeur. » C'eſt elle qui a perdu mon cher Hector ſi cruellement traîné ſur la pouſſiere; elle enfin qui me voila la tête » comme à une captive pour me faire » paſſer ſur ces triſtes bords. Que de » pleurs m'a couté cette cruelle ſéparation de Pergame en cendres, & » d'Hector au tombeau! Faut-il que » je voye la lumiere du jour pour être » eſclave d'Hermione, barbare rivale » qui me réduit à embraſſer cet autel, » & à devenir une ſource de larmes! » Ainſi parle Andromaque chez Racine.

* J'ai vû mon pere mort & nos murs embraſés,
J'ai vû trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux ſanglant traîné ſur la pouſſiere,
Son fils ſeul avec moi réſervé pour les fers.
Mais que ne peut un fils! je reſpire, je ſers.

Du moins eſt-ce d'Euripide que Racine a puiſé le génie de la douleur d'Andromaque, à qui il met ſi ſouvent & ſi élegamment, comme Euripide, les

* Racine, *Andromaque*, *Act. III. Sc. VI.*

noms de Troye & d'Hector à la bouche. Ces noms ont en effet quelque chose d'enchanteur pour les oreilles un peu poëtiques; & les idées de ces tems fabuleux acquierent toujours de nouveaux charmes pour les esprits. C'est pour exprimer cet enchantement de l'ancien goût, que la Fontaine s'écrie :

Fable 245.

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi.
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés & détruits par les Dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur & l'Audace;
Ni des tems fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux!

Despréaux saisi du même enthousiasme ne s'explique pas moins vivement.

* La fable offre à l'esprit mille agrémens divers:
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Héléne, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaisant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Héros va choisir Childebrand!

Il dit bien vrai, & c'est sans doute ce précieux charme des noms fabuleux qui

---

* *Art. Poët. chant.* 3.

anime le génie du Poëte, & qui répand ſur ſon ouvrage je ne ſçai quel vernis, ſeul capable d'en laiſſer un doux ſouvenir dans les eſprits des Lecteurs. C'eſt-là un des grands avantages des Tragédies Grecques ſur quantité des nôtres.

Je reviens à Andromaque. Un Chœur de femmes Theſſaliennes touché de compaſſion pour elle, vient prendre part à ſa douleur; ſecours de pure tendreſſe ſans effet, & plus propre à augmenter la triſteſſe Tragique qu'à changer la ſituation des choſes. Ces femmes ne peuvent que plaindre une Princeſſe étrangere. Auſſi, loin d'entreprendre de la conſoler, elles lui annoncent au contraire que tout eſt perdu pour elle; puiſqu'une fiere & puiſſante rivale a réſolu ſa mort. C'eſt pourquoi elles l'exhortent à reprendre ſa fermeté & à ne plus traîner un reſte de vie malheureuſe dans un aſyle qui bien-tôt va lui devenir inutile.

Hermione paroît en ce moment. Orgueilleuſe de ſes parures & de ſes richeſſes, qu'elle ne doit point, dit-elle, à un époux, mais à un pere; elle ſe croit en droit de parler avec hauteur à Andromaque, qu'elle traite d'étrangere & de captive. Elle lui reproche

une jaloufie & une noirceur qui va, dit Hermione, » jufqu'à employer des » philtres pour me rendre odieufe à » Pyrrhus. Car tel eft le génie des fem- » mes Afiatiques. Mais je fçaurai vous » confondre ; mais il n'y aura ni Au- » tel, ni Temple, ni Déeffe qui puiffe » vous fouftraire à la mort que je vous » deftine : ou du moins fi la main de » quelque Dieu ou de quelque mortel » vous délivre des miennes, ce fera » pour vous contraindre à mettre bas » votre fierté, & à ramper à mes pieds » comme une efclave. « Hermione dit plus encore : elle condamne fa rivale en cas qu'elle échape à fes coups, au foin humiliant d'arrofer & de balayer le Palais. Ce font là de ces chofes que je ne dois ni diffimuler, ni traduire. Hermione reprend enfuite fon difcours avec plus de dignité. C'eft pourtant toujours le langage de l'envie & de la fureur. Elle fait fouvenir Andromaque qu'elle n'eft plus à Troye, mais dans la Gréce, où il eft honteux de voir un homme mari de deux femmes, coutume des barbares, qu'elle impute à fa rivale d'avoir introduite chez les Grecs. Le difcours d'Hermione chez Racine eft d'une hauteur plus fine & plus pal-

liée. Auſſi parle-t-elle à la Françoiſe.

Andromaque balance ſi elle répondra à ces outrages au hazard de s'expoſer à de pires traitemens. Une juſte indignation la détermine. Elle éclate : » Sur » quel appui, dit cette Princeſſe, » oſerois-je troubler votre hymen ? » Troye en cendres l'emporte-t-elle » ſur Sparte, & ne ſuis-je pas captive » en ces lieux ? Seroit-ce ſur l'avantage » d'une jeuneſſe & d'une beauté qui ne » ſont plus, ſur l'éclat de ma patrie » déſolée, ou ſur mes alliances, que » je fonderois mes prétentions ? » Cléone parle à-peu-près de la même façon pour Andromaque dans Racine.

* Penſez-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaiſent à troubler le repos de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaiſirs
De ſon perſécuteur ait brigué les ſoupirs ?

C'eſt le même tour, mais ennobli par l'expreſſion. La veuve d'Hector continue ainſi dans Euripide. » Briguerois-je le triſte avantage de mettre au monde des eſclaves d'Hermione, fruits malheureux de ma

* *Andromaque Act. II. Sc. I.*

» captivité ? Si vous ne donnez point
» de ſucceſſeurs au Trône, ſouffrira-
» t-on que mes enfans deviennent Rois ?
» Les Grecs oublieront-ils qu'il fut un
» Hector, & que je fus ſon épouſe ?
» Croyez-moi, ſi Pyrrhus paye vos
» ſoins d'indifférence, prenez-vous-en
» à vous-même. Votre fierté eſt le phil-
» tre dont vous vous plaignez. Dé-
» trompez-vous, Madame : c'eſt la
» vertu, non la beauté qui fixe le cœur
» d'un époux. Au moindre ſujet de
» mécontentement Pyrrhus vous voit
» piquée juſqu'au vif vanter la gloire
» de votre Lacédémone, rabbaiſſer Scy-
» ros, relever vos richeſſes au-deſſus
» des ſiennes, & préférer Ménélas à
» Achille. Hé le moyen de lui plaire
» à ce prix ! Le faſte ſied mal à une
» femme, fût-elle épouſe d'un mari
» intraitable. »

Andromaque lui demande enſuite ſi devenue l'épouſe d'un Prince de la Trace où les Souverains partagent leur lit avec pluſieurs femmes, elle porteroit la jalouſie & la fureur juſqu'à attenter à leur vie. Elle dit ſur cela des choſes qui ne conviennent ni à nos mœurs, ni même à la bienſéance de nos jours, où l'on veut dans les paro-

les

ses publiques & dans les dehors démontrer une réserve plus scrupuleuse que ne l'exigeoit la vertu des Anciens toute sévere qu'elle étoit pour le fonds : ce qui prouve toujours l'impossibilité de traduire entierement les anciens Tragiques. Andromaque se fait même un mérite d'en avoir bien usé envers les maîtresses d'Hector, & (le diraije ?) d'avoir allaité des enfans qui n'étoient pas à elle. On ne sçauroit porter plus loin la complaisance, eu égard aux mœurs antiques. Elle reproche enfin à Hermione une mere éperdument jalouse, & dont la fille suit les traces » en paroissant se défier de l'air même » que respire son époux. »

Le Chœur fait ici son office de conciliateur, & veut engager Hermione à contrebalancer ses raisons avec celles de la veuve d'Hector. Mais l'orgueilleuse Lacédémonienne se trouve offensée ; & la conversation dégénere en un démêlé assez piquant de vers à vers. Enfin Andromaque déclare qu'elle ne quittera point son asyle : & Hermione la menace de l'y faire brûler, ou de l'en arracher d'une maniere outrageante. Puis elle s'en va. Le Chœur finit l'Acte par des plaintes élégantes sur le

jugement de Pâris, cauſe unique des maux d'Andromaque, de Troye, & de la Gréce.

ACTE II.

Ménélas fait éclore le deſſein qu'Hermione avoit obſcurement annoncé. Il améne Moloſſus qu'il a découvert, & il le préſente à ſa mere pour la contraindre par cette lâche ruſe de ſortir de ſon aſyle. En effet, il veut une victime, ou la mere ou le fils. L'arrêt en eſt porté. Andromaque ſoutenue par un reſte de fierté que lui donne ſa fortune paſſée, éclate en invectives, & confond Ménélas, pour s'être prêté à l'indigne artifice de ſa jalouſe fille. A ſes yeux un pareil Héros n'eſt plus digne de Troye, & Troye méritoit un autre vainqueur. Que gagnera-t-il en ſacrifiant une mere ou ſon fils ? La haine du peuple & le courroux de Pyrrhus. Il eſt même peu ſûr pour lui d'oſer accomplir l'un ou l'autre attentat. Que deviendroit Hermione ? Pyrrhus ſeroit-il aſſez lâche pour la reprendre après un tel forfait ? Enfin Andromaque s'offre à la mort, ſi elle eſt coupable des crimes que lui impute ſa rivale : mais

ſi elle eſt innocente, ſied-il à un Roi d'entrer dans les paſſions d'une femme & d'épouſer ſa rage?

Le Chœur trouve cela trop fier dans la bouche d'une Princeſſe indéfendue. Ménélas outré, juſtifie ſa colere par des raiſons politiques; & il s'en tient à l'alternative qu'il a propoſée, ou la mere ou le fils. » Cruelle ſituation, s'écrie » celle-ci, je ſuis perdue ſi je balance » ou ſi je me détermine à un choix. » Barbare auteur de mes peines, pour- » quoi en voulez-vous à mes jours? » Ai-je attenté ſur ceux de vos enfans? » Ai-je porté le fer & le feu dans vos » Etats? Aimée malgré moi de Pyrrhus » faut-il que je porte la peine de ſon » amour? Que ne l'en puniſſez-vous » lui-même? * Eſt-ce ma foibleſſe » qui arme votre bras contre moi? O

---

* Cette phraſe eſt fort belle : mais elle appartient tout entiere au Traducteur. Sans doute qu'il a cru rendre par-là ce vers & demi : *Note de l'Editeur.*

ἀλλὰ τὴν ἀρχὴν ἀφεὶς
πρὸς τὴν τελευτὴν ὑστέραν ἔτος φέρῃ.

Ce qui ſignifie ſelon moi : » Prenez-vous-en » aux auteurs du trouble, & remontez juſqu'au » principe, ſans décharger votre fureur ſur une

» Troye, ô chere Patrie, à quelle ex-
» trémité me vois-je réduite ! Falloit-il
» devenir deux fois mere, pour deve-
» nir doublement malheureuse ! Mais
» pourquoi déplorer ces maux ? N'ai-je
» pas vû les tristes restes d'Hector in-
» dignement traînés, tout Ilion en flam-
» me & mon Astyanax précipité * des
» murs de Pergame ? N'ai-je pas été
» traînée moi-même sur les vaisseaux
» des Grecs ? Et pour tout dire enfin,
» ne suis-je pas devenue l'épouse du
» meurtrier d'Hector ? Non, non, la
» vie n'a rien qui me soit précieux. Ma
» fortune passée & ma destinée présente
» me la rendent trop odieuse. Il me
» restoit un fils, (unique & tendre
» espoir) & voilà qu'on me l'arrache,
» qu'on l'immole ! C'est moins ma vie
» qu'ils veulent que la sienne. Ils crai-
» gnent sa vengeance, s'il échape à
» leurs coups. » Elle dit le contraire

» infortunée qui n'est nullement responsable
» des évenemens. » Par les *auteurs du trouble* elle entend Pyrrhus, & encore plus Hermione. Ou plus succinctement : » Pourquoi me rendre
» responsable du trouble présent, sans remon-
» ter jusqu'à son principe ?

* Vers que BARNEZ a cru devoir ajoûter pour rendre le sens complet.

dans Racine, & beaucoup mieux sans doute par rapport à Astyanax.

* Hélas, on ne craint point qu'il venge un jour
son pere;
On craint qu'il n'essuyât les larmes d'une mere.

» Mais enfin, répond-elle, je rougirois » de ne pas le sauver aux dépens de » mes jours. C'en est fait, j'abandonne » cet autel; voici votre victime. Frap- » pez..... O mon fils, c'est pour toi » que je me sacrifie. Si la pitié te laisse » vivre, souviens-toi d'une mere; & » si tu revois un pere, raconte-lui en » arrosant son visage de pleurs, jus- » qu'où j'ai porté la tendresse pour toi. » Chez Racine elle enchérit noblement sur cette pensée. Mais elle ne parle pas à son fils. Ce discours auroit été hors de sa place. Il eût fallu plus de tendresse & moins de leçons. C'est à sa Confidente qu'elle parle ainsi :

† Fais connoître à mon fils les Héros de sa race :
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté.
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

---

* *Andromaque Act. I. Sc. IV.*
† *La même, Act. IV. Sc. I.*

Parle-lui tous les jours des vertus de ſon pere,
Et quelquefois auſſi parle-lui de ſa mere.
Mais qu'il ne ſonge plus, Cephize, à nous venger:
Nous lui laiſſons un maître: il doit le ménager.
Qu'il ait de ſes ayeux un ſouvenir modeſte;
Il eſt du ſang d'Hector; mais il en eſt le reſte,
Et pour ce reſte enfin; j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon ſang, ma haine, & mon amour.

Si elle eût parlé à ſon fils, elle ſe ſeroit contentée de dire en le baignant de ſes larmes:

* O Cendres d'un époux! ô Troyens, ô mon pere!
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mere.

Vainement le Chœur tâche d'exciter la compaſſion de Ménélas & d'Hermione en faveur de la mere & du fils. Ménélas non moins lâchement artificieux que barbare ne rougit pas de confeſſer ſon artifice & de manquer à ſa parole. Maître de la vie d'Andromaque qui eſt ſortie de ſon aſyle, il ne promet rien à Moloſſus, & il l'abandonne au caprice d'Hermione. Andromaque abuſée a beau atteſter l'Equité, la Bonne-foi, les Dieux; on ne l'écoute plus. Réduite au déſeſpoir elle acca-

* *La même, Act. III. Sc. VIII.*

ble d'invectives & d'imprécations les Lacédémoniens ; & le titre le plus doux qu'elle leur donne eſt celui de *perfides*. Etoient-ils du tems du Poëte ceux de la Gréce qui méritoient le plus ce titre commun à tous les Grecs ? Ou plutôt n'étoient-ils point alors brouillés avec les Athéniens ! Sans cela Euripide les auroit-il attaqués avec des traits ſi piquans, lui qui les loue ailleurs ? L'on peut voir ce que nous avons dit à ce ſujet, premiere Partie, Vol. I. Diſcours troiſiéme, Articles VI. VII. & VIII.

Ménélas fait conduire la mere & le fils dans le Palais pour le conduire enſuite à la mort ; & cet intervalle eſt rempli par le Chœur, qui après avoir imputé les malheurs domeſtiques à la pluralité des femmes & déteſté la barbarie de Ménélas & d'Hermione, plaint le ſort d'Andromaque & de Moloſſus.

L'une & l'autre reparoiſſent ſur la Scène, apparemment en habits funebres, comme Mégare & ſes enfans dans l'*Hercule furieux*. * Andromaque du moins a les mains liées. Leurs

* *Derniere Piéce de cette ſeconde Partie, Vol. V.*

plaintes entrent dans le corps de l'Intermède; & ce sont de ces exclamations naturelles qu'une mort prochaine mettoit dans la bouche des Anciens. Celles de la mere sont nobles; & celles de l'enfant plus naives. La mere le fait approcher de son sein pour ne s'en point séparer en mourant. Mais sa tendresse l'emportant enfin sur la fierté, elle engage ce fils si cher à tomber aux genoux de Ménélas qui est présent. Celui-ci demeure inflexible comme un rocher. C'est ainsi qu'il se qualifie.

ACTE III.

La chose amenée à ce point il se fait une révolution de Théâtre par l'arrivée de Pélée, que le Chœur voit s'approcher. C'est un Vieillard plein de fermeté, époux d'une Déesse, pere d'Achille, ayeul de Pyrrhus, & que tant de titres rendent respectable à Ménélas qu'il se voit contraint de céder, non toutes fois sans démêlé. Car cette situation est une de ces Scènes contentieuses où les Tragiques Grecs prenoient plaisir à développer tout l'art d'un dialogue éloquent en faveur des Républicains naturellement libres & disputeurs. Pour

tout dire enfin, c'eſt une de ces Scènes qui malgré cet art n'ont pas le don de nous plaire, parce qu'elles choquent toutes nos manieres, & qu'elles ne conviennent nullement ni au rang, ni à la majeſté de nos Souverains d'aujourd'hui. Les deux Grecs en effet ne s'épargnent pas plus les injures que les raiſonnemens ; préjugé terrible pour nous contre les Anciens. Voici la ſubſtance de cet entretien.

Pélée fort ſurpris de voir Andromaque liée & traînée au ſupplice avec ſon fils, ſe montre à leurs yeux, & comme une Divinité qui vient les délivrer de ce danger preſſant. La Princeſſe Troyenne lui raconte en peu de mots le fait, & les motifs d'Hermione. Tout cela eſt naturel & tendre : car Andromaque en tombant aux genoux de Pélée, ajoûte à la fin ces paroles ſi belles, (parce qu'elles ſont peu recherchées) « ils ont » profité de l'abſence de mon époux, » & de l'abandon où je me trouve, » pour me perdre & pour égorger un » enfant qui ne leur a fait aucun mal. » J'oſe donc me jetter à vos genoux, Sei» gneur : car, hélas, ces liens que vous » voyez, m'empêchent de les embraſ-

» ſer. » C'eſt la même naïveté que dans ces vers de Virgile,

* *Ecce trahebatur paſſis Priameïa virgo*
Crinibus à Templo Caſſandra, adytiſque Minervæ
Ad cœlum tendens ardentia lumina fruſtrà,
Lumina; nam teneras arcebant vincula palmas.

» On tiroit avec violence du fonds du » Temple, & du ſanctuaire de Minerve, » la malheureuſe Caſſandre; & tandis » qu'on la traînoit, les cheveux épars, » elle levoit vainement au Ciel ſes » yeux encore pleins d'un feu prophé- » tique : d'indignes liens l'empêchoient » d'élever les mains. »

» Seigneur, continue Andromaque, » ſauvez-nous, au nom des Dieux, d'un » trépas affreux pour une mere, mais » dont la honte retomberoit ſur vous. » Pélée ordonne à l'inſtant qu'on délie Andromaque. Ménélas d'un ton fier défend qu'on le faſſe : & voilà où commence la conteſtation. Le premier demande au ſecond, de quel droit il tranche du Souverain dans une Cour étrangere. Ménélas allégue le droit d'allié & d'ami qui rend l'autorité commune ainſi que les

* *Æneid. l.* 2. *v.* 403.

biens & les maux. Les repliques piquantes & redoublées amenent les menaces. Le Roi de Sparte déclare qu'il ne relâchera point sa victime ; & le Roi de Thessalie le menace de lui donner du Sceptre sur la tête. Nous avons déja vû quelque part * cette menace, qui est bien du style d'Homere.

Enfin, Pélée commence un discours suivi où il reproche à son adversaire, comme une lâcheté insigne, d'avoir souffert qu'un indigne Phrygien vînt lui enlever sa femme dans ses Etats, & d'avoir cru Héléne assez sage pour être laissée seule à sa bonne foi. « Et com- » ment Héléne eût-elle été chaste dans » une ville, (c'est Sparte) où l'usage » autorise les jeunes filles à entrer » dans des tournois † vêtues en Amazo- » nes ? » Le Grec peint l'habillement des Lacédémoniennes précisément comme Virgile l'a fait au premier Livre de l'Eneïde, vers 314. où il nous représente Vénus qui s'apparoît à son fils

* C'est dans l'Iphigénie en Aulide. Ménélas menace un esclave du même traitement, Acte II, Scène I. Vol. II.

† J'ai exprimé ainsi les jeux de la course & de la lutte : & par le terme (*vêtues en Amazones*) l'habillement dont il s'agit.

Enée dans la Forêt de la nouvelle Carthage :

Virginis os habitumque ferens & virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Threïssa fatigat
Harpalyce, volucremque fugâ prævertitur Hebrum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Et plus, vers 336.

Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram
Purpureoque altè suras vincire cothurno.

» * Vénus sa mere vînt à sa rencontre. » On l'auroit prise à son habit & à son » air pour une fille de Lacédémone, ou » pour une Reine des Amazones, (*une » Harpalyce; c'étoit une Reine de Thrace,*) » dans le tems qu'elles s'exercent à » dompter des chevaux, & que sur le » bord de l'Hebrus, elles s'efforcent de » devancer à la course les ondes de ce » fleuve. La Déesse travestie en chasseuse » portoit sur l'épaule un joli carquois. » Sa chevelure négligemment éparse » étoit le jouet des vents ; & sa robe » retroussée par une ceinture lui laissoit » un genou découvert..... les filles de

* Trad. du P. F. CATROU, nouv. édit. 1729.

» Tyr, où j'ai pris naiſſance, ſont vê-
» tues & chauſſées, comme vous voyez
» que je le ſuis. La mode de leur pays
» eſt de porrer le carquois, & de chauſ-
» ſer le brodequin. »

C'étoit la même mode chez les filles Lacédémoniennes. Une des loix de Licurgue étoit de les élever dans les plus pénibles exercices du corps. Mais le reſte de la Gréce ne goûtoit point cet uſage, comme peu conforme à la bienſéance, du ſexe; & c'eſt ce que Pélée reproche à Ménélas. Il fait tout de ſuite une peinture d'Héléne, très-peu avantageuſe pour elle, mais aſſez conforme à la vérité. Tous les maux qu'elle a cauſés aux Troyens & aux Grecs, la perte de tant de héros, les larmes de tant de meres, la mort même d'Achille, & tant d'autres calamités, il les impute au ſeul Ménélas, à un époux aſſez lâche pour racheter à ſi haut prix une Furie * qu'il auroit dû laiſſer à Troye avec exécration, en donnant même une récompenſe à ſes raviſſeurs, pour n'être pas forcé de la reprendre de leurs mains. Ce ſont,

---

* *Voyez les mêmes expreſſions dans* Iphigénie en Aulide, *Act. II. Sc. II. vol. II.*

à peu de chose près, les propres termes de Pélée.

Il ne ménage pas plus l'honneur de Ménélas en fait de bravoure. Il le représente comme un héros de montre, revenu seul sans blessure, & qui bien loin d'ensanglanter ses armes, les a tenues soigneusement cachées, & n'a rapporté de Troye que celles qu'il y avoit portées : bien différent, veut-il dire, des héros Grecs qui héritoient des armes de leurs ennemis vaincus, ou qui les échangoient mutuellement par estime, comme l'avoit fait * Ajax avec Hector. Il ajoute que c'est contre son inclination que Pyrrhus a recherché l'alliance de Ménélas. Il lui remet devant les yeux le sacrifice d'Iphigénie, qu'il a extorqué d'Agamemnon sans rougir de contraindre un frere à immoler sa propre fille, tant vous appréhendiez, dit-il, de ne pas recouvrer une femme intraitable ! Il lui fait un crime de ne l'avoir pas tuée en la revoyant, & de s'être laissé bassement regagner par d'artificieuses caresses. Enfin il le couvre de confusion au sujet de l'action indigne dans laquelle il vient de le surprendre. Il veut qu'il

* *Voyez* Ajax *de* SOPHOCLE, *vol. III.*

reprenne Hermione ; qu'il en délivre la Theſſalie ; & il le menace d'un vengeur dans la perſonne de Moloſſus fils d'Andromaque.

Après la réflexion du Chœur, qui trouve trop d'emportement dans le courroux de Pélée, Ménélas prend la parole à ſon tour, & rend invectives pour invectives. A l'entendre, Pélée eſt bien peu ſage de faire à ſon allié une querelle ſerieuſe pour une étrangere qu'il auroit dû chaſſer au-delà du Phaſe, comme iſſue des ennemis des Grecs, & en partie cauſe de la mort d'Achille. Quelle honte pour le pere de ce héros d'avoir reçu dans ſes Etats la veuve d'Hector, & ſouffert qu'elle lui donnât des petits-fils, opprobre que Ménélas en ami vouloit laver dans le ſang d'Andromaque & de Moloſſus. Quoi donc, ſi Hermione demeure privée d'enfans, Pélée mettra-t-il le Sceptre aux mains de l'eſclave Troyenne ? ne prendroit-il pas lui-même les intérêts d'une fille auſſi indignement traitée que l'eſt Hermione, s'il étoit ſon pere ? Il ſe juſtifie enſuite fort légerement ſur l'article de la valeur. C'eſt le point qu'un François auroit d'abord vuidé ſans tant de raiſonnement. Autre étoit la méthode des

Anciens. A l'égard d'Héléne, Ménélas rejette tous ses malheurs sur les Dieux, & par-là il raye d'un seul trait tout ce que peut dire la médisance à son désavantage. Il prétend même que le siége de Troye a procuré un grand bien aux Grecs, en les rendant autant de héros. Il se sçait bon gré de n'avoir pas attenté sur les jours d'Héléne, & il voudroit que Pélée eût épargné de même ceux de * Phocus son frere. C'est reproche pour reproche.

Ces vérités piquantes de part & d'autre sont adoucies par le Chœur qui fait son office, comme dit Horace, pour concilier les esprits. Cela n'empêche pas Pélée de repliquer. Il insiste encore sur l'expédition de Troye, dont Ménélas tiroit vanité; « grande injustice, dit » Pélée, d'attribuer au chef la gloire » que les soldats ont achetée au prix » de leur sang. » Ce vers d'Euripide cité

---

* PAUSAN. *in Corinthi.* Télamon & Pélée ayant invité Phocus leur frere aux 5 jeux ordinaires des Grecs, Pélée frappa exprès Phocus d'une pierre qui lui tenoit lieu de disque. Ce que PAUSANIAS ajoute fait voir que ce crime étoit douteux, ou du moins qu'il passa pour tel. Ainsi c'étoit malignité à Ménélas de le reprocher.

par Clytus avec autant d'imprudence que de malignité pour rabaisser Alexandre, couta la vie à ce favori.

Au milieu de ce discours Pélée s'avance vers Andromaque, la releve, ordonne à son petit-fils de la délier, & il la délie lui-même en lançant des traits d'indignation contre Ménélas pour avoir si cruellement traité une Princesse dont le crime unique est d'être mere, tandis qu'Hermione ne l'est pas. Il parle en maître ; il veut que le pere & la fille retournent à Sparte ; il leur prépare un ennemi redoutable dans Molossus, & il se déclare lui-même plus leur ennemi que ne fut Pâris.

Ménélas prend le parti d'une modération affectée : une guerre le rappelle, dit-il, dans ses Etats, & ne lui laisse pas le loisir de terminer un pareil démêlé. Mais il déclare qu'il reviendra furieux, si l'on ne fait pas justice à Hermione. Quant aux paroles de Pélée, il dédaigne d'y répondre, & il se retire. Andromaque rend graces à son libérateur. Mais semblable à une timide colombe à peine échappée des serres du vautour, elle craint encore que Ménélas ne l'enleve à Sparte avec son fils. Pélée la rassure par les paroles peu honora-

bles à Ménélas ; car il compte moins ſur ſes propres forces que ſur le peu de valeur de ſon ennemi ; & pour remettre entierement Andromaque de ſa frayeur, il la remene dans le Palais. Le Chœur dans l'Interméde envie le bonheur des Grands que leurs alliances mettent toujours en état de ſe ſoutenir mutuellement dans les plus affreux dangers, & il loue la valeur & la fermeté de Pélée.

ACTE IV.

La Confidente d'Hermione toute effrayée vient avertir le Chœur, que ſa maîtreſſe déchirée par ſes remords & livrée au déſeſpoir dans la crainte de Pyrrhus offenſé veut ſe donner la mort, & qu'on a de la peine à la défendre contre elle-même En effet on entend dans le Palais le bruit des domeſtiques qui lui arrachent le poignard dont elle veut ſe frapper. A l'inſtant elle paroît ſur le Théâtre. Elle arrache ſa coëffure ; elle déchire ſes vêtemens ; elle jette des cris qui marquent toute la violence de ſon repentir & de ſes allarmes.

Le Chœur & la Confidente font de vains efforts pour calmer ſon eſprit, &

pour dissiper ses inquiétudes. Elle ne cherche que le poignard qu'on lui a ravi. Elle ne songe qu'à se précipiter dans les flammes, ou du haut d'un rocher. Quelquefois elle se représente sa triste situation ; elle est abandonnée d'un pere qui vient de partir, livrée à ce qu'elle croit, à la vengeance d'Andromaque, & contrainte de ramper aux pieds de l'étrangere. C'est ce qu'a heureusement imité Racine. *

Est-ce là, dira-t-il †, cette fiere Hermione ?
Elle me dédaignoit : une autre l'abandonne.
L'ingrate qui mettoit son cœur à si haut prix
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris.
Ah, Dieux !

Toutefois, il le faut avouer, quoique Racine se dise redevable à Euripide du caractère d'Hermione, il l'a beaucoup annobli par l'heureux tour qu'il a sçû donner à son Poëme. Encore une fois on ne peut faire aucune comparaison entre deux Andromaques d'un caractere si différent.

» Princesse, reprend la Confidente, » je n'approuve pas plus vos craintes

---

* *Andromaque Act. II. Sc. I.*
† Oreste.

» que votre attentat sur la rivale Troyen-
» ne. Pensez-vous en effet que Pyrrhus,
» (dût-il être gagné par les larmes de
» l'Etrangere,) voulût porter son ressen-
» timent au point que vous l'imaginez ?
» Non, non, vous n'êtes pas à ses yeux
» une captive tirée des cendres de Troye.
» Fille d'un grand Roi, née dans un
» Etat opulent, suivie d'une riche dot,
» votre alliance lui est trop précieuse.
» Ne croyez pas non-plus qu'un pere
» vous ait abandonnée, ni qu'il souffre
» que Pyrrhus vous outrage. Remettez-
» vous, Madame ; & rentrez dans votre
» appartement. Evitez la honte de pa-
» roître en l'état où vous êtes. »

Sur cela le Chœur voit arriver un Etranger qui demande où est le Palais de Pyrrhus, & qui se donne pour Oreste fils d'Agamemnon. Ce Prince en effet aimoit Hermione, & son amour lui faisoit prétexter un voyage vers l'Oracle de Delphes, tandis qu'il venoit à dessein d'enlever son amante dans l'absence de Pyrrhus. Hermione avertie est charmée de retrouver Oreste, & de profiter de sa tendresse pour se mettre à couvert de la vengeance de son Epoux. Elle se jette aux pieds du fils d'Agamemnon, & lui raconte avec beaucoup d'artifice

ſon attentat & ſes craintes. Car ſans entreprendre de juſtifier ſon crime, elle en rejette tout l'odieux ſur les horribles conſeils de quelques femmes, qu'elle peint très-naivement comme des Sirènes cruelles; qui par leurs paroles envenimées ont fait gliſſer dans ſon ſein le poiſon de la plus amére vengeance.* » Que voulez-vous, ajoute-t-elle ? La » douceur de ſe venger, l'abſence de » Pyrrhus, la préſence de Ménélas, mes » grandes richeſſes, & la qualité de Rei- » ne & de rivale d'une Etrangere, tout » m'applaniſſoit le chemin du crime. » Sur quoi elle fait une réflexion peu honorable au ſexe. A l'en croire, » tout » époux ſenſé doit interdire à ſon épouſe » les viſites même des femmes. Ce ſont » autant de voix qui donnent de funeſ- » tes leçons, les unes par intérêt, les au- » tres par paſſion, d'autres pour avoir » des compagnes de leurs déréglemens.» Hermione veut même qu'on employe

* » Il ſemble qu'Hermione dit vrai en une » Tragédie d'EURIPIDE, quand elle parle » ainſi,

Entrant chez moi femmes de mauvais nom
Ont ruiné mon los & bon renom.

PLUT. tr. du Mar. trad. d'AMYOT.

les verroux & les grilles pour se garantir de ces Sirènes. Que diroit Moliere de ces grilles & de ces verroux ? Le Chœur tout composé de femmes en est véritablement piqué, & il ne pardonne cet emportement qu'à un excès de douleur.

Oreste ravi de trouver les choses au point où il les vouloit, confesse qu'Hermione est l'unique objet de son voyage, & il met à profit les conjonctures pour faire sa déclaration. En un mot il met à prix son secours. « Si Hermione veut » être libre & sortir des Etats de Pyrrhus, » il faut qu'elle épouse Oreste : aussi-» bien lui fut-elle promise par Pélée. » Mais elle devint la récompense d'un » guerrier qui avoit combattu à Troye ; » & le fils d'Agamemnon eut beau prier » le fils d'Achille de ne pas troubler cet » amour : le Prince Théssalien ne répon-» dit que par des outrages. Il reprocha » à Oreste d'être la proye des Furies, » après avoit été le bourreau de sa mere : » affront que cet amant n'a pû dévorer, » & que l'amour d'Hermione a gravé » plus profondément dans son cœur. » Tel est le fonds du discours d'Oreste, beaucoup moins rempli d'art que le rôle que lui donne Racine.

Hermione renvoye ſon amant à Pélée ſur ce qui concerne l'hymen. C'eſt ſe rendre : quant aux autres conditions elle le prend au mot, prête à le ſuivre dans la crainte du ſort qu'elle prévoit. » Ne craignez déſormais, répond Oreſte, » ni Pélée, ni Pyrrhus. » Pour celui-ci, le fils d'Agamemnon déclare qu'il va le chercher à Delphes, & laver ſon affront dans le ſang de cet orgueilleux rival : projet barbare, auquel Hermione conſent par ſon ſilence. On voit aſſez combien l'Hermione Françoiſe conduit différemment ſon intrigue. C'eſt elle plus qu'Oreſte qui tue Pyrrhus, & qui le tue malgré elle par les mains d'un amant déteſté, à qui elle redemande ſes jours après l'avoir contraint à cet attentat. Chez Euripide Oreſte & Hermione partent ſur le champ pour Delphes, ou Pyrrhus étoit allé demander raiſon à Phœbus du meurtre d'Achille; impiété qui fera le dénoument de la piéce.

ACTE V.

Pélée s'apperçoit qu'Hermione s'eſt échappée ſecrettement avec Oreſte, & il apprend du Chœur tout le détail

de la conjuration contre Pyrrhus. Comme il eſt ſur le point d'envoyer vers lui, il voit paroître un Député qui vient lui raconter tous les malheurs qu'il appréhendoit : choſe viſiblement contraire à la vrai-ſemblance, puiſqu'Oreſte loin d'avoir eû le tems de faire tout ce que dit l'Envoyé, n'a pas même pû arriver au Temple de Delphes. C'eſt, je penſe, la premiere fois que nous ayons vû Euripide s'oublier à ce point, lui qui, auſſi-bien que ſes Contemporains, étoit ſi exact à garder toutes les vrai-ſemblances du tems & du lieu.

En effet le député, après avoir accablé d'abord Pélée, en lui diſant bruſquement que les Delphiens & Oreſte ont tué Pyrrhus, fait le détail de cette action, qui ſans compter le voyage exigeoit au moins quelques heures : narré trop peu conforme à nos manieres pour le traduire littéralement. En voici la ſubſtance : « Pyrrhus avoit paſſé trois » jours à Delphes. On ſoupçonnoit qu'il » vouloit reconnoître le Temple pour » en enlever les Tréſors. Ce ſoupçon du » peuple étoit fondé ſur ce qu'il entendoit Pyrrhus ſe plaindre d'Apollon

comme

» comme de l'assassin d'Achille. Le Sé-
» nat s'assemble : on environne secrette-
» ment le Temple de gardes. Cependant
» Pyrrhus commençoit le sacrifice, où
» il prétendoit expier la faute qu'il avoit
» commise en demandant raison au
» Dieu de la mort de son pere, comme
» si Apollon en eût été le coupable au-
» teur. Oreste se glisse dans le Temple,
» & par des bruits sourdement semés,
» il change les soupçons en évidence.
» A l'instant les Delphiens armés assié-
» gent Pyrrhus de toutes parts, & le
» poursuivent l'épée à la main. Il se
» dérobe à leurs coups, se saisit des
» armes suspendues aux colonnes, s'a-
» vance vers l'Autel, & fait face à tous
» les assaillans. »

Ici le Député s'étend sur les efforts plus qu'humains de son Héros. Pyrrhus quoique blessé évite avec son bouclier une grêle de traits & de pierres. Mais il avoit trop à faire : car on lui lançoit jusqu'à des broches. Voilà par exemple, ce qu'un François ne sçauroit traduire, non-plus que les sauts agiles que faisoit Pyrrhus pour parer tous ces traits. Nous voudrions avec raison qu'on nous dît en deux mots, comme Racine :

* Chacun ſe diſputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vû dans leurs mains quelque tems ſe débattre,
Tout ſanglant à leurs coups vouloir ſe dérober :
Mais enfin à l'autel il eſt allé tomber.

Euripide non content d'une opiniâtre défenſe, lui fait faire encore une vigoureuſe attaque. Preſſé de toutes parts Pyrrhus ſe jette à corps perdu à travers les Delphiens, & il les fait fuir comme de timides colombes à l'aſpect du vautour. Un grand nombre tombe ſous ſes coups redoublés : mais une voix divine ſe fait entendre de l'antre du Temple, & ranime les combattans. Un Delphien commence ; les autres achevent, & tous veulent avoir part à la gloire de frapper Pyrrhus. Ils l'accablent même après le trépas. Enfin, l'on apporte ſon corps ſur le Théâtre, & tout cela ſe fait preſque en un clin d'œil.

Ce ſpectacle acheve de déſeſpérer Pélée. Il embraſſe le cadavre de ſon petit-fils, le baigne de ſes pleurs, & par un retour de douleur, il voudroit qu'il eût été enſeveli ſous les ruines de Troye.

---

* *Andromaque Act. V. Sc. III.*

Enfin, il exprime ſa triſteſſe par tout ce que les Tragiques Grecs ont de plus naturel. Le Chœur en augmente l'impreſſion, & tout le Théâtre ainſi agité repréſente un Roi & ſon peuple en pleurs. C'eſt le deuil ordinaire des Grecs au ſujet des morts.

Cette lugubre cérémonie eſt interrompue tout-à-coup par l'arrivée d'une Déeſſe, qui traverſant les airs, deſcend ſur le Théâtre, & ſe fait connoître pour Thétis femme de Pélée. Elle conſole ce Prince par ſon propre exemple. Toute Déeſſe qu'elle eſt, il lui a fallu perdre Achille, & obéir au Deſtin. Elle veut donc que Pélée ſuſpende ſa douleur, pour aller inhumer Pyrrhus à Delphes, afin de le venger par cet honneur, & de laiſſer à la poſtérité un monument de la violence d'Oreſte. Elle ordonne qu'Andromaque aille chez les Moloſſes épouſer Hélénus, afin de donner lieu à Moloſſus, reſte unique des Æacides de procurer des ſucceſſeurs légitimes au Trône de Moloſſie. Par-là le ſang Grec & Troyen, d'Achille & d'Hector, réuni dans Andromaque & Pyrrhus, ſe perpétuera dans un puiſſant Royaume. Quant à Pélée, l'honneur qu'il a d'être

l'Epoux d'une Déesse lui vaudra la divinité. Pour cela Thétis lui donne ordre de se retirer dans une grotte des Isles fortunées, où il reverra Achille déifié. Elle viendra ensuite le prendre accompagnée de cinquante Néreïdes pour l'enlever comme son Epoux dans le Palais de Nérée, en lui donnant la qualité de demi-Dieu.

Comme la morale de cette piéce roule sur le bonheur des mariages bien assortis, & sur les horreurs qui accompagnent la polygamie, l'on peut dire que c'est autant la punition de Pyrrhus, que l'établissement d'Andromaque chez les Molosses.



LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

QUoique cette Tragédie paroiſſe porter le même titre qu'une de celles d'Eſchyle, le ſujet en eſt toutefois très-différent. Les Suppliantes d'Eſchyle ne ſont autre choſe que l'hiſtoire des Danaïdes, ainſi qu'on l'a vû. * Mais les Suppliantes d'Euripide nous rappellent l'hiſtoire des ſept Chefs devant Thébes : du moins en ſont-elles une ſuite toute naturelle. Du reſte la piéce d'Euripide a beaucoup de rapport à celle d'Eſchyle.

Les Argiens que Polynice avoit amenés au pays Thébain avoient été battus & contraints de lever le ſiége après un grand échec. Créon devenu Roi de Thébes par la rage des deux freres qui s'entrégorgerent fit jetter les cadavres des Argiens avec défenſe de leur rendre

* *Voyez Tom. III.*

les derniers devoirs, chose plus précieuse aux Payens que la vie même. Adraste Roi d'Argos outré de cet affront, mais trop foible pour le venger, prend le parti d'aller à Eleusine ville de l'Attique, suivi des meres & des épouses qui avoient perdu leurs maris ou leurs fils au siége de Thébes, pour supplier Thésée Roi d'Athènes de prendre les armes en leur faveur contre Créon, & de faire inhumer tant d'illustres morts dans ses Etats, puisqu'on leur refusoit la sépulture au pays Thébain. Voilà ce qu'Euripide nomme les *Suppliantes*. Cette troupe de femmes qui accompagnent Adraste fait le personnage du Chœur. Les Acteurs sont Adraste, Thésée, Æthra mere de Thésée, Evadné femme de Capanée, l'un des sept Capitaines morts au siége, Iphis son pere, deux Héraults, un Officier, un jeune Enfant, enfin la Déesse Minerve. La Scène est dans le Temple dédié à Cérès à Eleusine pays de la Gréce, où suivant la Fable, l'on vit pour la premiere fois l'usage de semer le bled, par les bienfaits de cette Divinité. Cette piéce fut jouée sous l'Archonte Antiphon l'an troisiéme de la 90e. Olympiade, dans le tems que les Argiens & les Lacédémoniens faisoient

une ligue après une victoire remportée par les seconds sur les premiers.

ACTE PREMIER.

Le spectacle de l'ouverture devoit être frappant. Car on y représente Æthra au pied d'un autel, son offrande à la main, & environnée de Prêtres, le Temple rempli de femmes qui portent des branches d'olivier avec des bandelettes de laine, & dans le vestibule le Roi Adraste qui a la tête voilée, & qu'entoure une troupe de petits enfans de ces Dames Argiennes, tous en posture de Supplians. Æthra adresse la parole à Cerès & aux Ministres de ses autels. Elle fait des vœux pour elle, pour Thésée, pour Athènes & pour Trézéne sa patrie, & prie les Dieux d'en écarter les malheurs. Elle avoue que ses vœux naissent d'un retour sur elle-même à la vûe des illustres affligés qui viennent de tomber à ses pieds, & d'implorer son secours. Voilà l'effet ordinaire de la compassion ; & ce sont-là de ces traits de la nature qui n'échappent gueres aux Poëtes Grecs. Dans le cours de sa priere elle fait connoître les Supplians, la cause de leur affliction & le motif de leur

voyage. Elle peint en un mot tout ce que je viens de dire ; & c'eſt de cette belle Scène que Stace a pris la matière du douziéme Livre de ſa Thébaïde. L'artifice d'Euripide en cette ouverture la rend plus intéreſſante que la plûpart des autres Prologues du même Auteur.

Æthra revient au but principal de ſon ſacrifice. C'eſt pour les biens de la terre qu'elle invoque Cerès en lui préſentant des épics. Dans cette cérémonie elle ſe croit obligée par humanité envers des étrangers d'attendre Théſée, qu'elle a (dit-elle) envoyé chercher pour l'engager à prendre en main leurs intérêts.

Le Chœur de femmes s'avance, & redouble ſes prieres avec beaucoup de marques de douleur. Ce ſont des époux, ce ſont des fils qu'elles pleurent, & dont on leur refuſe impitoyablement les Cendres. « O Reine, vous ſçavez par » vous-même, diſent-elles, ce que c'eſt » qu'être mere. Prenez part à notre » deuil, rendez-nous par le ſecours de » Théſée ce que nous eûmes de plus » cher. Ce n'eſt point la Déeſſe que nous » venons ſupplier. C'eſt vous ſeule ; & » vous êtes en état de ſoulager nos dou» leurs. Mere d'un Roi fortuné, vous

» pouvez adoucir notre miſere ; & nous » ne demandons pour toute grace que » les triſtes reſtes de nos fils pour » les embraſſer & les arroſer de nos » pleurs. »

Elles font enſuite un de ces petits Chœurs, qui ſont ſouvent mêlés dans le cours des Scènes Grecques, ſous le nom de Strophes & d'Antiſtrophes ; & cela en ſe frappant la poitrine, & en renouvellant à la maniere des Grecs un deuil, qu'elles diſent être ſi naturel aux meres, que la mort ſeule eſt capable de le terminer.

Théſée arrive ſur ces entrefaites, & ſans rien voir encore, il entend des cris. Il tremble pour ſa mere. Puis en tournant ſes regards vers l'autel, il la voit au milieu de cette troupe de perſonnes éplorées, qui lui paroiſſent étrangeres, & dont les cheveux coupés & les habits peu conformes à la pompe d'un ſacrifice, piquent de plus en plus ſon inquiete curioſité. Æthra lui déclare en deux mots quels ſont tous ces ſupplians. Cela eſt interrompu par des gémiſſemens & des pleurs ; ce qui fait voir de plus en plus que le ſpectacle & le jeu de l'action faiſoit une des principales parties des Tragédies anciennes. Adraſte

ſe dévoile, & par des vers entre-coupés de réponſes & d'interrogations, il inſtruit Théſée de ſon hiſtoire. Il lui apprend comment par un Oracle d'Apollon, ſans doute mal compris, & que nous avons marqué dans les *Phéniciennes*, * il avoit donné ſes deux filles en mariage à deux exilés Tydée & Polynice; alliance qui l'engagea dans la malheureuſe guerre de Thébes; qu'il entreprit contre la volonté des Dieux, & par les conſeils d'une jeuneſſe vive & bouillante qui ne reſpiroit que la vengeance: témérité ordinaire, dit-il, qui a perdu tant de Rois! « Blanchi ſous le Diadême, & plus heureux autrefois, je dois » rougir d'embraſſer vos genoux. Jugez » de mes malheurs par la ſituation où » vous me voyez réduit. Rendez-nous » nos chers morts. Soyez ſenſible à mes » maux, & à ceux de tant de meres » malheureuſes. Songez qu'elles ont entrepris un pénible voyage pour implorer non la Déeſſe, mais Théſée. » Elles ne veulent que rendre à leurs » fils des devoirs qu'elles auroient dû » attendre d'eux. Songez qu'il ſied à » l'homme heureux de jetter des re-

* *Voyez ci-deſſus, Tom. IV.*

» gards propices ſur les perſonnes affli-
» gées. »

Cette derniere ſentence eſt pouſſée trop loin pour nous, qui ſommes amateurs de la préciſion, & ennemis des longues morales. Car Adraſte y fait entrer, je ne ſçai comment, une penſée, devenue depuis favorite à tous les Poëtes, à ſçavoir, que la poëſie veut un eſprit ſerain, & que, comme dit Deſpreaux,

* Un Auteur qui preſſé d'un beſoin importun
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul, quand il voit les Ménades,
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le ſuccès d'un Sonnet.

Adraſte continue, & prévient l'objection qu'on peut lui faire. Roi d'Argos ne ſçauroit-il trouver de reſſource dans ſes propres Etats ? Il avoue qu'il ne le peut ; & qu'Athènes eſt la ſeule ville, & Théſée le ſeul Roi qui puiſſe tirer vengeance de l'affront fait aux Argiens ; cela eſt mis pour flater les Athéniens.

Théſée répond, & commence ſon

---

* DESPR. *Art. Poët. chant* 4. *v.* 18.

diſcours par un éloge de la Providence des Dieux. Puis il retombe ſur l'orgueil humain, qui prétend trouver à redire à leur Ouvrage. Il fait l'application de cette morale un peu trop étendue à Adraſte, qu'il blâme d'avoir manqué de reſpect aux Oracles, & donné imprudemment ſes filles à deux étrangers ſouillés de crimes. L'alliance que l'on contracte avec les coupables confond avec eux le juſte dans le châtiment. Le mépris des Oracles & une aveugle confiance en de jeunes gens qui ont pouſſé Adraſte à une guerre téméraire, eſt la ſource de ſes malheurs. Théſée fait ici le caractere des eſprits remuans dans un Etat, " ils courent, dit-il,
» après les honneurs aux prix d'une guer-
» re injuſte, & mettent tout leur art à
» corrompre les citoyens, l'un pour
» obtenir les charges militaires, l'autre
» pour ſe mettre en état de venger ſes
» querelles particulieres, un autre pour
» s'enrichir, & tous ſans ſe mettre en
» peine du tort irréparable qu'ils font
» au peuple. Car il y a trois ſortes de
» citoyens. Les uns riches, ſont inca-
» pables de ſervir l'Etat, & ne ſongent
» qu'à accumuler richeſſes ſur richeſſes;
» les autres envieux dans leur indi-

» gence, & donnant tout à la haine se-
» crette qu'ils ont pour les riches, leur
» lancent des traits envenimés à l'insti-
» gation des mauvais chefs qui les gou-
» vernent. Des trois parts la moyenne
» est l'appui & le salut de l'Etat. C'est
» elle qui le maintient dans l'observa-
» tion des bonnes loix. » Ce sont-là autant de leçons pour Athènes ; & si Euripide eût eû des commentateurs contemporains, comme Despreaux, nous sçaurions sans doute le fin de plusieurs anecdotes renfermées dans ce passage & dans toute cette piéce qui n'est qu'une allégorie aux intérêts de la Grece. Les Argiens avoient été battus par ceux de Lacédémone, cette même année 14e. de la guerre du Péloponnèse. Les Athéniens apparemment n'auroient pas été fâchés de gagner les Argiens ; & c'est-là, sans doute, le secret politique de cette Tragédie, qui tend à les détourner de faire aucun traité avec les Lacédémoniens ennemis d'Athénes.

Thésée après avoir ainsi parlé avec beaucoup de gravité, juge qu'il est injuste de servir l'imprudence & la témérité. » Après cela, dit-il, oserois-je vous
» secourir ? Hé, que dirai-je à mon
» peuple ? Quel prétexte honnête pour-

» rois-je lui apporter ? Non, non; votre » entreprise a été trop mal concertée » pour nous y engager sous les mêmes » auspices. »

Adraste. Je ne suis point venu à vous comme à un Juge de ma conduite, mais comme à un Médecin dans mes maux. S'il se trouve que j'ai mal fait, je ne cherche pas ici un vengeur qui me punisse, mais un ami qui me releve. Si vous refusez ma juste demande; c'est à moi d'acquiescer : que ferois-je ? Venez, meres infortunées, retournez sur vos pas, jettez par terre ces inutiles rameaux, & prenez à témoin les Dieux & la Terre, Cerès & le Soleil, que vos prieres ont été rejettées par un Roi à qui * le sang nous unissoit. Quoi, Thésée, vous foulerez aux pieds des nœuds si saints ! Vous renverrez sans pitié ces Matrônes que leur âge & leur douleur devoient vous rendre si respectables ! Non, je ne puis le croire. Les antres servent d'asyle aux animaux, les autels aux esclaves, & les Etats florissans aux peuples affligés, dans

* Æthra mere de Thésée étoit fille de Pithée, & par conséquent Pélopide : ainsi elle tenoit aux Argiens.

l'idée qu'il n'eſt point ici-bas de félicité durable.

Le Chœur pour achever d'ébranler Théſée ſe jette à ſes pieds en redoublant ſes cris. Théſée n'eſt pas inſenſible, mais Æthra pénétrée de compaſſion ſe voile le viſage. Le Roi d'Athènes eſt touché des pleurs de ſa mere. Après avoir pris pour bien parler les précautions de bienſéance, ſur leſquelles les femmes Grecques étoient ſi délicates elle rompt le ſilence ; elle allégue à ſon fils le reſpect dû aux aſyles & aux Dieux ; la gloire qui revient du ſecours qu'on donne aux affligés, & l'inconvénient de flétrir par un refus la gloire d'Athènes & de Théſée même.

Le Roi convient enfin qu'il y va de ſa gloire, s'il ne ſuit pas les conſeils de ſa mere. Vengeur qu'il eſt de la juſtice, & le fléau le plus redoutable des forfaits, lui ſiéroit-il de ſe dérober à une occaſion de ſignaler ſon courage & ſon équité ? Il promet donc de s'armer contre Thébes : mais il veut que le peuple y conſente, pour donner plus de poids à cette expédition. Car il déclare qu'il gouverne en pere une ville libre, & qu'il donne toujours à ſes citoyens le droit de ſuffrage. C'eſt un

tour du Poëte pour intéresser davantage le peuple Athénien en faveur de Théſée. Le Chœur finit par des actions de graces qui marquent ſa reconnoiſſance & ſa joye, avec un éloge des Athéniens & de leur Roi.

ACTE II.

Théſée rentre ſur la Scène ſuivi d'un Hérault d'armes, perſonnage muet, à qui il parle à peu près en ce ſens. « Allez » trouver le Roi de Thébes, & portez-» lui ces paroles en mon nom. Théſée » vous prie de rendre les morts d'Argos. » A ce prix, il vous offre l'amitié des » Athéniens. Si Créon y conſent, re-» venez ſur vos pas. S'il le refuſe, vous » lui direz, qu'il s'attende à me voir » les redemander à la tête d'une armée, » au puits de Callichore. » C'étoit un lieu peu éloigné d'Eleuſine ainſi nommé à cauſe des danſes ſacrées qu'y faiſoient les femmes en l'honneur de Cerès.

Tandis que le Roi d'Athènes donne ſes ordres à ſon Ambaſſadeur, il en ſurvient un de la part de Créon : ce qui donne lieu à Théſée d'arrêter le ſien. Le Député Thébain demande le

Monarque d'Athènes ; & Théſée ſe fait connoître à lui, en le reprenant de ſon erreur. Il lui apprend qu'il ne veut être que le Chef, & non le Souverain des peuples ; & qu'Athènes eſt une ville libre, où tout citoyen riche ou pauvre a droit de ſuffrage. Cela fait naître une diſpute ſinguliere entre ce Prince & le Député ſur les avantages de l'Etat Monarchique & du Républicain. L'Envoyé commence, & inſiſte ſur le choix des Magiſtrats Républicains, qu'il compare à un coup de dez, ſur l'abus de l'éloquence qui tourne l'eſprit des citoyens, comme il lui plaît, & qui les fait paſſer du blanc au noir, ſur l'aveuglement d'une multitude peu éclairée, enfin ſur l'adreſſe des méchans à s'élever aux premiers Emplois. Tout ceci eſt amené finement par une prétermiſſion. Car le Député réleve le Gouvernement de Thébes, en montrant ce qu'il n'eſt pas, pour retomber par contre-coup ſur celui d'Athènes. Mais comme il étoit peu ſûr pour Euripide de faire l'objection bien forte, les traits ne ſont pas aſſez marqués, & ne ſont jettés qu'indirectement & comme en paſſant.

Toutefois Théſée trouve l'Envoyé

un peu diſcoureur, & il ſe croit obligé de le refuter. Il déclare que « rien » ne lui paroît plus pernicieux que » l'Etat Monarchique : que les loix ſe » taiſent ſous un Souverain, au lieu » qu'elles parlent également en faveur » du pauvre & du riche dans une Ré» publique; qu'il n'y a d'arbitre entr'eux » que l'équité ; que chaque citoyen » peut ouvrir des avis pour le bien pu» blic ; que c'eſt-là le moyen de ſe diſ» tinguer: qu'au contraire dans un Royau» me, les gens de bien ſont ſuſpects, » & n'ont ſouvent d'autre prix de leur » probité & de leur droiture que la » mort. Que ſert, (continue-t-il plein » de ſon enthouſiaſme Républicain) » d'amaſſer pour ſes héritiers des richeſ» ſes dont un Tyran ravira la meilleure » part, & d'élever avec ſoin des filles » qui deviendront la proye de ſes déſirs » effrenés, & un ſujet de larmes pour » leurs parens ? Me puniſſe le ciel ſi » jamais je contrains aucun citoyen » d'épouſer mes filles ! » Voilà ce que répond Théſée : puis il demande à l'Ambaſſadeur ce qui l'amene, en lui diſant avec dignité qu'il le feroit repentir de ſes diſcours trop libres, s'il ne reſpectoit en lui le titre d'Envoyé & le droit de gens.

Celui-ci fait sa commission avec hauteur. Au nom de son maître il défend à Théſée de recevoir Adraſte; où s'il eſt arrivé il ordonne qu'on le chaſſe avant le Soleil couché, & qu'on ſe garde d'écouter ſes demandes, puiſque les morts Argiens n'intéreſſent en rien Athènes. On menace Théſée de la guerre, s'il refuſe d'obéir. L'Ambaſſadeur pour donner plus de force à ſes paroles exagére les maux de la guerre, & la témérité des Républiques qui n'en ſentent pas aſſez les conſéquences, parce que chacun des citoyens en opinant à prendre les armes, ſe croit à l'abri du danger; au lieu qu'ils iroient bride en main, ſi chacun en portant ſon ſuffrage avoit la mort ſous les yeux. Il colore même d'une apparence de juſtice la conduite de Créon à l'égard des Argiens. C'eſt le ciel qui ſemble les avoir condamnés, puiſque Capanée a été frappé de la foudre. Athènes prétend-elle s'oppoſer aux Dieux & les ſurpaſſer en ſageſſe? Sa vaine compaſſion doit-elle aller juſqu'à protéger des méchans?

A ce diſcours, Adraſte ne peut plus ſe retenir. Il éclate contre l'Ambaſſadeur: mais Théſée l'arrête. « C'eſt à » moi, dit-il, non vers vous, qu'il eſt

» envoyé. » Il se met donc en devoir de répondre ; & il le fait si noblement que son discours l'emporte sur celui de l'Ambassadeur, & jette un grand intérêt sur la Scène. Il dit : « Qu'il ne re-
» connoît pas Créon pour son maître.
» De quel droit prétend-il faire la loi
» à Athènes ? Quel étrange renverse-
» ment ! Que ce n'est point Athènes
» qui commence la guerre ; mais qu'elle
» la soutiendra pour maintenir une loi
» des Grecs aussi sacrée que celle de
» donner la sépulture aux morts : qu'il
» doit suffire aux Thébains de s'être
» vengés en ôtant la vie à leurs enne-
» mis sans porter la barbarie jusqu'à
» les poursuivre au-dela du trépas ; que
» comme les esprits retournent à leur
» principe, les corps sont dûs à la terre
» qui est leur mere ; que ce n'est pas
» seulement Argos, mais toute la Grece
» qui est offensée par le procedé de
» Créon : que cet exemple pernicieux
» suffiroit pour étouffer le courage des
» guerriers. Quoi ? continue-t-il, vous
» faites parade de fierté & de menaces
» devant nous, & vous craignez des
» morts ? Appréhendez-vous que s'ils
» sont inhumés, ils ne viennent un jour
» à percer le sein de la terre pour s'ar-

» mer de nouveau contre vous, ou qu'il
» ne forte de leurs cendres des ven-
» geurs ? Songez plutôt que la fortune
» se joue des foibles mortels; que tel
» est heureux aujourd'hui qui demain
» ne le sera plus; que tout mortel enfin
» doit être dans la défiance de son sort
» & ne pas accabler un ennemi humi-
» lié, sur-tout en violant les loix les
» plus sacrées de l'humanité. Hâtez-vous
» donc de nous rendre ces morts, où
» je vais moi-même les reprendre à
» main armée. Il ne sera pas dit que
» Thésée souffre impunément que la
» loi des Dieux soit foulée aux
» pieds. »

Le discours de Thésée est encore soutenu par les acclamations du Chœur. Il se fait ensuite une derniere contestation, mais courte & dans le vrai goût du Théâtre entre le Roi & le Député. Le second déclare que les morts ne seront point enlevés, & le premier qu'ils le seront. Il y a même des reparties très-vives, telles que celle-ci. L'Envoyé représente au Roi les dangers d'une guerre douteuse. « J'ai essuyé, répond-il, beau-
» coup d'autres dangers. » Et sur ce qu'on lui demande; s'il se croit capable de tenir tête à tout l'Univers. « Oui,

» dit Théſée, à tous les méchans.» Enfin le Roi impoſe ſilence au Hérault par ces paroles : « Retirez-vous. Toute votre » fierté n'aura pas l'avantage d'exciter » mon courroux. Il n'eſt plus queſtion » de vains diſcours, il faut agir. J'irai » moi-même annoncer mon arrivée à » Créon. Partez. » Il veut qu'Adraſte demeure, & il ſe réſerve à lui ſeul l'honneur de la victoire, outre qu'il craint de s'aſſocier au malheur qui accompagne Adraſte. Il va ſe diſpoſer au combat en implorant le ſecours des Dieux protecteurs de la juſtice.

Æthra fait un Interméde de Strophes régulieres avec le Chœur. Cela ne conſiſte que dans la communication mutuelle de leurs craintes & de leurs eſpérances. Le bruit de la guerre les allarme; le courage & le bonheur de Théſée les raſſure. Toutes ces femmes de concert réuniſſent leurs vœux & leurs invocations pour l'heureux ſuccès de l'entrepriſe des Athéniens.

ACTE III.

Ces vœux ſont exaucés dès le commencement du troiſiéme Acte. Cela eſt bien prompt, & a un peu l'air des mira-

cles. On va voir par le récit, que le projet & l'exécution ſe ſont ſuivis de trop près. C'eſt le même défaut que dans la Tragédie d'Andromaque. *

Un homme vient de Thébes, & du premier abord, il annonce la victoire de Théſée à la Reine & au Chœur. Il ſe dit Officier de Capanée mort au ſiége de Thébes. L'armée Athénienne l'a délivré de captivité, & l'a chargé de porter d'avance une nouvelle ſi intéreſſante aux Dames d'Argos. Le Chœur, à en croire les éditions & les manuſcrits, parle preſque toujours avec l'Envoyé dans cette Scène, tandis qu'Adraſte ne dit que peu de choſe. Mr. *Jean Milton* Anglois a corrigé ceci avec quelqu'apparence de vérité. Il attribue quantité d'interlocutions au Roi Adraſte qui véritablement eſt le plus intéreſſé dans cette affaire. Mais il n'eſt pas moins ſurprenant de voir qu'Æthra ne paroiſſe point dans cet Acte, d'autant qu'elle étoit ſur le Théâtre à la fin de l'Acte précédent ; & qu'il n'y a aucune raiſon apparente de la ſuppoſer partie. C'eſt une difficulté que je ne me hazarde point de réſoudre, non-plus que la premiere.

---

* *Andromaque Act. V. ci-deſſus.*

Cet Acte du reste est assez court, & il ne feroit qu'une Scène de nos Tragédies; puisque c'est un simple récit d'une bataille qui ne peut faire plaisir que par la beauté des vers & de quelques images, outre l'intérêt qu'on prend au changement de fortune qui en résulte pour les Suppliantes.

Le Chœur interroge donc l'Envoyé sur l'état de l'armée Athénienne. Celui-ci répond qu'elle est en sûreté & au comble de ses vœux. Puis il entre dans le détail de l'action en reprenant les choses dès le commencement. « Il a vû » du haut du mur de Thébes les Athé- » niens s'avancer en bon ordre sur les » bords du fleuve Ismene. L'armée étoit » partagée en trois bataillons. Les Thé- » bains étoient rangés devant les murs, » ayant mis derriere eux les morts qu'on » leur disputoit. Il opposoient Cava- » lerie à Cavalerie, & chars à chars. Le » Hérault d'armes de Thésée éleve la » voix, & dit, que l'armée Athénienne » vient demander les morts, & non les » venger. Le silence de Créon est pris » pour un refus. Les deux armées s'é- » branlent en même-tems, & les chars » commencent à s'entreheurter en se mê- » lant. » L'Officier décrit ici avec feu la

la pouſſiere élevée dans les airs, le bruit des armes, & le ſang qui ruiſſeloit de toutes parts. « L'action devient géné-
» rale. Mais Créon prend le deſſus. Il
» anime ſes ſoldats par ſa préſence pour
» ne pas laiſſer languir leur feu. Théſée
» ne s'oublie pas lui-même dans une
» conjoncture ſi délicate. Il s'avance,
» il combat comme un Lion. Mais tan-
» dis que poſté à l'aîle droite, il met
» en fuite l'aîle gauche des ennemis,
» la ſienne plie ſous les efforts de l'aîle
» droite des Thébains. La victoire
» étoit douteuſe. Théſée en grand Ca-
» pitaine, loin de s'arrêter au butin
» revient ſur ſes pas pour rétablir ſon
» aîle gauche. Il jette un cri qui reten-
» tit de toutes parts; enfans, c'eſt fait
» d'Athènes, ſi nous n'achevons de
» vaincre. Il s'arme lui-même d'une
» * maſſuë énorme, & renverſe tout
» ce qui s'oppoſe à ſa fougue. Il em-
» porte même les caſques & les têtes
» par ſes redoutables coups. Enfin, il

* Le Poëte l'appelle *Epidaurienne*, parce qu'au rapport de PLUTARQUE, Théſée en dépouilla *Périphetes* qu'il tua dans Epidaure; & il s'en ſervit depuis, comme Hercule de la peau du Lion de Némée.

» vient à bout quoiqu'avec peine de » mettre en fuite ce terrible bataillon. » Assuré de la victoire, il répand la » terreur dans toute la ville. Le peuple » s'étoit déja réfugié dans les Temples. » Il ne tenoit qu'à Théſée d'entrer dans » Thébes en Conquérant : mais con- » tent d'être vainqueur, il arrête ſon » armée. *C'eſt pour recouvrer ces morts,* » dit-il, *& non pour détruire Thébes que* » *nous avons pris les armes.* Quel Roi, » s'écrie l'Officier, quel Capitaine ! » Intrépide dans le danger, il ſçait » confondre l'orgueil de ſes ennemis ; » il ſçait vaincre ; & pour s'élever au » plus haut dégré de la gloire, il ſçait » ſe modérer au milieu de ſes conquê- » tes, & il laiſſe échaper une proye » qui eſt entre ſes mains. »

Les Dames Argiennes reconnoiſſent l'équité des Dieux à cet heureux ſuccès. Adraſte, qui juſqu'ici a laiſſé parler des femmes dont la joye eſt naturelle- ment plus épanouïe, & la curioſité plus vive, (car l'on ne peut apporter d'autre raiſon, ſi la correction de M. Milton n'a pas lieu) commence, quoi- qu'un peu tard, à parler à ſon tour : & il s'écrie dans ſon tranſport. « O Ju- » piter, que les lumieres des mortels

» ſont bornées, & qu'il eſt bien vrai
» que notre ſort dépend uniquement
» de votre volonté ! Nous refuſâmes
» d'écouter la propoſition raiſonnable
» d'Etéocle. Fiers du nombre & de la
» valeur de nos Soldats nous voulû-
» mes combattre & nous fûmes défaits.
» Créon de ſon côté énorgueilli de ſa
» proſpérité, comme un homme vil
» qui paſſeroit de l'indigence à une
» haute fortune, a ſubi la peine de ſon
» orgueil. Inſenſés Thébains, Citoyens
» peu ſages, pourquoi loin d'être éclai-
» rés par les juſtes châtimens du Ciel
» que vous avez tant de fois éprouvés,
» vous aveugler au point de vous éle-
» ver au-deſſus de votre deſtinée, &
» d'écouter moins la raiſon que les
» conjonctures ! Malheureux les Etats
» qui pouvant ſe dérober par les traités
» aux derniers malheurs, aiment mieux
» terminer leurs querelles par le ſang
» que par l'équité ! »

L'Officier interrogé par Adraſte * dit enfin nettement que les morts ſont recouvrés & honorés des derniers devoirs. Il auroit dû, ce ſemble, commencer

* Suivant JEAN MILTON, ou par le Chœur, ſelon les éditions ordinaires.

par-là. C'étoit ce qui devoit toucher ceux à qui il parloit. Il ajoûte qu'on transporte à Eleusine les corps des sept Chefs enfermés dans des cercueils; que les autres sont inhumés dans la vallée de Cithéron; que Thésée lui-même leur a rendu les devoirs funebres, qu'on eût dit qu'il étoit leur pere; & que ce Prince a fait sur-tout éclater sa piété à l'égard des Chefs en les ensévelissant de ses mains.

Un pareil récit & l'approche de ces morts chéris réveille la tendresse des femmes & d'Adraste. Tous se disposent à la célébration des funérailles. C'est un mélange de joye & de douleur, de triomphe & de deuil, qui a quelque chose de singulier. On apporte sur le Théâtre les sept cercueils. Chaque mere, chaque épouse pleure un fils ou un mari; & Adraste regle, pour ainsi dire, les chants lugubres en les reprenant tour à tour avec le Chœur. C'est le vrai γόος des Grecs, & le *Lessus* des Latins, dont nous avons déja observé plusieurs exemples. Tout cela est plus le propre du spectacle que de la lecture.

ACTE IV.

Théſée en arrivant dit qu'il ne veut point renouveller les douleurs d'Adraſte en lui demandant le détail de la guerre malheureuſe qu'il a faite devant Thébes. Etonné cependant de l'audace & de la valeur des ſept Capitaines qui aſſiégerent cette redoutable ville, dont il connoît les forces par ſa propre expérience, il voudroit les connoître, c'eſt-à-dire, leur caractere, non leurs exploits. » Car quelle folie, dit-il, de » demander ou d'expliquer les circonſ- » tances particulieres d'un combat, où » chacun occupé à ſe défendre ou à » attaquer conſerve à peine aſſez de » préſence d'eſprit & de ſang froid » pour agir. » C'eſt un trait ſatyrique & ſenſé contre les faiſeurs de relations trop circonſtanciées.

Adraſte montre d'abord le cercueil de Capanée. » C'étoit un homme ri- » che, ſans faſte, amateur de la ſim- » plicité, ennemi du fol orgueil qu'inſ- » pire l'abondance, ſobre, moderé, » & mépriſant ceux qu'il voyoit ſe » livrer aux feſtins & à la joye, per- » ſuadé que la probité & la bonne chere

» sont deux choses incompatibles, hon-
» nête homme, ami fidéle, particulie-
» rement à l'égard des absens; sincere,
» mais poli & obligeant, exact obser-
» vateur de sa parole, même à l'égard
» des esclaves. Tel fut Capanée. Cet
» autre, continue-t-il, est Eréoclus,
» jeune Héros peu favorisé des biens
» de la fortune, mais comblé d'hon-
» neurs dans l'Argolide; tellement
» désintereßé dans les services qu'il
» rendoit à sa patrie, que jamais il ne
» put se résoudre à recevoir rien de ses
» amis même, dans la crainte de cor-
» rompre tant soit peu son intégre équi-
» té, & de se voir lié par les présens.
» Il haïssoit les méchans, non l'Etat;
» & il distinguoit la République de
» ceux qui la rendoient odieuse en la
» gouvernant mal. Ce troisiéme est
» Hippomédon qui dès l'enfance eut le
» courage de fouler aux pieds la mol-
» lesse & la volupté, jusqu'à s'adonner
» aux soins de la vie champêtre, vivant
» durement, & formant son corps aux
» exercices pénibles du manége, de la
» chasse, & de l'arc, en vûe de se ren-
» dre un guerrier utile à sa patrie. Par-
» thénopée fils d'Atalante est le qua-
» triéme. Elevé dans l'Argolide quoi-

» qu'Arcadien, il ſçut plaire aux Ci-
» toyens & à l'Etat par ſes graces, ſa
» douceur, & ſa réſerve dans les paro-
» les; éloigné de tout eſprit de diſpute
» & de hauteur, choſe ſi peu ſuppor-
» table dans un Citoyen, & ſur-tout
» dans un étranger, les armes à la main
» il défendoit nos intérêts moins en
» étranger qu'en Argien. Adoré du
» ſexe; on ne lui vit jamais oublier la
» pudeur de ſon âge, ni flétrir ſa vertu.
» A l'égard de Tydée, je vais en faire
» un grand éloge en deux mots. Il ſça-
» voit moins manier la parole que les
» armes. Habile dans les ruſes de guer-
» re, il étoit inférieur à ſon frere Mé-
» léagre dans les autres connoiſſances.
» Mais il l'égaloit dans l'art militaire;
» & ſa ſcience conſiſtoit dans ſes armes.
» Avide de gloire, plein d'ardeur & de
» courage, riche d'ailleurs, ſes exploits
» faiſoient ſon éloquence. Sur ces traits
» ceſſez d'être ſurpris, Seigneur, que
» de pareils Héros ayent tous com-
» battu juſqu'à la mort devant Thé-
» bes. » Adraſte ajoute, que c'eſt-là le
fruit de leur éducation; ſur quoi il
prononce une ſentence, & veut qu'on
mette l'éducation à la tête de tout. Je
ne dis rien des caracteres qu'on vient

de lire. Le Lecteur en ſent toute ſa délicateſſe. Ils nous donnent au moins une idée de la vertu des anciens Grecs, & de leur façon de la concevoir.

Adraſte interrompu un moment par le Chœur qui pleure des fils ſi braves & ſi malheureux reprend la parole pour dire un mot des deux autres Chefs dont il n'a point parlé, & dont les corps n'ont pû être rapportés dans l'Attique. En effet l'un, c'eſt Amphiaraüs, fut englouti tout vivant avec ſon char dans le ſein de la terre. Adraſte en fait un ſujet d'éloge comme ſi les Dieux l'euſſent enlevé. * C'eſt ainſi en effet que Sophocle nous peint Œdipe à Colonne. † A l'égard de Polynice, le Roi d'Argos pour en relever le mérite ſe contente de dire que ce Prince étoit ſon allié & ſon ami long-tems avant

* AMYOT (dans ſon PLUTARQUE, Traité de la maniere de lire les Poëtes,) fait ainſi parler ESCHYLE au ſujet d'Amphiaraüs :

» Il ne veut point ſembler juſte mais l'être,
» Aimant vertu en penſée profonde
» Dont nous voyons ordinairement naître
» Sages conſeils où tout honneur abonde.

† *Tome III. page 380.*

qu'une cession volontaire du Trône de Thébes, & la situation de ses affaires l'engageassent à passer dans l'Argolide. On ne parle point de son corps, sans doute parce que le Poëte suppose qu'Antigone * lui avoit rendu les devoirs funebres au prix de sa vie. Du reste, Adraste prie Thésée d'ordonner la pompe des funérailles, de maniere que Capanée soit mis à part comme ayant été frappé d'un feu sacré, & que les quatre autres soient placés sur un même bucher.

Thésée ne veut point souffrir que les Dames approchent de ces cadavres, suivant l'usage; ni qu'on ouvre les cercueils, de peur de les effrayer par la pâleur & la difformité des morts qu'un long intervalle de tems avoit dû rendre affreux. Adraste finit par un retour de pitié sur ces morts. » Misérables mor-» tels, s'écrie-t-il, quelle fureur vous » précipite dans les combats, & vous » force à vous entr'égorger? Jouissez » d'un doux repos. Hélas! la vie est si » courte; faut-il qu'on se fasse encore » un cruel plaisir de l'abréger! »

---

* *Voyez l'Antigone de Sophocle, Tom. III. Acte II.*

Cette réflexion améne l'Interméde qui est un renouvellement de larmes & de cris de la part du Chœur. Les meres expriment leur douleur en chant, tandis que l'on construit le bucher de Capanée. On en voit le sommet auprès d'un rocher. Sur la cime de ce rocher paroît un nouveau personnage, c'est Evadné femme de Capanée, qui va jetter un nouvel intérêt dans le cinquiéme Acte.

ACTE V.

Evadné déclare publiquement que son dessein est de suivre son époux & de se jetter au milieu du bucher allumé; que son parti est pris; que nul obstacle ne peut l'en détourner; que rien n'est plus doux que de mourir avec ceux qu'on aime; & que c'est pour exécuter ce projet qu'elle vient de s'enfuir de la maison paternelle. Tout cela est exprimé d'une maniere fort tendre.

On voit aussi-tôt paroître le vieux Iphis son pere, qui étoit aussi celui d'Etéoclus. Il vient d'Argos tout effrayé pour chercher sa fille Evadné qui s'est échapée secrettement, dit-il, dans le dessein de mourir sur le corps de son

époux, deſſein ſi vif & ſi opiniâtre qu'il a fallu long-tems la garder à vûe : mais ſe voyant moins obſervée, elle a mis les momens à profit pour s'évader, ſans qu'il ſçache autrement que par conjecture que c'eſt à Eleuſine qu'elle s'eſt retirée. Il en demande des nouvelles au Chœur. Mais Evadné prévient la réponſe, & ſe décele elle-même ſans quitter ſon rocher.

Son pere ſurpris de la voir dans cette ſituation, & parée comme ſi elle alloit célébrer un nouvel hymenée au milieu d'une pompe funebre, lui en demande la raiſon. Elle répond d'une maniere énigmatique. A l'entendre, elle s'eſt diſpoſée à un grand triomphe, à une victoire qui la ſignalera parmi toutes les épouſes; en un mot, dit-elle nettement, je ne puis ſurvivre à Capanée, & je vais mêler mes cendres aux ſiennes dans ce bucher. Iphis a beau la diſſuader. Il n'eſt plus tems de la ſauver. Au moment que le corps de Capanée eſt conſumé par le feu, elle s'y précipite elle-même.

Le Chœur & ſon pere pouſſent de grands cris. Vaines plaintes. Evadné eſt dévorée tout-à-coup par les flammes. Le ſurprenant, c'eſt que tout cela ſe

passe, ou peu s'en faut, sous les yeux du Spectateur. Car il faut, au moins, qu'on voye la chûte d'Evadné, & qu'on n'ait pas lieu de douter qu'elle ne soit tombée dans les flammes derriere la décoration. Ce qui fait voir que les Anciens, qui donnoient beaucoup au spectacle, étoient fort curieux de machines dans leurs Tragédies. Il est évident par toute la suite du texte que Pline contredit Euripide. Car Pline dit, * *qu'il n'étoit pas permis de brûler le corps d'un homme frappé du foudre; qu'il falloit simplement l'inhumer, & que c'étoit une tradition religieuse.* Il est vrai qu'Euripide paroît entrer dans ce sentiment sur la fin du quatriéme Acte, où il fait dire à Théfée & à Adraste que *Capanée étant frappé du feu de Jupiter doit être inhumé à part comme un cadavre sacré; qu'on lui fera un monument proche le bucher des quatre autres Chefs; & que ce sera l'affaire des domestiques, tandis qu'eux-mêmes vont s'occuper aux funérailles des autres.* Cela paroît net & précis, d'autant plus que

* PLIN. *nat. hist. l. 2. c. 54. Hominem ita exanimatum (fulmine) cremari fas non est. Condi terrâ Religio tradidit.*

le Chœur, (*vers* 980.) dit qu'*il voit déja s'élever le lit de parade & le tombeau ſacré de Capanée.* Cependant dès le commencement du cinquiéme Acte, Evadné eſt perſuadée qu'on va brûler le corps de ſon mari. Elle vient (*vers* 1002.) *pour ſe jetter dans le bucher enflammé, & pour être enfermée dans le même tombeau que ſon époux.* Et ce qui détruit, ce ſemble, les paroles du quatriéme Acte, le Chœur dit à Evadné (*vers* 1009.) *Voyez-vous ce bucher, vrai tréſor de Jupiter, à l'entrée duquel vous vous étes placée? C'eſt-là qu'eſt votre mari qui a été frappé du tonnerre.* De plus Evadné elle-même eſt ſi convaincue que Capanée eſt ſur le bucher en queſtion, qu'elle répete pluſieurs fois; (*vers* 1015.) que *pour ſe couvrir d'une gloire immortelle elle va du haut de ſon rocher s'élancer dans le feu; qu'elle confondra ſes cendres avec celles de ſon époux; & qu'enfin ſon corps étant placé près de celui de Capanée, elle deſcendra ſatisfaite dans le Royaume de Proſerpine.* (*vers* 1065.) *Je m'élancerai dans ce bucher de Capanée.* Et un moment avant que de ſe précipiter, (*vers* 1070.) *Me voici prête. C'en eſt fait. Cette audace coûte au cœur d'un pere; mais qu'elle eſt*

vrécieuſe à une tendre épouſe & à ce cher époux que les flammes vont conſumer avec moi! Enfin un enfant que le Poëte ne nomme point, mais que la ſuite fait connoître pour Sthénélus fils de Capanée porte & donne à Iphis & à ſon ayeule les cendres de ce Guerrier, ou comme il le dit, *les reſtes de ſon pere tirés du bucher.* Ces preuves réunies ſont trop claires & trop fortes, pour ne pas convenir que ce qui a été dit au quatriéme Acte n'exclut point les honneurs du bucher pour Capanée, & ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'il devoit avoir un bucher particulier, vis-à-vis de celui des quatre autres guerriers.

C'eſt vouloir éluder la force de ces preuves, & ſe contredire que de penſer avec Barnez, qu'Euripide ſuppoſe à la vérité un bucher pour Capanée, mais un ſimple bucher d'honneur où ſon corps ne ſoit pas brûlé; & cela afin de donner lieu au généreux dévouement d'Evadné. Evadné auroit-elle été dupe, auſſi-bien que le Chœur, d'une ſimple repréſentation, elle à qui le Chœur aſſure que Capanée eſt ſur ce bucher, & qui parle en effet, comme ſi elle l'y voyoit? De plus ſi c'eût été un point de religion pour les Grecs, de ne pas

brûler ceux qui étoient morts par la foudre, Evadné l'auroit connu. Or, bien loin d'en être persuadée, elle croit tout le contraire. Il est donc visible que ce point de religion qui en étoit un du tems de Pline, ne l'étoit pas du tems d'Euripide : ou qu'il étoit alors plus mitigé, en ordonnant seulement qu'on brûleroit à part de pareils morts. Revenons à Iphis.

Cet Argien désespéré voudroit n'avoir jamais été pere. Il a perdu un fils devant Thébes, & il voit périr sa fille. Il ne veut plus désormais retourner dans des lieux où il ne trouvera qu'une affreuse solitude, & l'image toujours présente d'une fille victime de sa tendresse pour un mari. Il n'a plus & ne veut plus de ressource que la mort. Ici le Chœur se partage en deux. On suppose que le feu a déja consumé les chairs des cadavres ; & l'on apporte les ossemens des fils à leurs meres.

Un enfant (on verra que c'est Sthénélus, & il y en a plusieurs dont il est un,) porte les restes de Capanée. Les deux Chœurs éclatent en soupirs & en regrets de deuil. Mais toute l'attention se réunit sur Capanée. L'enfant parle de venger sa mort sur les Thébains.

» Ils ne ſont plus, dit-il, ô ma mere, » ces fils qui vous furent ſi chers. » Il parle ici de tous, & à la Dame qui méne un demi-Chœur, ſoit que ce ſoit la femme d'Iphis ou non. » Ils ne » ſont plus, continue-t-il. Réduits en » cendres, ils ſont diſperſés dans les » airs, & ils ont volé au rivage des » morts. O mon pere, vous entendez » vos enfans, ne pourrai-je un jour les » armes à la main aller venger votre » trépas? » Iphis ſeconde ce ſouhait par les ſiens en faveur de Capanée. L'eſpoir de le venger adoucit la douleur de Sthénélus; & Iphis en approchant l'urne de ſa poitrine, exhale les derniers regrets ſur le ſort de ſon fils, & de ſa fille.

Théſée vient interrompre ce deuil: » Adraſte, & vous Argiennes, dit-il, » vous voyez ces enfans qui portent » dans leurs mains ces braves guerriers » que j'ai rachetés. L'Etat & moi nous » vous en gratifions. Souvenez-vous de » ce que j'ai fait pour vous. Je le répéte » à tous, pour vous engager à rendre à » cette ville les honneurs que vous lui » devez, à perpétuer cette reconnoiſ- » ſance dans votre poſtérité, & à en » charger vos fils & les fils de vos en-

» fans. Que Jupiter & tous les Dieux » du Ciel ſoient témoins de cet inſigne » bienfait, & du retour dont nous vous » chargeons! »

ADRASTE. Ah, Théſée, nous ſçavons & nous ſentons toute la grandeur du bienfait dont vous avez comblé Argos dans le plus preſſant beſoin. Notre reconnoiſſance ſera immortelle. Elle doit égaler vos faveurs.

THESÉE. Que voulez-vous de plus? parlez.

ADRASTE. Votre bonheur & celui de votre Etat. Que ne méritez-vous pas?

THESÉE. J'accepte vos ſouhaits, & j'en forme autant pour vous.

Comme Adraſte eſt prêt de ſe ſéparer de Théſée, Minerve s'apparoît tout-à-coup à eux, & défend à Théſée de livrer ſi aiſément les cendres des morts aux Argiens. Elle exige qu'ils faſſent avant leur départ un ſerment de ne porter jamais les armes contre Athènes, & de faire avec cette ville une alliance éternelle. Elle ordonne que le Roi Adraſte prononce le ſerment pour tout ſon peuple, & ſe lie par de terribles imprécations contre l'Argolide, ſi l'on vient un jour à le violer. Une cérémonie ſacrée doit rendre autentique ce

ferment, dont elle veut qu'on grave les paroles dans le fonds d'un trépié facré, deftiné par Hercule au Temple de Delphes. Après y avoir fait couler le fang des victimes, on placera ce monument éternel de la fidélité des Argiens dans le Temple d'Apollon; & le couteau facré dont on fe fera fervi pour égorger trois brebis fur ce trépié fera caché fous terre, près du bucher des morts, pour être un jour l'effroi de ceux d'Argos, qui oubliant leurs fermens, oferoient porter les armes contre la ville d'Athènes. Théfée doit encore céder un bois facré pour y purifier les Argiens.

La Déeffe adreffe enfuite la parole aux enfans des morts. Elle leur prédit qu'un jour ils vengeront leurs peres; qu'ils renverferont Thébes; & que le nom * d'*Epigones* que leur donnera la Grece, auffi-bien que leur heureufe expédition de Thébes fera l'entretien de toute la pofterité. Ces *Epigones*, ou enfans de fept ou huit Braves, fe rendirent célebres au nombre de neuf, à fçavoir, Ægialée fils d'Adrafte, Therfandre fils de Polynice, Dioméde fils de Tydée, Sthénélus fils de Capanée,

* Επίγονες.

Stratolaüs fils de Parthénopée, Polydore fils d'Hippomédon, Alcméon & Amphiloque fils d'Amphiaraüs, & Mélon fils d'Etéoclus. Des huit peres, ſept perirent; Adraſte reſta ſeul. Du reſte, Etéoclus n'étoit pas cenſé l'un des ſept Chefs, étant beau-frere de Capanée. Leurs fils, dix ans après, les vengerent ſous la conduite d'Alcméon.

Mais en voilà trop ſur cette antiquité fabuleuſe. Cette Tragédie toute politique étoit faite uniquement pour flatter Athenes. C'eſt un trait de ſon hiſtoire qui étoit aſſez précieux aux Citoyens pour s'en prévaloir contre l'Argolide. Ces ſortes d'intérêts ne nous touchent plus; & tout ce qu'on pourroit dire, ne nous rendroit pas ce ſujet intéreſſant. Théſée promet à Minerve d'exécuter ſes ordres: & le Roi Adraſte ſe diſpoſe à jurer de faire tout ce que la Déeſſe a preſcrit.

IPHIGENIE en Aulide, & IPHIGENIE en Tauride.

On trouvera ces deux Piéces entierement traduites. La premiere, à la fin du Tome II. La ſeconde, au commencement du Tome III.

RHESUS,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PENELOPE écrit ainſi à Ulyſſe, chez Ovide :

* *Retulit & ferro Rheſumque Dolonaque cæſos ;*
Utque ſit hic ſomno proditus, ille dolis.
Auſus es, ô nimiùm nimiùmque oblite tuorum
Thracia nocturno tangere caſtra dolo,
Totque ſimul mactare viros adjutus ab uno :
At benè cautus eras, & memor ante mei.
Uſque metu micuere ſinus ; dum victor amicum
Dictus es Iſmariis iſſe per agmen equis.

» Télémaque a ſçu de Neſtor, & moi » de ce cher fils l'hiſtoire de Rheſus & » de Dolon immolés par vos coups, & » comment l'un fut la victime du ſom- » meil, & l'autre d'une ſurpriſe. Quoi, » Ulyſſe, vous avez perdu le ſouvenir » de Pénélope, juſqu'à oſer pénétrer » de nuit dans le camp des Thraces, » & vous mettre tant d'ennemis ſur les » bras, ſans autre ſecours que celui de

* OVID. *Heroïd. epiſt.* 1.

» Diomede ! Mais non ; ſans doute, » que l'idée d'une épouſe vous avoit » fait prendre de juſtes meſures pour » votre ſûreté. J'ai tremblé toutefois, » & mon effroi n'a ceſſé que quand en » me racontant cet exploit on a fini » par votre retour au camp des Grecs, » où vous arrivâtes ſur les courſiers des » vaincus. »

Ces beaux vers dont une traduction ne ſçauroit rendre toute la délicateſſe, ſont le véritable ſujet du Rhéſus d'Euripide. Je ne pourrois en donner plus heureuſement l'ébauche, outre que la Tragédie même le fera aiſément connoître en ſe développant. Il ſuffit pour la Scène de ſe fixer au camp des Troyens devant les murs de Troye, & de ſçavoir que les Perſonnages ſont, Hector, Enée, Pâris, Dolon, Rhéſus Roi de Thrace & ſon Ecuyer du côté des Troyens ; & de la part des Grecs, Ulyſſe avec Diomede. Minerve & la Muſe Terpſicore mere de Rhéſus, jouent auſſi leur rôle ; & le Chœur eſt composé des Officiers & ſur-tout des Sentinelles du camp Troyen. Le ſujet n'eſt donc autre choſe que le ſtratagême nocturne d'Ulyſſe & de Diomede qui tuent Rhéſus dans ſa tente,

Je dois encore avertir d'une chose, que le Lecteur n'auroit pas laissé de sentir même dans cet extrait ; c'est que le tour & le style du *Rhésus* paroît si différent du génie d'Euripide, qu'on a douté depuis fort long-tems si cette Tragédie étoit de lui, & si elle n'appartenoit pas plutôt à Sophocle. On n'y reconnoît en effet, ni les Prologues du premier, ni ses mouvemens de tendresse ; & l'on y voit au contraire, la justesse & l'art du Dialogue si bien employé par le second. Cependant malgré le jeu qui y regne, ce n'est pas la plus belle Piéce de ce Recueil. D'ailleurs le *Rhésus* ayant toujours été sur la liste des Tragédies d'Euripide, l'on ne sçauroit sur de simples conjectures entreprendre de la lui enlever ; & il est assez indifférent pour notre but qu'elle soit de l'un ou de l'autre Auteur, ou même d'un plus ancien, comme le veut Scaliger sans aucune lueur de vraisemblance, ou enfin, si l'on veut, de quelque contemporain, ce qu'il me seroit plus aisé de prouver par conjecture. Car Jophon succéda au génie de son pere Sophocle, & composa dans son goût.

ACTE PREMIER.

On voit le camp des Troyens ſous les murs de leur ville, apparemment à l'un des côtés du Théâtre; & du côté oppoſé dans le lointain, une mer, des vaiſſeaux, & le camp des Grecs aſſiégeans. Le Chœur, c'eſt-à-dire, un des Guerriers qui le forment, dit à un autre : Allez éveiller Hector : ce qui marque le tems où commence l'action. C'eſt ſans doute, ſur le minuit. On l'appelle; il répond; il paroît incontinent en Général, toujours actif, toujours alerte, & incapable de prendre du repos. Il s'informe avec impatience du ſujet pour lequel on le réveille. Le Sentinelle, ſans lui dire encore de quoi il eſt queſtion, le preſſe de s'armer & de mettre tout le camp ſous les armes, comme s'il s'agiſſoit d'une ſurpriſe. Hector qui voit tout paiſible, le croit frappé d'une terreur panique. Enfin, le Soldat dit la raiſon de ſes frayeurs. C'eſt que le camp des Grecs, auſſi-bien que leurs vaiſſeanx, paroiſſent éclairés d'une lumiere extraordinaire. Il ajoute, qu'il croit les ennemis aſſemblés dans le quartier d'Agamemnon; qu'en un

mot, toute l'armée Grecque semble être en mouvement.

Hector loin d'être effrayé de cette nouvelle, juge qu'après l'avantage qu'il a remporté ce jour-là même sur les Grecs, il veulent dérober leur fuite aux Troyens à la faveur de la nuit. Il adresse en soupirant la parole à Jupiter. » O Dieu, s'écrie-t-il, vous m'enlevez » la victoire & ma proye. » Il voudroit poursuivre les Grecs & brûler les vaisseaux. Mais il dit, que les Prêtres lui ont défendu de hazarder des combats nocturnes; que cependant, pour ne pas donner lieu aux ennemis de profiter de ces timides conseils, il est résolu de passer outre, & d'ensanglanter la fuite de l'armée Grecque.

Le Chœur lui représente que rien n'est moins assuré que cette prétendue fuite, & que sans doute ces feux trop justement suspects couvrent quelqu'autre dessein. Cela ne se trouve que trop vrai dans la suite. Mais Hector qui ignore ce que c'est que la crainte ne se peut persuader, que des ennemis qu'il a battus le jour même puissent penser à autre chose qu'à fuir. Rien ne développe mieux le caractere d'Hector que cette ouverture, qui est d'ailleurs naturelle, intéressante,

intéressante, & vive. Le Prince Troyen conclut à mettre tous ses Soldats sous les armes, lorsqu'Enée survient à pas précipités.

Enée s'informe de la cause du bruit qu'on commence à entendre dans le camp. " Armez-vous, répond sim-„ plement Hector. Pourquoi, reprend „ le premier ? Quelle embuscade nous „ ont préparé les Grecs, ils fuyent dit „ le Général. „ L'autre en demande des preuves; & on ne lui en apporte point d'autres que les feux qui brillent dans leur camp. Sur cela Enée blâme la pensée & le dessein d'Hector. " Il n'y „ a nulle apparence de fuite, & l'on „ risque tout si l'on attaque les Grecs. „ Si les Troyens ont le dessous, com-„ ment se réfugier sous les murs ? Com-„ ment passer de nuit avec la cavalerie „ sur les palissades, & traverser des „ ponts ? Si l'on a quelque avantage, „ Achille quoiqu'irrité souffrira-t-il „ qu'on mette impunément le feu aux „ vaisseaux ? „ Enée avance donc, que le dessein d'Hector est dangereux, & qu'il part beaucoup plus de la fougue martiale qui fait son caractere, que de la prudence d'un Général. Ainsi parloit-on *bonnement au bon vieux tems*, dont la

ſincerité ne ſubſiſte plus. Enée eſt d'avis qu'on envoye reconnoître le camp ennemi, pour ſçavoir la cauſe de ce mouvement, & ce qu'il y a à craindre ou à eſpérer, ſi c'eſt une fuite ou une embuche, afin de prendre enſuite un parti ſenſé. Le Chœur ſe range au ſentiment d'Enée ; & comme c'eſt-là un conſeil de guerre fait à la hâte, Hector ſe voit contraint d'y acquieſcer. Il ordonne qu'on tranquilliſe l'eſprit des Soldats ; & il prend ſur lui le ſoin d'envoyer un Eſpion en campagne, réſolu du reſte de pourſuivre les Grecs, ſi leur fuite eſt verifiée. Il demande enſuite à haute voix qui des Officiers veut ſervir la patrie, & ſe charger de la dangereuſe, mais honorable commiſſion, de découvrir par ſes yeux les deſſeins des ennemis.

Dolon s'offre ſans délai. C'eſt un des principaux Officiers. Il ſaiſit avec joye cette occaſion de ſe ſignaler. Mais il met une condition. « Quelle ſera, „ dit-il, la récompenſe de mon heu„ reuſe audace ? Demandez tout, dit „ Hector, excepté mon rang. „

Dolon. Je ne vous envie point cet honneur ſuprême.

Hector. Hé-bien, vous ſerez mon

allié. Devenez gendre de Priam.

Dolon. Je ne porte point mon ambition jusqu'à m'allier à des Souverains, & je mets mon bonheur dans une alliance moins disproportionnée.

Hector. Si vous êtes sensible à l'éclat de l'or, vous pouvez choisir.

Dolon. Les richesses ne me manquent pas. Ma modération a borné mes besoins.

Hector. Que pouvez-vous donc souhaiter dans Ilion ? Parlez.

Dolon. Quand vous reviendrez vainqueur, & chargé des dépouilles des Grecs, promettez-moi ce que j'oserai vous demander.

Hector. Je promets tout, & je n'excepte que les Généraux ennemis.

Dolon. Immolez-les, Seigneur. Je ne demande point de grace pour Ménélas.

Hector. Est-ce le fils d'Oïlée que vous souhaitez ?

Dolon. Non : la mollesse de l'éducation des Grecs ne produit pas des cœurs amateurs du travail. Leurs mains n'y sont point endurcies.

Hector, Qui donc des Officiers ennemis choisissez-vous pour prix ?

Dolon. Je vous l'ai déja dit. L'appas

de l'or me touche peu ; je puis me passer d'eux.

Hector. Hé-bien, vous serez le maître de choisir parmi les dépouilles.

Dolon. Elles sont dûes aux Dieux, faites-leur en l'hommage, & suspendez-les dans les Temples.

Hector. Que désirez-vous donc de plus considérable que ce que je vous offre ?

Dolon. Les coursiers d'Achille. Voilà l'unique récompense qui réponde à la grandeur de mon entreprise.

Hector. Vos vœux concourent avec les miens. Je portois mes vûes sur ces coursiers immortels. Neptune les donna à Pélée. C'est un présent d'un Dieu. Mais enfin, je sacrifie mon inclination au bien public, & je vous céde généreusement le char d'Achille.

Dolon. Je pars à ce prix. Content de ce partage, je me croirai le plus heureux des Phrygiens ; & vous ne devez pas m'envier cet objet de tous mes désirs. Roi de cette contrée, vous êtes le maître de tout. Tout s'empresse à seconder vos souhaits.

C'est cette noble ambition de l'Officier Troyen que Virgile a exprimé en ces vers :

* *Qui quondam castra ut Danaûm speculator adire.*
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus.
Illum Tydides alio pro talibus ausis
Affecit pretio ; nec equis aspirat Achillis.

„ Ce fut ce Dolon qui pour s'exposer „ à reconnoître de nuit le camp des „ Grecs, osa porter son ambition jus- „ qu'à demander le char d'Achille pour „ récompense de son audace. Mais Dio- „ méde lui donna un tout autre prix, „ & le mit hors d'état d'aspirer aux cour- „ siers du fils de Pélée. „

Je cite ces vers pour montrer l'estime où ce prix étoit chez les Anciens, & comment l'idée s'en étoit perpétuée jusques chez les Romains. C'est par cette même estime que le Chœur d'Euripide félicite Dolon, en lui disant, qu'à la vérité son courage est grand; mais que le prix ne l'est pas moins. C'est pour cela qu'après avoir tout balancé, il paroît le mettre au-dessus même de l'alliance Royale qu'Hector avoit proposée à Dolon, & que Dolon (mauvais courtisan, comme on l'étoit alors) n'avoit pas balancé à refuser, sans craindre de blesser le fils de Priam, l'héritier pré-

* *Æneid. l.* 12. *v.* 351.

ſomptif du Trône, & déja Roi, en préférant des chevaux à une de ſes ſœurs. Tel eſt le préjugé de la Fable qu'il faut dévorer, & dont l'abſurdité même produit de véritables beautés, témoin la Scène que nous venons de voir.

Dolon prêt à partir dit au Chœur qu'il va ſe déguiſer; & le déguiſement qu'il choiſit, eſt une peau de loup. Arrivé près des retranchemens des Grecs, il imitera la façon de marcher des bêtes, pour n'être point ſuſpect; c'eſt-à-dire, à parler ſelon nos manieres; qu'il ſera le loupgarou. Cet artifice ſent trop l'ignorance des ruſes de guerre où étoit l'Antiquité comparée à nos tems, pour ne pas nous choquer. Le Chœur applaudit pourtant à ce beau ſtratagême, & fait des vœux pour la réuſſite. Il ſouhaite que Dolon tue Ménélas ou Agamemnon, & cet entretien mis en chant termine l'Acte.

ACTE II.

Un Berger du mont Ida ſalue Hector, & lui dit qu'il vient lui annoncer une heureuſe nouvelle. Hector tout plein de ſes projets guerriers rebute le Berger, comme s'il venoit l'entretenir de

quelque affaire domeſtique. Il veut l'envoyer au Palais pour y rendre compte de ce qui concerne ſes troupeaux ; & il trouve mauvais qu'il s'adreſſe à un Général occupé d'affaires beaucoup plus ſérieuſes. Le Berger le tire d'erreur. » C'eſt auſſi de guerre, dit-il, que je » viens vous parler. « C'eſt qu'il a vû paſſer par la forêt d'Ida un gros de troupes ſous la conduite d'un chef Thracien. Hector devine que c'eſt Rhéſus ; & le Berger fait un narré très-naïf. Il peint la frayeur & l'embarras des Paſteurs à la vue de ces troupes inconnues, la fuite des troupeaux ſur la croupe des montagnes, la maniere dont il a été raſſuré par les coureurs de Rhéſus, l'air majeſtueux de ce Roi de Thrace, qui reſſembloit, dit-il, à un Dieu, la magnificence de ces armes toutes d'or, la richeſſe de ſes équipages, le grand nombre de ſes Soldats, tant cavalerie qu'infanterie, archers, & autres armés à la légere. Il ne voit pas d'apparence qu'Achille lui-même pût tenir contre un tel renfort. Mais Hector n'eſt point dupe de ces ſecours tardifs. Il a eu tant d'avantages ſur les Grecs, qu'il ſe croit aſſez fort pour ſe paſſer de Rhéſus. « Ce ſont, dit-» il, de ces amis de la proſpérité qui

» viennent cueillir les fruits de la vic-
» toire, ſans avoir eût part aux travaux
» de la guerre. »

Le Chœur conſeille toutefois au Général Troyen d'accepter ce renfort. Mais fier de ſa ſupériorité ſur les Grecs, il croit ſe ſuffire. Le Chœur inſiſte, & allégue l'incertitude des armes, qui ſont ſouvent journalieres. Il prie Hector de reſpecter du moins l'hoſpitalité, & de recevoir Rhéſus ſinon comme un allié, au moins comme un étranger. Le Prince Troyen ſe rend à cette priere. Cependant, ceux qui compoſent le Chœur ſe réjouiſſent de l'arrivée d'un chef auſſi belliqueux que l'eſt Rhéſus. Il éleve juſqu'aux cieux ſa valeur, & prévient ſa venue par des éloges & des vœux pour le ſuccès de ſes entrepriſes.

ACTE III.

Rhéſus s'avance vers Hector, & lui offre ſon bras & ſes troupes : le Troyen lui dit nettement : « Je ſuis peu fait
» à diſſimuler, & je ne puis vous cacher
» la peine que votre abſence nous a
» cauſée. Tant de fois appellé dans un
» tems où nous avions beſoin de votre
» bras, allié des Troyens, intéreſſé

» comme nous à combattre les Grecs, » devenu Roi d'un grand Etat par mes » ſoins, il n'a pas tenu à vous que Troye » ne fût renverſée. Seul de tant d'alliés » dont les uns ont ſacrifié leur vie pour » nous, & les autres ſont toujours ſous » les armes expoſés à toutes les injures » des ſaiſons, vous avez, ce ſemble pré- » feré le plaiſir & le repos à la gloire de » ſervir des amis, qui méritoient quel- » que reconnoiſſance. Je vous le redis, » Seigneur : Hector ne ſçauroit fein- » dre, & il ſe plaint à vous de vous- » même. »

Le Thracien loin d'être offenſé de ces reproches dit, qu'il va répondre avec la même ſincérité. « Contraint de reſter » dans la Thrace, il a ſouffert plus » qu'Hector de l'impoſſibilité où il s'eſt » vû d'aller défendre Troye. Mais un » peuple voiſin de ſes frontieres lui a » ſuſcité des affaires fâcheuſes dont les » ſuites ont rompu ſes deſſeins. Prêt à » s'embarquer pour Ilion, il a trouvé le » rivage rougi du ſang de ſes ſujets. Il » a fallu écarter la tempête, & repouſſer » l'ennemi. Enfin, l'ennemi eſt réduit & » la Thrace tranquille. Il profite de ſa » victoire pour voler au ſecours de » Troye. Battu par les vents de l'Helleſ-

» pont, & fatigué d'un long voyage par » mer & par terre, il étoit bien éloigné » de goûter les plaisirs & le repos dont » on lui fait un crime. A la vérité, il » arrive tard, mais à propos. Car enfin, » qu'ont fait les Troyens depuis dix ans? » Souvent vaincus, quelquefois vain- » queurs, ils semblent essuyer avec les » Grecs tous les hazards des jeux de » Mars. Pour moi, ajoute-t-il, je ne » veux qu'un jour pour terminer la » guerre. Aujourd'hui je dompte les » Grecs, je détruits les tours, je brûle » leurs vaisseaux, je mets tout à feu & » à sang, & le jour suivant je pars d'I- » lion. Au reste qu'aucun de vous ne » combatte. Qu'on me laisse seul tenter » l'entreprise. Je sçaurai réparer mes » délais. »

Le Chœur applaudit à ce discours de Rhésus, & le comble d'éloges. Flatté de ces louanges, il reprend la parole, & dit, que ce n'est pas assez de chasser les Grecs de la Phrygie, & qu'il veut à la tête des Troyens porter le fer & le feu dans le sein de la Gréce. Mais Hector à qui dix années d'une pénible & dangereuse guerre ont donné des sentimens plus modérés, & une expérience moins ambitieuse, s'écrie incontinent.

» Ah, je me croirois trop heureux, & » j'aurois trop de graces à rendre au ciel, » si je pouvois seulement écarter l'orage » dont Ilion est menacé, & jouir de la sé- » curité que nous avons perdue ! D'ail- » leurs, ne croyez pas, Seigneur, que » la Gréce soit aussi facile à ravager que » vous le prétendez. »

RHÉSUS. Tous les Princes Grecs ne sont-ils pas rassemblés contre Troye.

HECTOR. Il est vrai : mais loin de les mépriser, j'ai peine même à m'en délivrer.

RHÉSUS. Hé-bien, nous les passerons au fil de l'épée, & tout sera terminé.

HECTOR. Hé, Seigneur, n'allez point vous perdre en de vains projets, & ne songeons qu'au mal présent.

RHÉSUS. Quoi, satisfait de repousser les injures, vous bornez-là toutes vos prétentions !

HECTOR. Mon Sceptre me suffit. Et que puis-je souhaiter de plus ? Enfin, Seigneur, choisissez un poste dans l'une ou l'autre aîle, ou dans le corps de bataille. Je vous laisse le maître.

RHÉSUS. Non, Hector, je voudrois combattre seul. Mais si dans la confusion

d'avoir ſi peu avancé, vous êtes jaloux de la gloire de porter la flamme ſur les vaiſſeaux Grecs, ſouffrez du moins que j'aye Achille en tête.

HECTOR. Vous ne pouvez avoir affaire à ce Héros.

RHÉSUS. N'eſt-il pas au ſiége d'Ilion ?

HECTOR. Oui, mais courroucé contre les Grecs il leur refuſe ſon bras.

RHÉSUS. Quel eſt le Guerrier le plus diſtingué après lui ?

HECTOR. Ajax & Dioméde ne le cédent à aucun des Héros Grecs. Ils ont de plus Ulyſſe, Prince auſſi propre aux coups de main qu'aux fineſſes de l'éloquence.

Hector raconte en peu de mots toutes les ruſes & tous les ſtratagêmes d'Ulyſſe; comment il a trouvé le ſecret de pénétrer dans le Temple de Minerve & d'enlever le *Palladium*; comment il a paru dans Troye ſous divers déguiſemens : enfin, quel embarras donne aux Troyens la fécondité de ſon eſprit toujours attentif à leur nuire. Cela prépare finement ce qui doit ſuivre, & caractériſe bien les principaux perſonnages, particulierement Ulyſſe, dont la tête eſt

toujours remplie de projets fins, & Rhéſus dont la préſomptueuſe valeur ne ſe promet pas moins que de tuer Ulyſſe & de vaincre Dioméde. Hector ſans répondre à ces rodomontades, aſſigne un quartier à Rhéſus & à ſes troupes pour y paſſer le reſte de la nuit. Il leur apprend le mot du guet, à ſçavoir, *Phœbus*. Il ordonne aux Sentinelles de bien faire leur devoir & d'attendre Dolon, qui doit être bien-tôt de retour, dit-il, s'il n'a été intercepté. Puis il ſe retire auſſi-bien que Rhéſus.

Les Sentinelles qui font le Chœur, s'apperçoivent que le tems de leur garde eſt paſſé. Réſolus de chercher ceux qui doivent les relever, ils les nomment, ils ſe mettent en devoir d'aller les réveiller. Pour cela, ils ſe partagent en deux demi-Chœurs, dont l'un va d'un côté pour goûter le ſommeil du matin qu'annoncent déja les oiſeaux, & qu'il dit être le plus agréable; l'autre après quelques ſoupçons légers ſur le délai de Dolon, ſe retire de ſon côté pour avertir ceux qui doivent prendre ſa place, de façon que le Théâtre demeure vuide, au moins vers la tente d'Hector, lorſqu'Ulyſſe & Dioméde paroiſſent. Cette adreſſe du Poëte à laiſſer ſon Théâtre libre,

malgré l'embarras du Chœur, eſt un coup de maître qui n'eſt pas ſans exemple. Sophocle nous en a fourni un dans ſon Ajax. Tom. III.

ACTE IV.

Ulyſſe & Dioméde ne ſont point apperçus & ne voyent perſonne. Il eſt vrai que les ténebres ne ſont pas entierement diſſipées, & qu'ils ne ſe montrent qu'après de grandes précautions. Cette Scène devient par-là tout-à-fait naturelle & ſemblable à la réalité même. Car les deux Princes Grecs au milieu d'un camp de Troyens prêtent l'oreille à tout, & portent par tout leurs regards curieux. Ils s'entr'exhortent à ne pas donner dans les Sentinelles, & l'on voit par leur entretien qu'ils ſçavent le mot du guet, qu'ils ont appris de Dolon en le ſurprenant. Ulyſſe va droit à la tente d'Hector. Car il la reconnoît aux marques qu'il a ſçûes du même Dolon; mais Hector ne s'y trouve pas; ainſi leur coup eſt manqué. Leur deſſein étoit de tuer ce Général des Troyens; & le voyant abſent ils ſe croyent d'abord trahis; puis ils s'imaginent que les Dieux veillent à ſa ſûreté.

Dioméde propose d'aller attaquer Enée ou Pâris. « Mais le moyen, répond » Ulysse d'errer dans un camp inconnu » à travers mille dangers inévitables ? » Il est donc d'avis de retourner aux vaisseaux, content que Dioméde ait tué Dolon, dont ils ont la dépouille, ce qui fait connoître sur le champ au spectateur le sort de l'Espion Troyen. Mais Dioméde ne peut se résoudre à s'en revenir sans avoir fait quelque exploit éclatant : & sur cela Minerve leur apparoît, de maniere qu'elle n'est vûe ni entendue que d'eux seuls.

Elle les trouve fort tristes de se voir contraints de retourner sur leurs pas sans avoir fait ce qu'ils avoient projetté. » Mais quoi, leur dit-elle, si les Dieux » dérobent Hector, Enée, & Pâris à » vos coups, ignorez-vous que Rhésus » est une victime digne de vous ! Si le » jour le trouve en vie, ce sera fait » des Grecs. Achille & Ajax ne pour» ront tenir en sa présence. Votre salut » dépend de sa perte. » Ulysse en remerciant sa Divinité lui demande où est la tente du Prince Thracien. Elle la lui montre, & l'avertit sur-tout de prendre ses coursiers comme un butin très-rare.

Ulysse donne le choix à Dioméde d'enlever le char, ou de tuer Rhésus & ses soldats. Mais le fils de Tydée naturellement Héros, prend sur lui ce dernier exploit sans balancer, & charge Ulysse de l'autre comme plus conforme à son caractere industrieux. C'est apparemment sur cela qu'Ajax dans * Ovide fait ce reproche au Roi d'Ithaque.

Luce nihil gestum, nihil est Diomede remoto.
Si semel ista datis meritis tam vilibus arma :
Dividite : & major pars sit Diomedis in illis.
Quò tamen haec Ithaco, qui clam, qui semper inermis
Rem gerit, & furtis incautum decipit hostem.

» Non, Ulysse n'a rien fait qu'à la » faveur des ténebres ; il n'a rien osé » sans le secours de Dioméde. Si vous » jugez ses prétendus exploits dignes » d'un prix tel que les armes d'Achille, » partagez-les. Dioméde en aura la » meilleure part. Mais que peut pré» tendre ce ténébreux Héros à qui la » surprise & la ruse tiennent lieu d'ar» mes & de bravoure ? »

Minerve voit tout à coup arriver

* Ovid, *Metamorph. l.* 13. *v.* 100.

Pâris. C'eſt un fâcheux contre-tems pour l'expédition qu'elle a conſeillée, & qu'elle dirige. Dioméde voudroit l'attaquer à main armée. Mais les deſtins ne permettent pas qu'il attente ſur les jours de ce Prince. Au moins Minerve le déclare ; & tandis que les deux Grecs ſe dérobent à la vûe de Pâris, la Déeſſe l'amuſe ſous la forme de Vénus. C'eſt que les Divinités de la fable font ſur les ſens les impreſſions qu'il leur plaît de faire. En effet Minerve parle aſſez haut pour être entendue de loin, & ne l'eſt pourtant que d'Ulyſſe & de Dioméde ; tantôt elle ſe montre comme Minerve, tantôt comme Vénus. Nous en avons obſervé un exemple dans * l'Iphigénie en Tauride. Il faut avoir égard à tout ce merveilleux de la fable ancienne ſi l'on veut avoir quelque commerce avec les Poëtes Grecs. Ce qui nous en choque le plus, c'eſt que le ſecours de la Déeſſe diminue beaucoup la gloire d'Ulyſſe & de Dioméde, puiſqu'avec ſon ſecours ils n'agiſſent preſque plus qu'à coup ſûr. C'eſt le reproche que dans notre ſiécle on a ſouvent fait à Homere ſans vouloir

---

* *Voyez Tom. III.*

ſe payer d'allégorie. Apparemment que les Athéniens y étoient plus faits que nous, eux qui concevoient que Minerve n'étoit autre choſe que la Prudence, & Vénus la Beauté, ſans porter néanmoins le raffinement de l'allégorie auſſi loin que le Taſſe & d'autres modernes l'ont voulu. * Second inconvénient de ce trait fabuleux, c'eſt que Minerve trompe Pâris de deſſein prémédité ſous l'apparence de Vénus, Déeſſe favorite de ce Prince mou & efféminé. Cela eſt plus difficile à ſauver malgré l'allégorie. Auſſi n'entreprends-je point ici de juſtifier la fable ancienne. Il me ſuffit de l'expoſer & de tâcher par une ſorte d'enchantement de rappeller les eſprits François aux idées Athéniennes en les ſubſtituant pour un moment aux

---

* PLUTARQUE admet des inſtructions cachées dans les fictions d'HOMERE : mais il blâme les allégories recherchées qu'on veut quelquefois y voir. » Qui voudra conſidérer » de près les fables & fictions qui ſont les plus » blâmées en lui, il y trouvera dedans une » très-utile inſtruction & ſpéculation couver- » te, combien que quelques-uns les tordent » à force, les tirant, comme l'on dit, par les » cheveux en expoſitions allégoriques. » PLUT. d'AMYOT., *man. de lire les Poëtes.*

nôtres, ſans trop examiner ſi ces idées étoient bonnes ou mauvaiſes, abſurdes ou raiſonnables, convaincus ſeulement qu'elles étoient reçûes comme une monnoye qui avoit cours alors.

Pâris inquiet d'un bruit qui s'eſt répandu dans le camp, qu'on a vû roder des eſpions, venoit réveiller Hector, & l'avertir d'être ſur ſes gardes. C'eſt-là que la fauſſe Vénus l'amuſe, & diſſipe ſes ſoupçons par un menſonge formel, tandis qu'Ulyſſe & Dioméde à qui elle parle enſuite, quoique de fort loin, s'en retournent par ſon conſeil après avoir fait leur coup, c'eſt-à-dire, maſſacré Rhéſus, & amené les courſiers, ſans leur avoir donné le tems de goûter les pâturages de Troye, & les eaux de Xanthe, comme s'exprime Virgile :

Ardenteſque avertit equos in caſtra priuſquam
Pabula geſtaſſent Trojæ, Xanthumque bibiſſent.
ÆNEID. l. I. v. 472.

Le bruit de ce maſſacre & de cette ſurpriſe nocturne a réveillé une partie du camp. On voit donc des ſoldats ſortir en confuſion à droite & à gauche en criant : *Tue, tue.* Cette Scène eſt la même que celle de ce beau Chœur qui ouvre l'Opéra de Théſée.

Avançons, avançons, que rien ne nous étonne :
Frappons, perçons, frappons : qu'on n'épargne personne ;
Il faut périr ; il faut périr ;
Il faut vaincre ou mourir.

Un demi-Chœur rencontre Ulysse, & lui portant l'épée sur la gorge il lui demande avec de grands cris, *qui il est, d'où il vient, & ce qu'il fait.* Ulysse se présente d'assez bonne grace, (à ce qu'il paroît) pour un guerrier accusé chez les Poëtes d'être plus rusé que brave. L'autre demi-Chœur survient qui prend son parti. On se contente de demander à Ulysse le mot du guet ; il le dit, & on le laisse échapper. Ce danger si pressant affoiblit un peu l'objection dont nous avons parlé ci-dessus, puisque Minerve n'a pas garanti Ulysse ; ou plutôt ce trait justifie l'allégorie, puisque c'est en effet la présence d'esprit & le sang froid qui sauvent Ulysse d'un pas si délicat.

Cependant les sentinelles qui ne sçavent pas encore le malheur qui vient d'arriver dans le quartier de Rhésus, raisonnent entr'eux sur l'audace de ceux des ennemis qui se sont glissés dans le camp. Ils soupçonnent Ulysse, mais

trop tard. Tandis qu'ils raiſonnent ſur cela, fort inquiets de ce que dira Hector, ſi l'ennemi s'eſt ſauvé au milieu d'eux par leur négligence, on voit paroître un homme bleſſé qui déplore ſon ſort & celui de Rhéſus.

ACTE V.

C'eſt l'Ecuyer de ce Prince. Il cherche Hector pour l'accabler de reproches ſur le meurtre de Rhéſus qu'il lui impute. Il déplore la mort de ſon maître, & la honte qui la ſuit. Un trépas glorieux conſoleroit ſa patrie. L'Ecuyer raconte enſuite ce qu'il a pû ſçavoir de ce carnage dont il ignore l'auteur. Perſonne n'étoit ſur ſes gardes dans le quartier des Thraces. La fatigue du voyage & la ſécurité où l'on devoit être faiſoient qu'on croyoit pouvoir goûter quelques heures de ſommeil en attendant le jour. Cependant l'Ecuyer ſe réveille par je ne ſçai quelle inquiétude ſur ſes courſiers. Il voit errer deux hommes autour des tentes durant la nuit. Il les prend pour des maraudeurs Troyens ou alliés. Il crie, il menace ; & ceux-ci s'échappent. Il revient à ſa tente & s'endort. Mais un ſonge horrible l'effraye. Il

s'imagine voir deux loups affamés qui se jettent sur ses coursiers, & qui frappent leurs flancs de la queue. Il se réveille derechef, & il entend des gémissemens de mourans ; il est même teint du sang de son maître. Il se leve & cherche ses armes. A l'instant il reçoit un coup d'épée & tombe par terre. Il entend alors le bruit de son char qu'emmenoient les assassins. Mais il n'a pû sçavoir qui ils étoient, & il impute cette noirceur aux Troyens. Le Chœur tâche en vain de le détromper : & sur le champ arrive Hector le feu & la colere dans les yeux.

Ce Prince s'emporte contre les Sentinelles. C'est par leur négligence, dit-il, que des Grecs sont entrés & sortis impunément après cet horible carnage. Sans doute Ulysse se rit des Troyens & d'Hector, mais les gardes seront punis ; & ce Général les menace du supplice & de la mort. Le Chœur se justifie, & tâche de l'appaiser. Mais l'Ecuyer prend la parole, & accuse Hector lui-même de ce forfait. « Pourquoi » les punir, s'écrie-t-il ? Pourquoi par » ce vain artifice vouloir abuser un allié? » Vous êtes l'assassin. C'est votre main » qui a porté de si funestes coups. Nos

» tentes ſont remplies de morts & de » mourans : c'eſt votre ouvrage ; tous » vos diſcours ne me ſéduiront point. » Un vil intérêt qui vous a fait envier » le char de Rhéſus, vous a porté à » plonger le poignard dans le ſein de » vos alliés. Vous les appellez à votre » ſecours. Ils y volent. En voilà le prix. » Pâris, oui le raviſſeur Pâris fut moins » coupable que vous. Du moins il ne » viola pas l'hoſpitalité par le ſang ré- » pandu. Ne me dites point qu'un » Grec s'eſt coulé dans le camp, & » que nous en ſommes les victimes. » Comment auroit-il pû forcer tant » d'impénétrables barrieres, ou les fran- » chir à votre inſçu ? Vos tentes ſont » devant les nôtres, & qui de vous eſt » bleſſé ? Qui des autres alliés ? C'eſt » nous malheureux, nous ſeuls qui pé- » riſſons, nous ſeuls qu'on a trahis. » Non, je n'accuſe aucun des Grecs. » Il faudroit qu'une Divinité leur eût » indiqué le quartier des Thraces ! Et » ceux qui y ſont entrés ne le con- » noiſſoient que trop. En un mot vous » êtes le coupable. »

Hector ſans être émû de ces injurieux reproches qu'il pardonne à une vive douleur, ſe contente de répondre ſim-

pleinent. « Depuis le commencement
» de la guerre nos alliés ſont parmi
» nous, & jamais ils ne m'ont reproché
» de leur avoir donné le moindre ſujet
» de plainte. Aurois-je commencé par
» vous ? Me préſerve le ciel de rougir
» mes mains dans le ſang d'un ami par
» le vain déſir d'un char. Croyez-moi,
» c'eſt Ulyſſe qui a conduit & commis
» cet attentat. Je le reconnois à cette
» ruſe. Hé qui des Grecs l'auroit ima-
» ginée ? Quel autre eût pû l'exécuter ?
» Dolon ne revient point. Ah que je
» crains qu'Ulyſſe n'ait ſurpris ce mal-
» heureux guerrier !

L'Ecuyer perſiſte dans ſa penſée & dans ſes reproches. Mais Hector plus généreux encore à pardonner que l'autre n'eſt hardi à l'offenſer dévore cet affront, & fait emporter ce bleſſé dans le Palais, avec ordre d'en avoir tout le ſoin poſſible, & avec promeſſe de le garder à Troye, & de lui tenir lieu de Rhéſus.

Durant que le Chœur réfléchit ſur ce malheur, il paroît une Déeſſe dans les airs qui tient un cadavre ſanglant entre ſes bras. C'eſt la Muſe Terpſichore mere de Rhéſus. Elle l'emporte dans ſon char volant,& le pleure en préſence du camp.

C'eſt

C'eſt Ulyſſe, dit-elle, qui l'a immolé. Mais il en portera la juſte punition. Elle lance auſſi des imprécations contre Dioméde & contre Achille dont elle prédit la mort. Enfin elle entre dans l'hiſtoire de ſes propres amours & de la naiſſance de Rhéſus. Thamyris en fut la cauſe. Il oſa défier les Muſes en fait de chant. Il fut vaincu. Terpſichore vit le fleuve Strymon au Promontoire de Pengée dans la Thrace. Elle en fut aimée, & mit au monde Rhéſus. Mais pour le cacher à ſes ſœurs, chez qui la virginité étoit en recommandation, elle le laiſſa à ſon pere qui le fit élever ſecrettement par ſes Nymphes. Terpſichore l'a vû devenir un grand Roi. Elle ne craignoit rien pour lui, tant qu'il reſteroit dans ſa patrie. Mais elle lui défendoit ſur-tout d'aller à Troye, où elle ſçavoit qu'il finiroit ſes jours. Ce malheureux fils a couru au-devant de ſa deſtinée. Il n'a pû réſiſter aux empreſſemens d'Hector. Mais hélas, ajoute-t-elle, ce n'eſt ni Hector, ni Ulyſſe, ou Dioméde que je dois accuſer. C'eſt Minerve. Elle parle enſuite de la Thrace comme d'un pays cher aux Muſes, témoins Orphée, Muſée, & Thamyris même, tout ingrat qu'il oſa être envers les Muſes. Il en porta la pei-

ne : il perdit la vûe & la raison. Thamyris est comme on voit, le premier des Poëtes qui soit devenu fou.

Hector après s'être justifié auprès de la Déesse du malheur arrivé à Rhésus, veut se charger de la pompe funébre. Mais Terpsichore l'en dispense. Elle est résolue de faire de Rhésus un demi-Dieu, un Prêtre de Bacchus, dont la demeure soit une grotte de la Thrace. Proserpine daignera bien lui faire cette grace en faveur d'Orphée fils de Calliope, autre Poëte qu'une Muse a donné à la Gréce. Il est bon de remarquer que Rhésus fils de Muse n'étoit pas Poëte, mais qu'en récompense il étoit fanfaron. Terpsichore finit par des soupirs sur le malheur des meres qui ont à pleurer sur leurs fils, & elle s'envole dans les airs avec le corps de Rhésus. Le jour paroît. Hector s'anime de plus en plus, & donne ordre qu'on range l'armée en bataille dans l'espérance de fondre sur les Grecs, de venger Rhésus, & de brûler leur flotte. Vain projet, qui ne s'exécute au plus que derriere le Théâtre. La piéce étoit faite pour flatter les Grecs, & Euripide avoit atteint son but par l'heureuse issue du stratagême d'Ulysse & de Diomède.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

CETTE piéce où Hécube joue un des principaux rôles, ainsi que dans la premiere Tragédie du même Auteur, * en est pourtant si différente qu'elle devroit la précéder dans l'ordre de la lecture. En effet l'*Hécube* n'est à proprement parler qu'une suite des *Troyennes*. Dans la premiere, l'Héroïne est une Princesse la plus malheureuse qui fut jamais, comme Reine & comme mere; puisque privée de la couronne, & réduite à l'esclavage elle a encore la douleur de voir égorger son fils Polydore par un perfide allié, & sa fille Polyxène par le fils d'Achille dans un pays étranger. Ici ce n'est pas seulement la Reine des Troyens, & la mere de tant de Héros qui pleure ses infortunes; c'est

* *Voyez* l'Hécube d'Euripide, *dans ce Volume.*

une troupe de Dames Troyennes que les Grecs vainqueurs regardent comme la partie la plus conſidérable de leur butin, & qu'ils partagent entr'eux au ſort, pour les faire paſſer à l'inſtant de Troye dans leurs vaiſſeaux. Il eſt vrai qu'on immole auſſi dans cette piéce Polyxène & de plus Aſtyanax, ce qui rend Hécube la plus à plaindre des Troyennes. Mais enfin il ne s'agit pas uniquement d'elle. A l'égard du ſacrifice de Polyxène fait en differens lieux dans l'une & l'autre Tragédie, & de quelques autres circonſtances qui varient, ce ſont des libertés que les diverſes traditions donnoient aux Tragiques Grecs, & dont Euripide n'a pas fait difficulté de ſe ſervir plus d'une fois.

La Scène de ce Poëme eſt le camp des Grecs ſous les murs de Troye. La tente d'Agamemnon leur Général eſt le principal objet du ſpectateur. C'eſt de-là que partent les deſtinées des Troyennes qu'on tire au ſort, & la place qui eſt devant ſert à la repréſentation des événemens réglés dans la tente par le caprice des Grecs, ou par le ſort. Au reſte Euripide n'a pas eu peur de ſe répéter un peu lui-même quant au ſujet, tant l'Iliade lui a paru

une ſource intéreſſante & féconde en ſpectacles tragiques.

Neptune & Minerve font le Prologue. Hécube, Caſſandre ſa fille, Andromaque veuve d'Hector, Helene, Ménélas, Talthybius, un Chœur de Troyennes captives, ſont les perſonnages de la Tragédie.

ACTE PREMIER.

Neptune paroît ſeul. L'intérêt qu'il prend à la ville de Troye qu'il a bâtie avec Apollon, le rappelle vers elle par un retour de pitié ſur l'état affreux où les Grecs l'ont réduite. Il retrace en peu de mots l'image de Troye en cendres, & de ce cheval funeſte, qui, dit-il,

* S'en va devenir
L'éternel entretien des ſiécles à venir.

Il expoſe en paſſant quelques traits du ſujet, à ſçavoir l'aſſemblée des Grecs & le partage du butin. Il raconte ce qui précéde l'action; que Polyxène eſt déja immolée ſur le tombeau d'Achille, & qu'Agamemnon foulant aux pieds le

* Racine, *Iphig. Act.I. Sc. V.*

respect dû au Dieu Apollon dont Cassandre étoit la Prêtresse, n'a pas rougi d'épouser cette Princesse malgré elle. Il dit en soupirant les derniers adieux à cette ville si heureuse autrefois, & renversée de fond en comble par la colere de Junon & de Pallas.

Minerve s'entendant nommer survient, arrête Neptune, & par des civilités elle l'engage à souffrir un moment d'entretien. Contente de sa vengeance sur Troye, elle en prend à présent les intérêts; ou plutôt piquée de la négligence des Grecs qui n'ont pas puni le crime d'Ajax lorsqu'il traîna inhumainement Cassandre du Sanctuaire même de Pallas où elle s'étoit réfugiée, la Déesse veut les sacrifier à son ressentiment, & rendre leur retour funeste. Elle a déja obtenu des orages & des foudres de Jupiter; elle demande à Neptune qu'il souleve les flots, à peu près comme Junon le demande à Eole dans Virgile;

* *Incute vim ventis, submersasque obrue puppes,*
Aut age diversas, & disjice corpora ponto.

» Animez le courroux des vents; en-
» gloutissez la flotte sous les eaux, ou

---

* *Æneid. l.* 1. *v.* 73.

» dispersez-là, & ensevelissez les Grecs » dans le sein de la mer. » Neptune promet son secours à Minerve : l'un & l'autre se retirent pour préparer aux Grecs d'horribles tempêtes. Cette punition anticipée des Grecs est plus artificieuse qu'on ne se l'imagine d'abord. Elle prévient déja le spectateur en faveur de la malheureuse Troye, & elle le laisse content à la fin du spectacle dans l'espoir que les inhumanités qu'il a vûes ne resteront pas impunies.

On voit paroître à l'instant une troupe de femmes autour d'Hécube qui est couchée proche de la tente d'Agamemnon comme une personne accablée de douleur. Tel on l'a vûe dans une Scène de la piéce * qui porte son nom. Les Dames Troyennes l'exhortent à se lever ; mais ayant besoin elles-mêmes de consolation, elles soupirent en la consolant, & ne peuvent s'empêcher de dire, comme Virgile l'a dit depuis :

† *Fuimus Troës, fuit Ilium & ingens,*
Gloria Teucrorum.

» Ilion n'est plus, & la gloire de Troye

---

* *Hécube Act. III.*
† *Æneid. l. 2. v. 325.*

» s'eſt évanouie. » Hécube en gémiſſant ſaiſit cette triſte penſée, & en fait l'aliment de ſa douleur. L'accablement où elle eſt lui ôte la force de ſe lever. Relevée cependant par le ſecours des femmes, elle fait en vers lugubres le récit de tous ſes maux. « Epouſe de Priam, » mere de tant de * Princes, Reine d'un » grand Etat il ne lui reſte de tout cela » qu'une triſte vie qu'elle va traîner » dans la captivité. La vûe du rivage » d'où la flotte ſe diſpoſe à partir re- » double ſes plaintes. Où ſera-t-elle » conduite, & pour quelle région quit- » tera-t-elle ſa chere patrie? » Le Chœur entre dans ſes ſentimens. Il faut remarquer qu'il n'eſt pas compoſé des femmes du premier rang. L'on entend d'un autre côté de grands cris. Ce ſont ceux des autres Dames Troyennes qui ſont enfermées dans une tente, & qui voyent que l'on précipite leur départ & leur eſclavage. Tout le reſte de l'Acte ne roule que ſur leur inquiétude touchant leur deſtinée. C'eſt un deuil de femmes effrayées ſans nul reſſource d'eſ-

---

* Ils étoient au nombre de cinquante.
Quinquaginta illi Thalami, ſpes tanta nepotum! Virg. Æneid. l. 2. v. 503.

poir, & une ſuite de plaintes plus naturelles que faciles à exprimer. Le tout fait comprendre nettement que leur arrêt va être prononcé, & que les ſorts ſe tirent dans la tente du Général.

ACTE II.

Talthybius vient annoncer l'iſſue. C'eſt le hérault d'Agamemnon. Chaque mot qu'il dit eſt un coup de foudre pour Hécube. Car il lui apprend qu'Agamemnon s'étoit réſervé Caſſandre en qualité de ſeconde épouſe. Il la trompe ſur la deſtinée de Polyxène, comme ſi elle devoit être Prêtreſſe des manes d'Achille, terme énigmatique qui ſignifie obſcurément qu'elle a été ſacrifiée ſur le tombeau de ce héros. Mais l'infortunée mere l'ignore, & ne comprend point cette énigme. « L'ai-je » miſe au monde, s'écrie-t-elle, pour » devenir la Prêtreſſe des morts ? » C'eſt par de pareilles exclamations qu'elle interrompt Talthybius à chaque nouvelle qu'il lui apprend. Enfin après lui avoir dit qu'Andromaque eſt échûe comme captive à Néoptolême fils d'Achille, il lui déclare qu'elle-même doit être l'eſclave d'Ulyſſe. Ce dernier coup

ſur-tout eſt foudroyant pour Hécube. Elle hait & mépriſe Ulyſſe ; elle l'a vû ramper à ſes pieds. Une pareille deſtination eſt le comble du malheur pour elle. Auſſi jette-t-elle de grands cris en verſant des torrens de larmes. Le Chœur de ſon côté livré encore à l'incertitude ſur ſa deſtinée n'eſt pas plus tranquille. Enfin Talthybius ſe diſpoſe à emmener Caſſandre ſur les vaiſſeaux.

Cependant on voit briller des feux dans la tente où cette Princeſſe eſt renfermée. Talthybius craint que ce ne ſoit le déſeſpoir qui engage les Troyennes à ſe brûler elles-mêmes. Il court épouvanté & fait ouvrir les portes. Il ſe trompoit. C'eſt Caſſandre qui ſort, une torche à la main, comme une Pythoniſſe animée de l'eſprit d'Apollon. Elle croit être devant l'autel de l'hymenée, & elle chante une eſpéce d'épithalame pour célébrer ſon mariage avec Agamemnon. Mais c'eſt un chant plein de tranſports fatidiques.» Pleurez, » dit-elle, ô ma mere, pleurez votre » époux & votre patrie. Pour moi je ne » ſonge aujourd'hui qu'à invoquer l'hy» men & Hécate. » C'eſt la Déeſſe de la juſtice & de la vengeance.

Vainement le Chœur & la Reine tâ-

chent de rappeller Caſſandre à elle-même. Remplie de ſon démon prophétique, elle continue ; » Ce n'eſt plus Apol-» lon, s'écrie-t-elle ; c'eſt Agamemnon » qui m'épouſe. J'accepte ſa main ; mais » ſa mort * & le renverſement de ſa » maiſon feront le prix de cet hymenée. » Je vengerai mon pere & mes freres » morts. » En un mot elle prédit tous les malheurs des Grecs ; autre punition anticipée. Puis revenant de ſon enthouſiaſme extatique, elle conſole Hécube ſa mere par la comparaiſon qu'elle fait du ſort de la Gréce avec celui de Troye. A l'en croire les vainqueurs ſont plus malheureux que les vaincus, ſans compter les maux affreux que va leur attirer l'hymen ſacrilége d'Agamemnon. Cette douce vengeance conſole Caſſandre, & lui rend même ce mariage précieux. Il lui importe peu de mourir, pourvû que Troye ſoit vengée.

Talthybius qui eſt préſent traite de rêveries les prédictions de Caſſandre, & la preſſe de le ſuivre ſur les vaiſſeaux,

---

* On a vû en diverſes Tragédies Grecques l'accompliſſement de cette prophétie, ſur-tout dans l'Agamemnon d'ESCHYLE, Act. V. Tom. III. où l'on trouve auſſi ce même caractere de Caſſandre.

en disant à Hécube qu'elle-même va bientôt suivre Ulysse. « Non, répond » Cassandre, elle ne le suivra pas. Et » que deviendroient mes oracles ? Elle » mourra dans Troye, * & toi, malheu- » reux Ulysse, tu ignores la cruelle des- » tinée qui t'attend. Errant de mers en » mers durant dix années, exposé aux » barbaries du Cyclope, † aux enchan- » temens de Circé, aux fureurs de Cha- » ribde, revenu seul en ta patrie, où » tu trouveras tout dans le désordre & » la confusion ; alors tu regarderas nos » infortunes comme de véritables biens » en comparaison de tes maux. Je me » tais. Allons, que l'on me conduise, » qu'on presse l'hymen que je dois faire » aux enfers. Oui, fier Agamemnon, » tu as beau t'énorgueillir de ta conquê- » te, tu n'auras pour fruit que d'horri- » bles funérailles à ton retour ; & ta „ Cassandre elle-même sera la proye des „ bêtes féroces auprès de ton cercueil.

* Voyez la Tragédie d'Hécube, Act. V. & le sort différent de cette Princesse qui fut métamorphosée en chienne furieuse, après avoir suivi quelque tems Ulysse.

† Voyez le Cyclope d'EURIPIDE à la fin du VI. Volume.

„ Couronnes ſacrées, ornemens prophé-„ tiques, marques ſi cheres de ma vir-„ ginité, je vous dis un éternel adieu. „ * Zéphyre, portez-les au Dieu Apol-„ lon. Où eſt le vaiſſeau d'Agamemnon? „ Eſt-ce ici qu'il faut monter ? J'y vole, „ & vous n'attendrez pas long-tems le „ ſouffle des vents favorables, puiſque „ dans ma perſonne vous emmenez une „ Furie avec vous. Adieu, Madame; „ chere patrie, adieu; & vous, manes „ de mes freres, & de mon pere, vous „ me reverrez bientôt : mais vous me „ reverrez triomphante & enſévelie ſous „ les débris de la maiſon des Atrides nos „ bourreaux. „

Hécube frappée de cet adieu ſe pâme : on la rappelle à la vie. Mais elle ne revoit la lumiere que pour ſe peindre plus vivement l'excès de ſon infortune. Ce ſont les plus grands traits. Et c'eſt toujours le même objet, la grandeur de ſa fortune paſſée, l'ancienne gloire de Troye, ſes murs renverſés, ſes palais en cendre, Priam tombant à l'autel de Jupiter, ſes fils & ſes filles ou

* Cet adieu reſſemble fort à celui de la Caſſandre d'ESCHYLE, Tom. III. EURIPIDE avoit bien lû l'*Agamemnon* de ce Poëte.

morts ou esclaves, elle-même enfin réduite à la plus dure captivité. Euripide entre dans le détail, & ne fait pas difficulté de dire en quoi consiste cet esclavage, à sçavoir, à remplir les plus bas offices des domestiques. Cette peinture que fait Hécube renouvelle la douleur des Troyennes, qui toutes font un Intermède en chant lugubre, & tout rempli des mêmes idées sous des tours differens.

ACTE III.

Un char passe. C'est Andromaque qu'on enléve avec son fils Astyanax, & que l'on conduit aux vaisseaux. Cette rencontre réveille la tendresse d'Hécube & d'Andromaque. L'une & l'autre versent des pleurs comme une mere & une fille que l'on conduiroit à la mort. Après quelques plaintes entrecoupées, & des larmes où le Chœur prend part en y mêlant les siennes, Hécube apprend à Andromaque le sort de Cassandre, & Andromaque apprend à Hécube la mort de Polyxène que les Grecs ont égorgée sur le tombeau d'Achille. Pour consoler une mere frappée coup sur coup de tant d'affreuses nouvelles, la veuve d'Hector

lui fait entendre que la condition des morts eſt plus heureuſe que leur propre ſituation. Elle ſe donne pour exemple, & ſe regarde comme plus infortunée que Polyxène, puiſqu'on la contraint d'épouſer le meurtrier de tout ce qu'elle eut de plus cher. Elle ſe peint avec des traits qui font véritablement reconnoître la veuve d'Hector. Appliquée uniquement à plaire à cet illuſtre époux, elle ſçut faire ſon bonheur; & cette vertu même l'a perdue. Pyrrhus en eſt épris, l'aime & l'épouſe. « Cher Hec-» tor, s'écrie-t-elle, vous mourez, & » je me vois condamnée à devenir l'é-» pouſe de votre ennemi. Que le deſtin » de Polyxène eſt heureux! » Andromaque ignoroit encore qu'un plus grand malheur la menaçoit.

Hécube inconſolable, mais un peu affermie par la vûe d'Aſtyanax ſon petit-fils, entreprend à ſon tour de conſoler Andromaque. Elle l'exhorte à ſouffrir la vie, du moins pour ſon fils, reſte unique de tant de grands Rois. « Oubliez Hec-» tor, dit-elle; votre déſeſpoir ne lui » rendra pas le jour. Cultivez Pyrrhus, » & ſongez que c'eſt le ſeul moyen de » ſauver un fils qui peut rétablir Troye, » & nous venger. »

Talthybius arrive à l'inſtant pour annoncer de nouveaux malheurs. Il n'oſe parler, tant ce qu'il va dire eſt effrayant. Il commence; il s'interrompt lui-même. Enfin il laiſſe échapper le mot fatal. Les Grecs demandent la mort d'Aſtyanax. Il faut qu'il ſoit précipité du haut des murs. C'étoit le dernier coup qu'on réſervoit à Troye? Rien n'eſt mieux ménagé, pour faire croître l'intérêt du Théâtre. Talthybius ajoute à Andromaque, qu'il eſt inutile d'employer les prieres; que c'eſt un parti pris; que les Grecs ſont inéxorables; qu'il faut obéir ſur le champ; & que s'il lui échappe un mot contre l'armée, ſon fils demeurera ſans ſépulture.

» Quoi, cher enfant, s'écrie-t-elle, » on t'arrache à une mere! tu meurs: » & le nom d'Hector devenu ſi ſalutai- » re pour tant d'autres, te devient fu- » neſte! D'où vient es-tu fils d'Hector, » & pourquoi ſuis-je ſon épouſe? Je » t'ai mis au monde pour régner ſur » l'Aſie, non pour être la victime des » Grecs. Tu pleures, cher enfant: ah, » tu ſembles preſſentir tes maux. Que » te ſert d'embraſſer une foible mere, » & de te réfugier dans mon ſein*?

* Le Grec ajoute, *comme un oiſeau ſous les aîles de ſa mere.*

» Ce n'eſt plus un aſyle pour toi. Il
» n'eſt plus d'Hector. Non, il ne ſor-
» tira point du tombeau pour te dé-
» rober au trépas. Privé de parens,
» d'amis & d'appui, tu vas périr. Les
» cruels, ils vont te précipiter impi-
» toyablement. Doux objet de tant d'in-
» quiétudes maternelles, c'étoit donc
» pour ce triſte ſort que mon ſein t'a-
» voit allaité. Embraſſe une mere pour
» la derniere fois : que je reçoive ici
» tes derniers ſoupirs. Inhumains, que
» vous a fait cet enfant ? Son innocence
» n'adoucit-elle point votre rage ? O
» Hélène, Furie de la Gréce & de
» Troye, ce n'eſt point Jupiter qui
» fut l'auteur de ton origine : ce ſont
» les Démons, l'Envie, le Carnage, la
» Mort, & tout ce qu'il y a d'horreurs
» dans l'univers. Puiſſes-tu payer les
» maux que tu nous as faits ! Hé bien :
» barbares, prenez cet enfant : le voilà.
» Précipitez-le, dévorez-le, raſſaſiez-
» vous de ſon ſang. Vainement tente-
» rois-je de le ſauver. Adieu : cachez
» dans le vaiſſeau la plus infortunée
» des meres. Quel gage de l'hymen
» qu'on me prépare, que le trépas de
» mon fils ! » Elle ſe voile le viſage :
puis par un retour ſur Aſtyanax, qu'on

lui arrache : « Allez, dit-elle, Aſtya-
» nax, allez mourir ſur le lieu même
» où vous deviez régner. » On l'enleve : Hécube le pourſuit encore par d'inutiles cris ; & le Chœur termine cette Scène en continuant ſes premiers chants de deuil ſur le renverſement de Troye que l'Amour a perdue, & que la protection des Dieux favorables aux Troyens n'a pû ſauver.

ACTE IV.

Ménélas ſort à ſon tour de la tente, & déclare qu'il eſt au comble de ſes vœux, puiſqu'il s'eſt vengé de Pâris, & qu'il peut ſe venger de l'infidelle Hélène, dont les Grecs lui ont remis la deſtinée entre les mains. Il eſt déterminé, dit-il, à la conduire dans la Gréce, pour l'immoler à ſon reſſentiment, & aux mânes de ceux qui ont péri dans la guerre de Troye. Hécube éleve les mains aux Ciel, & bénit Jupiter de ſon équité à punir les forfaits. Sa priere eſt remarquable, en ce qu'elle invoque ce Dieu en ces termes : « Puiſ-
» ſant moteur de l'univers, vous, dont
» la terre même eſt le trône : Etre
» impénétrable à nos lumieres : qui que

» vous ſoyez, ſoit une nature néceſſaire, » ſoit l'eſprit des mortels, je vous adore. C'eſt vous dont l'équité, par des » routes ſecrettes, conduit les choſes » humaines à ſes fins. » Cela montre bien que les idées des anciens ſur la Divinité, quoique nobles & grandes, n'étoient ni uniformes ni précieuſes. L'on ſent ici qu'Euripide étoit diſciple de Socrate.

On amene auſſi-tôt Hélène, qu'on tire violemment de la tente par ordre de Ménélas. Elle demande s'il lui eſt permis de parler pour ſa défenſe. Son époux ne veut pas l'écouter. Mais Hécube le prie de lui permettre d'expoſer ſes raiſons, & ſe charge de la confondre, en faiſant retomber ſur elle tout ce qu'elle alléguera de ſpécieux pour ſa défenſe. Ce qui fait naître une de ces conteſtations ſi propres du Théâtre antique, & ſi fort du goût d'Athènes, qu'il n'y a preſque point de Tragédies où nous n'en trouvions une ou pluſieurs.

Hélène commence : ſon diſcours eſt artificieux ; car elle déclare d'abord que ce n'eſt point à ſon époux qu'elle parle, puiſqu'auſſi-bien il ne ſe rendroit pas à ſes raiſons : mais qu'étant attaquée

par Hécube, elle ſe ſent aſſez de force pour lui répondre. Elle dit que c'eſt Hécube & Priam, qui ſont coupables de tous les maux qu'a cauſé la guerre l'une pour avoir mis au monde Pâris, & l'autre pour n'avoir pas étouffé ce monſtre naiſſant. Elle raconte en peu de mots la diſpute des trois Déeſſes ſur leur beauté, & le jugement de Pâris en faveur de Venus. Héléne en fut le prix. Qu'auroit-ce été ſi Pâris eût rendu Junon victorieuſe? Cette Déeſſe lui offroit la domination de l'Europe & de l'Aſie. Que devenoient les Grecs? C'eſt Héléne ſacrifiée à la paſſion de Pâris, qui a ſauvé la Gréce, & qui a rendu les Grecs vainqueurs des Troyens, dont, ſans elle, ils auroient été les eſclaves. La mort ſera-t-elle donc la récompenſe de ce bienfait?

Il eſt vrai qu'on pourroit faire à Héléne une objection fâcheuſe : c'eſt d'avoir connivé à ſon enlevement. Elle en ſent toute la force : auſſi tâche-t-elle de la prévenir & de l'éluder. Elle dit que » Pâris étoit venu à Sparte ſous les » auſpices d'une grande Divinité : que » Ménélas doit donc s'en prendre à » Venus, non à elle. Hé, le moyen » de réſiſter à une Déeſſe à qui Jupiter

» même obéit ? » La raison, comme on le voit assez, n'est pas trop légitime, puisque les Grecs eux-mêmes ne s'en payoient pas. Elle en allégue une plus plausible, quand elle reproche à son époux de s'être absenté fort à contretems de son Palais, après y avoir reçu Pâris. C'est sur cette absence imprudente qu'Ovide s'est cru en droit de fonder l'artificieuse lettre qu'il suppose qu'Héléne écrivit à Pâris.

Il est aisé de juger quel fond Ménélas pouvoit faire sur Héléne, & de quel poids doit être la prétendue justification de cette Princesse, que l'Antiquité nous a laissé regarder comme le modéle des fléaux d'Etat, tant de fois renouvellés, depuis Héléne.

Elle continue son apologie à-peu-près en ces termes : » Je puis paroître coupable de n'avoir pas quitté Troye
» pour retourner à Mycènes, quand les
» Dieux sembloient me rendre à mon
» premier époux, en m'ôtant Pâris ;
» mais ils me sont témoins que je l'ai
» tenté vainement. Combien de fois
» les gardes m'ont-ils surprise sur le
» point que j'étois de m'échaper de
» Troye, en franchissant les murs par
» le secours des cordes attachées aux

» créneaux ? Hélas ! Ils m'ont livrée, » malgré moi & malgré les Phrygiens, » à la paſſion de Deiphobus. » Elle laiſſe alors couler quelques larmes feintes ; & elle demande à Ménélas pour quel crime il oſera lui donner la mort, & s'il prétend braver les Dieux qu'elle fait auteurs de tout ce qu'on lui reproche. Le Chœur eſt ébloui de ce diſcours, mais il n'eſt pas perſuadé ; & il exhorte Hécube à venger ſes enfans & ſa patrie par un diſcours qui renverſe toutes les fauſſes ſubtilités d'Héléne. Cela montre combien on donnoit d'avantage aux raiſonnemens & à l'éloquence chez les Athéniens.

Hécube juſtifie d'abord Junon & Pallas. » Eſt-il croyable que la premiere » ait voulu trahir l'Argolide qu'elle ché» rit, & la livrer aux Troyens ? Miner» ve a beaucoup moins pretendu leur » ſoumettre ſa chere Athènes. La con» teſtation de ces Déeſſes ſur la beauté » n'eſt qu'une fable inventée à plaiſir. » Quelle eût été la prétention de Ju» non ? Un époux plus puiſſant que » Jupiter ? Et celle de Pallas, quelle ? » Un mariage ? Hé, ne le fuyoit-elle » pas. Ceſſez, dit-elle à Héléne, de » rendre ces Déïtés complices de vos

» crimes, ou plutôt de les avilir pour » vous juſtifier. Vous ne trouverez nulle » créance dans les eſprits ſenſés. Quelle » folie de croire que Venus ait quitté » le Ciel pour accompagner Pâris, & » pour favoriſer un raviſſeur? Hé, ne » pouvoit-elle pas, ſans ſortir du ſéjour » céleſte, enlever Héléne avec toute ſa » Cour & ſon Palais? * C'eſt le fol » amour de Pâris; c'eſt votre propre » foibleſſe qui vous a tenu lieu de Ve- » nus. Tout devient divinité pour les » coupables mortels. » Elle ajoute un jeu de mots tels que ceux qui ſont ſouvent uſités chez les Grecs & dont on a vû des exemples dans cet ouvrage. C'eſt que ce n'eſt pas ſans raiſon que les noms Grecs de *Venus* & de *Folie* ſe reſſemblent. †

Ici Hécube pouſſe Héléne par des reproches très-expreſſifs ſur la honte de ſes déréglemens. Elle alléguoit la violence: « Mais qui des Lacédémoniens, » reprend Hécube, vous a entendu ap-

---

* Damicles, ville Lacédémonienne.

† Ἀφροδίτη *Vénus*, Ἀφροσύνη *Stultitia*. Tout ce diſcours d'Hécube eſt remarquable. Il confirme mon ſyſtême ſur la diſtinction de la Fable, & de la religion réelle des Payens. *Voyez la Concluſion générale, au VI. Volume.*

» peller, Castor & Pollux à votre se-
» cours ? Non, non, c'est l'éclat de
» la fortune qui a toujours guidé votre
» cœur. Vous arrivez à Troye ; on com-
» bat. Ménélas est-il vainqueur ? Il
» devient un héros pour vous, & Pâris
» n'est plus rien. Les Troyens avoient-
» ils le dessus ? Ménélas vous devenoit
» méprisable. Le succès, non la vertu,
» déterminoit vos penchans & vos in-
» clinations. Venons à ces évasions dont
» vous osez parer votre vertu préten-
» due. Vous n'avez pû fuir, dites-vous.
» Hé bien, il falloit mourir. Toute
» autre que vous auroit-elle balancé à
» sacrifier sa vie à son époux légitime ?
» C'est moi qui cent fois vous ai dit :
» Fuyez, ma fille ; dérobez-vous à vo-
» tre amant : je trouverai le moyen de
» vous renvoyer aux Grecs ; délivrez-
» nous d'une guerre cruelle. Mais com-
» ment avez-vous reçu ces avis mater-
» nels ? Ils excitoient votre courroux.
» Fiere de regner dans le Palais de Pâ-
» ris, vous ne cherchiez qu'à nourrir
» votre orgueil de l'encens & des ado-
» rations des Phrygiens. Tout cela vous
» étoit précieux, & vous osiez vous
» montrer avec des parures faites pour
» rehausser l'éclat de votre beauté ;
vous,

» vous, qui auriez dû rougir de respi-
» rer le même air que Pâris.

Hécube finit en exhorrant Ménélas à venger la Gréce & la pudeur violée, en faisant mourir Héléne. Le Chœur seconde cette demande ; & Ménélas y souscrit. Héléne a beau le supplier ; il ne veut plus rien entendre, & il l'envoye sur le rivage pour être transportée en Gréce ; mais non sur le même vaisseau que lui, suivant son premier dessein, dont Hécube l'a détourné. C'est qu'elle craignoit avec raison que l'adroite Héléne ne vînt à regagner par ses pleurs & ses charmes le cœur de Ménélas, comme il arriva en effet.

Le Chœur, pour interméde, continue ses chants lugubres. Les Troyennes imputent à Jupiter les sacrifices abolis, les autels profanés & les temples abbatus. Elles pleurent leurs maris privés de sépulture, & leurs enfans orphelins, dont les Grecs vont les séparer. Dans la crainte du sort qui les menace, elles souhaitent de périr sous les flots : & surtout elles font des imprécations contre Héléne, afin qu'elle n'arrive pas dans la Gréce. Cet Interméde paroît plus touchant que les autres.

ACTE V.

Talthybius apporte à Hécube deux affreuſes nouvelles. L'une eſt celle du départ précipité d'Andromaque, qui a été obligée de ſuivre Neoptoléme ſur le même vaiſſeau, où il emportoit les cendres de ſon pere Achille. La ſeconde s'explique aſſez par le préſent qu'il lui fait. C'eſt le corps d'Aſtyanax qu'il lui remet entre les mains pour l'enſévelir. Il peint la douleur d'Andromaque, qui vient d'arroſer de ſes larmes le corps de ſon malheureux fils, en faiſant retentir tout le rivage de ſes adieux à ſa patrie expirante, & au tombeau d'Hector. Talthybius confeſſe qu'il en a été extrêmement touché. Auſſi eſt-ce à lui qu'elle a confié ce cher dépôt, pour être remis entre les mains d'Hécube. On le lui préſente ſur le bouclier d'Hector qui doit lui ſervir de cercueil. Heureuſe idée, & digne d'Euripide. Andromaque n'a pas cru devoir faire un autre uſage de ce bouclier, qui lui auroit rappellé ſans ceſſe le ſouvenir cruel de ſon époux & de ſon fils maſſacrés.

Ce ſpectacle intéreſſant fournit à Hécube la matiere d'un beau Monologue,

qu'elle fait tandis que Talthybius va tout préparer pour les funérailles du jeune Prince. » Mettez bas, (dit-elle » à ceux qui portent ſon petit-fils) met- » tez bas ce bouclier ſi capable de re- » nouveller mes douleurs. Fiere Gréce, » que ton orgueil eſt timide & cruel ! » Quoi, la crainte d'un enfant t'a porté » à immoler cette tendre victime ! Mon » Hector, ſecondé de ſon courage & » de tant d'alliés, a ſuccombé ſous tes » coups; & cet enfant t'a fait trembler » dans le ſein même de tes triomphes ! » Cher Aſtyanax, quelle deſtinée eſt » la tienne ? Ah, ſi du moins, arrivé » à un âge plus avancé, tu étois mort » pour ta patrie; ſi, poſſeſſeur de la » couronne, tu avois laiſſé des héritiers » d'un Royaume floriſſant, tu ſerois » heureux: ſi l'on peut appeller un bon- » heur des biens trop peu durables. » Mais, hélas, né pour tant de gran- » deur, tu n'as fait que l'entrevoir. Que » nos barbares murs ont défiguré cette » tête charmante, qui fit les délices » d'une mere ! O mains, ô levres, où » nous reconnoiſſions les traits d'un » pere, qu'eſt devenu votre éclat ! quel- » le étoit ton erreur, cher enfant, » quand attaché à ma robe, tu me pro-

» mettois, en begayant, l'hommage » de ta chevelure & de pieux devoirs, » pour appaiser mon Ombre ! Courbée » sous le poids des ans, privée de tous » mes fils, esclave enfin, c'est moi qui » suis contrainte de te rendre ce triste » office. Est-ce-là le fruit de mes soucis, » & de tant de nuits inquiétes ? Tendres » caresses, étoit-ce-là le terme fatal où » vous deviez finir ? Que puis-je graver » sur ton sépulchre ? * *Astyanax fut la » victime des craintes de la Gréce.* Que » cet éloge sera glorieux aux Grecs ! » Tu n'as point joui du sceptre ni des » biens paternels ; mais le bouclier qui » te sert de tombeau est le plus pré- » cieux de ces biens. Bouclier fidéle, » tu as perdu le héros qui t'illustra ; » mais le fardeau que tu portes sçaura » te dédommager, &c.

Les femmes du Chœur apportent à Hécube le peu d'ornemens qu'elles ont pû recueillir de leurs anciennes richesses pour les ensevelir avec le corps d'Astyanax, suivant l'usage. Là commen-

---

Note de l'Editeur. * » Quel épitaphe l'interpréte des Muses » inscrira-t-il sur ton tombeau ? » Ceci montre qu'il y avoit des Poëtes dès-avant la prise de Troye, Μουσοποιοὶ, & qu'une de leurs principales occupations étoit de composer des épitaphes.

cent les cris & les lamentations funébres, si fréquentes chez Euripide. Hécube & les Dames Troyennes font retentir tour à tour le Théâtre de leurs plaintes ; mais Hécube dit une chose assez remarquable pour le tems où elle vivoit. C'est au sujet d'une pompe si peu digne du fils de tant de Rois. » Que font, après tout, aux morts de » si riches funérailles ; ce n'est qu'un » vain éclat imaginé pour satisfaire la » vanité des vivans. » Cette pensée marque au moins que les Payens n'étoient pas tout-à-fait dupes de leurs coutumes superstitieuses, telle qu'étoit celle d'envoyer dans l'autre monde leurs morts richement parés.

Ce concert lugubre est interrompu par la vûe des flammes qui paroissent sur les tours, & aux toits des maisons qui restoient encore sur pied dans Troye. Le Chœur apperçoit des hommes, la torche à la main, courir çà & là comme des furieux, & porter partout la désolation & l'incendie. Talthybius paroît lui-même, & annonce nettement ce que le Chœur n'a fait qu'entrevoir ; je veux dire, qu'il donne ordre aux incendiaires de faire leur office, & d'achever de livrer Ilion aux

flammes. Il avertit en même tems les Troyennes de se tenir prêtes à partir, & il dit à Hécube qu'il lui faut sur le champ suivre Ulysse. » Malheureuse, „ s'écrie-t-elle, voici donc le comble „ de mes maux, & le dernier coup qui „ m'étoit réservé! Je quitte ma patrie „ & je la vois en cendres. Allons, di- „ sons-lui au moins les derniers adieux. „ Chere cité, jadis la merveille des na- „ tions, voilà donc ta gloire évanouie! „ Tu deviens la proye des flammes, & „ nous devenons esclaves. Ah Dieux! „ Mais que sert de les implorer? Tant „ de fois invoqués, ils se sont rendus „ sourds à ma voix. C'en est fait, ma „ gloire le veut: je m'en vais me pré- „ cipiter dans cet incendie. Troye me „ servira de bucher. » Talthybius l'arrête. Elle & le Chœur se retranchent sur les larmes, & sur les cris, pour déplorer Ilion, & tous les maux qui ont précédé. Cela produit des peintures très-vives: car il semble qu'on voye périr & expirer, pour ainsi dire, cette ville sous ses dernieres ruines, qu'on entende les Palais s'écrouler, & que Troye elle-même serve de bucher au cadavre de Troye. Talthybius, tout Grec qu'il est, se sent touché de ce

ſpectacle ; mais il obéït en ſoupirant à ſon Roi, & il emmene les captives aux vaiſſeaux.

La gradation qui regne en cette Piéce eſt admirable. Le renverſement d'Ilion produit l'aſſemblée des Grecs dans la tente d'Agamemnon, pour la deſtination des Troyennes, reſte unique de Troye. C'eſt delà que le ſort aveugle, ou le caprice orgueilleux des vainqueurs lancent tous leurs traits ſur ces femmes infortunées, enſorte qu'ils retombent tous ſur Hécube leur Reine. La mort de ſa fille Polyxéne en eſt le premier eſſai. Encore en cache-t-on quelque tems la nouvelle, pour tourmenter davantage Hécube & ſes compagnes par une incertitude pire encore que les maux qui les menacent. Les ſorts & les délibérations ne ſe dévoilent que peu à peu, comme pour leur faire goûter à longs traits toute l'amertume de leurs maux. Agamemnon ſe deſtine Caſſandre pour eſclave. Andromaque eſt donnée à Neoptoléme ; Hécube elle-même à Ulyſſe. Caſſandre eſt traînée aux vaiſſeaux ; Andromaque eſt emmenée avec ſon fils qu'on lui a laiſſé ; Hécube apprend la mort de ſa fille Polyxéne ; mais Aſtyanax, ce cher gage,

ſuſpend un peu la douleur commune. Vaine conſolation ! On vient l'arracher d'entre les bras de ſa mere, pour le faire mourir. Il ne reſtoit qu'Héléne. Les Grecs l'abandonnent à la fureur de Ménélas. Autre ſujet de conſolation pour les Troyennes ; mais on les replonge bien-tôt dans une plus profonde triſteſſe, en apportant ſur le bouclier d'Hector, le corps briſé d'Aſtyanax, que le départ précipité d'Andromaque ne lui a pas permis d'inhumer. Ce triſte emploi, dont Hécube eſt chargée, réveille toute ſa ſenſibilité, & lui retrace tous ſes malheurs, comme ſi ſes cinquante fils, ſon époux & toute ſa maiſon ſe trouvoient réunis ſur ce bouclier dans Aſtyanax qui en eſt le reſte. Pour ſurcroît de déſeſpoir on brûle à ſes yeux juſqu'aux ruines de Troye, & on la conduit elle-même à Ulyſſe ſon plus cruel ennemi. Tant de ſujets différens, mais ſi habilement liés, n'en forment qu'un & frapent tous au même but.



LA TROADE,

TRAGÉDIE DE SENEQUE.

LE nom de cette Piéce imitée des *Troyennes* d'Euripide, a fait quelque peine aux Sçavans, ſurtout à Daniel Heinſius, & avant lui à Joſ. Scaliger. La raiſon, en effet, en ſaute aux yeux: car, outre que quelques auteurs, comme *Valerius Probus*, la cite ſous le nom d'Hécube, faute d'un meilleur titre, il n'eſt pas naturel de penſer qu'elle ait eu celui qu'on lui donne univerſellement. *Troas* ſignifie ou la région Troyenne, ou un Poëme qui concerne Troye, ou une femme Troyenne. Ainſi, dit-on, eu égard aux pays différens, *Thebaïs Ilias*, &c. C'eſt le même défaut que Dan. Heinſius a trouvé dans la Thébaïde de Sénéque. Ces ſortes de titres tirés du nom des pays, ſont trop généraux; & les Anciens, ſurtout les Grecs, étoient trop délicats pour les admettre, eux qui tiroient pluſieurs Tragédies

d'une même hiſtoire, partagée en divers événemens, afin d'en faire leur *trilogie*, à laquelle ils donnoient un nom commun, par exemple celui d'*Oreſtée* aux trois Piéces qui rouloient ſur Oreſte. C'eſt le nom qu'on donnoit à l'*Agamemnon*, aux *Coëphores*, & aux *Euménides*, toutes trois d'Eſchyle ; & en y joignant le *Protée*, Piéce ſatyrique, ces quatre Poëmes s'appelloient une *tetralogie*. De plus, nul titre tiré des trois Poëtes Grecs ne juſtifie celui de Sénéque ; d'où il eſt néceſſaire de conclure qu'on appelloit & qu'on devoit appeller ſa Tragédie, *les Troyennes* (*Troades*) du nom du Chœur, comme celle d'Euripide, dont elle eſt une copie. Tel eſt le ſentiment raiſonnable de Joſ. Scaliger, & de Dan. Heinſius : & c'eſt en partie ce qui a déterminé ce dernier à rejetter la *Thébaïde* * de Sénéque, & à la dégrader du rang que lui donnoit Juſte Lipſe parmi les bons ouvrages Romains, juſqu'à la condition d'une miſérable Poëſie de quelque déclamateur. Ce qui eſt véritablement une pure chicane, ainſi que nous l'avons dit, d'autant plus que Heinſius avoit aſſez

* *Voyez la Thébaïde, vol. IV.*

d'autres bonnes raiſons qu'il n'a pas alléguées toutes, ſans avoir recours à celle-ci.

Mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que pour faire paroli à * Juſte Lipſe, Dan. Heinſius foudroye la Thébaïde, & met la Troade au rang de Médée; c'eſt-à-dire de la Tragédie, qu'on ne balance point d'attribuer au grand Sénéque le Philoſophe, ſur l'autorité de Quintilien, qui cite un vers de Médée en l'attribuant à Sénéque, ſans dire lequel: ce qu'il eût fait, dit-on, ſi c'eût été d'un autre que le Philoſophe. Ecoutons encore une fois Juſte Lipſe & Dan. Heinſius: car Joſ. Scaliger mérite qu'on oublie qu'il a préferé les Tragédies Latines aux Grecques; & à l'égard des autres critiques, ils ont ſuivi les trois dont je parle, ou n'ont point dit leurs ſentimens particuliers.

» Les Tragédies Latines, dit † Juſte
» Lipſe, ſont de différentes mains, &
» il ne faut point écouter nos Critiques
» qui penſent autrement. Quiconque

---

* *Voyez les ſentimens de ces deux ſçavans ſur la Thébaïde, p. 253. de ce volume.*

† JUSTI LIPSII *animadverſ. in Tragœd. quæ* L. ANNÆO SENECÆ *tribuuntur.*

» examine sérieusement le style & l'élo-
» cution, pense comme moi. Si l'on ne
» sent pas cette différence, on ne sent
» rien. Elle est trop manifeste. Qui peut
» dire qu'Octavie & Médée partent
» du même génie & du même pinceau ?
» Que la Thébaïde & la Troade soient
» du même auteur ? Nul connoisseur
» sans doute, pour peu qu'il ait d'o-
» reille. »

* Heinsius crie à son tour que *les Troyennes* sont une Tragédie divine & divinement Latine. *Troades divina, nec Latina minùs.* Il se perd dans l'éloge qu'il continue d'en faire, tant il y voit de rapport avec les Grecs & surtout Homere. Il la met à la seconde place des trois qu'il donne à Sénéque le Philosophe, entre Hippolyte & Médée. Enfin il en fait une critique si douce, qu'il n'y reprend que de prétendus défauts ou d'Euripide, ou puisés d'une trop fidelle imitation de la maniere d'Euripide.

Sans avoir égard à des jugemens si contradictoires de personnes, d'ailleurs si respectables par leur érudition, je vais examiner ou plutôt exposer ce Poë-

---

* DAN. HEINSII *in* L. & M. ANN. SENECÆ, &c. *Tragœd. animad. & notæ.*

me, ainsi que les autres, à la critique des lecteurs qui sont au fait du Théâtre, & suivant les regles de la nature & du bon sens, avec les égards dûs aux caracteres ingénieux qui regnent dans les Piéces de Sénéque.

Ce Poëte, ou Philosophe, ou autre introduit pour Acteurs Andromaque, Astyanax, Hécube, Talthybius, Héléne, & un Chœur de Troyennes, comme Euripide. Il y a ajouté Calchas, Pyrrhus, Ulysse, un Vieillard & un Envoyé. Enfin il fait paroître Agamemnon au lieu de Ménélas. Le lieu de la Scène qu'il ne détermine point d'abord, comme le font si sagement les Grecs, est Troye en cendres.

ACTE PREMIER.

Hécube paroît la premiere, & commence par cette sentence: » Quiconque » croit que le Trône est un appui inébranlable, & livre son cœur à l'yvresse » de la prospérité comme si elle devoit » durer toujours, qu'il jette ses regards » sur moi & sur Troye. » Elle décrit avec beaucoup d'éloquence, & plus d'esprit que n'en soufre la douleur, le renversement de ce Royaume n'a gueres

ſi floriſſant. » Le vainqueur même reſ-
» pecte encore ſes débris, & il eſt éton-
» né de ſa conquête. »

Horret afflictam quoque,
Victamque quamvis videat, haud credit ſibi
Potuiſſe vinci.

Elle s'impute à elle-même (c'eſt-à-dire, à Pâris qu'elle a mis au monde) toutes les horreurs qu'elle éprouve. Elle les avoit prédites avant Caſſandre. » C'eſt moi, dit-elle, ô ma patrie, qui » ai porté des torches allumées dans ton » ſein. Pourquoi s'en prendre à Ulyſſe » & à Sinon? »

Prior Hecuba vidi gravida, nec tacui metus;
Et vana vates ante Caſſandrum fui.
Non cautus ignes Ithacus, aut Ithaci comes
Nocturnus in vos ſparſit, aut fallax Sinon.
Meus ignis iſte eſt; facibus ardetis meis.

» Mais pourquoi pleurer Troye? »

Troja jam vetus eſt malum.

» C'eſt un mal que d'autres maux ont » dû faire oublier. »

Elle ſe rappelle Priam égorgé aux autels, & ſes fils maſſacrés. » Ce Pere » de tant de Rois, dit-elle, manque » de tombeau; & tandis que Troye

» eſt en flammes, il n'a point de bu-
» cher. »

Ille tot Regum parens
Caret ſepulcro Priamus, & flammâ indiget
Ardente Trojâ.

Penſée froide qu'on a admirée, & qui n'eſt pourtant rien moins qu'admirable. Elle eſt du même goût qu'un morceau du commencement qui a ſervi à Deſpreaux pour marquer le caractere de toute la Piéce, & en général du génie de Sénéque. Le voici. » La co-
„ lonne de l'Aſie eſt renverſée, cet
„ ouvrage des Dieux, cette Troye, au
„ ſecours de laquelle étoient accourus
„ & ceux qui boivent les froides eaux
„ du Tanaïs aux ſept embouchures, &
„ ceux qui proſternés à l'aſpect des
„ rayons du Soleil naiſſant, voyent le
„ Tigre mêler ſes tiédes flots à ceux
„ de la mer, &c. »

Columen everſum occidit
Pollentis Aſiæ: Cælitum egregius labor:
Ad cujus arma venit, & qui frigidum
Septena Tanaïn ora pandentem bibit;
Et qui renatum pronus excipiens diem
Tepidum rubenti Tigrin immiſcet freto. &c.

Il ſeroit ennuyeux de rapporter le

reste. C'est au sujet de ces vers que Boileau a si bien dit :

* Que devant Troye en cendre Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quels affreux païs
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abbaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.

Enfin, Hécube tourne son inquiétude sur les Princesses Troyennes, que chacun des vainqueurs va tirer au sort.

Dominum ecce Priami nuribus & natis legens
Sortitur urna. Præda quem vilis sequar ?
Hic Hectoris conjugia despondet sibi,
Hic optat Heleni conjugem ; hic Antenoris ;
Nec deest tuos, Cassandra, qui thalamos petat.
Mea sors timetur. Sola sum Danaïs metus.

„ L'urne fatale va donner des maîtres „ aux brus & aux enfans de Priam. Vil „ butin de Troye quel Tyran suivrai- „ je ? l'un se promet l'épouse d'Hector, „ l'autre souhaite celle d'Hélenus : ce- „ lui-ci celle d'Anténor. Cassandre mê-

* *Art. Poët. chant.* 3.

„ me, quoique dévouée aux autels, a „ des amans Grecs. Seule on craint de „ m'obtenir. Je leur ſuis devenue re- „ doutable. » On n'entend pas trop ce que veut ici dire Hécube. Voudroit-elle des amans ? Non, ſans doute. Se glorifie-t-elle de n'en point avoir ? C'eſt apparemment ſa penſée. Elle ſe réjouit qu'on redoute le malheur attaché à ſa deſtinée. Quoiqu'il en ſoit, il n'y a dans cet Acte que ces vers qui marquent le ſujet, ſi pourtant, c'eſt-là le véritable ſujet de Sénéque. La ſuite de la Piéce en donne deux autres, à ſçavoir, l'arrêt prononcé contre Polyxéne & Aſtyanax, c'eſt-à-dire, la mort de la fille, & du petit-fils d'Hécube. Le ſort des Troyennes ne ſe développe qu'à la fin, & en ſi peu de mots, qu'il ne fait point d'impreſſion après ce qui s'eſt paſſé. Ce changement & cette duplication de ſujet, montre combien peu Sénéque a ſuivi l'eſprit & le fil de ſon modéle. Euripide prend pour ſujet le ſort des Troyennes ; & ce ſort ſe dévoile peu-à-peu depuis le commencement de la Piéce juſqu'à la fin, par un enchaînement qui lie toutes les parties pour n'en faire qu'un tout. Ici rien de tout cela. On annonce le même

ſujet. Le ſpectateur s'y attend : & il voit par la ſuite qu'il n'en eſt plus queſtion ; qu'il ne s'agit d'abord que de Polyxéne, & qu'il y a apparence qu'on ne parlera que d'elle. Puis on lui met ſous les yeux un autre objet, je veux dire Aſtyanax ; & cela ſans liaiſon, ſans préparation, ſans autre fondement que le caprice du Poëte, qui attache enſemble des Scènes qui n'ont aucun rapport eſſentiel. C'eſt cet art tragique qui manque à Sénéque, & qu'il n'a pas plû aux Critiques d'examiner à fond pour juger du prix des Tragédies Latines en elles-mêmes ou par rapport aux Grecques. Reprenons le fil de cette Piéce.

Hécube ſans autre paſſage qui uniſſe ce qu'elle va dire avec ce qu'elle a dit, s'aviſe tout-à-coup de s'écrier : *Lamenta ceſſant?* » Quoi ? Nous différons notre » deuil ? Compagnes de ma captivité, » frappez votre ſein, faites tout retentir de vos gémiſſemens : & célebrez » les funérailles de Troye. » *Et juſta Trojæ facite.*

Le Chœur obéït. » Celles, dit-il, » dont vous exigez des pleurs ſont faites depuis long-tems à pleurer. » Ce commencement qui eſt dans la nature contre l'ordinaire de Sénéque, & quel-

ques autres morceaux, ſont, ſans doute, ce qui a déterminé Heinſius à préférer hautement les Chœurs de Sénéque à ceux d'Euripide. Il auroit raiſon de les comparer, ſi tout étoit auſſi naturel & auſſi-bien placé que le mot qu'on vient de lire. Mais on trouveroit bien du mécompte dans le détail. Ici Hécube commence le deuil en cérémonie. Elle donne aux autres femmes l'exemple & le ſignal. Toutes de concert laiſſent flotter leurs cheveux, ſe les arrachent, ſe couvrent de pouſſiere, déchirent leurs vêtemens, & ſe battent la poitrine : le tout en cadence & avec toutes les marques du déſeſpoir. Auſſi eſt-ce un deuil général, un deuil pour la patrie entiere, & ſans exemple dans les Tragédies Grecques. Il en devoit coûter aux Acteurs qui jouoient de pareils rôles, ſi on les jouoit. Tantôt c'eſt pour Hector, tantôt c'eſt pour Priam; enfin, c'eſt ſur elles-mêmes que les femmes pleurent. » Car enfin, diſent-» elles, Priam eſt heureux, & heureux » quiconque ne ſurvit pas à tant de » maux. « Hécube s'en va, l'on ne ſçait pourquoi.

ACTE II.

Talthybius vient dire au Chœur que les vaiſſeaux des Grecs ſont arrêtés au port faute de vents favorables. C'eſt l'Ombre d'Achille qui les empêche de ſouffler. Talthybius raconte ici l'apparition de ce Héros, qui demande que Pyrrhus lui immole Polyxéne, qui lui avoit été promiſe en mariage. Cette narration ſe fait à la façon de Sénéque. Ce ſont des vers magnifiques à l'enflure près. A tout prendre, elle eſt belle, & commenceroit bien l'ouverture de l'action, ſi elle étoit au premier Acte, & s'il ne s'agiſſoit que de Polyxéne.

Pyrrhus & Agamemnon paroiſſent à l'inſtant. Le fils d'Achille commence. » Chacun des Grecs, dit-il, a eu ſa » part des dépouilles & des captives » de Troye. N'eſt-il pas juſte de don- » ner la ſienne à Achille ? » Il releve le mérite & les exploits de ce Héros, & conclut de cette maniere en adreſſant la parole à Agamemnon. » Balan- » cerez-vous à ſatisfaire Achille ? Quoi » il ſera cruel d'immoler la fille de » Priam au fils de Pelée, & tout pere

» que vous êtes, vous avez ſacrifié
» votre ſang à Héléne ! »

Agamemnon répond. » L'impétuo-
» ſité eſt un défaut pardonnable à la
» jeuneſſe. Dans les hommes ordinai-
» res, c'eſt l'effet d'un âge bouillant;
» dans Pyrrhus, c'eſt l'eſprit de ſon
» pere qui l'anime. J'ai ſupporté l'im-
» patiente ardeur d'Achille. Plus on eſt
» élevé, plus on doit être complaiſant.
» Mais pourquoi voulez-vous desho-
» norer par le carnage l'Ombre d'un
» Héros ſi réveré ? Il faut, croyez-moi,
» diſcerner ce qu'il convient aux vain-
» queurs de faire, & aux vaincus de
» ſouffrir. La modération ſeule rend un
» Gouvernement durable. La violence
» le perd. Plus la fortune eſt favorable,
» plus on doit la craindre. Mes vic-
» toires m'ont appris qu'il eſt d'affreux
» revers qui écraſent en un inſtant les
» plus puiſſans Etats. Troye renverſée
» nous a trop enorgueillis. Songeons
» que nous ſommes au même point
» d'où les Troyens ſont déchus à nos
» yeux. Moi-même, je l'avouerai, j'ai
» quelquefois paſſé les bornes d'un lé-
» gitime empire. La fierté m'empor-
» toit : mais cette même proſpérité
» qui enyvre les autres a briſé mon

» orgueil. Priam m'a rendu fier & mo-
» déré. Puis-je regarder autrement le
» Sceptre & la Couronne que comme un
» vain éclat, qu'un revers peut anéantir
» ſans y employer ni mille vaiſſeaux,
» ni dix ans. L'adverſité ne vient pas
» toujours ſi lentement. J'ai voulu (j'en
» conviens) dompter & humilier Troye.
» Mais pardonnes, chere Gréce; j'au-
» rois empêché la ruine de ta rivale, ſi
» la fureur d'un aſſaût, & une victoire
» nocturne avoient pû recevoir un frein.
» Tout ce qui s'eſt paſſé d'horrible &
» d'inhumain; c'eſt la fortune, ce ſont
» les ténebres ſi capables d'animer la
» fureur militaire, que l'on a exécuté.
» Revenus à nous-mêmes, épargnons
» le peu qui reſte de Troye. Aſſez &
» trop nous avons aſſouvi notre ven-
» geance. Non, je ne permettrai point
» un crime! Quoi? Qu'une fille de Roi
» périſſe, qu'on l'immole de ſang froid
» ſur un tombeau, que ſon ſang arroſe
» des cendres inſenſibles, qu'on oſe
» nommer hymenée une barbarie pareil-
» le; non encore une fois, je ne le ſouf-
» frirai pas. L'attentat de l'armée retom-
» beroit ſur moi; & quiconque n'arrête
» pas l'exécution d'un forfait quand il
» le peut, eſt cenſé l'ordonner. »

Voilà une excellente veine. Si Sénéque s'exprimoit toujours ainsi, il cesseroit d'être lui-même. C'est dans ces sortes de morceaux que Racine qui les sentoit si bien a sçu habilement l'imiter. Il le traduit ainsi dans la Scène d'Andromaque, où Pyrrhus refuse Astyanax à Oreste.

* Tout étoit juste alors, la vieillesse & l'enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense
La victoire & la nuit plus cruelles que nous
Nous excitoient au meurtre & confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévere
Mais que ma cruauté survive à ma colere,
Que malgré la pitié dont je me sens saisir
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelqu'autre proye:
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye.
De mes inimitiés le cours est achevé:
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

» Quel prix aura donc Achille, dit Pyr» rhus? La gloire, répond Agamem» non. » Il s'étend sur l'inhumanité des sacrifices de sang humain; de sorte que Pyrrhus s'emporte jusqu'à menacer le Général: vrai caractere du fils d'Achille.

* *Andromaque Act. I. Sc. II.*

La conteſtation s'allume. Elle produit des reproches très-piquans, & preſque des injures Grecques en beau Latin. A cela près cette Scène eſt bien faite, & aſſez conforme à nos manieres. Pyrrhus & Agamemnon y jettent des maximes fort oppoſées. Mais il eſt aſſez étonnant de voir que cette querelle ſi vive ſe termine de la part d'Agamemnon, ce Roi des Rois, par appeller Calchas pour lui remettre le jugement de ce différend.

Calchas conſulté prononce l'arrêt de mort contre Polyxéne. Il faut qu'elle ſoit immolée de la main de Pyrrhus. Les Dieux veulent même qu'on précipite du haut d'une tour Aſtyanax fils d'Hector. Ce n'eſt qu'à ce prix que la flotte obtiendra les vents. A cet Oracle Agamemnon ne réplique rien, & ſe retire.

A la vérité on met ici Aſtyanax ſur les rangs. Mais cela ne ſauve pas la duplicité d'action. La mort d'Aſtyanax chez Euripide, vient du Conſeil aſſemblé dans la tente du Général, auſſi-bien que tous les autres événemens. Ici elle eſt prononcée par Calchas, ſans qu'on ſçache pourquoi, & ſans qu'on ait aucun lieu de s'y attendre.

Le

Le Chœur pour Interméde fait une eſpéce d'Ode également impie & bien verſifiée ſur la mort, pour montrer que tout meurt, ame & corps. A quoi cela va-t-il, ſinon à contredire l'action du Théâtre, & à traiter l'Ombre d'Achille de chimere ?

L'Epicuriſme étalé par Sénéque avec tant de hardieſſe & de hauteur n'a-t-il point donné lieu aux impiétés couvertes, quand elles oſent ſe gliſſer ſur le Théâtre moderne ? Je ne parle pas du nôtre, puiſque le Théâtre eſt de toutes les Nations. Mais ſans faire ici le Prédicateur, n'eſt-il pas ſcandaleux que des Chrétiens épris de l'orgueilleux preſtige d'un déclamateur eſprit fort, ſoient tentés de prendre le même ton, & de dégrader la Scène, en inſinuant des maximes réprouvées non-ſeulement par le Chriſtianiſme, mais par les plus ſimples lumieres de la raiſon ?

ACTE III.

Andromaque entre ſur la Scène en tenant ſon fils Aſtyanax, qui ſeul, dit-elle, l'empêche de ſuivre ſon époux au tombeau. C'eſt au trépas d'Hector qu'elle fixe l'époque du renverſement

de Troye. Elle raconte à un Vieillard le ſonge qu'elle a eu la nuit derniere. Hector s'eſt apparu à ſes yeux ;

* *Quantum mutatus ab illo*
Hectore qui redit exuvias indutus Achilles !

„ Combien différent de cet Hector „ qui revenoit chargé des dépouilles „ d'Achille ! „ Sénéque imite ce tour de Virgile : mais il le farde. Hector avertit ſon épouſe en ſonge, de ſauver Aſtyanax. Voilà le ſouci qui tourmente Andromaque. Apparemment quelque malheur affreux menace ſon fils. Elle l'embraſſe, & ſe ſouvient d'Hector. „ Voilà l'air & les yeux de mon époux, „ dit-elle. „ C'eſt encore Virgile après Euripide :

† *Sic oculos, ſic ille manus, ſic ora ferebat.*

Racine s'eſt contenté de traduire Virgile, lors même qu'il a imité cet endroit de Sénéque.

¶ C'eſt Hector, diſoit-elle, en l'embraſſant toujours :

---

* *Æneid. l. 2. v. 274.*
† *Æneid l. 3. v. 490.*
¶ *Andromaque, Act. II. Sc. V.*

Voilà ses yeux, sa bouche, & déja son audace;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

Sénéque outre le coloris, suivant sa maniere. Pour revenir à Andromaque, il vient d'abord dans l'esprit de demander pourquoi le Chœur ne lui dit pas nettement que Calchas a ordonné la mort de son fils, puisque ce Chœur a été présent à tout, qu'il est encore, & qu'Andromaque lui a d'abord adressé la parole. A cela je ne vois aucune réponse, sinon qu'il a plû à Sénéque de ne faire presque parler ses Chœurs que dans les Intermédes pour remplir les intervalles des Actes, sans s'embarrasser si sa présence dans le cours du spectacle, blesse le bon sens ou non.

Du reste, Andromaque effrayée sur le sort de son fils fait ici une des plus belles & des plus neuves situations qui ait jamais paru sur le Théâtre. Cet Acte seul qui n'a nul rapport aux autres seroit la matiere d'une Tragédie digne du Théâtre François; & je ne doute pas que Racine n'ait regretté plus d'une fois la nécessité où le mettoit son sujet d'Andromaque en Epire, de ne pouvoir y faire entrer un Acte si heureusement imaginé.

L'idée d'Aſtyanax mort, qu'Euripide fait préſenter à Andromaque dans le bouclier d'Hector, a fait naître à Séneque l'idée de faire cacher Aſtyanax vivant dans le tombeau de ſon pere. „ entrez dans ce tombeau, cher enfant, „ lui dit ſa mere. Pourquoi frémir ? „ Pourquoi dédaigner ce triſte aſyle ? „ Je reconnois le fils d'Hector. Il rou- „ git de craindre ſes ennemis. Mets „ bas cette ancienne fierté qui ne nous „ ſied plus. Prens des ſentimens plus „ conformes à ta fortune. Voi ce qui „ reſte de notre grandeur paſſée, un „ tombeau, un enfant, une mere „ eſclave. Il faut céder à tant de maux. „ Oſes entrer dans le ſanctuaire des „ Mânes de mon Hector. Si les Deſtins „ nous favoriſent, il te ſervira d'aſyle, „ s'ils ont réſolu ta mort, ce ſera ton „ ſépulcre. „ Le vieillard ferme l'entrée du tombeau, & il écarte Andromaque dans la crainte que la douleur de la mere ne décele la retraite du fils. Tandis qu'ils ſont dans cette inquiétude, Ulyſſe paroît. Andromaque à part, prie ſon époux de cacher ſon fils dans le ſein de la terre ; retour très-naturel & très-fin. Ulyſſe déclare à cette Princeſſe que les Grecs demandent Aſtyanax, que la po-

litique veut qu'ils se délivrent de la crainte que pourroit un jour leur causer ce jeune Prince; qu'enfin sa mort est la suite d'un parti pris par l'assemblée des Grecs & autorisé par les Dieux.

Andromaque feint qu'on lui a ravi ce cher fils. Ulysse apperçoit aisément la ruse. " Il n'est point question de dissi-
„ muler, dit-il : Où est Astyanax ? Et
„ moi, je vous demande, répond-elle,
„ où est Hector, où est Priam, où sont
„ tous les Troyens, vous n'en demandez
„ qu'un, & moi j'en redemande mille. „
Ulysse moins artificieux & plus cruel ici qu'il ne l'est dans l'Hécube d'Euripide, * menace Andromaque des tourmens & de la mort. Elle réplique par de belles sentences fort éloignées de la simplicité du Poëte Grec. " Qui peut mourir,
„ qui le doit, & qui le veut, ne craint
„ rien, dit-elle. Si tu veux m'épouvan-
„ ter, menaces moi de me laisser vivre.
„ La mort est l'objet de mes vœux. „
Ce style fierement sentencieux a ses beautés : on ne sçauroit le nier. Mais ce n'est point le langage de la nature. C'est celui de l'art.

---

* *Voyez l'Hécube d'où cette Scène est tirée en partie, p.* 113. *de ce Volume.*

Pour délivrer Ulysse de la crainte que lui & la Gréce témoignent avoir d'un enfant, Andromaque a recours à une autre feinte. Elle dit qu'Astyanax est mort. Elle jure même qu'il est parmi les morts & dans le tombeau; équivoque assez heureuse si elle étoit moins poussée. Ulysse feint à son tour d'aller annoncer cette nouvelle aux Grecs, mais il s'apperçoit qu'Andromaque montre plus de crainte & d'inquiétude que de douleur. Ceci consiste dans un jeu de Théâtre fort délicat. Il revient sur ses pas, & la félicite d'une mort qui lui épargne un plus grand deuil, puisqu'Astyanax devoit être précipité de l'unique tour qui subsistoit encore à Troye. La veuve d'Hector frémit à ce discours. Ulysse examine son air & reconnoît la frayeur de cette Princesse; il ordonne qu'on cherche Astyanax, qu'il croit être caché aux environs. Il ajoute, que Calchas veut qu'on détruise le tombeau d'Hector & qu'on jette ses cendres dans la mer. Andromaque surprise par cette ruse qu'elle n'a pas prévûe donne dans le piége. Elle balance entre son fils & la cendre d'Hector. Livrera-t-elle l'un ou l'autre ? Sa délibération seroit bien dans le goût Fran-

çois, ſi elle n'étoit plus ingénieuſe que naturelle. Enfin, elle ſe réſout à ſauver ſon fils, parce qu'il pourra un jour venger Troye & ſon pere. Elle revient donc à Ulyſſe qui ne ceſſe de la preſſer. Après avoir deviné ſa peine, il donne ordre à ſa ſuite d'ouvrir le tombeau. Andromaque ſe met en devoir de le défendre. Elle invoque à grands cris l'ombre de ſon époux. Mais en vain. Comme elle voit que ſon fils eſt prêt d'être écraſé ſous les ruines du monument, elle met bas la feinte, elle a recours aux larmes & aux ſupplications, elle ſe jette aux pieds d'Ulyſſe. Ce Prince avant que d'écouter ſes prieres, demande d'abord qu'on lui livre Aſtyanax. Elle l'appelle. Il ſort du tombeau : & elle lui ordonne d'embraſſer les genoux d'Ulyſſe. Cette Scène mérite d'être lûe toute entiere. La voici

* ANDROMAQUE *appercevant Ulyſſe.* O terre, ouvre ton ſein : & toi, om-

* Quoiqu'on traduiſe cette Scène, on ne prétend pas l'approuver en tout. Le Lecteur verra bien l'affectation & les autres défauts qu'il faudroit en retrancher pour la rendre conforme à notre goût. Il ne s'agit ici, que de rappeller à l'eſprit cette ſituation qui paroît belle.

bre de mon époux, creuſes ton ſépulcre juſqu'au Styx, & caches mon dépôt dans ſa plus ſombre profondeur. Voici Ulyſſe : ſa démarche & ſon air, tout m'annonce des piéges cruels.

ULYSSE. Miniſtre involontaire du ſort inhumain, je vous conjure d'abord, Madame, de ne pas regarder mes paroles comme les miennes. C'eſt la Gréce aſſemblée, ce ſont vingt Rois qui vous parlent par ma bouche. Le fils d'Hector s'oppoſe à leur retour. Les Deſtins demandent qu'il ſoit livré. Vainement Troye n'eſt plus. La conquête des Grecs n'eſt pas affermie. La crainte leur rendra toujours ſuſpecte une paix incertaine. Ils ſeront toujours en défiance & en armes, tant que l'eſpoir des Phrygiens abbatus ſubſiſtera.

ANDROM. Sont-ce-là les Oracles de votre Augure Calchas ?

ULYSSE. Quand il ſe tairoit, ce ſont ceux d'Hector. Je redoute juſqu'à ſa race. Les fils des Héros ſont nés pour l'être eux-mêmes. * Tel un taureau naiſſant paroît être peu conſidérable.

---

* Mauvais goût ; goût de Déclamateur. Les Grecs n'auroient pas mis cet allongement à ce qu'il me paroît.

Mais bien-tôt élevant la tête, & essayant ses forces, il fait revivre celui dont il a reçû le jour, & domine sur le troupeau. Telle une branche tendre qui survit à l'arbre déraciné en répare bien-tôt la perte, devient une forêt, & couvre la terre de son ombre. Telle enfin une cendre mal éteinte après un grand incendie est capable de tout embraser. Je conçois vos douleurs, Madame. Mais la douleur est un juge intéressé. Pesez toutefois les raisons des Grecs & vous leur pardonnerez. Dix étés & autant d'hyvers d'une guerre cruelle ont trop appris à des Soldats vieillis dans les travaux d'un si long siége à redouter Troye, & même ses débris. Elle ne peut trop expirer à leur gré. Un Hector à venir est un objet redoutable pour eux. Délivrez-nous d'une inquiétude, qui seule arrête nos vaisseaux sur le rivage. C'est Ulysse qui demande à une mere son fils; j'en conviens. Mais ne m'imputez point cette barbarie. Le sort a prononcé. J'aurois demandé, Oreste, s'il l'eût ordonné. Songez après tout qu'il est juste que les vaincus souffrent à leur tour des maux nécessaires que les vainqueurs ont soufferts avant eux.

Androm. O mon fils, que n'es-tu

entre mes mains ! Que n'ai-je du moins connoiſſance de ton ſort ! Dûſſai-je me voir chargée de chaînes, accablée de traits, & environnée de flammes ; non, je ne trahirois pas la tendreſſe maternelle. O mon fils, mon cher fils, quelle région te poſſéde ? Quel eſt ton deſtin ? Es-tu errant avec les reſtes échapés de Troye ? Les flammes d'Ilion t'ont-elles dévoré ? Le barbare vainqueur s'eſt-il fait un jeu de verſer ton ſang ? Es-tu devenu la proye des oiſeaux ? Hélas ! Je l'ignore.

Ulysse. La feinte eſt inutile, Madame ; on ne trompe pas Ulyſſe. Il a ſçû ſe garantir de la ruſe des meres, & même des Déeſſes. Ceſſez de recourir à de vains détours. Où eſt votre fils ?

Androm. Où eſt mon fils, barbare ? Dis-moi où eſt Hector ; Où eſt Priam, où ſont tous les Phrygiens ? Tu n'en demandes qu'un, & je les redemande tous.

Ulysse. * Madame, craignez des moyens moins doux de tirer de vous la vérité.

* Le Latin eſt un peu plus brutal. Mais je rends la penſée.

ANDROM. *aves feu.* Que craindre quand on peut mourir, quand on doit mourir, quand on brûle de mourir ?

ULYSSE. La mort envisagée de près fait bien-tôt évanouir ces grands sentimens.

ANDROM. Si tu veux étonner Andromaque, menace-la de la vie. La mort est l'objet de ses vœux.

ULYSSE. Hé-bien, vos vœux seront exaucés. Mais les tourmens les plus cruels extorqueront ce fatal secret. Il le faut, Madame ; & la nécessité l'emporte toujours sur la tendresse maternelle. Quelle folie de celer un mystere qu'il faudra bien-tôt dévoiler ?

ANDROM. Tu dis trop peu. Propose-moi tout ce que l'ingénieuse fureur peut inventer de supplices, le fer, le feu, la faim, la soif ; en un mot toute la barbarie des Tyrans tels que toi.

ULYSSE. Je le vois : la tendresse d'une mere parle. Elle est héroïque. Elle brave tout. Mais ce même amour que vous avez pour un fils, Madame, croyez-vous qu'il ne porte pas les Grecs à trembler pour leurs enfans ? Après tant de maux, après dix ans de guerre, je craindrois moins, si je n'a-

vois à appréhender que pour moi. Avouez-le : vous ménagez des guerres à Télémaque.

ANDROM. Il faut m'expliquer : j'y consens. Oui, je consens malgré moi à dire des choses agréables à Ulysse & aux Grecs. Ma douleur, cesse de te contraindre. Atrides, jouissez de mes larmes ; & vous, Ulysse, portez aux Grecs d'heureuses nouvelles. C'est votre usage & votre ambition... Le fils d'Hector n'est plus.

ULYSSE. Sur quelle foi puis-je en assurer l'armée.

ANDROM. *avec vivacité.* Puisse retomber sur ma tête tout ce que peut contre moi le barbare vainqueur, & que je regarde comme heureux, une mort prompte dans ma patrie, & un doux repos pour mon Hector, si mon fils n'est privé de la lumiere, s'il n'est parmi les morts, si enfermé dans un tombeau, il n'a pas reçu les derniers devoirs ?

ULYSSE. Il suffit, Madame. Je cours annoncer aux Grecs une paix solide & affermie par l'extinction de la race d'Hector. (*Ulysse s'écarte un peu, & dit*) * Ulysse que vas-tu faire ? Les

* Monologue mal ménagé, au moins à ce

Grecs te croiront-ils ? Qui crois-tu toi-même, une mere..... Mais quoi, peut-elle feindre, elle qui brave les tourmens, & la mort ? Ah l'on ne craint le trépas que quand on n'a rien de plus funeste à redouter.... Mais elle a fait un horrible serment. Hé, si elle est parjure, que peut-elle appréhender de pis que le sort auquel elle s'est condamnée.... Rappellons notre industrieuse politique. Montrons tout Ulysse. La vérité se dévoile toujours. Sondons le cœur d'une mere. Je la vois embarrassée. Elle soupire. Elle gémit. Elle pleure. Elle porte çà & là ses pas incertains. Elle prête une oreille attentive à mes secrettes paroles. Elle est plus inquiéte qu'affligée. Usons d'artifice. (*Il revient vers Andromaque.*) Madame, l'usage veut que l'on console les autres meres de la perte de leurs enfans. Pour vous, je dois vous féliciter ; heureuse dans votre malheur d'avoir perdu un fils qu'un destin cruel attendoit. Vous connoissez l'unique tour qui reste de Troye. Il devoit être précipité du sommet.

---

qu'il me semble. Ceux d'Andromaque & d'Ulysse qu'on va voir encore, feront plus sentir combien cela est peu naturel.

Androm. Je meurs.... Mon ſang ſe glace dans mes veines....

Ulysse *à part.* Elle frémit. La frayeur l'a décelée. Suivons ce projet. Redoublons ſes craintes. (*aux ſoldats*) Hola, Gardes, allez, cherchez le fils d'Hector qu'une mere a vainement caché. Quelque prix qu'il en coute, trouvez & produiſez à mes yeux cet ennemi de la Gréce. (*à part.*) C'en eſt fait. Son ſecret eſt deviné. (*à un ſoldat.*) Obéis, dis-je, tire l'enfant de ſa retraite..... (*à Andromaque.*) Pourquoi trembler, Madame ? N'eſt-il pas mort ?

Androm. Plût aux Dieux que j'euſſe encore lieu de craindre pour ſes jours ! mais la frayeur m'eſt devenue naturelle. On ſe défait difficilement d'une habitude qui a coûté ſi cher.

Ulysse. J'entends. Hé-bien puiſque le fils a prévenu par une heureuſe mort l'expiation dûe aux murs de Troye, puiſqu'il eſt hors d'état d'accomplir l'oracle de Calchas, voici ce que Calchas ordonne. « La flotte impatiente ſera » purifiée, dit-il, en appaiſant la mere » par les cendres du pere répandues » dans les ondes. Qu'on briſe le tom- » beau d'Hector. » Le fils eſt échapé à ſon deſtin, le ſépulcre paternel doit l'accomplir.

ANDROM. *à part & un peu écartée.* Que ferai-je ? Deux objets biens chers me déchirent ; un fils, & la cendre d'un époux ! Lequel doit l'emporter ! Oui, cher Hector, j'atteste les Dieux cruels, & plus encore tes Mânes * mes véritables Dieux, que je n'aime dans mon fils que toi seul. Qu'il vive pour me rappeller un époux.... Quoi ? Les froides reliques de mon Hector seront profanées & répandues dans les flots ! Ah périsse plutôt son fils ! Mais le verras-tu périr, mere barbare ? Le verras-tu précipiter ? Oui, je le souffrirai, pourvû que mon époux mort soit épargné.... Que dis-je ? Hélas ! L'un peut sentir encore son malheur : le trépas a rendu l'autre insensible. Son destin est en sûreté. Cruelle incertitude ! Prenons parti.... Ingrate, tu balances, & voilà ton Hector ! ... Je me trompe. Il faut prononcer entre deux Hectors. L'un vit, & peut venger son pere. Il faut sacrifier l'un ou l'autre. Que feras-tu ? ....

---

* Ce n'est pas là la seule impiété qui soit dans cette Piéce. On y trouve un Chœur entier dans l'Acte second, qui à force d'être impie, montre une affectation ridicule d'esprit fort dans le Séneque vrai ou supposé.

Conservons celui que redoutent les Grecs. *

Ulysse. Le tems presse, Madame. J'obéis à l'Oracle ; je détruis ce tombeau.

Androm. Ce tombeau ! Ah, barbares Grecs, vous me l'avez vendu à prix d'argent. †

Ulysse. J'y vole, & je le renverse de fonds en comble.

Androm. Dieux, Achille, Pyrrhus ! J'en appelle à vous fils d'Achille, défendez le bienfait de votre pere.

Ulysse. Plaintes inutiles ! Ce monument va remplir ces lieux de ses débris.

Androm. Grecs inhumains, c'étoit le seul crime qui vous restoit à oser. Temples, Autels, Dieux, & même favorables, vous avez tout violé. Votre fureur avoit épargné les tombeaux. Mais je m'opposerai à vos efforts. Ma foible main bravera vos armes. Un juste courroux me donnera des forces. ¶ Vous

---

* Il y a trop d'esprit, & d'esprit affecté (ce me semble) dans ce monologue singulier.

† Il avoit fallu acheter du vainqueur la permission de rendre les derniers devoirs à Hector.

¶ Autre allongement puérile à la façon de Seneque.

trouverez dans moi une Amazone qui renverſe des armées entieres, une Ménade hors d'elle-même qui franchit les forêts, qui frappe, qui bleſſe ſans s'en appercevoir. Oui, je me jetterai au milieu de ces ſoldats, & du moins j'aurai la gloire de ſuccomber en défendant les cendres de mon époux.

Ulysse *aux ſoldats.* Qui vous arrête ? Seroient-ce les gémiſſemens ou la fureur d'une femme ? Obéiſſez.

Androm. Ah plongez plutôt un poignard dans mon ſein. Hector, cher Hector, repouſſe l'effort des enfers, romps l'ordre des Deſtins, fends la terre, & dompte Ulyſſe. Ton ombre ſuffira.... Je te vois ; tu prends les armes en main. Tu lances des feux. Grecs, voyez Hector & tremblez.... Hélas, ſuis-je la ſeule à le voir ! *

Ulysse. *à un ſoldat qui briſe le monument.* Allons, détruis tout juſqu'aux fondemens.

Androm. *un peu écartée à part.* Que fais-tu, mere inſenſée ? Tu enveloppes dans la même ruine ton fils & ton époux. Peut-être pourras-tu fléchir les Grecs par d'humbles prieres.... Ah ! Le poids

* Réflexion peu ſenſée à mon gré.

du tombeau va écraser mon fils. Qu'il meure de toute autre maniere plutôt que d'être la victime d'un pere mort. (*A Ulyssè.*) Ulysse, jamais Andromaque n'a embrassé les genoux d'un vainqueur. Vous me voyez tomber aux vôtres. Prenez pitié d'une mere, & ne rebutez pas ses pleurs. Plus les Dieux vous ont élevé, moins vous devez accabler les malheureux. Ce qu'on leur accorde, on le donne à la fortune, à soi-même. Qu'ainsi puisse vous recevoir le lit de votre fidelle épouse ! Qu'ainsi puisse Laërte prolonger ses jours pour vous embrasser. Qu'ainsi votre Télémaque vous revoye, & allant au-delà de vos vœux qu'il passe son ayeul en âge, & son pere en esprit. Ayez pitié d'une mere : ce titre est l'unique bien qui me reste.

Ulysse. Livrez votre fils ; puis priez.

Androm. Sors de ton asyle soûterrein, sors cher Trésor, qu'une mere prétendit en vain dérober à la rapacité de l'ennemi. Voilà donc, ô Ulysse, la terreur de vos mille vaisseaux, un enfant. Rends-toi, mon fils, & prosterné aux pieds de ton maître embrasse ses genoux. N'estime plus honteux ce

que la fortune ordonne. Oublie tes ayeux, & ce qu'ils furent : oublie Priam & l'éclat de ſon empire : oublie ton pere Hector. Te voilà captif, prens-en les ſentimens & les manieres. Si l'âge t'empêche de ſentir l'horreur du trépas qui t'attend, apprends du moins d'une mere à pleurer. Ce n'eſt pas la premiere fois que Troye a vû couler les larmes ſuppliantes d'un Roi enfant. Elle vit pleurer le jeune Priam. Il fléchit la férocité d'Alcide. * Oui ce fier dompteur de tant de monſtres, ce héros qui briſa les portes de l'enfer, & qui s'ouvrit un chemin inconnu, ſe laiſſa attendrir par les larmes d'un ennemi bégaïant. Regnez, lui dit-il, je vous rends le ſceptre. Montez ſur le Trône de votre pere, mais ſoyez plus fidéle qu'il ne le fut.

---

* Hercule ſaccagea Troye. Laomédon, qui en étoit Roi avoit trompé Neptune & Apollon, en les fruſtrant du prix dont il étoit convenu avec eux pour bâtir ſa ville. Ces Dieux l'accablerent de tant de maux, que pour les appaiſer il fut contraint d'expoſer ſa fille Héſione ſur un rocher. Hercule à qui il promit une récompenſe la délivra. Mais ayant été trompé comme Apollon & Neptune, il s'en vengea par le ſac de Troye, & l'enlevement d'Héſione qui épouſa Télamon. Mais il rendit le Sceptre à Priam. *Voyez Philoctete, Tom. II.*

Heureux Priam, d'être tombé entre les mains d'un ennemi ſi généreux ! Grecs : imitez la modération d'Hercule. N'aimeriez-vous que ſes fureurs? Vous voyez un ſuppliant bien cher. Aſtyanax n'eſt pas moindre que Priam, & il ne demande que la vie. Il abandonne la Couronne & l'Etat à la Fortune.

Le Roi d'Ithaque touché en apparence dit toutefois que la crainte de trouver un jour dans Aſtyanax un ennemi fatal à la Gréce, doit l'emporter ſur la pitié. La Princeſſe répond chez Sénéque à peu de choſe près comme chez Racine qui l'a rectifié.

* Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux qui ne ſçait pas encor,
Que Pyrrhus eſt ſon maître & qu'il eſt fils d'Hector. . . .
Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere.
Je les lui promettois tant qu'a vêcu ſon pere. . . .
Non, vous n'eſperez plus de nous revoir encor,
Sacrez murs, que n'a pû conſerver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent ;
Seigneur, c'eſt un exil que nos pleurs vous demandent, &c.

Chez le Poëte Latin Andromaque

---

* *Andromaq. Act. I. Sc. IV.*

demande aussi l'esclavage pour son fils comme une faveur. Ulysse répond que si des vœux si tendres sont rejettés, c'est à Calchas, non à Ulysse, qu'elle doit s'en prendre. Sur quoi cette mere poussée à bout se livre à la fureur & aux invectives. Puis elle fait les adieux à son fils, adieux qui ne sont point du tout dans la nature. Il n'y a que la situation qui soit touchante. Elle lui dit qu'il ne regnera point, qu'il ne combattra point contre les Grecs, qu'il ne se distinguera ni à la chasse ni aux tournois, ni aux danses; le tout en vers pompeux, mais hors de leur place.

Iliaca non tu sceptra regali potens
Gestabis aulâ; jura nec populis dabis,
Victasque gentes sub tuum mittes jugum.
Non Graia cædes terga, non Pyrrhum trahes:
Non arma tenerâ patria tractabis manu,
Sparsasque passim saltibus latis feras
Audax sequeris, nec stato lustri die
Solemne referens Troici lustri sacrum
Puer citatas nobilis turmas ages.
Non inter aras mobili velox pede
Revocante flexo concitos cornu modos
Barbarica prisco templa saltatu coles.

Quelles rêveries! Dan. Heinsius les blâme avec raison. Mais je ne sçai pourquoi il les impute à une imitation affectée

d'Euripide, chez qui certainement Andromaque ne dit point de pareilles puérilités. Aſtyanax jette quelques cris dans cette Scène de Sénéque, & ſa mere l'arroſe de pleurs. « Meurs, lui dit-elle, » & rempli d'Andromaque vas retrou-» ver Hector. » Elle le dépouille auſſitôt de ſa robe, parce qu'elle a touché les cendres de ſon époux, qu'elle veut, dit-elle, recueillir précieuſement en la baiſant,

Quidquid hic cineris latet
Scrutabor ore.

Ulyſſe enleve l'enfant, & le Chœur finit l'Acte en parcourant géographiquement toutes les villes Grecques, où il peut être conduit en captivité avec Hécube. C'eſt la premiere fois qu'il ſoit fait mention d'Hécube dans cet Acte. On l'a perdue de vûe depuis le premier, ſans ſçavoir ce qu'elle eſt devenue : ce qui eſt un très-grand défaut, & une marque viſible de la duplicité d'action ; au lieu que dans Euripide tout roule ſur Hécube qui réunit par-là tous les événemens à un point de vûe.

ACTE IV.

Autre marque du peu de goût qu'avoit Sénéque pour les secrets du Théâtre, & de sa négligence à étudier les modeles Grecs qu'il a défigurés. Chez eux tout se développe comme un péloton. Hélène même est attendue, & l'on s'intéresse à sçavoir son sort. Ici Hélène paroît sans être annoncée. Et que vient-elle faire ? Un très-ridicule personnage, comme on va le voir. Ce n'est plus Hélène conquise par les armes, & livrée à toute la vengeance d'un époux offensé, comme chez Euripide. C'est Hélène lâche & perfide que la Gréce assemblée charge de l'exécution d'une perfidie & d'une lâcheté. Elle dit en entrant qu'elle a ordre de tromper Polyxène fille d'Hécube, & de lui persuader que le sort qu'on a tiré pour les partages des Rois Grecs, la destine en mariage à Pyrrhus. Polyxène ne dit mot, & se met à pleurer. C'est un personnage muet. Euripide l'avoit fait parler si éloquemment dans son *Hécube* ! La Reine, mere de Polyxène, & Andromaque se trouvent là ; l'on ne sçait comment. La seconde loin de donner dans le piége

qu'Hélène a tendu, l'accable d'invectives. Hélène se défend, & veut faire croire qu'elle est moins heureuse que les Troyennes, puisqu'elle doit revoir un mari mécontent, & qu'elle pleure un amant bien-aimé. Pour avancer de pareilles raisons, il falloit bien que Sénéque écartât Ménélas. Il auroit été là de trop. Autre bévûe encore. Andromaque force Hélène d'avouer qu'en effet Polyxène va épouser Achille aux enfers ; & par un contraste singulier, Polyxène qui pleuroit reprend un air gai, & se met à sa toilette pour se préparer à ce nouvel hymen. « La main de Pyrrhus lui paroissoit un supplice, & le trépas est pour elle un hymen véritable. »

Mortem putabat illud, hoc thalamos putat.

Pour Hécube elle se pâme, puis revient à elle pour exhaler des plaintes d'un caractere bien différent de celles qu'Euripide lui met dans la bouche. * Ce sont des plaintes tout-à-fait alambiquées. Elle va jusqu'à engager sa fille à se réjouir, en lui disant que Cassandre & Andromaque envient son sort.

---

* *Voyez l'Hécube d'Euripide, dans ce Volume.*

Aussi

Aussi Andromaque félicite-t-elle Hécube de ce que sa fille aura l'avantage d'être inhumée dans sa terre natale.

Hélene lui dit, » Vous envierez en» core plus son destin quand vous sçau» rez le vôtre. » Incontinent elle déclare à Andromaque qu'elle est destinée à Pyrrhus, que Cassandre est échue à Agamemnon, & Hécube à Ulysse. Ce mot met Hécube en fureur. Elle perd le souvenir de sa fille. Pyrrhus se montre. Elle lance contre lui & contre toute la flotte mille imprécations. Le Chœur à son tour fait une espece de paraphrase sur cette pensée, » que dans le malheur » on aime à voir des misérables, » & sur celle-ci qui en est une suite, » on » n'est malheureux que par comparai» son. »

Est miser nemo nisi comparatus.

ACTE V.

Un homme annonce à Hécube & à Andromaque qu'on vient d'égorger Polyxène, & qu'Astyanax a été précipité. Andromaque veut qu'il raconte la chose en détail, pour boire, dit-elle, tous les malheurs jusqu'à la lie.

Prosequere. Gaudet animus ærumnas meas.
Tractare totas. Ede, & narra omnia.

Voilà une douleur bien fiere pour la tendre veuve d'Hector. Cette narration est longue & puérile, surtout quand on y peint les spectateurs accourus pour voir mourir Astyanax, les uns qui montent sur des arbres que le Poëte nomme en détail, les autres grimpés sur des toits à demi brûlés. Il y a encore broderies pareilles, entre autres une longue comparaison d'Astyanax avec un lionceau. Sénéque d'ailleurs qui veut semer de l'antithese partout, au lieu de dire simplement que cet enfant est le seul qui ne pleure pas, s'exprime ainsi :

Non flet è turbâ omnium
Quî fletur.

Enfin Astyanax se précipite lui-même. Le narrateur ajoute qu'il est déchiré en morceaux, & Andromaque dit de l'esprit au lieu de pleurer. Car elle répond, » Et en cela même il est semblable à » son pere ; » parce qu'Hector avoit été traîné par les chevaux d'Achille ; allusion assez froide, ce semble, pour une mere dans la situation où elle se voyoit.

L'autre partie du narré regarde Polyxène immolée. Le lieu du sacrifice est décrit avec le même soin que la tour d'où s'est précipité Astyanax. A cela près

le reſte eſt bien, ſi on en ſupprime quelques ornemens inutiles. C'eſt la deſcription d'un hymen funebre. On y voit les Dames Grecques avec Héléne, des torches à la main : on y voit Polyxène que ſon malheur rend encore plus belle. Mais quand ce vient au ſacrifice même, Sénéque oublie la ſimplicité d'Euripide, & ſe livrant à ſon génie, il dit des choſes étonnantes. Polyxène n'eſt point fiere, elle eſt féroce : elle ne range point ſes vêtemens, comme le dit Euripide : mais elle tombe avec effort, comme pour briſer de courroux le tombeau d'Achille : le ſang ne tombe plus ſur le ſépulchre pour l'arroſer, mais le ſépulchre le boit tout entier. Pour concluſion Hécube, qui devroit être accablée de douleur, fait ſes adieux à la flotte Grecque avec une douleur mêlée de dériſion. Elle ne ſçait qui pleurer d'abord, ſa fille, ſon petit-fils, ſon époux, ſa patrie, elle-même. Le Député preſſe les captives de partir, & toutes ſe retirent.

Fin du Tome IV.

De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR.



